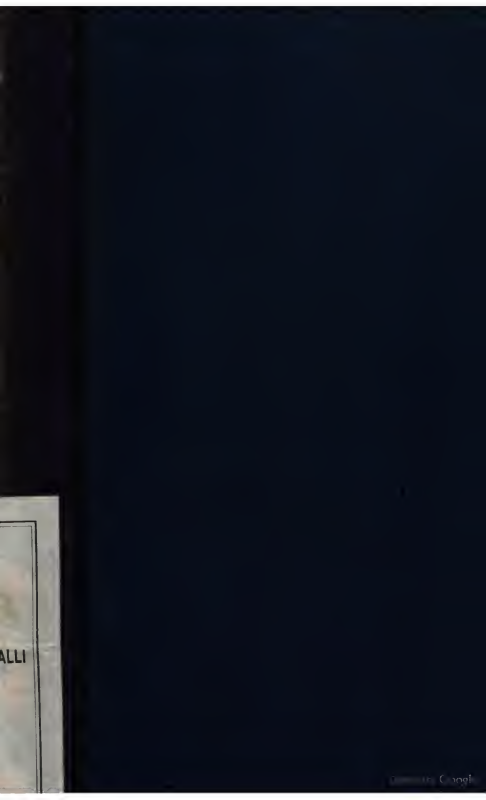
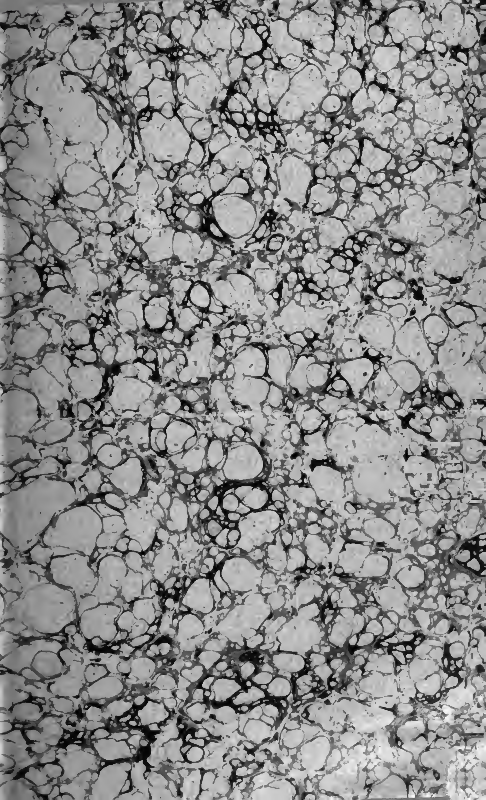

ALLI



·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·
Gran Sala
4 - III - 4



LA COMTESSE MARIE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

L'Officier de fortune. . . . . 2 vol.
Un Brelan de Dames. . . . . 1 vol.
La Syrène. . . . . 1 vol.
Les Viveurs d'autrefois . . . . 1 vol.
Les Amours d'un Fou. . . . . 1 vol.
Geneviève Gaillot. . . . . 1 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet . . . . . 4 vol.
Les Pécheresses. — Pivoine et Mignonne . . 2 vol.
Les Viveurs de Paris. . . . . 4 vol.
La Comtesse Marie. . . . . 2 vol.
Les Valets de cœur. . . . . 1 vol.
Sœur Suzanne. . . . . 2 vol.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux.

XAVIER DE MONTÉPIN.

LA

COMTESSE MARIE

1





PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.



I

LE COMMISSAIRE DE LA CONVENTION.

Le 23 janvier 1793, vers dix heures du matin, le bruit du canon et le roulement des tambours annoncèrent aux habitants de Vesoul qu'il venait de se passer quelque chose d'inusité dans les hautes régions de la politique.

Dans l'attente d'un de ces événements suprêmes que la Convention entassait chaque jour les uns sur les autres, comme les montagnes des Titans, la population de l'humble ville était depuis longtemps sur pied.

Toute la nuit, des estafettes au fouet retentissant avaient ébranlé sous les sabots de leurs chevaux le pavé couvert d'une poudrée de neige. — Toute la nuit, malgré le froid vif qui sévissait, les fenêtres des maisons étaient restées ouvertes.

Aussi, dès qu'on eut entendu ce double signal, les rues qui conduisent à l'Hôtel-de-Ville furent-elles envahies par la foule. Des hauteurs du couvent des Capucins transformé depuis en séminaire, des bas quartiers qui avoisinent le pont de l'hôpital, paysans, ouvriers et bourgeois se précipitaient vers le vieil et sombre édifice, avec la rapidité que donnent les fièvres de curiosité.

Arrivés sur la place du Palais-de-Justice, ils trouvèrent des rassemblements nombreux formés par les habitants des rues les plus rapprochées.

Au centre de ces groupes maintenus en bon ordre par un piquet de gendarmerie, l'autorité municipale avait fait élever à la hâte une estrade de sapin destinée à servir de tribune à un commissaire de la Convention expédié récemment de Paris.

Ce haut fonctionnaire ne paraissait point encore.

En attendant ce messie d'un nouveau genre, les rassemblements se fractionnèrent. Le peuple proprement dit se condensa autour de l'estrade ; les bourgeois se réunirent à quelque distance, devant la porte d'un cabaret situé à l'un des angles de la place ; les gentilshommes, décimés déjà par la prison et l'émigration, s'isolèrent timidement de la foule et s'adossèrent contre le bassin d'une fontaine monumentale démolie depuis une dizaine d'années.

Ce dernier groupe, pour être le moins nombreux n'était pas le moins remarquable.

Il se composait de cette antique noblesse franc-comtoise qui resta fidèle à l'indépendance de la province jusqu'aux jours de la seconde conquête de Louis XIV (1) ; héroïque famille de soldats dont le plus grand capitaine des temps modernes, plus tard, apprécia la valeur et qui, ne devant rien aux Bourbons que le nom de Français, venait offrir son épée et son sang pour payer ce baptême national.

Ils étaient vingt ; quelques vieillards cassés par l'âge et les fatigues militaires, n'ayant que le glaive de leurs aïeux pour bâton de vieillesse, car leurs enfants servaient dans nos armées ; quelques hommes arrivés à la maturité de la vie, graves comme leurs ancêtres espagnols, fiers comme les hidalgos de Charles-Quint : quelques beaux jeunes gens aux longs cheveux noirs dont la tête devait, pour une grande partie d'entre eux, tomber sous la hache des bourreaux une heure après la chevelure.

Parmi ceux-ci, le vicomte de Saint-Brice s'élevait, selon l'expression de Virgile, comme *le cyprès altier entre les viormes flexibles.* Le peintre inspiré qui représenta saint Georges lut-

(1) Voir le *Masque rouge.*

tant avec le dragon, n'aurait pu rêver un type aussi parfait de grâce, de vigueur et de beauté.

Hector Louis de Saint-Brice avait dix-neuf ans. Orphelin dès l'enfance, il avait grandi solitaire comme un arbre sur un rocher. Un vieux tuteur, plein de préjugés décrépits, l'avait élevé dans la plus inconcevable ignorance, ne lui laissant savoir que deux choses : qu'il devait être chrétien et royaliste.

Le jeune homme, dont cette incurie intellectuelle flattait les instincts physiques, ne s'écarta point jusqu'à l'âge de quinze ans du programme tracé par ce singulier instituteur.

Au château de Vallerois qu'il tenait de sa famille, son existence s'écoulait entre deux uniformités également regrettables. Quand il ne chassait pas, il recevait ses voisins de campagne et réciproquement.

Cependant le siècle marchait. La royauté de fait voyait se dresser devant elle la royauté du talent. La mort de Voltaire avait fait plus de bruit que celle de Louis XV.

Un des amis de la famille du comte défunt fit remarquer au tuteur qu'il ne suffisait plus d'être noble et riche ; que l'on devait obéir aux exigences d'une société nouvelle ; et, avec cette faculté intuitive des gens de bon sens, il émettait au sujet de l'avenir l'expression des prévisions les plus tristes.

Le tuteur fit longtemps la sourde oreille. Enfin, pressé par les instances de tout le monde et par celles de son pupille lui-même que la vie champêtre commençait à ennuyer, il remit l'éducation du jeune homme entre les mains des Jésuites de Besançon.

Au bout de trois ans, Hector-Louis sortit du collége. Son intelligence naturelle s'était développée. Jamais depuis M. Arouet, les dignes pères n'avaient eu un élève plus spirituel et plus distingué.

Hâtons-nous de dire que le séjour de Vallerois n'avait pas été inutile à notre héros, et que, par conséquent, il devait quelques remerciements à son vénérable tuteur.

Il était robuste comme le héros troyen dont il portait le nom. Ses épaules larges et bien modelées, sa taille nerveuse et souple, sa jambe fine et musculeuse, emprisonnée coquettement dans un bas de soie blanche toujours bien tiré, indiquaient une respectable force corporelle.

En outre, ces trois ans d'études sérieuses, en pâlissant un

peu son visage, avaient agrandi son front et donné à toute sa physionomie cet air de contemplation mélancolique qui révèle la présence de la pensée.

Aussi, à son retour de Besançon, fut-il parfaitement accueilli par tout ce que le vieux bailliage d'Amont possédait de bons gentilshommes. Les dames surtout se mettaient en grands frais de toilette et de gentillesse pour attirer à elles ce brillant papillon dont les ailes ne s'étaient encore brûlées qu'aux lueurs des lampes de la salle d'étude.

La révolution venait d'entrer dans sa phase de terreur. Alors les préoccupations galantes firent place à d'autres préoccupations. Déjà les professeurs du jeune vicomte s'étaient envolés du couvent comme des passereaux fuyant devant l'épervier; le trône chancelait, menaçant d'ensevelir l'autel sous ses débris.

Hector-Louis qui avait été l'idole des salons, devint le coryphée des réunions politiques. Les vieillards l'aimaient pour son courage chevaleresque; les jeunes gens le reconnaissaient pour leur supérieur, à cause de la haute portée de son esprit et de la fermeté de son caractère.

Au moment où nous le rencontrons sur la place du Palais-de-Justice, il écoute d'un air distrait les commentaires auxquels se livrent les gentilshommes qui l'entourent.

Drapé dans un ample manteau d'étoffe brune qui dissimule son costume, le coude appuyé sur le rebord du bassin, il semble suivre des yeux la marche croissante d'un rayon de soleil égaré sur les toits blancs.

Parfois sa main droite plonge sous son manteau, comme s'il cherchait à constater la présence d'une arme quelconque. Parfois encore ses sourcils noirs se froncent sous l'influence d'une pensée mystérieuse.

Le tuteur du vicomte, qui ne l'abandonne pas plus que son ombre, est debout auprès de lui. C'est un vieillard d'une haute taille, sec comme un échalas, raide comme un pieu, chauve, ridé, légèrement courbé, appuyé sur une longue canne à pomme d'ivoire, et occupé presque constamment à prendre du tabac dans une superbe boite d'or dont le couvercle est orné du portrait de Louis XVI.

Pendant le silence de son neveu et pupille, c'est lui qui croit devoir tenir le dé de la conversation :

— Palsambleu ! dit-il, avec cet accent dégagé et goguenard des ex-roués de la Régence, ce doit être, messieurs, une chose fort plaisante qu'un commissaire de madame la Convention. Ça doit venir du Jardin-du-Roi. Je ne sais si cela tient sur l'eau ; dans tous les cas je donnerais un de mes chiens de chasse pour avoir une bête semblable en ma basse-cour, ne fût-ce que pour l'offrir en spectacle à mes autres animaux.

— Ce qui m'intéresse le plus, — fit un des contemporains du vieux baron de Saint-Brice, — ce serait de savoir ce qu'il va nous chanter.

— Ce drôle, — continua le tuteur, — manque essentiellement de politesse. On n'expose pas ainsi d'honnêtes gentilshommes à un froid de loup sous le vain prétexte que l'on est délégué par ce prétendu gouvernement de cuistres et de pieds-plats. Je suis persuadé que pas un de ces soi-disant législateurs ne possède un *de* devant son affreux nom. Qu'est-ce que c'est que ce M. Marat ? ce M. Robespierre ? ce M. Danton ? Une valetaille que je fouaillerais d'importance si j'étais grand veneur de Sa Majesté.

— Hélas ! cher baron, vous oubliez qu'il n'y a plus de majesté. Notre seigneur le roi est prisonnier de ces coquins ; et ils ne le lâcheront pas de sitôt !

— Bah ! ils n'oseront pas le garder indéfiniment !

— Dieu le veuille ! Mais ces hommes-là sont de terribles ouvriers. Ils abattent la vieille maison de France avec un tel acharnement, qu'il ne leur prendra jamais fantaisie de la reconstruire.

— D'autant plus, — ajouta l'un des jeunes gens, — qu'ils ont mis le roi en jugement.

— C'est une plaisanterie, — fit l'obstiné tuteur, — avec une somme d'argent convenable, on aura raison de tous ces affamés.

— Songez à Charles Ier, baron.

Le vieillard fit semblant de chercher dans ses souvenirs :

— Charles Ier !... Charles Ier ! — dit-il, — Dites-moi donc, mon neveu, vous qui êtes très-savant, malheureusement pour vous, qu'estce que c'est que ce Charles Ier ? N'est-ce pas un empereur romain qui a été tué en duel ?

Le vicomte de Saint-Brice tressaillit :

— Pardon, mon oncle, Charles Ier fut un roi d'Angleterre.

— Oh ! c'est la même chose ; il a été tué en duel, n'est-ce pas?

— Oui! dans un duel terrible avec ses sujets. Il a été jugé par un Parlement qui ressemblait à la Convention, on l'a décapité.

Malgré toute son assurance, le baron fit un bond de terreur.

— Ne m'abusez-vous pas, mon neveu? — dit-il.

— C'est la vérité, mon oncle, que je viens de vous dire.

— Oh ! du reste, — continua le baron, subitement tranquillisé, — les Anglais ne sont pas des hommes. J'en ai connu plusieurs, de fort bonne maison, ma foi! qui parlaient comme des singes à qui l'on aurait coupé le fil, et qui mangeaient, comme des vautours, de la viande toute crue. Palsambleu ! les Français n'agissent pas ainsi, quand bien même ils sont du peuple. Mon garde-chasse, qui est pour toutes autres choses un manant fieffé, a le palais aussi délicat que notre seigneur le roi lui-même. Le vôtre vous a quitté, je crois, monsieur de Broye ? Je parle de votre garde-chasse.

M. de Broye s'inclina :

— En effet, monsieur le baron, — dit-il, — je l'avais quelque peu rossé ; il m'a promis qu'il se vengerait, et il s'est mis à la tête d'une bande de rustres qui incendient les châteaux. Deux de mes fermes, des environs de Gray, ont été brûlées par ces bandits. Mais si je parviens à l'attraper !...

— Oui ! oui ! — fit le baron en humant avec fracas une énorme prise ; — si vous l'attrapez, je vous conseille de le faire pendre immédiatement.

— C'est ce que je ferai sans doute.

— A propos de pendaison, — insinua le baron de Bellevaux, — on s'occupe beaucoup en ce moment, à Paris, d'une machine ridicule que les gens du peuple appellent *la grosse Louisette*, et qui, dit-on, est une potence très-perfectionnée.

— Le commissaire de la Convention voyage peut-être pour le placement de cet ustensile.

— Vous ne vous trompez pas, mon oncle, — dit le vicomte dont les sourcils se contractaient de plus en plus, — mais il convient d'être prudent dans ces sortes d'appréciations. Jusqu'à présent nous avons joui d'une demi-sécurité en province ; qui sait si ce fonctionnaire ne vient pas au nom du gouvernement nous proscrire à notre tour ou nous emprisonner comme nos frères de Paris, de Nantes, de Lyon, de Mar-

seille, etc. A cette heure où je parle, peut-être nos fleuves sont-ils rouges de sang! Peut-être sommes-nous destinés à devenir demain les huguenots d'une Saint-Barthélemy nouvelle!

« Mais, — continua-t-il, en donnant par l'élévation croissante de sa voix un démenti aux principes de prudence qu'il venait de poser, — mais la France se lassera de subir ce joug dégouttant de sang et de boue. Déjà le Midi s'agite; les provinces du centre frémissent de colère; la Bretagne et la Vendée se suspendent au battant du tocsin; une armée se forme sur les bords du Rhin. Quel que soit le destin que Dieu nous garde, défendons nos foyers plutôt que d'émigrer, et mourons s'il le faut sur la tombe de nos aïeux!

Puis il ajouta d'un air navré :

— Il sera temps de gagner l'étranger quand toutes nos espérances seront mortes et que notre trépas ne servira plus à rien.

Tous les gentilshommes présents vinrent d'un mouvement spontané et unanime serrer la main du vicomte. Ce serrement de main équivalait à une promesse jurée.

Le vieux baron, qui semblait jouer dans ce petit cercle le rôle de l'opposition dans nos dernières assemblées, fut le seul qui ne partagea point l'élan général.

— Nous verrons bien, — murmura-t-il en hochant la tête. — Mais il me paraît que l'on prend trop au sérieux les cabales d'une poignée de manants.

Après tout, — dit-il en s'adressant au vicomte, — vous savez, mon neveu, que je vous sers de père; par conséquent j'irai où vous irez. Il est inutile de vous inquiéter de moi. Puis, entre nous, je vous prierai de me lire l'histoire de Charles Ier, chef de la tribu des Anglais; c'est assez curieux.

Hector-Louis embrassa très-affectueusement son tuteur qui ne comprit rien à cette manifestation de sensibilité, mais ne s'en préoccupa point.

Un mouvement se fit dans la foule et attira l'attention du groupe aristocratique.

— Voici le citoyen commissaire, — s'écrièrent les gamins.

— Ah! — dit le baron, en frappant sur l'épaule de M. de Broye, — vous qui avez meilleure vue que moi, vous me direz si cet animal a du poil ou des plumes sur le dos.

Le commissaire de la Convention venait en effet de sortir de l'hôtel de ville.

Deux tambours le précédaient. Une double haie de gendarmes et de chasseurs marchait à ses côtés et écartait la foule. Il était accompagné du maire et des conseillers dont le visage habituellement insignifiant portait en ce moment les traces de l'émotion la plus violente.

L'objet de cette ovation officielle était un petit homme chargé d'embonpoint, rose, joufflu, souriant, qu'on n'aurait pas cru capable de la moindre méchanceté, et qui portait assez allègrement ses quarante-cinq ans.

Cependant, à l'examiner de plus près, à voir les fauves rayons de ses petits yeux bleus, inquiets et tournoyants, enfoncés dans un cercle de graisse opaque; à considérer les extrémités de sa bouche, disposées en accent circonflexe, on eût deviné qu'une profonde astuce se cachait sous une bonhomie apparente.

Jacques Menjot (ainsi se nommait le commissaire) avait été greffier de la Conciergerie; cette profession l'avait familiarisé avec les guichetiers et les bourreaux.

Il s'avança d'un pas grave au milieu de la place, distribuant à droite et à gauche de gracieux saluts avec toute la majesté d'un roi dans une cité fidèle.

A la vue de cette démonstration qui semblait constituer pour lui le crime de lèse-majesté, le vieux baron faillit étouffer de colère; s'il n'eût été retenu, il se serait précipité sur le commissaire, au risque de se faire écharper par les soldats de l'escorte.

Ce qui le consola un peu; ce fut de remarquer que la foule regardait froidement le gros magistrat et daignait à peine lui rendre ses politesses.

Celui-ci feignit de ne s'apercevoir de rien : il monta les degrés de l'estrade, s'installa le plus commodément qu'il put, tira de sa poche un rouleau de papiers qu'il déposa sur une sorte de bureau improvisé, et promenant sur la foule un regard qu'il essayait de rendre caressant :

— Citoyens! — dit-il d'une voix ferme et claire qui fut entendue de tout le peuple, — la Convention nationale, qui prend intérêt de toute la France, a daigné, dans sa bienveil-

lante sagesse, m'envoyer au milieu de vous avec des pouvoirs assez étendus.

« Elle n'ignore pas les difficultés qui m'attendent dans un pays encore imbu des préjugés antiques, mais disposé, j'aime à le croire, à accueillir favorablement tous les progrès.

« D'abord, à un point de vue général, elle a cru devoir briser le lien coupable auquel se rattachaient les menées séditieuses des aristocrates. En d'autres termes, l'homme des espérances impopulaires, le tyran qui avait assumé sur lui la terrible responsabilité des crimes de tous ses prédécesseurs, le dernier des Capets, le fugitif de Varennes, l'allié des peuples ennemis, citoyens, n'existe plus!

« Il vient d'être décapité le 21 de ce mois, à Paris, sur la place de la Révolution! »

II

LA LISTE DE PROSCRIPTION.

Cette terrible nouvelle, annoncée avec le plus grand flegme par l'orateur de la Convention, tomba sur la foule comme le tonnerre sur une traînée de poudre.

Un tumulte inexprimable s'éleva : des clameurs confuses, dont il était impossible de préciser le caractère, éclatèrent sur tous les points de la place.

Les spectateurs qui se trouvaient au pied de l'estrade se resserrèrent autour d'elle comme s'ils eussent voulu couper la retraite au commissaire. Le groupe des bourgeois se rapprocha du groupe aristocratique.

Ici, la douleur profonde, la stupéfaction faisaient taire les autres sentiments. Les vieux gentilshommes pleuraient, en levant les bras vers le ciel ; les jeunes hommes courbaient la tête sous le poids de ce deuil qui était à la fois celui de leur patrie et de leur famille.

Malgré le danger qui existait dans toutes les manifestations hostiles au gouvernement du jour, rien ne put déterminer ces héroïques suppliants à cacher l'expression de leurs regrets.

Ils les confondirent dans leurs embrassements mutuels, devant la multitude qui elle-même osa s'attendrir sur un pareil événement. Quelques hommes du peuple, dont l'aristocratie avait parfois soulagé les misères, n'hésitèrent point à venir offrir leurs naïves consolations à ces cœurs brisés.

Le premier moment de prostration passé, un des vieillards s'agenouilla dans la neige et invitant ses compagnons à suivre son exemple :

— Prions, mes frères, — s'écria-t-il d'une voix sourde, — prions pour le repos de l'âme de notre seigneur le roi Louis, seizième du nom.

La prière terminée, le vicomte de Saint-Brice se leva et tirant son épée :

— Vive Sa Majesté Louis XVII !

Dix-neuf vivats répondirent au sien.

C'est ainsi que dans une pauvre bourgade de province, entre une foule à peu près indifférente et le représentant des formidables bourreaux de la Convention, en pleine place publique, sous un ciel gris et terne comme le ciel norwégien, une poignée de proscrits ressuscitait la monarchie et mettait sur le front du dauphin cette couronne d'épines qu'il devait seule emporter dans la tombe !

Personne ne voulut s'associer ouvertement à cette sorte de cérémonie réactionnaire. Cependant bien des vœux pour le jeune et malheureux héritier du roi-martyr montèrent alors aux portes du ciel qui ne devaient, hélas ! s'ouvrir que devant des morts.

Le commissaire comprit, en voyant l'attitude de ses auditeurs, que le peuple comtois éprouvait peu de sympathie pour les assassins du 21 janvier.

Il résolut de le frapper par la terreur. Un coup d'œil lui avait suffi pour juger que la municipalité disposait d'assez de troupes pour disperser une insurrection possible.

Il réclama donc le silence et élevant la voix au diapason de la colère :

— N'êtes-vous donc point encore mûrs pour la liberté, citoyens, — s'écria-t-il ! — Ou vous êtes-vous courbés de telle façon devant les suppôts de la tyrannie que votre échine ne puisse plus se redresser ? Rentrez en vous-même ! L'heure de la vengeance vient de sonner, ne la laissez point écouler sans pro-

fit pour vous et pour vos descendants. J'ai là, devant moi, une liste de ces seigneurs qui s'abreuvent des sueurs et du sang des pauvres. Qu'ils tremblent! Leur règne est terminé. Et si vous n'êtes point assez forts pour traîner au pilori tous ces oppresseurs, la Convention saura faire respecter ses décrets.

« Où sont-ils, ces lâches qui ont mis leur force dans la puissance de leurs châteaux? Qu'ils se montrent ces hommes qui rêvent de chimériques restaurations et se font un piédestal des cadavres de leurs fermiers pour monter à des honneurs déshonorants. Lorsque j'aurai parlé, ils ne seront plus! C'est notre faiblesse qui les a rendus jusqu'à présent si redoutables. Aujourd'hui, nous savons que nous vivons! Ils ne doivent plus vivre! Que tous les bons citoyens répètent donc avec moi ce cri de rénovation : Vive la république! Mort aux aristocrates!!

Un silence lugubre accueillit cette fougueuse harangue. Les gendarmes seuls applaudirent. Enhardi par cette approbation de la force armée, l'orateur continua :

— Donc, le peuple s'est fait justice. Ce roi perfide et sanguinaire qui forgeait des fers pour la France dans les arsenaux de l'étranger, a payé le prix légitime de ses forfaits. Mais cette exécution en appelle d'autres. J'aurai soin de veiller à ce qu'aucun des criminels dénommés sur ma liste n'échappe au supplice qu'il a mérité.

Voici les noms de quelques-uns des principaux instigateurs de révolte que j'ai mission de punir.

Un frémissement parcourut toute l'assemblée.

— L'ex-vicomte de Saint-Brice! — s'écria le commissaire.

— Présent, — répondit une voix vibrante.

En même temps le jeune homme désigné le premier à la hache révolutionnaire bondit à travers la foule et vint tomber l'épée et le pistolet au poing devant l'estrade.

— Bien! bien! — fit le conventionnel avec un sourire haineux ; — nous procéderons régulièrement à ton interrogatoire, citoyen. Gendarmes, maintenez l'accusé!

— Inutile, — répondit le vicomte, — je ne m'échapperai point.

Deux militaires s'approchèrent néanmoins pour le saisir : mais Hector fit un geste formidable et les gendarmes hésitants jetèrent sur le commissaire un regard inquiet.

— Attendez, — fit celui-ci.

Et il continua sa nomenclature :

— L'ex-baron de Broye ! — dit-il.

— J'y suis, citoyen vautour, — répondit M. de Broye ; — je n'ai qu'un seul regret, c'est que ma tête ne soit pas aussi solidement attachée à mes épaules que la chose qui se trouve au-dessus des tiennes.

Et il se rangea auprès de M. de Saint-Brice.

Le commissaire continua sans se déconcerter :

— L'ex-baron de Bellevaux !

— C'est moi, — fit un vieillard dont les cheveux blancs inondaient les épaules. — Ce n'était vraiment pas la peine de me voler ainsi à ma mort naturelle, pour quelques jours de plus.

Il se joignit à son tour aux deux gentilshommes.

Seize autres noms furent prononcés par le citoyen Jacques Menjot et seize bouches répondirent.

Le commissaire ploya sa liste.

On avait oublié le baron de Saint-Brice. La fureur de celui-ci dégénéra en frénésie.

— Cornes de bouc ! — s'écria-t-il, en escaladant les degrés de l'estrade et bousculant les hommes de l'escorte, — me prenez-vous pour un rustre de votre espèce, monsieur le commissaire ! Sachez, fils de canaille, que j'ai plus de quartiers de noblesse que vous n'avez griffonné de feuilles de papier dans votre déplorable existence. J'entends être mentionné sur la liste.

— La Convention, — fit imperturbablement le commissaire, — dédaigne les ennemis qui ne peuvent rien contre elle. Elle te laisse la vie ; profites-en, vieillard.

Le baron de Saint-Brice eut un accès de rire effrayant :

— Ah ! vilain corbeau, — dit-il d'une voix sifflante, — tu crois donc que je ne suis plus bon à rien. Je vais te détromper en t'étranglant.

L'effet suivit la menace comme la foudre suit l'éclair. Avant que les gendarmes n'eussent deviné l'intention du vieillard, il avait saisi à deux mains le malheureux orateur et, avec une force dont on ne l'aurait pas cru capable, il le jeta en bas de l'estrade.

— A moi !... — hurla le conventionnel, à moitié étourdi de sa chute.

L'officier qui commandait les gendarmes s'avança vers le vieillard et le somma de se rendre.

Celui-ci tira son épée et se mit sur la défensive.

— Venez me prendre, — dit-il, en parodiant héroïquement le mot de Léonidas aux Thermopyles.

Et se tournant vers le noble groupe :

— A moi aussi, mes amis! faisons voir à ces drôles que nous avons du sang dans les veines! Palsambleu! je ne suis plus bon à rien!

On entendit la voix du vicomte.

— Oui! — disait-il, — prouvons à ces hommes qu'on n'est point lâche parce qu'on est moins nombreux; et qu'on ne mérite pas une mort infâme pour ne point accepter la solidarité d'un régicide!

Les préparatifs furent prompts. En un clin d'œil la mêlée fut engagée, confuse, terrible, retentissante, acharnée, comme toutes les luttes de Français contre Français.

Les gentilshommes avaient pour eux l'habitude du maniement des armes et le désespoir. De l'autre côté c'était le nombre; c'était la discipline.

Un coup de pistolet fracassa la tête du baron de Bellevaux. L'oncle du vicomte vengea immédiatement sa mort en traversant d'outre en outre le corps du brigadier de gendarmerie.

Au bout d'un quart d'heure de lutte, les gentilshommes qui, d'après les instructions d'Hector, étaient parvenus à s'emparer de l'estrade, se trouvaient peu à peu maîtres de la situation. Une partie des chasseurs avaient agi mollement et restaient spectateurs du combat. Les gendarmes seuls continuaient la lutte.

Hector avait pris à partie l'officier de l'escorte.

C'était un vieux soldat, brave comme son épée, raide au point de vue de la consigne, incapable de reculer d'un pas.

Son pistolet déchargé, il se servait de son sabre avec une habileté qui déconcertait l'adresse du jeune homme. Cependant celui-ci plus souple et plus vigoureux pressait son adversaire de plus en plus. Trois fois son épée avait effleuré la poitrine de l'officier ; trois fois la parade avait été aussi prompte que l'attaque.

Enfin dans l'intervalle d'une riposte, Hector fit un bond prodigieux, détourna le sabre du gendarme, et d'un coup de pom-

meau d'épée dans la poitrine le renversa tout meurtri sur le pavé.
Ce coup hardi fit cesser la bataille.
Les gentilshommes vainqueurs se retirèrent lentement, en bon ordre, et parvinrent à gagner l'extrémité septentrionale de la ville.
Il était temps.
Un escadron de cuirassiers, attendu depuis la veille, entrait dans Vesoul par la route de Paris.
Pendant cette scène de carnage, la foule s'était tenue dans une stricte neutralité ; mais comme dans aucun temps l'autorité n'a joui du suffrage public, les vœux de la population étaient en général favorables aux gentilshommes.
L'audacieuse action du baron de Saint-Brice avait du reste été fort applaudie ; et à un point de vue plus élevé, personne ne pouvait dans son âme approuver le crime social qui venait de donner lieu à cette rixe.
D'un autre côté les personnes comprises dans la liste de proscription du commissaire habitaient presque toutes les environs de Vesoul et, par extraordinaire, les bienfaits qu'elles avaient répandus avaient trouvé peu d'ingrats.
Aussi, quand on vit tomber le marquis de Belleveaux, y eut-il un murmure imprécatoire dans la multitude. Quelques ouvriers courageux se jetèrent au milieu de la mêlée, en retirèrent le cadavre du vieillard, le placèrent sur un brancard grossier qu'ils remirent entre les mains de la petite troupe quand elle sortit de la ville.
Ce n'était pas la seule victime sur laquelle ils eussent à pleurer.
Deux jeunes gens de dix-sept et dix-huit ans avaient succombé dans la bataille. L'un était fiancé à l'une des filles du duc de Beaufremont, qui devait être veuve avant d'avoir été épouse ; l'autre avait une mère dont il était l'unique bonheur, le seul orgueil, la seule consolation.
Malgré la probabilité de poursuites imminentes, le funèbre cortége se mit en marche.
A la chute du jour, les trois cadavres avaient été rendus à leur famille, et la Vierge des larmes aurait pu remonter au ciel avec son urne pleine.
Au château de Moncey, qui appartenait au défunt baron de

Bellevaux, un spectable lamentable vint encore attrister les funérailles du vertueux vieillard.

En son absence, une bande de paysans ivres s'étaient introduits dans le manoir et avaient forcé madame de Bellevaux à leur remettre les clés des caves et du cellier.

La salle des portraits, transformée en salle d'orgie, retentissait de chansons bachiques lorsqu'arriva le brancard de mort.

M. de Broye, que des liens de parenté attachaient à la malheureuse famille, fit porter dans cette pièce le corps inanimé du baron.

— Vous voyez, messieurs, — dit-il sans colère mais d'un ton plein de tristesse et d'amertume aux paysans attablés, — voici un nouveau convive que je vous amène. Faites-lui honneur, c'est le maître de la maison !

A cet aspect et à ces paroles, les paysans dégrisés par la terreur s'enfuirent laissant la châtelaine libre de s'abandonner à sa douleur et de rendre les derniers devoirs à son époux.

Le vicomte de Saint-Brice et son tuteur n'avaient point abandonné leurs amis. Ce ne fut qu'à une heure avancée de la nuit qu'ils purent se mettre en route pour gagner le manoir.

La lune s'était levée dans un halo glacé, et la neige tombait à gros flocons. Plus de chemins visibles. La terre, uniformément blanche sous le ciel noir, ressemblait à la nappe gigantesque d'un banquet de Titans. Les arbres qui se détachaient de loin en loin sur ce fond monotone semblaient être les convives de ce festin.

Parfois l'on entendait dans l'éloignement le bruit d'une branche qui craquait. Les ruisseaux gelés n'avaient plus de murmure. Pas un oiseau ne passait.

Ce silence de la solitude, cette horrible majesté de l'hiver, joints aux émotions de cette journée, avaient frappé de mutisme le vieux baron, d'habitude très-communicatif.

Des soupirs fréquents s'échappaient de sa poitrine. Courbé sur son épée qui lui servait de bâton, il ressemblait en marchant, sa haute taille ployée en deux, à l'image que l'antiquité nous a laissée du Temps.

Le vicomte avait rabattu son chapeau sur ses yeux. Il suivait son tuteur sans paraître s'apercevoir de la difficulté du chemin, ni de sa véritable direction.

Cependant la route semblait s'allonger indéfiniment. Plus les voyageurs s'avançaient, plus l'horizon était vide, plus le sol était désert.

Le vieillard remarqua le premier cette circonstance.

— Je crois, mon neveu, — dit-il, — que nous sommes égarés?

— En effet, — répondit le jeune homme qui leva la tête, — je ne connais pas cette campagne.

— Diable de neige, — fit le vieillard en hochant la tête.

Puis après un instant de silence :

— Savez-vous, mon neveu, s'il neigeait lors de la mort de Charles Ier?

— On l'a décapité en 1649, je ne me rappelle plus à quelle date.

— Oh! ça ne fait rien, il devait neiger! Dieu le veut pour que sur la neige le sang paraisse mieux.

Hector frissonna et changeant le cours de la conversation :

— Qu'allons-nous faire, mon oncle, si nous sommes égarés?

— Oh! cela importe peu; si vous êtes fatigué nous trouverons bien quelque cabane de berger.

— Ce n'est pas pour moi.

— Alors, mon neveu, ne vous occupez pas de moi. Je marcherais comme le Juif-Errant.

— Dans ce cas, orientons-nous convenablement.

En ce moment, l'aboiement d'un chien se fit entendre, et la silhouette d'un homme de haute taille se dessina sur la neige.

— Ohé!... s'écria le vicomte!

— Que Lucifer me rompe les os, si ce n'est pas ce coquin de Joseph, mon garde-chasse! Holà! Joseph!

En quelques secondes, l'homme au chien eut rejoint les deux voyageurs. .

C'était en effet Joseph.

— Je savais bien que je vous trouverais, — dit-il en saluant ses maîtres. — Minos a un flair divin.

Et il donna un coup de pied au chien qui se permettait de caresser outre mesure les deux gentilshommes.

— Eh bien! Joseph, — demanda le vicomte, — qu'y a-t-il de nouveau? où sommes-nous?

— Nous sommes dans les champs de la Grange-Besson; et ce qu'il y a de nouveau, c'est bien triste à raconter.

— Encore quelque malheur ?...

— il n'y a plus que des malheurs aujourd'hui. Allons, à bas Minos! vous n'êtes pas bien élevé !

— Parleras-tu, bourreau, — fit l'impatient vieillard,

— Ah ! messieurs ! c'est que c'est affreux ! Tenez ! regardez de ce côté.....

III

NUIT D'HIVER.

Les deux gentilshommes levèrent les yeux vers l'horizon occidental.

Des flammes rougeâtres, ruisselantes comme les eaux d'un torrent qui se serait creusé un lit dans le ciel, roulaient en volutes tournoyantes entre la terre et le firmament.

Le baron de Saint-Brice ne put retenir une malédiction.

— C'est le château qui brûle, — dit-il.

— Hélas! — fit le garde-chasse.

— Marchons! — s'écria résolûment le vicomte. — Tâchons de sauver ce que l'on peut sauver encore.

Le garde-chasse retint Hector par le bras :

— C'est inutile, tout le monde est hors de danger; quant à ravir quelque chose aux flammes, il ne faut pas y penser. Ceux qui ont mis le feu empêchent qu'on porte le moindre secours.

— Têtebleu! — fit le baron, — et quels sont les malavisés qui osent ainsi braver mon autorité?

— C'est le commissaire de la Convention accompagné d'un escadron de cuirassiers et de trente gendarmes.

Les deux gentilshommes baissèrent la tête.

— Notre malheur a combié la mesure, — murmura le vieillard ; — il ne nous reste plus que la vie, mon neveu. Qu'allons-nous en faire ?

— La vendre le plus chèrement possible.

— Après la journée qui vient de se passer, ce serait tenter Dieu. Nous réfléchirons.

Et se tournant vers le garde-chasse :

— Je suppose, Joseph, que ces coquins, en détruisant le château, ont respecté les personnes ?

— Tous les domestiques se sont enfuis.

— Et madame d'Apremont, notre cousine ?

— Elle est prisonnière avec sa fille.

— Sa fille, grand Dieu ! une enfant de huit ans.

— Oui ! monsieur le baron. Un cuirassier l'a enveloppée de son manteau et l'a prise en croupe ; quant à madame d'Apremont, elle est entrée dans un fourgon où je l'ai perdue de vue.

— Que prétendent-ils faire de ces deux innocentes victimes ?

— Je n'en sais rien. Mais le commissaire a parlé d'assassinat, d'ôtages, de conspirateurs, etc.

— Permettez, mon oncle, que j'interroge Joseph à mon tour.

— Interrogez-le, mon neveu.

— Étais-tu là quand le commissaire est entré ?

— Oui ! monsieur le vicomte.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a sommé madame d'Apremont de lui indiquer où vous étiez. La noble dame a répondu qu'elle ne le savait pas ; que quand bien même elle le saurait, personne ne la forcerait à parler.

— Sainte femme ! — fit le baron en joignant les mains.

— Là-dessus, — continua le garde-chasse, — le commissaire a ordonné à ses hommes de fouiller tous les coins et recoins, et de vous amener morts ou vifs. Comme vous le pensez, ils n'ont absolument rien trouvé. Alors le gros petit bonhomme est entré dans une grande fureur :

— Qu'on me détruise ce repaire d'aristocrates, s'est-il écrié.

Et vous savez le reste.

— Eh bien ! mon oncle, à quoi vous résolvez-vous ?

Le vieillard s'était assis sur un tronc d'arbre, et la tête ense-

veille entre ses longues mains sèches, il réfléchissait profondément.

— Je cherche une résolution, — répondit-il à la question de son neveu.

— Et moi, mon parti est pris, — fit le jeune homme.

— Voyons, — dit le vieillard.

— Cherchons d'abord un gîte pour le reste de la nuit!

— Sauf votre respect, messieurs, — dit le garde-chasse, — je connais un brave homme qui ne demeure pas loin d'ici. C'est un ancien bûcheron à qui feu M. le comte, votre père, monsieur Hector, a fait une petite pension pour une jambe coupée. Si vous voulez me suivre, je vous conduirai chez lui.

— Volontiers, — fut-il répondu.

L'oncle et le neveu se remirent en marche, précédés par le garde-chasse.

Le terrain sur lequel ils marchaient formait une déclivité très-sensible qui venait aboutir sur la route actuelle de Vesoul à Besançon.

Cette route, indiquée seulement par une haie de cerisiers desséchés et de buissons noircis par l'hiver et blancs de neige à leur extrémité supérieure, semblait avoir été récemment foulée par le pied des chevaux.

Le vicomte fit cette remarque à haute voix.

— Ce sont les cuirassiers, — répondit le garde-chasse. — La route fait un détour un peu plus bas : vous pourrez les apercevoir encore.

En effet, après cinq minutes de marche, les deux gentilshommes virent entre les aubépines et les cerisiers une longue file de casques et de cuirasses qui luisaient d'un mat éclat aux rayons de la lune.

Les gendarmes marchaient derrière, escortant le fourgon et une carriole criarde dans laquelle se prélassait très-haut et très-puissant seigneur Jacques Menjot, commissaire de la Convention nationale.

Le vieillard fit un salut grotesque à la cavalcade.

— Je ne regrette qu'une seule chose, — dit-il, — c'est de ne pas avoir étranglé tout à fait ce manant. Mais il est certain qu'un jour je l'achèverai s'il me tombe sous la main.

Puis se frappant le front :

— J'ai aussi mon idée ! — s'écria-t-il.

Le reste du chemin s'acheva en silence.

Le garde-chasse, à qui ces localités semblaient tout à fait familières, fit longer aux voyageurs une partie du bois de Velleraux. Bientôt ils arrivèrent devant une misérable hutte de charbonnier dont le toit n'était pas élevé à plus d'un mètre du sol.

Joseph frappa au volet.

— Qui va là ? — grommela une voix rude. — Si vous êtes des aristocrates, passez votre chemin.

Le baron et le vicomte se regardèrent douloureusement.

Un éclat de rire du garde-chasse faillit les scandaliser.

— Ouvrez ! ouvrez ! père Antoine, ce sont bien des aristocrates, entre autres le baron et le vicomte de Saint-Brice.

— Dieu soit béni ! — s'écria la même voix qui s'était considérablement adoucie.

En même temps on entendit dans l'intérieur de la cabane un grand remue-ménage ; la porte s'ouvrit, et un homme à moitié nu apparut sur le seuil, une lampe d'une main, une béquille de l'autre.

A la vue des gentilshommes, il poussa un cri de joie.

— Oh ! soyez les bienvenus, messieurs, — dit-il ; — entrez et pardonnez-moi les mauvaises paroles que je viens de vous dire. Voyez-vous, c'est une habitude d'estropié. Je n'ai rien à craindre des nobles, tandis que je dois tout redouter des républicains. Je cherche ainsi à les amadouer.

Malgré leurs préoccupations, les deux gentilshommes ne purent s'empêcher de sourire.

— Palsambleu ! père Antoine, — dit le vieillard, — je ne vous aurais pas reconnu. Vous étiez dans le temps un des fidèles serviteurs du comte mon frère.

— Oh ! j'ai bien changé au physique, monsieur le baron, mais le cœur est toujours le même. Veuillez vous asseoir. Jeanne ! Jeanne !

Une vieille femme, qui depuis quarante ans partageait les destinées du père Antoine, sortit d'une seconde chambre qui formait le prolongement de la première.

— Ah ! bon Dieu ! — s'écria-t-elle, — n'est-ce point M. le comte que je vois ?

— C'est son fils, ma bonne femme, — répondit Hector.

— Oh ! c'est frappant comme vous lui ressemblez ! Quel bel

homme c'était! Toutes ses fermières en étaient folles. Oh! c'est lui tout craché!

Un nouveau sourire effleura les lèvres du vicomte.

— Nous n'aurons pas son bonheur, ma bonne femme. Notre classe est aujourd'hui traquée comme on traque les loups dans une forêt. Demain peut-être nous n'aurons plus pour reposer notre tête que le billot de Louis XVI!

— Ah! mon Dieu! Quelle horreur! qu'est-ce que vous avez donc fait à tous ces scélérats? Nous-mêmes qui sommes des pauvres gens, on ne peut pas nous laisser en repos. Demandez à mon mari. Et cependant nous n'avons jamais fait de mal à personne.

— C'est vrai, — fit piteusement le père Antoine. — Ils profitent de ce que je n'ai qu'une jambe. Hier il en est venu cinq qui se sont saoûlés chez moi comme des ânes en vendange. Ils ont chanté toute la nuit des bêtises; et après avoir fait mille infamies, ils sont partis, laissant mon tonneau défoncé et me menaçant de m'égorger si je recevais ici un noble ou un prêtre.

Et après une pause:

— Heureusement que j'en ai un autre... tonneau, caché dans un tas de fagots, sous ma remise. Tiens, femme, voilà la clé et le broc. Cours vite.

Et s'adressant aux gentilshommes:

— Je ne possède pas grand'chose, messieurs, — continua-t-il; — mais tout ce que j'ai vient de votre famille, vous pouvez en disposer.

Le vicomte remercia avec effusion le digne homme.

— Nous ne vous demandons qu'un abri pour cette nuit, père Antoine, — dit-il; — mais nous n'oublierons point votre accueil.

Pendant cet échange de politesses qui, grâce aux pénibles circonstances où l'on se trouvait, avaient une haute signification, le garde-chasse avait jeté sous la cheminée un amas de bois mort qui flambait joyeusement.

Le vieillard était retombé dans sa mélancolie.

Sur un signe du garde-chasse, le père Antoine et Joseph passèrent dans l'autre chambre, laissant l'oncle et le neveu seuls devant une petite table que la ménagère avait servie à la hâte,

Le baron rompit le silence :

— Eh bien, mon neveu? — dit-il avec un point d'interrogation dans la voix.

— Je crois comprendre tout ce qu'il y a d'obscur dans le récit de Joseph.

— Je crois le comprendre aussi ; mais expliquez-vous.

— L'enlèvement de madame d'Apremont et de sa fille est un stratagème.

— C'est aussi mon avis.

— Le commissaire de la Convention n'est point aussi sot que les gens de son espèce ; il sait fort bien que ce n'est point une femme et un enfant qui peuvent conspirer.

— Oui. Cela me rappelle ce qui se pratique à la pipée. On enferme un oiseau dans une cage pour attirer les autres.

— Précisément. Le sieur Jacques Menjot espère nous attirer aussi.

Le vieillard regarda son neveu avec fixité.

— Et que prétendez-vous faire, mon neveu ? — demanda-t-il avec un accent sévère.

— Voici mon projet. Joseph nous a parlé d'ôtages. Madame d'Apremont et sa fille sont des ôtages pour nous. J'ai donc résolu de me rendre à Vesoul demain, et de me constituer prisonnier, à condition que ma cousine et son enfant seront relaxées.

Une larme trembla aux bords des paupières du vieillard. Il embrassa chaleureusement son neveu.

— Je te rends ton baiser de ce matin, — dit-il. — Tu es un noble et brave cœur ; mais j'ai une observation à te faire.

— Parlez, mon oncle.

— C'est que, monsieur mon neveu, vous m'avez volé mon idée. Et comme je suis vieux, pauvre d'imagination, ignorant, je tiens à cette idée, attendu qu'il me serait impossible d'en trouver une autre.

— Comment l'entendez-vous, mon oncle ?

— C'est moi qui me constituerai prisonnier.

— Vous ?

— Moi, vous dis-je. Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Voulez-vous dire, comme ce drôle de commissaire, que je ne suis plus bon à rien ?

— Ce ne serait pas ma pensée, mon oncle.

— Alors, laissez-moi agir. Je vous en prie, et au besoin, je vous l'ordonne.

— Je regrette, mon oncle, de ne pouvoir vous obéir ; mais ma résolution est irrévocable.

— Palsambleu ! monsieur, savez-vous ce que vous méritez, en parlant ainsi ?

— La fin justifie les moyens.

— Je n'admets point ce principe-là, monsieur. Demain matin je serai à Vesoul.

— Moi aussi.

— Cornes de bouc !... A-t-on jamais vu persistance pareille? Écoutez-moi, mon neveu, vous êtes jeune, vous êtes brave, vous êtes beau. L'avenir est large devant vous. Vous êtes destiné à voir des jours meilleurs, lorsque moi je verrai depuis longtemps le jour éternel de Dieu. De plus, vous êtes seul pour perpétuer le nom d'une famille sans tache. Il est donc raisonnable que ce soit moi qui parte le premier. Par conséquent, où il y a du danger pour l'un de nous, je dois me trouver ; et, comme je représente ici votre père, vos aïeux et votre postérité future, votre devoir est de m'obéir.

— Quoi ! mon oncle, vous me croyez capable de profiter de votre sacrifice ? Je suis jeune, c'est vrai ; mais de quel front oserais-je vieillir devant mes enfants lorsque je leur raconterais l'histoire de ce temps ! — Ici, c'est une question d'honneur. Chacun pour soi.

Le tuteur plongea de nouveau sa tête entre ses mains.

Après quelques minutes de silence, que le vicomte n'avait garde de troubler, le baron posa la main sur l'épaule de son neveu :

— On m'a lu autrefois, — dit-il, — que lorsque deux Romains voulaient se dévouer pour la patrie, si la patrie n'avait besoin que d'un seul, on les faisait tirer à la belle lettre dans une Bible ou un autre livre sacré. Celui qui tombait sur la lettre la plus haute se dévouait. Pourquoi n'agirions-nous pas ainsi ?

— Mais, mon oncle, si vous réussissiez ?...

— Têtebleu !... — s'écria le vieillard tout à fait exaspéré, — j'épuise tous les moyens de conciliation, et ils se brisent devant votre obstination. Faites donc comme vous l'entendrez, j'agirai aussi comme je l'entends.

Sur ce, le baron se leva et se mit à arpenter la chambre à grands pas.

Le jeune homme prit son épée, s'enveloppa de nouveau dans son manteau brun et sortit discrètement sans remercier ses hôtes, sans laisser le moindre adieu à son tuteur.

Une heure et demie après, il faisait son entrée à Vesoul.

Le vieillard n'avait pas été sans remarquer la fuite de son neveu et sans en comprendre le motif.

Une fois seul, il posa ses coudes sur la table et se mit à sangloter.

La douleur de cet homme rude et naïf avait quelque chose de navrant. Grâce à cette puissance d'imagination qui caractérise plus particulièrement les natures incultes, il voyait d'abord son neveu en proie aux tortures les plus horribles, puis, dans l'avenir, le nom et la race des Saint-Brice tombés dans l'oubli.

Cette dernière prévision, bien que terrible pour l'orgueil aristocratique du vieillard, s'effaçait devant la première. Veuf et sans enfants, il avait reporté sur le vicomte toute son affection, toutes ses espérances.

Aussi, quand le garde-chasse rentra, il fut frappé de la décomposition des traits du baron. En quelques minutes, ce dernier avait vieilli de dix ans. Les rides de son front étaient plus profondes ; ses mains placées de façon à soutenir sa tête tremblaient si fort, qu'elles imprimaient à tout son corps un mouvement saccadé et régulier comme celui du balancier d'une pendule.

Joseph regardait son maître avec stupeur.

— Monsieur le baron ? — dit-il timidement.

— Que me veux-tu ? — fit celui-ci, avec l'accent de Marius à Minturnes.

— J'ose vous faire observer qu'il est jour.

— Ah ! c'est vrai, — dit le vieillard en se levant. — Allons d'abord au château ; il importe que je sache ce qui subsiste encore.

Et se tournant vers le père Antoine :

— Nous sommes pauvres aujourd'hui, — continua-t-il, — mais un gentilhomme ne doit pas entrer chez un de ses vieux serviteurs sans y laisser quelque marque de sa munificence,

Voilà une bague qui vaut deux cents écus, ce sera pour vous indemniser de vos pertes.

— Je ne l'accepte pas, — fit le père Antoine, — vous en aurez peut-être besoin un jour.

— Prenez-la, vous dis-je, et mettez-la au doigt de votre femme, en souvenir du dernier gentilhomme de Saint-Brice.

Et sans attendre les nouvelles observations du bûcheron, il sortit à son tour de la cabane, précédé par le garde-chasse.

Un pâle soleil de janvier jaunissait déjà les brouillards de l'est. La matinée était froide. Une bise aigre sifflait dans les arbres et faisait craquer leur feuillage de glaçons.

A peine le vieillard eut-il fait une centaine de pas qu'il sentit ses jambes fléchir.

— Arrêtons-nous, — dit-il à Joseph, — je n'arriverai jamais au château. Moi qui marchais si bien hier !

Un chariot de paysans vint à passer ; Joseph appela le conducteur qui était un des fermiers du baron.

Aidé par le garde-chasse, cet homme plaça le vieillard sur les planches de sa voiture, et le conduisit presque mourant sur les ruines encore fumantes du manoir.

IV

L'AUDIENCE DE JACQUES MENJOT.

La municipalité vésulienne avait mis à la disposition du citoyen Jacques Menjot une vaste maison, bien haute, bien froide, bien solitaire, située à peu près au centre de la rue du Fort.

Malgré la diligence des autorités, cette maison qui appartenait à la ville était imparfaitement préparée. On n'attendait pas à Vesoul un fonctionnaire aussi imposant, ni aussi ami de ses aises.

Car le citoyen Menjot ressemblait à tous ces bohêmes crottés que le gouvernement provisoire envoya dans les villes de province en l'an de grâce 1848. Ceux-ci, en effet, arrivaient dans les préfectures le ventre aussi creux que l'esprit, le gousset aussi vide que la tête.

Ils étaient rapés jusqu'à la corde. Leur nourriture, qui se composait habituellement des bribes tombées de la table du *National* ou de la *Réforme*, excluait toute idée d'indigestion ; et ils n'étaient guère partisans des utopies modernes que parce que leurs moyens d'existence appartenaient eux-mêmes à ce domaine de la fiction.

Or, le citoyen Jacques Menjot, quelle qu'eût été la puissance de ses souvenirs, ne se rappelait point l'époque à laquelle il avait fait un repas convenable. Lorsque, conformément au style des révolutionnaires, il parlait des mœurs austères de la république de Sparte, il savait à quoi s'en tenir au sujet du brouet noir, qu'il confondait dans sa pensée avec le riz au maigre fourni par la Conciergerie.

Dans le but de représenter dignement la Convention, il s'était donc adjoint un cuisinier parisien, chargé de lui faire oublier l'ère de privations qu'il venait de traverser.

En outre, il s'était fait confectionner, aux frais du confectionneur, certaine quantité de vêtements fort élégants, qu'il portait aussi mal qu'un membre de l'Institut porte les siens, mais dont la propreté, le lustre, la coupe étalent irréprochables.

Ainsi *gréé*, si nous pouvons nous servir de cette expression maritime, il était venu s'installer majestueusement dans la maison en question.

C'est là qu'il donnait ses audiences, qu'il recevait le maire, le capitaine de gendarmerie et les membres de la police.

Il ne consacrait que trois heures par jour à ces fonctions. Le reste de son temps se passait à table, au lit, ou dans la salle de billard que, par une ingénieuse délicatesse, on avait cru devoir orner du portrait de Chamillard, avec lequel Jacques Menjot prétendait avoir quelques liens de parenté.

Bien que les grands hommes se révèlent plus particulièrement dans les petites choses, nous attendrons que le commissaire de la Convention ait fini sa partie et nous le suivrons dans son cabinet d'audience.

Là, pas de meubles. Quelques chaises boiteuses, deux bancs adossés contre des murs parfaitement nus ; un vieux bureau de chêne tailladé à coups de canif, comme une table de lycée, un *portrait* de l'Être suprême représenté avec un œil triangulaire au milieu d'un front de Cyclope et une barbe blanche tombant jusqu'au bas du cadre, voilà tout ce que l'on remarque dans cette pièce.

Pour prouver que si l'exactitude est la politesse des rois, elle n'est pas celle des régicides, le citoyen Jacques Menjot, attendu à midi, n'arriva qu'à une heure.

Sa large figure est un peu pâle des fatigues de la nuit et des

préoccupations qui l'obsèdent. Indépendamment de ce qu'il a mal dormi, son cuisinier a laissé brûler le rôti; la chicorée dominait dans son café ; on lui a servi un kirsch de dix ans à peine; et il a été battu au billard par le fils du maire.

Toutes ces contrariétés ont pour effet de donner à sa physionomie habituellement bonasse un caractère de mauvaise humeur qui se manifeste jusque dans la manière dont il agite son cure-dents.

Cependant, les circonstances sont telles, que le digne commissaire croit devoir prendre sur lui de recevoir avec une certaine affabilité les citoyens qui demandent à l'entretenir.

D'abord il en fait sortir le plus grand nombre, et s'adressant à un drôle à mine patibulaire qui se tient auprès de son bureau :

— Qui es-tu ? — lui demande-t-il.

— Monsieur... je veux dire citoyen, je suis le guichetier de la prison de Vesoul.

— Bien ! — Citoyen huissier, fais retirer ces autres personnes et qu'elles veuillent bien attendre quelques minutes.

L'ordre exécuté, Jacques Menjot se retourna vers le guichetier.

— Quels sont les prisonniers que tu gardes en ce moment ?

— Il y a d'abord, citoyen commissaire, un individu qui a tué son père pour avoir sa fortune.

— Quel homme est-ce ?

— Oh ! c'est une poule mouillée. Il a peur des revenants, et dit qu'il était fou quand il a commis ce crime.

— Passons à un autre.

— Il y a un incendiaire qui est condamné à mort. C'est un homme audacieux qui cherche continuellement à soulever ses camarades.

— Bon ! fit le commissaire à voix basse ; c'est un homme sur lequel nous pouvons compter.

Puis, tout haut :

— Soigne bien ce drôle ; et annonce-lui qu'eu égard à son repentir, je suis décidé à user de clémence à son égard. A d'autres !

— Il y a aussi un notaire de l'ex-roi, qui a fait des faux. Il écrit fort bien : c'est un savant.

— Tu le feras venir devant moi. A d'autres !

— Il y a un pauvre qui a volé une miche de pain un jour qu'il n'avait rien mangé.

— C'est un scélérat. Redouble de sévérité. Le vol est le plus grand des crimes. A d'autres!

— Il y a l'abbé Grégoire, un prêtre de l'ancien régime.

— Passe.

— Un ancien galérien qui s'est évadé trois fois.

— Tu le feras venir.

— Il y a une fille de joie qui, après avoir ruiné plusieurs jeunes gens, a volé cinq cents livres au comte de *** !

— C'est pain béni ! Fais-la mettre en liberté tout de suite. Est-elle jolie ?

— Non.

— Alors tu peux la laisser encore quelque temps en prison. Maintenant tu peux amener devant moi la citoyenne d'Apremont.

— Citoyen commissaire, s'écria l'huissier de cette voix banale qu'on entend à la porte de toutes les antichambres ; le lieutenant qui commande les cuirassiers demande à vous parler.

— Introduis-le. Quant à toi, citoyen guichetier, obéis promptement à mes ordres.

Le guichetier sortit, donnant passage au lieutenant.

Celui-ci était un homme de trente-cinq ans, vigoureusement constitué et taillé dans ce roc plébéien d'où sont sortis tant d'éminents généraux du temps de l'Empire.

Il fit au commissaire un salut très-cavalier :

— Monsieur, — lui dit-il, en affectant de le désigner par l'interpellation ancienne, — je viens réclamer de vous un petit service, et vous faire à la fois mon rapport.

— Parle, citoyen.

Le soldat haussa les épaules à ce tutoiement officiel.

— D'abord, — continua-t-il, — je n'aime pas à être traité avec une familiarité semblable ; je ne suis ni votre ami, ni votre brosseur. Il est bon de tutoyer les gens en public ; mais, entre nous, il n'y a pas de gêne. En conséquence, je vous prie d'observer votre distance comme j'observe la mienne.

Jacques Menjot toisa de l'œil son interlocuteur ; et craignant sans doute une nouvelle édition des violences du baron de Saint-Brice, il le prit sur un ton d'affectueuse plaisanterie.

— C'est bien, mon cher lieutenant, je me tiens pour averti.

Mais que voulez-vous ? On n'est pas pour rien représentant de la Convention. Expliquez-vous. Si je puis vous être bon à quelque chose, je mets tout mon crédit à votre disposition. Voyons premièrement votre rapport.

— Je me suis transporté, selon vos ordres, au château de Bellevaux; je n'y ai trouvé qu'une vieille femme pleurant sur un cadavre. — Même répétition au château de Montaigu ; idem au château de Colombier. Au château de Broye, j'ai arrêté le fils du baron, un enfant de cinq ans. A Montigny, j'ai arrêté un homme de cent ans moins un jour. Voilà le résultat de mes courses.

— C'est jouer de malheur !

— Et cela m'a conduit à faire cette réflexion : mon père m'a mis au monde pour être un soldat et non pas un limier de police ; en conséquence, les missions dont vous m'avez chargé ne me conviennent pas plus qu'à mes cuirassiers. Vous pouvez donc leur choisir un chef qui les dispose mieux que moi à faire votre besogne ; quant à moi, je donne ma démission et je vous prie de l'accepter...

— Est-ce la faveur que vous réclamiez de moi ?

— Non ! mais cette faveur la voici. J'ai quelques droits à la bienveillance du gouvernement. Je ne demande pour toute récompense que d'être envoyé sur la frontière avec mon grade.

— Je vous donnerai ce soir une lettre de recommandation pour le ministre de la guerre. Jusque-là, continuez à veiller sur la ville. Je me repose sur vous de sa tranquillité.

Le lieutenant se retira, sans remarquer le perfide coup d'œil du commissaire. Il ne devait pas voir l'ennemi : l'échafaud tuait aussi les soldats.

En ce moment on amena devant le commissaire madame d'Apremont et sa fille.

— Asseyez-vous, — dit Jacques Menjot.

La pauvre femme s'assit à l'une des extrémités de la salle ; serrant son enfant contre son sein, comme si elle eût craint qu'on ne vînt l'arracher brusquement à ses caresses maternelles.

— Citoyenne, — fit le commissaire, — tu n'ignores pas la rixe qui est arrivée hier et les déplorables conséquences que cette rixe a entraînées ?

— On me l'a raconté, — répondit la comtesse avec des larmes dans la voix.

— Ce coup était évidemment prémédité, et habitant sous le même toit que l'instigateur de cette sédition, tu devais avoir connaissance de ses menées infâmes.

— Je ne les ai jamais connues.

— Citoyenne, il faut ici dire toute la vérité. Comment se fait-il que vingt aristocrates se soient trouvés en même temps à Vesoul, et aient scandalisé la foule par leurs démonstrations réactionnaires? Tu n'ignores pas qu'ils faisaient partie d'une société secrète dont le but était de soustraire le tyran Capet à la justice du peuple?

— Je sais, monsieur, que cette pensée était celle de tous les royalistes; mais on ne m'a pas mis dans la confidence des moyens que l'on devait employer pour arriver à ce résultat.

— Ne mens-tu pas, femme! — s'écria Jacques Menjot.

Une vive rougeur colora le front de la comtesse. Elle se redressa frémissante et hautaine en jetant au commissaire un regard de mépris.

— Je n'ai jamais menti, — dit-elle.

Jacques Menjot fit de la main gauche le geste de quelqu'un qui imiterait l'ondulation de la mer.

— Ne le prenons pas sur ce ton, ma petite particulière, — dit-il d'un ton goguenard. — Le mensonge est familier aux ex-nobles. M. Véto était le plus grand menteur qu'on ait jamais connu.

La comtesse croisa ses bras sur sa poitrine et laissa errer ses regards vers le plafond, dédaigneuse d'entrer en discussion avec un pareil homme.

— Je continue, — fit le commissaire. — Tu connais sans doute la retraite de ton beau cousin et de son vieux fou de tuteur?

La comtesse ne répondit pas.

— Citoyenne, une obstination pareille te sera fatale. Huissier, faites entrer deux gendarmes.

Les deux gendarmes entrèrent.

— Es-tu disposée à me répondre? — répéta le commissaire.

— Je me dégraderais, — fit madame d'Apremont.

— Alors, gendarmes, saisissez-vous de cette petite fille et faites-la incarcérer dans un cachot séparé de celui de sa mère.

Les gendarmes se mirent en devoir d'obéir.

La comtesse poussa un cri de lionne blessée, qui retentit jusque dans la cour de l'hôtel,

— Barbares, — s'écria-t-elle, — vous n'aurez pas ma fille!

Le commissaire fit un signe :

— Es-tu prête à répondre ? — dit-il.

— Oui ! — répondit la comtesse, — pour ma fille. Oh ! messieurs ! laissez-moi mon enfant !

— C'est bien ! sortez, gendarmes, et tenez-vous prêts à rentrer au moindre appel.

Les gendarmes sortirent.

Jacques Menjot poursuivit son interrogatoire.

— Il ne tient qu'à toi, citoyenne, d'adoucir notre rigueur à ton égard. Tu dis que tu ne connais pas la retraite des Saint-Brice; mais une lettre adressée par toi à l'un d'eux leur parviendrait sans doute ?

— Je l'ignore.

— Tu n'as pas de domestique auquel tu puisses confier une dépêche ?

— Mes domestiques se sont enfuis.

— Voilà un contre-temps fâcheux. Il est hors de doute que si tu avais déterminé l'ex-vicomte de Saint-Brice à venir prendre ta place tu aurais obtenu ta liberté.

— Et vous me croyez capable d'une pareille lâcheté ?

— Ce n'est pas pour toi, citoyenne, mais pour ta fille, comme tu le disais tout à l'heure.

Madame d'Apremont regarda son enfant qui, comprenant déjà ce que c'est qu'une douleur de mère, pleurait silencieusement en regardant aussi la comtesse.

— Oh ! ma fille, — dit-elle, — je t'aime bien; mais j'aime encore mieux l'honneur que je ne t'aime !

Et se tournant vers le commissaire :

— Non ! monsieur, quel que soit le sort que vous me réserviez, jamais ma fille ne sera pour moi le prétexte d'une infamie. Appelez vos gendarmes; je vous abandonne mon enfant.

— Que ton destin s'accomplisse donc ! — s'écria Jacques Menjot, d'une voix tonnante.

Et il appela les gendarmes.

Ce fut le vicomte de Saint-Brice qui entra.

— Mon cousin, — murmura la pauvre femme tout éperdue ; — oh ! fuyez ! fuyez !

Cette subite apparition l'avait à tel point bouleversée, qu'elle serait tombée sur le parquet si le jeune homme ne l'eût retenue entre ses bras.

Il l'obligea doucement à se rasseoir, et s'avança d'un air très-délibéré vers le commissaire qui, devant une pareille audace, ne savait quelle contenance tenir.

Hector avait eu le temps de changer de costume. Pour faire honneur à l'ex-greffier, il s'était vêtu avec la dernière élégance. Son habit dessinait parfaitement sa taille. Il portait un gilet de satin gris, une culotte de velours grenat, des bas en soie blanche et des souliers à boucles d'argent.

Son épée paraissait être plutôt un bijou qu'une arme ; aussi l'huissier n'avait-il fait aucune difficulté pour le laisser entrer avec cet accessoire.

— Je vous étonne, n'est-ce pas, monsieur le commissaire, — dit-il à Jacques Menjot d'un ton railleur et les lèvres pincées. — Ce n'était pas moi que vous attendiez ?

— Je vous aurais bien forcé à venir, — balbutia le conventionnel qui oubliait le tutoiement.

— Bah ! et comment donc, mon cher monsieur ?

— N'ai-je pas la force armée à ma disposition ?

— L'aventure d'hier vous prouve qu'il ne faut pas compter tout à fait là-dessus. Voyons, raisonnons un peu. D'abord engagez donc votre huissier à faire donner un fauteuil à madame, vos chaises sont aussi affreusement dures que vos bancs, et réciproquement.

Le commissaire transmit machinalement cet ordre.

— Nous disons donc, mon gros ennemi, — fit le jeune homme en se posant devant Jacques Menjot avec une adorable impertinence, — que vous donneriez beaucoup pour voir au-dessus de votre cheminée la tête de ce méchant sujet qu'on appelle Hector de Saint-Brice.

— Certes !... Il ne tiendrait qu'à moi !...

— Allons donc, soyez franchement poltron. Vous n'oserez jamais me faire arrêter. Je gage mon épée contre votre encrier, que personne ne s'avise de me mettre la main dessus, si je veux sortir d'ici.

— Vous abusez étrangement, citoy... monsieur !

Hector poussa un grand éclat de rire qui fit trembler le commissaire.

— Tudieu ! — dit-il, — vous n'êtes pas encore accoutumé à vos ridicules formules républicaines ! Laissez-moi dormir tout cela, je vous en prie, et causons comme de bons ennemis.

— Soit !

— Je tenais seulement à vous prouver qu'en faisant cette démarche je ne crains absolument rien. J'ai besoin que vous soyez intimement persuadé de cela.

— A quoi bon ?

— Voici. Je viens vous proposer l'échange que vous venez déjà sans doute de proposer vous-même à madame d'Apremont.

— Comment ! fit le commissaire, dont les yeux devinrent brillants.

— Oui ! oui, monsieur ! Je viens me constituer prisonnier à condition que madame d'Apremont, sa fille, et tous les gentilshommes inculpés dans l'affaire d'hier, obtiendront un sauf-conduit pour se rendre à la frontière.

— Mais, monsieur, mes pouvoirs...

— Bon ! je vous donne deux heures de réflexions. Pendant ce temps, j'irai attendre votre décision au cabaret de la place du Palais-de-Justice.

Cela dit, le vicomte salua profondément la comtesse, fit un signe de la main au commissaire abasourdi, et sortit majestueusement de la maison sans être inquiété.

Jacques Menjot avait l'air d'un homme pétrifié ou magnétisé.

Si le lecteur crie à l'invraisemblable, nous lui répondrons que le vrai peut être quelquefois invraisemblable. Dans certaines provinces, ce ne furent pas les républicains qui mirent le plus souvent en pratique la maxime de Danton : — *De l'audace, de l'audace, encore de l'audace !*

V

LE CITOYEN LORCHET.

Lorsque le vicomte rentra dans la salle d'audience, Jacques Menjot avait eu le temps de reprendre ses esprits et de combiner un plan.

Il promit tout à Hector; et comme celui-ci ne voyait pas sa cousine et s'informait de ce qu'elle était devenue, le commissaire lui répondit qu'on avait pris soin de la conduire jusqu'au château de Broye, celui de Vallerois étant à peu près détruit.

— Maintenant, mon cher monsieur Menjot, — fit le jeune homme, — je suis tout à fait à votre disposition; j'espère que jusqu'au jour de mon jugement vous ne me logerez pas avec les voleurs. C'est la seule faveur que je vous demande.

Pendant qu'Hector parlait, sept ou huit gendarmes, le sabre au poing, s'étaient rangés silencieusement derrière lui.

La fureur longtemps contenue de Jacques Menjot éclata enfin :

— Ah! ah! — s'écria-t-il. — Pour qui m'as-tu donc pris jusqu'à présent, fils de vipère! Tu croyais que je tremblais devant toi? Stupide erreur! Je savais que tu ne m'échapperais pas; aussi j'avais à cœur de voir jusqu'où tu pousserais ta morgue aristocratique. Tu devais bien rire, tout à l'heure, lorsque tu es sorti de ma maison. Mais apprends que des pas suivaient tes pas, et que tu étais pris dans mes mains comme un poisson dans des filets. Tu venais nous dicter des conditions? Tiens! regarde le cas que nous en faisons!

Il ouvrit une porte latérale qui donnait dans les appartements, et madame d'Apremont, pâle, les yeux hagards, les cheveux en désordre, entra dans la salle d'audience, soulevée plutôt que soutenue par deux soldats.

— Ma fille! rendez-moi ma fille! — s'écriait la pauvre mère.

Cet appel, qui aurait ému des bêtes féroces, trouva Jacques Menjot moins sensible que le lion de Florence.

— Ta fille, — dit-il en ricanant, — tu la reverras un jour, s'il y a un autre monde, ce dont je doute très-fort.

Et se retournant vers Hector qui contemplait cette scène avec une apparente insensibilité :

— Reconnais-tu maintenant, — dit-il, — que la puissance a le droit d'être patiente, et que si j'ai subi tes insultes, je pourrai les punir!

— Pauvre homme! — fit dédaigneusement le vicomte en tournant le dos.

— Mais, — continua le commissaire, — tu n'y perdras rien. La punition va commencer, plus terrible qu'on ne saurait l'imaginer.

Et s'adressant à l'huissier :

— Faites entrer le guichetier de la prison et l'individu que j'ai demandé.

Le guichetier entra.

Il était accompagné d'une sorte d'Hercule, haut en couleur, velu comme un ours, orné d'un visage criblé par la petite vérole, lequel s'illuminait au feu de deux yeux gris, tournoyants comme ceux d'une hyène, et couverts de longs cils roux.

Une veste ronde en laine déchiquetée couvrait le torse de ce personnage; sa culotte avait perdu sa couleur primitive. Il

portait un fac-simile de bonnet sans forme très-appréciable, enfoncé jusqu'aux oreilles, et qu'il ne daigna pas ôter devant le commissaire lui-même.

— Maître Lorchet, — dit Jacques Menjot en s'adressant à cet être repoussant, — voici le jeune homme que tu auras à garder.

Et il désigna le vicomte de Saint-Brice.

Maître Lorchet toisa de l'œil son futur prisonnier.

— J'en réponds, — dit-il d'une voix enrouée, — il ne se sauvera pas, si l'on me permet de l'assommer à la première tentative d'évasion.

— Je te le permets.

Le vicomte toisa à son tour le géant :

— Savez-vous, mon bon ami, — lui dit-il en l'examinant avec affectation, — que vous êtes superbement affreux.

Lorchet poussa un grognement de colère.

— Quel type de coquin ! — ajouta le jeune homme. — Mais l'extérieur trompe souvent. Exemple : ce commissaire qui a l'air si bon, si loyal, et qui est un lâche bandit, courageux seulement quand il s'agit de torturer une femme ou de braver un homme désarmé.

Jacques Menjot ne sourcilla pas. Ses lèvres seules devinrent pâles.

— Emmenez-moi cet aristocrate, — dit-il.

Hector s'agenouilla aux pieds de sa cousine, et lui baisant les mains :

— Consolez-vous, madame la comtesse, — lui dit-il, — cette vie est un songe tour à tour douloureux ou risible, je ne veux pas dire riant. Le réveil est là-haut. Adieu !

La pauvre femme n'eut pas la force de répondre. Elle laissait librement couler ses larmes. A quoi bon les essuyer quand il doit en venir d'autres?

Pour ne pas se trouver faible devant un pareil spectacle, Hector se releva vivement :

— Allons, messieurs, je suis prêt, — dit-il.

Et se tournant vers le commissaire :

— Au revoir, personnage franc, vertueux et courageux !

Jacques Menjot subit philosophiquement ce nouveau sarcasme.

Les gendarmes avaient été avertis de l'importance du pri-

sonnier. Ils le placèrent au milieu d'eux, entre maître Lorchet et le guichetier de la prison, puis ils descendirent dans la rue.

Elle était à peu près déserte. Cependant le pas cadencé de l'escorte fit ouvrir quelques fenêtres qui se refermèrent aussitôt. La crainte commençait à être plus forte que la curiosité.

Depuis la veille, quinze arrestations avaient été opérées sans motif plausible. Chacun était en droit de se croire sous le coup d'un mandat d'arrêt; aussi les personnes un peu aisées se préparaient-elles secrètement à gagner la frontière, bien que le mot *aristocratie* fût à peu près inconnu pour la plupart d'entre elles.

Hector traversa donc une partie de la ville sans recueillir sur son passage le moindre témoignage, de quelque nature qu'il fût.

La prison où le citoyen Menjot le faisait conduire n'avait point encore subi les modifications qui la rendent aujourd'hui moins malsaine. C'était le même bâtiment paralléiogrammatique. Au premier étage, les cours de justice tenaient leurs audiences; au rez-de-chaussée se trouvait le greffe et, sur la ligne de prolongement du greffe, on voyait le préau et l'habitation du guichetier.

Les cellules des prisonniers se groupaient autour du préau; et les cachots communiquaient à cette sorte de cour par un escalier gluant qui s'enfonçait dans le sol comme un puits.

Les gendarmes restèrent au sommet de l'escalier tandis que le vicomte, flanqué du guichetier et de maître Lorchet, descendait dans le fond de cet enfer humain qui ne diffère peut-être de celui de Satan que parce qu'il est parfois habité par des innocents.

Une clef grinça dans une serrure et la porte d'un cachot s'ouvrit en criant.

Autant qu'on pouvait en juger à la lueur d'une lanterne crasseuse que tenait le guichetier, ce cachot était assez spacieux; mais il n'était pas possible de s'y tenir debout : il ressemblait, avec sa voûte de briques et les dalles de son pavé, à un vieux four affecté à un nouvel usage.

Cette comparaison nous semble d'autant plus vraie, qu'une cheminée fort longue et fort étroite apparaissait au-dessus de la porte et laissait tomber dans le cachot un jour assombri venant de la cour de la prison.

Deux bottes de paille étendues sur les dalles, une cruche d'eau, un baquet, voilà tout ce qui constituait le mobilier.

Malgré sa résignation et son courage, le vicomte eut le cœur serré en entrant dans ce bouge. Une horrible pensée lui vint à l'esprit.

— Peut-être, — pensa-t-il, — ont-ils l'intention de me laisser mourir de faim...

La perspective de ce supplice, lent, effroyable, dont les heures se traînent comme des siècles et pendant lesquelles on assiste vivant à sa propre décomposition, épouvantait Hector.

— J'ai faim, — dit-il, — comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Déjà, — répondit maître Lorchet en riant d'un rire grossier. — Que sera-ce demain?

Cette ambiguïté terrible fut comprise dans son plus mauvais sens par le jeune homme. Il s'affaissa sur la paille.

— Oh! mon Dieu! — se disait-il à lui-même, — souffrir la faim deux jours, trois jours, c'est horrible, c'est infâme! Pourquoi ne m'ont-ils pas conduit tout de suite à l'échafaud?

Pendant qu'il se livrait à ces funèbres réflexions, le guichetier et maître Lorchet s'entretenaient à voix basse.

Bientôt la porte se referma et Lorchet resta seul avec le gentilhomme.

Il s'empara d'une partie de la paille qui formait le lit du vicomte et s'asseyant dessus :

— Eh bien! jeune homme, — dit-il, — comment trouves-tu ton nouveau domicile? Il n'y a qu'une pièce, sans pendule, sans tableaux, sans canapé; la couche n'a rien de moelleux... Ce n'est pas gai pour une femmelette de ton espèce.

Hector ne répondit rien.

— De la fierté! toujours de la fierté! — continua maître Lorchet. — Vous en rabattrez, mon beau seigneur. Après tout, s'il ne vous convient pas de causer, dormez; moi je vais charmer, comme je le pourrai, les ennuis que me procure votre aimable compagnie.

Il se leva à ces mots et se mit à danser, le corps ployé en deux, une danse grotesque qu'il accompagnait d'un chant cynique dont voici les couplets les plus anodins.

On n'est pas gai sur les galères,
Disait Jean-Pierre, l'assassin.

L'Océan a moins de colères
Que je n'en cache dans mon sein.
Mais vienne un beau soir de tempête,
Mon ami, le pirate grec!
Capitaine, j'aurai ta tête
Pour jouer aux boules avec!

J'ai laissé Juana, ma femme,
Sur les rivages catalans;
Elle est charmante, sur mon âme!
Et vole très-bien les galants!
Elle viendra sur les eaux bleues
Me retrouver au bout de l'an,
Quand j'aurai dérobé trois queues
A quelque pacha du sultan.

L'air de cette chanson était étrange comme les paroles; et les rauques vibrations de la voix de Lorchet produisaient sous l'étroite voûte du cachot un bruit pareil à celui d'une pierre que l'on casse à coups de marteau.

Hector suivait des yeux la pantomime de son gardien; il ne pouvait se rendre compte du rôle qu'il jouait auprès de lui, ni du caractère réel de ses fonctions.

La vue de cet homme ajoutait une complication de plus au fil de ses pensées, déjà suffisamment embrouillé. Un instant le malheureux vicomte crut qu'au lieu de le faire mourir de faim, on avait projeté de le rendre fou; et il sentait que ce résultat serait facile à obtenir.

La menace de Jacques Menjot lui revenait aussi à l'esprit; il lui avait promis un supplice plus terrible *qu'on ne saurait l'imaginer*. Quel était le genre de ce supplice? Ce doute en constituait peut-être déjà une partie?

Cependant, le premier moment de prostration passé, le jeune gentilhomme fit appel à sa force de volonté et résolut de lutter.

Il calcula d'abord toutes les chances possibles d'évasion. L'insigne mauvaise foi du commissaire de la Convention et l'inutilité de son propre sacrifice avaient fait naître dans son âme des idées de vengeance qu'il ne pouvait pas mettre à exécution, mais qui faisaient diversion aux pensées de découragement.

Il se leva donc et visita minutieusement son cachot.

Les murs ne présentaient pas la moindre lézarde : briques de la voûte, dalles du pavé, étaient dans un état de conservation parfaite. Inutile donc de songer à trouver un moyen d'évasion.

Au besoin, il aurait pu grimper dans la cheminée; mais une fois dans la cour de la prison, on n'aurait pas manqué de l'apercevoir et de le reconduire à sa cellule.

Il s'arrêta au seul plan qui présentât une faible chance de réussite; mais ce plan était très-audacieux; nous verrons plus tard comment il fut mis à exécution.

Pendant tout le temps que dura cette visite, l'hercule avait suivi le jeune homme avec une affectation de surveillance, se posant tantôt devant lui, tantôt derrière lui, comme s'il eût voulu éprouver jusqu'à quel point la patience humaine peut être poussée.

Hector feignit de ne pas s'apercevoir de cet insolent manége. Il s'assit de nouveau sur la paille et se plongea dans les méditations que lui inspirait son projet d'évasion.

Lorchet imita son mouvement et s'assit auprès de lui.

Hector se leva : Lorchet se leva.

Le vicomte continuait à tout supporter avec une inaltérable impassibilité.

— Il paraît, mon garçon, — fit le géant, que ce silence prolongé impatientait, — il paraît que la bravoure n'est pas une des qualités de ta race. Tout homme qui m'en aurait fait autant que je viens de t'en faire, aurait déjà senti que ce poing n'est pas précisément une pelotte de coton...

Hector eut un sourire singulier :

— C'est vrai ! — répondit-il. — Mais si brave serais-je, que je n'oserais lutter avec un gaillard bâti comme vous.

Ce compliment parut faire plaisir à maître Lorchet. Il se campa sur ses jarrets énormes, et, prenant une pose de lutteur :

— Oui! oui! — avec ces poignets-là je me suis évadé trois fois des galères; et je serais prêt à recommencer si ce brave homme de commissaire ne m'avait promis ma grâce avec un emploi dans la police de Paris.

Le vicomte eut un frisson de dégoût et recula.

— Qu'est-ce qui te prend donc, drôle? — fit sévèrement l'ex-forçat.

— Oh! ce n'est rien! c'est la peur. Je recule, parce que je crois déjà vous voir prêt à me prendre au collet. Tudieu! je passerais un bien vilain moment.

Lorchet poussa un gros éclat de rire.

— Sont-ils bêtes! sont-ils bêtes; — s'écria-t-il de sa voix caverneuse. — Le citoyen Jacques Menjot et le guichetier n'avaient-ils pas le toupet de me dire de me munir d'une arme quelconque, — ajouta-t-il en montrant sa main. — Je n'ai besoin que de celle-ci.

Et s'approchant du vicomte qui se laissa faire, il l'enleva du sol avec la plus grande facilité.

Cependant, comme ce genre d'exercice convenait fort peu au jeune gentilhomme, il crut devoir se plaindre violemment :

— Oh! vous êtes trop fort, — dit-il à son gardien. — Vous m'avez enfoncé une côte!...

— Bah! — fit le géant en riant de plus belle.

— Vraiment. Je n'en puis plus.

— Alors, reposez-vous, mademoiselle. Je regrette de ne pas avoir un lit de plumes à vous offrir.

Hector ne se fit pas prier. Il s'étendit sur la paille, et au bout de quelques minutes il se mit à ronfler, comme si le sommeil, ce compagnon de la tranquillité, fût descendu sur lui.

Il n'en était pourtant rien.

Ses yeux à demi clos laissaient encore échapper un rayon qui aurait singulièrement effrayé maître Lorchet lui-même, s'il avait pu comprendre toute l'ironie contenue dans ce regard ardent voilé par des cils de jeune fille.

L'ex-forçat n'ayant rien de mieux à faire, crut devoir imiter son compagnon, pour lequel il commençait à éprouver cette inexplicable sympathie du lion pour le petit chien.

— Il est d'un naturel fort doux, — pensait-il; — ce n'est pas celui-ci qui pourrait s'évader. C'est délicat comme un agneau, et ça n'a pas plus de méchanceté que sur ma main.

En même temps il s'étendait à son tour sur la paille, et bientôt un sommeil plus vrai que celui d'Hector ferma ses paupières.

Un bruit de clefs le réveilla.

C'était le guichetier qui faisait sa tournée.

— Il faudra que tu jeûnes jusqu'à demain matin, entends-tu, monsieur l'aristocrate? — dit-il au vicomte. — Nous ne faisons qu'une distribution par jour. Quant à toi, citoyen Lorchet, tu peux sortir; il est nuit.

L'ex-forçat se tourna vers le jeune homme :

— A demain, mon ami, — dit-il; — je vais coucher dans mon lit, qui n'est pas si dur que le tien.

Hector salua les deux hommes avec une affectation de grande politesse.

— C'est égal, — disait Lorchet en s'éloignant, — ces aristocrates, c'est très-bien élevé.

— Comment le nôtre se comporte-t-il? — demanda le guichetier.

— Oh! très-bien! C'est un mouton.

— Tu pourras lui dire, citoyen Lorchet, qu'une dépêche venue en quatre heures de Paris, à travers le ciel, ce qui est prodigieux, ordonne au commissaire de faire son procès au plus tôt et avec le plus d'éclat possible.

— Alors, il faudra que je le fasse un peu enrager demain.

— Comme tu voudras. Viens! que je te conduise voir une drôle de machine qui arrive aussi de Paris.

Ils entrèrent tous deux dans une sorte de soupente située auprès du greffe.

La machine à qui l'euphoniste guichetier appliquait l'épithète de *drôle*, était tout simplement une guillotine.

VI

LA LUTTE.

Le lendemain, vers huit heures du matin, maître Lorchet, accompagné du guichetier, entra dans le cachot.

Le guichetier portait sous son bras un pain de munition, qui semblait avoir fait le voyage d'Italie, et une gamelle en fer-blanc dans laquelle fumait une soupe complètement aveugle.

Il déposa ces maigres provisions sur les dalles, renouvela l'eau de la cruche, et après avoir fait à son satellite un signe d'intelligence, il sortit.

A la vue de cette misérable ration, le vicomte déjà rassuré par les paroles que le geôlier avait prononcées la veille en le quittant, sentit renaître toute sa gaieté et toute son espérance.

Malgré son dégoût, il rompit le pain, mangea le contenu de sa gamelle, en invitant maître Lorchet à partager son repas.

Le géant remercia, et se posant auprès du vicomte avec la familiarité d'un vieux camarade :

— J'ai quelques nouvelles à t'apprendre, mon garçon, — lui dit-il. — D'abord, comment avons-nous passé la nuit?

— Très-bien! J'ai rêvé que j'avais des ailes et que je m'évadais.

— C'était un rêve.

— Il pourrait devenir une réalité.

— Et comment cela ?

— Si par exemple un brave homme comme vous se chargeait de m'aider.

Le gardien fit une épouvantable grimace.

— Tu me donnerais tous les trésors ensevelis dans la mer que je ne te tendrais pas seulement la main, au contraire. Il y va de la vie : et l'on n'échappe pas au couperet comme on s'évade d'une prison. Merci ! j'ai vu l'objet hier soir.

— Quel objet ?

— La grosse Louisette ! Un petit instrument qui vous coupe en deux avec une rare dextérité. C'est probablement toi qui l'étrenneras.

— Peste ! je ferai tous mes efforts pour l'étrenner d'une façon convenable ; mais comme je m'aperçois que vous êtes incorruptible, passons à un autre sujet. Veuillez me raconter les nouvelles en question.

— D'abord ton vieux fou de tuteur est arrêté.

— Arrêté ! ! — s'écria Hector.

— Oui ! mais comme il est très-malade, le commissaire a pensé généreusement qu'on devait le mettre en état de monter à l'échafaud d'une façon décente. Il l'a confié au médecin des cuirassiers.

— Et savez-vous où il a été pris ?

— Au château de Vallerois. Le bonhomme ne pouvait plus marcher, et c'est un service qu'on lui a rendu en l'emmenant, car il serait mort de froid. On a manqué son garde-chasse, un vaurien qui s'est permis de loger une balle dans la poitrine de l'un des gendarmes.

— Ah ! et sans doute on le poursuit ?

— Bien entendu ; mais on l'a perdu de vue dans la forêt de

Vellefaux. Ce n'est pas tout; il y a quelque chose qui te concerne plus particulièrement.

— Bah !

— Quoi donc ?

— On va faire ton procès demain ou après-demain.

— Diable ! déjà ?...

— Il paraît que nous tenons un peu à l'existence ?

— Beaucoup.

— C'est très-naturel.

— Oui ! et tenez, je vous répète ce que je vous ai déjà dit : Vous avez l'air d'un brave homme.

— Ce n'est pas ce que tu disais hier.

— J'étais en colère, et votre physionomie ne prévient pas tout de suite en votre faveur.

— Oui ! c'est-à-dire qu'on trouve les gens beaux, aimables, vaillants, lorsqu'on a besoin d'eux ; une fois le besoin passé, c'est autre chose. Du reste, tournons le feuillet, je n'entends pas de cette oreille-là, et si tu me renouvelais encore une semblable proposition, je serais obligé de te corriger vertement.

Un frisson de colère agita les lèvres du jeune homme ; cependant il se contint.

— Voyons, continuez, — dit-il.

— Je te narrais donc que ton procès va avoir lieu. On fait pour cela de grands préparatifs ; tous les députés de ce département seront là pour te juger.

— Eh ! je n'aurai pas déjà tant à me plaindre. On me fait beaucoup trop d'honneur ; je serai traité comme Louis XVI.

— Et il est probable, mon pauvre garçon, je pourrais dire certain, que cela se terminera de la même façon. Ceci est beaucoup plus ennuyeux.

— Bah ! nous verrons bien.

— Oh ! c'est tout vu. On a déjà mandé le bourreau de Chaumont.

— Alors ce procès n'est qu'un simulacre ?

— Simulacre, soit ! Mais ce sera très-beau. Le spectacle commencera par l'abbé Grégoire : puis viendront deux ou trois aristocrates ; puis ton vieux nigaud d'oncle ; enfin toi-même qui es infiniment plus nigaud que les autres d'être venu stupidement te jeter dans la gueule du loup.

Hector réprima un nouveau mouvement de colère :

— Et ma cousine? — demanda-t-il.

— Oh! je crois qu'elle est au mieux avec le commissaire. Elle a un appartement chez lui. Je crois qu'elle pourrait intercéder pour toi avec quelque chance de succès.

Cette insinuation blessante, pour une femme que chacun avait environné du plus grand respect et qui considérait son veuvage comme un sacerdoce, révolta enfin l'orgueil légitime du vicomte.

— Apprenez, insolent, — dit-il d'une voix frémissante à maître Lorchet, — que personne n'a le droit de soupçonner la comtesse d'Apremont d'un rôle infâme qu'elle ne joue pas. Si elle est chez ce lâche coquin que l'on nomme Jacques Menjot, elle y est retenue de force.

Le géant ne voulut pas remarquer ce changement de style du vicomte.

— Allons! allons, — dit-il, — tu as peut-être raison, mais les femmes, c'est bien trompeur. J'en ai eu trois dans ma vie, je crois que chacune d'elles réunissait tous les vices du genre humain.

Le jeune homme s'était levé. Il marchait à grands pas dans son cachot. Après une demi-heure de silence que Lorchet ne crut pas devoir interrompre, il s'arrêta soudain devant l'exforçat :

— A quelle heure le guichetier viendra-t-il?

Telle fut la question qu'il adressa au gardien.

— Ce soir vers six heures, — répondit celui-ci.

— Connaissez-vous bien les usages de la prison?

— Oui!

— A quelle heure ont lieu les patrouilles?

— En temps ordinaire à dix heures du soir. Aujourd'hui il y en a à toutes les heures de nuit.

Hector réfléchit encore un instant. Après quoi, il continua la série de ses interrogations.

— Quand le guichetier visite la prison, il n'est pas accompagné ?

— Non! les gendarmes de service restent dans le corps-de-garde. Ils commencent leur tournée quand le guichetier est rentré.

— Il n'est donc pas facile de s'évader.

— C'est presque impossible. Il ne faut pas y songer ; au-des-

sus de l'escalier il y a le préau dont les murs ont cinquante pieds de hauteur; là, une porte; il y a le corridor du guichetier; au bout duquel corridor se trouve une autre porte; enfin il y a la porte d'entrée.

Hector avait assez de renseignements; il changea de nouveau le cours de la conversation, bien que le géant s'obstinât à la ramener sur le même objet.

Il se faisait un malin plaisir de décrire avec exagération les dangers que présentait une tentative d'évasion. A l'entendre, la foudre aurait frappé le vieil édifice, qu'on aurait eu encore mille difficultés pour en sortir: et il concluait par ces mots:

— Du reste, je suis là.

Le jeune homme écouta tout d'un air distrait. Quand Lorchet eût fini l'apologie de la solidité, de la bonne tenue de la prison, le vicomte reprit la parole:

— Écoutez, — dit-il; — je ne nie pas que votre prison ait de très-grands avantages; mais tudieu! on s'y ennuie singulièrement.

— Ah! on ne l'a pas construite pour servir de lieu de distraction; mais, tel que tu me vois, je ne m'y suis jamais ennuyé, quand bien même j'étais tout seul.

— Bah! Et comment faisiez-vous donc?

— Je travaillais.

— A quoi?

— A une foule de petits ouvrages qu'on vendait au dehors et qui nous rapportaient encore de jolis bénéfices. Il y a cinq ans, quand je sortis de la prison de Grenoble, j'avais gagné cent vingt livres en huit mois à peine.

— Oui, mais on vous fournissait des outils.

— Très-peu. Tiens! avec cette paille, je pourrais faire de jolis chapeaux.

Les yeux d'Hector rayonnèrent.

— Ah! vous m'apprendrez à en faire! — dit-il avec un éclat de gaieté que Lorchet qualifia d'*enfantine*.

— Avec le plus grand plaisir. Cela vaudra mieux pour toi que de songer à te sauver. Ma foi! au bout du compte, la vie est si peu de chose que ce n'est pas la peine de tant la défendre. Je crois que maintenant je n'aurais plus le courage de faire la moindre démarche pour m'échapper de prison. Le

travail, vois-tu, il n'y a rien de pareil pour vous faire oublier les heures.

— Eh bien ! désennuyons-nous.

Le géant ramassa une poignée de paille, et posant cinq ou six brins l'un sur l'autre il se mit à les coordonner avec une habileté qui dénotait une certaine science de tisserand.

Hector feignait d'examiner avec d'autant plus d'attention que le jour n'arrivait pas très-lumineux sur les dalles du cachot.

Lorsque Lorchet lui eut donné toutes les explications nécessaires, il se mit lui-même à la besogne avec activité.

Au bout de deux ou trois heures presque toute la paille était tressée en nattes minces qu'il ne restait plus qu'à ajuster.

Maître Lorchet visita alors la besogne de son apprenti et se mit à pousser un grand éclat de rire.

— Que diable as-tu fait là? s'écria-t-il — Ce ne sont pas des nattes, ce sont des cordes, de véritables cordes de cloche. Il faut défaire cela, et je crains même que la paille ne soit toute hachée.

Hector prit un air naïvement désolé :

— Allons ! — dit-il, — je déferai tout ce qui est fait ; mais mes doigts ne sont pas aussi habitués que les vôtres à ce genre de travail. Il faut que je me repose.

— Repose-toi. Oh ! les aristocrates ! Voilà cependant l'éducation qu'ils donnent à leurs enfants ! Au lieu d'en faire des hommes solides, courageux, ils vous les laissent croupir sous la férule d'un jésuite, on leur apprend le latin, le grec, etc. Belle science ! Vienne un revers de fortune, tous ces beaux fils sont obligés de mendier, car ils ne sont pas même assez forts pour être voleurs !

Après cette éloquente tirade décochée à la noblesse, le géant s'adossa contre la porte et attendit le guichetier avec une patience toute philosophique.

Hector de son côté ramassa ses cordes, en fit un oreiller et se coucha dessus.

Quelques heures se passèrent encore, lentes comme des siècles. A chaque son de l'horloge, Hector tressaillait ; son cœur battait aussi fort que le balancier. A mesure qu'il se rapprochait du moment fixé dans son esprit pour mettre son projet à exécution, ce projet lui semblait plus irréalisable.

Mais il était temps d'agir.

Déjà la lumière décroissait graduellement le long de la cheminée ; une ombre épaisse interceptait peu à peu les rayons du jour et s'étendait comme un voile noir sur les murs du cachot.

Hector se leva :

— Le geôlier va venir? — dit-il à l'ex-forçat.

— Oui, mon garçon, — répondit Lorchet, — dans une petite demi-heure.

— Monsieur Lorchet, — continua le vicomte dont la voix était altérée par l'émotion, — je n'entends plus que vous me traitiez avec une semblable familiarité.

Lorchet se mit à rire et fixa sur le jeune homme des yeux qui exprimaient le plus grand étonnement.

— Est-ce que tu deviens fou ? — dit-il.

— Nullement. Je vous répète que je n'ai rien de commun avec les scélérats de votre espèce, et que par conséquent je ne veux plus de familiarités. Me comprenez-vous !

— Ah ! voilà donc que nous nous réveillons et que nous montrons les dents à notre maître d'apprentissage. Nous allons dans ce cas procéder à une gentille et paternelle correction.

— Je vous attends !

— Vrai ?

— Oh parfaitement vrai !

Le géant qui ne pouvait se redresser de toute sa hauteur sous la voûte basse du cachot, s'arc-bouta sur ses genoux, et s'avançant vers le vicomte il chercha à le saisir par la ceinture.

Un formidable coup de poing sur l'oreille gauche le fit reculer tout étourdi.

— Mille diables ! — s'écria-t-il ; — voilà qui est bien appliqué.

Et il revint à la charge.

Un autre coup de poing sur l'oreille droite le fit reculer de nouveau.

Il sentit dès-lors que son adversaire n'était pas à dédaigner, et il se prit à maudire son aveugle confiance.

— Ah ! petit serpent, — murmura-t-il, — prends garde à toi ! Si je t'attrape, je te casse en deux comme un ver.

Le vicomte se mit à rire à son tour.

— Prenez garde aussi, maître Lorchet, — dit-il ; après les mains viennent les pieds.

En même temps l'hercule reçut dans la poitrine un coup de pied qui le cloua contre le mur.

Il poussa une exclamation de rage et de honte, et rassemblant toute sa vigueur, toute son agilité, il s'élança tête baissée contre le jeune homme.

Ses mains n'étreignirent que le vide.

— C'est donc le démon! — hurla-t-il.

— A peu près, — répondit Hector.

Et, comme preuve sommaire, il se rua vers le géant, posa ses deux mains sur la tête de son adversaire et le renversa sur les dalles. Puis, avec la promptitude de la pensée, il lui passa autour du cou une de ces maladroites cordes de paille et la serra vigoureusement.

Maître Lorchet râla.

— A moi! à moi! — put-il encore crier.

— Pas de bruit, — fit le vicomte, — ou je vous étrangle tout à fait; et veuillez m'écouter.

Le géant ne remuait plus.

— D'abord, — continua Hector, — je vais vous lier les jambes par mesure de précaution; et si vous promettez de ne pas me compromettre quand le guichetier arrivera je desserrerai la corde de votre cou.

Lorchet qui étouffait, fit un signe d'acquiescement.

— Très-bien! Maintenant, si je parviens à m'évader, vous pourrez dire que je vous ai surpris dans votre sommeil, et votre réputation d'homme fort ne sera point ébranlée.

— Ah! — fit le vaincu et respirant avec effort, — qui est-ce qui aurait pu penser cela de vous! Tonnerre! j'ai enfin trouvé mon maître.

— Chut! le guichetier va venir.

— Écoutez, si vous voulez ne rien dire, je vais vous donner un conseil.

— Je ne dirai rien.

— Eh bien! si vous parvenez à vous échapper du préau, allez droit au corps de garde. La clé est toujours en dehors; fermez la porte.

— Merci.

— Écoutez encore.

— J'écoute.

— Si vous tenez à voir votre oncle, tâchez de faire au com-

missaire ce que vous venez de me faire. Avec de l'aplomb on arrive à tout. Il en est de même pour votre cousine et sa fille.

— Merci encore.

Le géant se retourna sur son côté gauche, et pendant qu'Hector, l'oreille collée à la porte, épiait l'arrivée du guichetier, maître Lorchet pleurait.

L'ex-galérien avait aussi son orgueil. Être ainsi terrassé par un jeune homme de dix-neuf ans, c'était pour lui le comble de la honte ! Aussi, faisait-il des vœux pour que son ami le geôlier fut aussi malheureux que lui.

En ce moment, six heures sonnèrent à l'église de Vesoul.

Hector entendit la porte du préau s'ouvrir et des pas nombreux errer dans la cour.

Une angoisse inexprimable lui serra le cœur.

Le geôlier, par extraordinaire, s'était-il fait accompagner ? Viendrait-il seul ? Terrible perplexité !

Au bout de quelques minutes, le bruit des pas sembla cesser. Quelques portes de cellules de détenus s'ouvrirent et se refermèrent avec fracas. Puis, les pas se firent entendre de nouveau au-dessus de l'escalier, puis ils s'éloignèrent encore.

En un clin d'œil Hector passait de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à la crainte.

Enfin, un pied lourd résonna sur l'escalier.

Le vicomte s'agenouilla sur les dalles de son cachot et fit une courte et fervente prière.

Il se leva résolu.

VII

MADAME D'APREMONT.

La porte tourna sur ses gonds, et le geôlier entra muni de son inséparable lanterne.

Il était seul.

A peine eut-il fait deux pas dans le cachot qu'il chancela comme un homme ivre, perdit l'équilibre et alla rouler sur les dalles. Quand il essaya de se relever, il était solidement garotté : ses clés et sa lanterne avaient passé entre les mains du prisonnier.

A cet aspect, le malheureux fonctionnaire se mit à pousser des cris lamentables.

Hector ne s'en inquiéta pas. Il ferma vivement la porte du cachot sur les deux nouveaux captifs, monta vivement l'escalier et se trouva dans la cour du préau.

Là, les clameurs du guichetier arrivaient indistinctes et confuses comme le murmure lointain d'une cascade.

Le vicomte se rassura.

Il jeta un coup d'œil dans la cour pour s'assurer qu'elle était vide : puis il s'avança vers la porte qu'on avait laissée ouverte.

Il la ferma.

Une fois dans le couloir qui conduisait au corps de garde, il sentit toutes ses appréhensions renaître. La fenêtre du poste était éclairée. Les reflets d'une lampe de cuivre suspendue au plafond de cette chambre se projetaient sur les murs du corridor.

Une tempête de voix retentissait dans le corps de garde. Hector s'avança sur le bout des pieds jusqu'à la fenêtre. Il vit une dizaine de gendarmes et de chasseurs occupés à jouer aux cartes, tandis qu'un onzième individu, le fonctionnaire probablement, adossé intérieurement contre la porte, suivait d'un œil attentif les péripéties, et mêlait ses vociférations à celles de ses camarades, chaque fois que l'occasion s'en présentait.

Le vicomte ne crut pas devoir suivre le premier conseil de maître Lorchet : il passa rapidement devant la fenêtre ; quand il eut franchi le point éclairé du corridor, il agita son trousseau de clés sans affectation, mais de manière à faire penser aux gendarmes que c'était le guichetier.

Le factionnaire entendit en effet et, entrebâillant la porte du corps de garde :

— C'est toi, citoyen Baptiste ? — dit-il.

— Oui, citoyen — répondit le vicomte en donnant à sa voix la rude intonation de celle du geôlier.

Le gendarme satisfait rentra dans le poste.

Hector ne perdit pas de temps ; il poussa la porte d'entrée, la referma à double tour, jeta le trousseau de clés au milieu de la place, descendit les marches du perron et s'enfonça dans les rues.

Il était libre !

Cet instant avait suffi pour lui faire oublier toutes les angoisses du passé, toutes les terreurs du présent et toutes les inquiétudes probables de l'avenir.

Pendant que s'accomplissait cette audacieuse évasion, une

scène d'un autre genre avait lieu dans la maison habitée par le citoyen Jacques Menjot.

Comme maître Lorchet l'avait annoncé au vicomte, madame d'Apremont habitait un petit pavillon attenant à la maison du commissaire.

C'était une femme de trente-cinq ans, qui avait dû être fort belle, et qui s'était, comme on le dit vulgairement, très-bien *conservée*.

La finesse toute aristocratique de ses pieds et de ses mains, son visage un peu froid, mais habituellement plein de bienveillance, lui donnaient un attrait de plus pour les hommes accoutumés à des amours de bas étage.

Jacques Menjot était de cette catégorie.

Aussi, au premier aspect de la comtesse, avait-il conçu pour elle une de ces passions subites qui tiennent de la haine et de l'amour sans être ni l'un ni l'autre; un de ces sentiments mixtes dont l'expression se traduit tantôt par des menaces grossières, tantôt par de brûlantes protestations.

Le commissaire en était arrivé à cette dernière période.

Donc, vers six heures, il se rendit chez la comtesse à qui l'on avait cru devoir restituer sa fille.

L'appartement habité par madame d'Apremont se composait de trois petites pièces meublées avec la parcimonie officielle de la municipalité.

Dans le salon, on voyait un sofa, une demi-douzaine de chaises couvertes en velours rouge, un guéridon complètement dégarni et une glace à cadre noir assez richement sculpté : du reste pas de tapis; la porte était en chêne brut, et les panneaux des murs se composaient d'un simple assemblage de planches en sapin bruni.

C'est dans cette pièce que madame d'Apremont reçut Jacques Menjot.

Lorsque le commissaire entra, après s'être fait annoncer par une servante que la comtessse avait élevée au grade de femme de chambre, la noble veuve travaillait à un ouvrage de tapisserie, tandis que sa fille assise sur un tabouret à ses pieds lisait avec un très-grand recueillement les contes de Perrault.

A la vue de Jacques Menjot qui lui inspirait une violente

antipathie, l'enfant poussa un cri de terreur et alla se réfugier derrière le siége de sa mère.

Celle-ci rendit froidement son salut au commissaire et l'engagea à lui apprendre le motif de sa visite.

L'ex-greffier prit son air le plus bonhomme:

— Hélas! madame, — lui dit-il, — vous savez aussi bien que moi ce qui m'amène.

— Vous avez sans doute quelques excuses à me présenter au sujet de vos ignobles procédés d'hier?

— D'abord, veuillez me les pardonner, madame, et voir en moi deux hommes, le magistrat qui remplit sa mission avec impartialité, et l'homme privé qui ne demande pas mieux que de déposer aux pieds d'une jolie femme, avec ses hommages, son caractère officiel.

— Vous oubliez, monsieur, que je n'ai affaire ici qu'au magistrat. Lorsque je serai chez moi, libre, je recevrai l'homme privé si cela me convient.

— Cela ne vous conviendrait sans doute pas.

— Vous vous rendez pleinement justice, monsieur.

Jacques Menjot ébaucha un sourire :

— Daignez m'écouter, madame; on me fait plus méchant que je ne le suis réellement. J'étais né pour mener une vie tranquille entre une épouse chérie et des enfants que j'aurais adorés. Au lieu de ce bonheur simple et discret, le sort a voulu que je me rendisse utile à mon pays dans les fonctions les plus difficiles. J'ai promis de remplir mon devoir, je le remplis. Nous pouvons être d'opinions différentes, servir d'autres causes, adopter d'autres principes, qu'importe? l'honnêteté peut se trouver aussi bien d'un côté que de l'autre.

— Je ne comprends rien, monsieur, à tous ces raisonnements ni à cette palinodie. Ce que je sais, c'est que vous êtes le brutal agent d'un gouvernement brutal, que vous traquez des innocents pour les jeter à l'échafaud et que vous assumez sur vous une responsabilité trop sanglante pour que le remords d'un jour puisse vous en décharger. Ainsi, monsieur, ne revenons plus là-dessus et veuillez m'expliquer le but de cette visite.

— Ne vous l'ai-je pas suffisamment expliqué, madame? Vous ne voulez pas me comprendre?...

— Comment pourrais-je le faire?

— Eh bien! madame, j'étais venu vous dire : vous êtes veuve, par conséquent libre ; j'ai quelque pouvoir...

La comtesse pâlit horriblement ; cependant, surmontant son émotion, elle engagea le citoyen Menjot à poursuivre.

— Oui ! — continua-t-il, — ma fortune personnelle me met à même de me passer des faveurs du gouvernement ; rien ne s'opposerait à une union entre vous et moi.

Madame d'Apremont s'était levée vivement de son siége comme si elle eût été mue par un ressort.

— Enfin, — acheva le commissaire, — j'aurais été heureux de servir de père à votre enfant.

La jeune fille, qui ne perdait pas un seul mot de la conversation, se jeta dans les bras de sa mère :

— Oh ! maman, — lui dit-elle en pleurant ; — je ne veux point d'un père comme cela ! Il est laid ! Il est méchant !

Madame d'Apremont embrassa son enfant.

— Non ! ma petite Rose, — lui dit-elle, — tu n'auras pas d'autre père que celui qui prie pour toi en ce moment au ciel.

Et s'adressant à Jacques Menjot avec un accent d'écrasant mépris :

— Vous osez, vous, me faire à moi une semblable proposition, lorsque le sang de mes proches va rougir vos mains. C'est bien honteux ou bien insensé !

— Madame !...

— Appelez-moi citoyenne et restez dans votre misérable rôle. Qu'y a-t-il de commun entre le bourreau et la victime ?

— Prenez garde !

— Et à quoi, s'il vous plaît, monsieur ? Je suis résignée à tout, excepté à la hideuse infamie que vous me proposez.

— Vous réveillez le magistrat par vos insultes, madame. C'est bien ! J'ai épuisé vis-à-vis de vous tous les moyens de vous sauver. Maintenant vos dédains vous ouvrent l'abîme ; c'est votre faute, madame.

— Je ne crains rien, monsieur.

— D'ailleurs vous êtes en mon pouvoir, ne l'oubliez pas ; et j'ai la clé de toutes les chambres.

— Je le sais, et je vous connais assez lâche pour ne reculer devant aucune tentative, quelque criminelle qu'elle soit ; mais mes précautions sont prises.

Et madame d'Apremont tira de son sein un petit poignard à

manche d'ébène dont elle se servait à table en guise de couteau.

— Ceci ne me quitte point, — dit-elle ; — et avant que vos mains infâmes ne se soient appuyées sur moi, vous n'aurez plus qu'un cadavre à souiller.

Le regard qui accompagna ces paroles ne laissa pas de doute à Jacques Menjot sur la réalité de la détermination de sa prisonnière.

— Ne craignez rien de ce côté, madame, — dit-il. — Ce ne sont pas les membres de la Convention qui ont inventé le Parc-aux-Cerfs, ni le règne des cotillons. Nous qui fauchons l'aristocratie, si nous n'avons ni ses grâces ni ses vertus, nous n'avons pas non plus ses vices. La proposition que je vous ai faite est honnête et même généreuse; c'est votre droit de la repousser : n'en parlons plus. Maintenant, il ne me reste plus à remplir vis-à-vis de vous que mes fonctions de commissaire de la Convention : je les remplirai. Adieu, madame.

— Adieu, monsieur.

— A propos, — fit Jacques Menjot qui se disposait à sortir, — vous pouvez assister demain au procès de vos aimables cousins. J'aurai soin, madame, de vous faire donner la meilleure place.

— J'y serai, monsieur ; ne fût-ce que pour voir la contenance que feront les juges devant de pareils accusés.

Cette fois Jacques Menjot n'avait plus rien à dire. Il se retira, après avoir eu soin de fermer à double tour la porte qui communiquait de ses appartements à ceux de la comtesse.

Dès que celle-ci fut seule avec sa fille, toute son énergie tomba, et des larmes brûlantes coulèrent de ses yeux.

Elle prit Rose sur ses genoux, la couvrit de baisers, lui parla comme si elle eût prévu une séparation suprême. L'enfant pleurait aussi.

— O mon Dieu ! — disait la pauvre mère. — Que va-t-elle devenir? Car son âge empêche qu'elle ne suive sa mère en prison ! Que fera-t-elle lorsqu'elle sera seule au milieu de ses ennemis, sans appui, sans fortune? Inspirez-moi, mon Dieu !

Rose sanglotait.

— Pourquoi pleures-tu, maman? Est-ce que c'est à cause de moi? Alors, gronde-moi bien, mais ne pleure pas. Est-ce parce que j'ai dit à ce vilain homme que je ne l'aime pas. Si tu

veux, je lui courrai après et je lui dirai le contraire, quoiqu'il m'ait mise toute seule dans une chambre où l'on ne voyait pas clair.

— Pauvre ange!

— Où dis-tu donc que tu veux aller et que je ne pourrai pas te suivre, maman? Est-ce qu'on veut te mettre en prison comme mon cousin Hector qui est si gentil?

— Non, mon enfant; notre prison, la voici; nous ne pouvons pas sortir, tu le vois bien; il n'y a qu'une fenêtre qui donne sur le jardin, et encore ce jardin est entouré de murs.

— Oui! Il faisait meilleur à Vallerois. Ce jardin-ci entrerait dans un carré du nôtre. Pourquoi ne nous y laisse-t-on pas retourner?

— Hélas! précisément parce que nous sommes en prison.

— Et c'est ce vilain homme qui nous empêche de sortir?

— Oui!

— Alors, pourquoi disait-il qu'il voulait être mon père?

La logique de l'enfant embarrassa madame d'Apremont; elle ne savait que répondre.

— Ah! je devine pourquoi, — s'écria la petite fille en riant avec cette mobilité de sentiments qui caractérise l'enfance.

— Pourquoi donc?

— Parce qu'il voudrait faire de nous des gens du peuple.

La comtesse ne put s'empêcher de sourire à travers ses larmes; mais elle se garda bien de détromper Rose.

— C'est en effet pour cela, — dit-elle. — Mais prie bien le bon Dieu, ma fille, peut-être aura-t-il pitié de nous. La prière des enfants est plus pure que la nôtre; elle monte droit au ciel.

— Quelle prière veux-tu que je dise, maman?

— Tiens, répète après moi.

Madame d'Apremont commença, et Rose redisait chaque phrase avec la fidélité d'un écho.

« Seigneur, vous qui savez distinguer les bons d'avec les méchants, jetez les yeux sur nous, et voyez de quel côté est la justice. Si nous avons toujours suivi votre loi; si nous avons pleuré sur les fautes que nous avons commises et si vous avez pardonné à notre repentir, regardez, Seigneur, dans quel abîme de douleur nous sommes plongés; détournez de nous ce calice d'amertume que nous avons déjà bu jusqu'à la lie

Faites luire l'aurore de votre éternelle justice sur les ténèbres de notre nuit et, après tant de misères, envoyez-nous votre consolateur. »

A peine cette simple et douce supplication était-elle terminée, qu'une des vitres de la fenêtre se brisa.

La mère et la fille tressaillirent.

Incapable de la moindre crainte, madame d'Apremont courut à la fenêtre et l'ouvrit. Ses yeux se plongèrent en vain dans les ténèbres; elle ne découvrit rien; cependant on l'avait aperçue, car une voix se fit entendre aussitôt derrière les murs d'enceinte du petit jardin.

Cette voix chantait sur un air antique:

Ida, la blonde châtelaine,
Pleurait au sommet de sa tour.
— Ne pleure plus, ô châtelaine,
Ton chevalier est dans la plaine,
Ton chevalier est de retour.

Il revient de la Palestine,
Ton héroïque paladin!
Il rapporte de Palestine
Dix anneaux d'or qu'il te destine
Et que lui donna Saladin.

Laisse, ô ma blonde châtelaine,
Tomber du sommet de la tour
Ton écharpe, ô ma châtelaine,
Ou ton bouquet de marjolaine;
Ton chevalier est de retour.

Aux premières vibrations de cette voix, la comtesse crut être le jouet d'un songe. Mais dès le second couplet de la ballade, elle ne douta plus.

C'était bien la voix d'Hector. Dieu avait exaucé la prière de la douce femme. Le consolateur apparaissait.

Rose elle-même reconnut son cousin.

— Il n'est donc pas en prison? — dit-elle.

— Oh! — répondit la mère, — c'est un homme courageux et vigoureux; il n'est point étonnant qu'il se soit évadé.

Au troisième couplet, madame d'Apremont agita son mou-

choir; et comme la neige couvrait les murs, elle put voir, malgré l'obscurité croissante, une forme noire qui se glissait sur le chaperon de l'une des murailles d'enceinte.

— Oh! l'imprudent! — dit-elle.

Et elle agita de nouveau son mouchoir, comme si elle eût voulu faire signe à l'aventureux jeune homme de s'éloigner.

Celui-ci ne comprit pas.

Il continua son escalade et descendit dans le jardin. Là, la comtesse le perdit un instant de vue. Craignant que ses pas ne fussent remarqués sur la neige, il marchait le long de l'enceinte, ayant soin de traîner ses pieds de manière à ne laisser qu'une trace pareille à celle d'une roue de brouette.

Après ce détour, il arriva au bas de la fenêtre.

— Fuyez donc, malheureux! — lui dit à demi-voix madame d'Apremont.

— Et vous, ma cousine, ne fuirez-vous pas avec moi? — demanda le vicomte.

— Je n'ai aucune mesure prise; cela m'est impossible. Du reste, on ne doit me faire mon procès que dans quelques jours.

— Demain soir, entre onze heures et minuit, je serai à la porte du jardin avec une berline. Priez Dieu, ma cousine; je veille sur vous. Soyez sans crainte. N'avez-vous rien à me dire?

— Partez! A demain soir.

Hector ne crut pas devoir insister. Il se retira. Ses précautions, du reste, n'étaient pas prises non plus d'une façon sûre et complète.

VIII

LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE.

On comprend la fureur de Jacques Menjot, lorsqu'il apprit l'évasion du vicomte.

Le gros homme faillit avoir une attaque d'apoplexie.

Dans son trouble, il oublia son déjeuner et sa partie de billard, ce qui était très-caractéristique. Puis, il accumula ordres sur ordres. Toutes les troupes furent mises sur pied. On convoqua les autorités. Une affiche placardée à tous les angles de murs promettait une récompense honnête à celui qui pourrait donner quelques renseignements au sujet d'Hector.

La colère du commissaire se dégonfla d'abord sur le guichetier; puis, sur maître Lorchet.

Celui-ci, introduit en présence du terrible envoyé de la Convention, se tenait dans la plus humble attitude.

— Comment, coquin, — lui dit Jacques Menjot, — as-tu pu laisser fuir cet aristocrate?

L'ex-galérien leva les bras vers le ciel d'un air tout à fait candide :

— Qui peut arrêter le vent ou le tonnerre? — répondit-il. — Qui peut empêcher l'eau de couler, la pluie de tomber, le soleil de se lever ou de se coucher?

— Eh bien?

— Eh bien, citoyen commissaire, celui que tu m'avais donné à garder est pire que tout cela. C'est le diable enveloppé dans la peau d'un homme. Baptiste pourra te donner des renseignements plus précis; car, moi, je ne sais véritablement pas ce qui s'est passé.

— Et ces cordes qu'on a trouvées dans le cachot?

— Hélas! c'est moi qui en ai fait une partie; je ne songeais guère à quel usage on les destinait.

— Tu es donc complice de cet affreux scélérat?

— Complice!... Si cela était, je me serais enfui avec lui; et il est probable qu'il ne m'aurait pas ficelé comme une andouille.

— Un homme solide comme toi!...

— Solide tant que tu voudras, citoyen; mais on ne peut rien contre les personnages surnaturels. Trois fois j'ai voulu le saisir dans mes bras; trois fois je n'ai attrapé que l'air.

Jacques Menjot hocha la tête comme un homme peu convaincu; puis, appelant les gendarmes et leur montrant le guichetier :

— Conduisez-moi ce drôle en prison, — dit-il.

Et s'adressant directement à Lorchet :

— Quant à toi, maître fourbe, je te retire complètement ma bienveillance jusqu'au jour où tu me prouveras que tu la mérites mieux que par le passé.

Lorchet sortit en se dandinant.

Trois hommes entrèrent en ce moment, précédés par l'huissier qui leur adressait les plus obséquieux sourires.

C'étaient trois représentants de la Convention, les citoyens Bolot, Vigneron et Gourdan (1). Les deux premiers avaient joué dans l'Assemblée un rôle assez insignifiant. Tour à tour montagnards et girondins, ils s'étaient laissé devancer par

(1) Historique.

leurs collègues de la Montagne, et ils n'a[illegible] lent pas reculé avec ceux de la Gironde.

Le troisième, plus intelligent et plus fougueux, put échapper à la hache révolutionnaire; il devint plus tard président du Conseil des Anciens; il mourut oublié vers 1840, à un âge très-avancé, dans un petit village du département de la Haute-Saône.

Ils avaient été désignés pour juger une partie des aristocrates franc-comtois; et ils venaient s'entretenir avec Jacques Menjot des procès du jour.

La nouvelle de l'évasion du vicomte les trouva à peu près indifférents.

— Il suffit, — dit le député Gourdan, — qu'un prêtre et un aristocrate subissent la peine capitale. Cet exemple sera bien assez terrible.

— Ah! — murmura le commissaire, — rien ne serait d'un meilleur exemple que la condamnation d'une femme. Cela prouverait que la Convention ne se laisse point influencer par deux beaux yeux. Voici ce que je propose : J'ai fait arrêter la citoyenne d'Apremont. Il serait bon qu'on lui trouvât assez de crimes pour la condamner.

— Une femme!... — s'écria le citoyen Bolot.

— Pardon, citoyen, écoute-moi; nous nous réserverions le droit de grâce.

— C'est un enfantillage, — reprit Gourdan; — mais le peuple est un enfant; on peut essayer de l'amuser de cette façon.

— Ce serait même, — ajouta Jacques Menjot, — l'objet d'une proclamation superbe en faveur du beau sexe.

— Oui! — fit Vigneron; — et pendant ce temps on guillotinera à Paris l'ex-reine de France.

Gourdan regarda sévèrement son collègue.

— L'Autrichienne n'est pas une femme, — dit-il; — c'est un principe. En guillotinant la reine, ce n'est pas par haine de la femme que la Convention agira.

— N'importe, mon cher collègue, quand Marie-Antoinette montera sur l'échafaud, personne ne dira : C'est un principe; on dira : C'est la reine.

— Brisons là, — conclut Jacques Menjot : — voici l'heure de se diriger vers le Palais-de-Justice.

Les quatre magistrats, escortés par des gendarmes, se rendirent à la salle du tribunal.

Une foule nombreuse stationnait aux abords de la place, obstruait les corridors, encombrait la salle, car depuis la veille chacun savait ce qui allait se passer, et le procès était public.

Cependant aucun cri ne se faisait entendre. Toute cette foule était recueillie et silencieuse comme si elle eût assisté à un enterrement. Quelques murmures sourds circulaient, pareils à la respiration condensée de mille poitrines humaines.

La salle était décorée, pour la circonstance, de tous les emblèmes qui pouvaient attirer les yeux et les sympathies du peuple. Une collection de drapeaux disposés en panoplie s'écartelaient au centre de la voûte. La statue en pied de la *Liberté*, accoudée sur une pyramide de charrues et d'autres instruments aratoires, se dressait au milieu de la salle : les quatre angles étaient ornés des bustes de Voltaire, Rousseau, Marat et Robespierre, dont le front était ceint d'une couronne de lauriers avec cette devise : *Semper virens.*

Les juges prirent place autour d'une table verte, oblongue, surchargée de papiers et de plumes. Un encrier monumental dissimulait complètement la face bilieuse du citoyen Gourdan qui présidait.

Jacques Menjot occupait une estrade séparée, située à la gauche des spectateurs, et qui sert aujourd'hui de tribune au procureur impérial.

A quelques pieds au-dessous de cette estrade, sur un banc de chêne faisant face aux juges et derrière lequel se tenaient deux gendarmes, on voyait le vieux baron de Saint-Brice, à peine guéri de sa fièvre; l'abbé Grégoire (1), et trois autres personnages accusés d'avoir prêté assistance à des nobles ou à des prêtres.

L'interrogatoire de ces trois derniers fut très-court. Ils étaient condamnés d'avance à la prison perpétuelle. Personne, du reste, dans la foule ne les connaissait.

Quand vint le tour de l'abbé Grégoire, tout le monde se tut. On aurait, comme on le dit vulgairement, entendu voler une mouche dans la sombre assemblée.

— Comment t'appelles-tu ? — demanda le président.

(1) Tout ce qui concerne l'abbé Grégoire est historique.

— Grégoire, — répondit l'abbé d'une voix ferme.

— Quelle est ta profession de foi?

— Je suis chrétien et royaliste.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu prêter serment à la Constitution civile du clergé?

— Parce que cela était contre ma conscience.

— Es-tu prêt aujourd'hui à reconnaître ton erreur et à prêter le serment que l'on te demande?

— Non!

— Cette obstination, citoyen, te sera fatale.

— Ma vie est entre les mains des hommes; mon âme n'appartient qu'à Dieu et à moi. Vous pouvez faire ce que vous voudrez; je persiste dans mes premières déclarations.

— C'est-à-dire que tu avoues conspirer contre le gouvernement de ton pays, puisque tu refuses d'obéir à ses lois?

— Je ne conspire pas. Je reste fidèle à mes serments passés; et si quelque chose change, c'est le gouvernement, ce n'est pas moi.

— On n'est pas versatile pour passer de l'erreur à la vérité.

— Ceci est une question à discuter. Sans être orgueilleux, je crois, en politique, que ma raison vaut la vôtre; en religion, je n'hésite pas à dire que vous vous trompez, et je vais le prouver...

— Tu n'es pas ici pour faire des homélies, contente-toi de répondre à mes questions.

— Que l'on me permette, cependant, d'enregistrer ceci; c'est que devant un jury d'émancipateurs, qui a toujours à la bouche le mot de liberté, la discussion elle-même n'est pas libre.

Le vieux baron battit des mains.

— Bravo, monsieur l'abbé, c'est river comme il faut le clou à ces démagogues, — s'écria-t-il.

Un long éclat de rire résonna dans la foule, au grand scandale des citoyens juges.

Gourdan, furieux, s'adressa aux auditeurs :

— Cette démonstration, — dit-il, — est peu convenable; si elle se renouvelle, je serai forcé de faire évacuer la salle.

Il continua son interrogatoire :

— Ainsi, un aristocrate exciterait une sédition pour placer

sur le trône le fils de Capet, que tu t'associerais aux menées de cet aristocrate?

— De cœur, oui! de fait, non!

— Pourquoi cette distinction incompréhensible?

— Avant d'être royaliste, je suis chrétien.

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Je vous plains sincèrement si vous ne le comprenez pas.

— Tu as le droit de me plaindre, car, en effet, je ne comprends rien à ce que tu me dis...

— Eh bien! si la Convention s'écroulait un beau jour et que Louis XVII montât sur le trône de ses aïeux, je bénirais cette ère nouvelle qui annoncerait la convalescence de la France; mais je ne ferais que des vœux pour hâter le résultat, car si une seule goutte de sang était versée je ne voudrais pas en avoir la responsabilité devant Dieu. Tous les hommes sont mes frères, même mes persécuteurs, et c'est pour ceux-ci que je prie le plus particulièrement, parce qu'ils ont le plus besoin de pardon.

— Palsambleu! — s'écria le baron, — c'est trop de bonté pour des coquins pareils, monsieur l'abbé!

Un nouvel éclat de rire de l'auditoire exaspéra de nouveau le président, mais il se contint.

— C'est bien, — dit-il. — Gendarmes, emmenez dans sa prison l'accusé Grégoire. Nous allons procéder à l'interrogatoire de l'ex-baron de Saint-Brice?

Et s'adressant au vieillard :

— Comment te nommes-tu?

— Eh! mais, il me semble, citoyen, puisque citoyen il y a, que tu viens de prononcer mon nom. Il est donc inutile que je le répète.

— C'est une simple formalité.

— On s'en passera. Une tête n'a pas de nom quand elle est coupée.

— Quel âge as-tu?

— J'ai eu soixante-neuf ans le jour où tes pareils ont assassiné mon roi.

— Nous ne nous abaisserons pas, vieillard, à discuter avec toi. Chacun sait à quoi s'en tenir sur la mort du citoyen Capet. Il a été condamné par une assemblée populaire qui n'a de compte à rendre de ses actes qu'à l'Être suprême.

— Le compte sera lourd, président.

— Notre conscience est tranquille.

— Oui ! comme l'eau d'une rivière qui vient de se refermer sur un cadavre.

La justesse de cette comparaison fut parfaitement saisie par l'auditoire; un frémissement courut dans ses rangs pressés, et vint frapper le citoyen Gourdan au visage, comme une brise ironique.

Mais c'étaient de terribles hommes que ces hommes de la Convention. Ils marchaient dans le sang sans avoir besoin de se déchausser; leur conviction leur tenait lieu de conscience; peu leur importait de couper les plus belles branches à l'arbre de France. Ils savaient que dans un temps plus ou moins long le tronc devait renouveler sa sève et produire d'autres branches plus jeunes et plus vigoureuses.

Donc Gourdan ne se déconcerta point.

— Tu es accusé, citoyen, — continua-t-il, — d'avoir comploté avec ton neveu pour sauver Louis Capet et détruire la Convention.

— Je ne le nie pas et je m'en vante. Vouloir sauver un innocent et punir ses bourreaux n'est point un crime, c'est une gloire, et un mandat que Dieu confie à ses serviteurs.

— Savais-tu, vieillard, quelles devaient être les conséquences de ces menées?

— Comment l'entends-tu, citoyen? Je ne savais certainement pas que nous ne devions point réussir.

— En d'autres termes, savais-tu à quelles peines tu t'exposais?

— Pour cela, oui ! Je sais comment vous procédez à l'égard des têtes humaines. La *grosse Louisette* n'a pas été inventée pour rien.

— Et tu n'as point réfléchi ?

— A quoi ?

— A la mort ignominieuse qui t'attendait?

— Tu plaisantes, je crois, citoyen président, ou tu es encore plus ignorant que moi sur le véritable sens des mots. Il n'y a pas d'autre ignominie ici que la tienne et celle de tes collègues. L'échafaud de Louis XVI est la croix de Jésus-Christ; ton siége est le pilori de l'enfer. Cette fin de siècle a vu la plus étrange de toutes les choses, par ma foi! Les crimi-

nels jugent aujourd'hui l'innocence avec l'aplomb le plus superbe, et il faut que ce soient les victimes qui rient les premières de ce monde renversé. Tudieu ! je veux m'en donner à cœur joie ! et jusque sur les degrés de votre abominable machine, messieurs, je veux rire aux éclats !... — Je regrette de ne pas avoir l'esprit de M. de Bièvre, je crois que je ferais des calembours.

— Ce vieillard est en délire, — fit le président en se tournant vers ses collègues, — c'est l'effet de la fièvre.

— Ah ! je suis fou, — s'écria le baron, — c'est possible; mais que ce ne soit point une raison pour ne pas me condamner. Je veux vous montrer comment un fou sait mourir devant de prétendus sages qui ne savent pas même vivre.

— Si tu n'es pas fou, citoyen, ton insolence est bien grande et pourra influer sur le vote des juges, que ton grand âge avait favorablement disposés à ton égard.

— Palsambleu ! après m'avoir condamné à mort, vous m'affligerez peut-être de trois écus d'amende.

Cette fois l'auditoire eut un accès de rire si homérique, que les vitres en tremblèrent. Le président crut devoir mettre sa menace à exécution.

— Gendarmes, — dit-il, — faites évacuer la salle !

Un triple hurlement accueillit cet ordre.

— Nous ne sortirons pas, — s'écria-t-on de toutes parts.

En même temps, au lieu du mouvement de recul auquel on s'attendait, la foule se pressa plus compacte contre la balustrade de bois qui séparait du public l'enceinte réservée aux juges. La frêle barrière gémit et se brisa. Quelques audacieux envahirent les bancs des avocats, d'autres formèrent un cercle autour de la sellette.

Deux hommes, vêtus en paysan, se faisaient surtout remarquer par leur insubordination. Ils étaient venus se placer jusqu'aux pieds de la tribune de Jacques Menjot. De là, ils excitaient la foule et défiaient les gendarmes.

A trois reprises différentes le citoyen Gourdan réclama le silence, ce fut en vain. Le son de sa voix était couvert par les clameurs. Plus ses gestes devenaient véhéments, plus le tumulte croissait.

Impuissant contre cette obstination, il se leva, déclarant la séance close, se couvrit, descendit majestueusement l'escalier

qui conduisait à la porte latérale de sortie, et ordonna aux gendarmes de conduire l'accusé en prison.

En même temps il dépêcha un huissier à la caserne pour requérir main-forte.

La sortie du président et de ses collègues, suivis de près par Jacques Menjot, fut le signal d'une recrudescence de tumulte. Avant que les gendarmes n'eussent accompli l'ordre de Gourdan, ils furent saisis par deux cents mains, jetés au milieu de l'auditoire, broyés, foulés aux pieds par les spectateurs.

Une partie de ceux-ci se ruèrent ensuite sur la table des juges, la brisèrent, en jetèrent les débris par la fenêtre. La statue de la Liberté eut le même sort. Un des deux paysans passa une corde autour du buste de Marat et le traîna sur la place. Robespierre fut coupé en deux, Rousseau cassé en mille fragments, Voltaire décapité.

Le vieux baron de Saint-Brice s'était levé péniblement au milieu du tumulte. Les deux paysans, dans lesquels il reconnut son neveu et Joseph le garde-chasse, l'emportèrent dans leurs bras et allèrent le déposer chez un Vésulien de leurs amis qui n'avait point encore été inquiété par Jacques Menjot, et dont la maison avait plus d'une fois servi de refuge aux prêtres ou aux aristocrates poursuivis par la municipalité.

Le tapage continuait dans la salle.

Tout à coup les portes s'ouvrirent avec fracas; quatre-vingts cuirassiers, armés de sabres et de pistolets, entrèrent. Une clameur immense s'éleva.

Quelques hommes du peuple se mirent aux fenêtres :

— Des armes! des armes! — s'écrièrent-ils. — On nous assassine!

Aussitôt des mains mystérieuses sonnèrent le tocsin. Tout le peuple accourut sur la place du Palais-de-Justice, armé de piques, de faulx, de fourches, de fusils de chasse.

Tandis que les femmes et les enfants criaient, les hommes escaladant les fenêtres de la salle se précipitaient sur les cuirassiers.

Une lutte terrible s'engagea dans cette étroite enceinte. Pendant près d'une heure, le bruit des armes, les détonations des pistolets et des fusils, les plaintes des blessés se mêlèrent au milieu d'une atmosphère de poudre et de fumée.

La bataille finie, on compta les morts et les hommes mis hors de combat.

Du côté des bourgeois, seize cadavres furent retrouvés dans les débris des meubles.

Du côté des cuirassiers, vingt-cinq soldats ne devaient plus répondre qu'à l'appel du souverain juge.

IX

EN POSTE.

Le soir de ce jour-là, une grande effervescence régnait dans la ville. Le peuple vainqueur fêtait son triomphe. La façade des cafés et des autres lieux publics était illuminée. Les cloches sonnaient sans relâche. Une foule de citoyens, bannière en tête, parcouraient les rues au son du tambour et en chantant des couplets réactionnaires.

La maison de Jacques Menjot servait de refuge à tous ceux qui redoutaient la vengeance populaire. Il avait concentré autour d'elle le reste des forces militaires de la ville. Les cuirassiers qui n'avaient pu rentrer dans leur caserne, envahie par les bourgeois, occupaient la cour extérieure. Les chasseurs et les gendarmes étaient cantonnés dans la seconde cour, entre le pavillon et le corps de logis principal.

Inutile d'ajouter que les trois représentants de la Convention logeaient sous le même toit que le commissaire.

Mais, soit crainte d'un autre résultat dans une nouvelle lutte, soit découragement à la vue des cadavres de leurs frères, les bourgeois ne dirigeaient pas leurs attroupements de ce côté. La rue du Fort paraissait donc déserte; et, n'eût été le cri des sentinelles qui se répondaient dans l'obscurité, on aurait pu croire que les hôtes de la maison s'étaient enfuis.

Cette supposition prêtait d'autant plus à la vraisemblance, qu'au moment où la bataille était arrivée à son plus haut point d'acharnement dans la salle du Palais-de-Justice, une de ces lourdes voitures, appelées char-à-bancs, était sortie de l'hôtel du commissaire, et traînée par deux chevaux vigoureux, avait pris au galop la direction de Besançon.

Les rideaux de cuir étant fermés, personne n'avait pu voir quels étaient les mystérieux voyageurs. Du reste, le faubourg bas était à cette heure à peu près solitaire, car tous les habitants ingambes se trouvaient sur le théâtre de la lutte.

Quelques heures après ce départ précipité, une autre voiture, plus élégante que la première, entrait dans la ville par une porte opposée. Le postillon qui la conduisait s'arrêta dans la cour d'une grande maison située sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le couvent de Saint-Maur, c'est-à-dire, à proximité de la ville et de la campagne.

Les chevaux ne furent pas dételés. On leur donna l'avoine dans la cour, et le postillon entra lui-même dans l'intérieur de la berline.

Lorsque la nuit vint, les deux paysans qui avaient si bien besogné pendant l'émeute et que nos lecteurs connaissent déjà, s'introduisirent dans la cour, causèrent pendant quelques instants avec le postillon à moitié endormi, puis se rendirent, par une rue détournée, derrière le jardin de Jacques Menjot.

Là, Hector recommença la ballade qu'il avait chantée la veille; mais la fenêtre du pavillon resta close. Aucune lumière, aucun mouvement, ne se manifestèrent.

— Que fait-elle donc? — murmura le jeune homme, qui commençait à concevoir quelque inquiétude.

— Bah! — répondit le garde-chasse, — madame d'Apremont ne vous attend pas encore. Les femmes ont toujours

mille choses à terminer... Elle est sans doute occupée dans une autre chambre.

— D'après les renseignements que l'on m'a donnés, elle n'a qu'une seule pièce contiguë à celle dont nous apercevons la fenêtre; si elle était dans cette pièce, elle m'aurait entendu, à moins que...

Le vicomte n'acheva pas sa phrase, — une rougeur subite envahit son visage.

— Non! non! — se dit-il à lui-même, — ma cousine est une sainte et noble femme; et mes soupçons, pour être ridicules, n'en sont pas moins inconvenants. Attendons.

Et il se mit à errer de long en large devant la porte du jardin. Joseph, appuyé sur sa carabine et enveloppé d'un long manteau, se tenait assis sur une haute borne, au pied du mur d'enceinte.

Cependant les heures s'écoulaient. Successivement le timbre de l'horloge résonna huit fois, neuf fois, dix fois, onze fois, et rien ne paraissait. La fenêtre du pavillon ressemblait à un œil éteint. Quelques lumières circulaient dans les autres parties de la maison.

Hector s'impatienta.

— Nous n'avons plus qu'une heure, — dit-il. — Il faut que je m'assure si les préparatifs de ma cousine sont achevés...

Il introduisit un passe-partout dans la serrure. La porte du jardin s'ouvrit sans bruit.

— Reste là, Joseph, — dit le vicomte.

Le garde-chasse ne fit aucune observation. Il s'adossa contre la porte, ayant soin de la laisser entrebâillée, pour le cas où son maître aurait besoin de battre en retraite.

Celui-ci fit la même manœuvre que la veille. Il se glissa le long des murs et arriva sous la fenêtre.

Là un rayon lumineux frappa ses yeux. Ce rayon semblait sortir de la terre comme les reflets du ver luisant. Il se pencha sur le sol. Son regard plongea dans une sorte de soupirail qu'on ne pouvait apercevoir de la porte. Au fond de cette ouverture, dans une ancienne cave voûtée, il vit une vingtaine de militaires qui dormaient sur des bottes de paille, dans des attitudes plus ou moins pittoresques.

Par intervalles, l'huis de cette cave s'ouvrait, un faction-

naire venait réveiller un des dormeurs et prenait silencieusement sa place.

Hector comprit d'un coup d'œil la situation. Il recula discrètement, et, profitant des fils de fer d'une treille desséchée, il grimpa sans bruit jusqu'à la corniche qui formait l'appui inférieur de la fenêtre.

Il frappa à la vitre.

— Qui est là ? — fit une voix rude.

Hector ne répondit rien. Son cœur se serra ; un éblouissement passa devant ses yeux ; il faillit perdre l'équilibre.

Cependant le moment devenait critique. Le vicomte reprit immédiatement son sang-froid ; il se laissa glisser sur le sol et regagna la porte.

Aussitôt, une lumière brilla dans le pavillon. La fenêtre s'entr'ouvrit et l'homme qui avait prononcé le qui vive se pencha sur le jardin.

— Qui est-ce qui vient m'éveiller ainsi ? — dit-il.

Pas de réponse.

— Holà ! factionnaire, arrive à l'ordre, — continua-t-il en haussant la voix. — Est-ce que vous dormez tous, là-bas ?

Un chasseur s'avança au pied de la fenêtre.

— Tu vas, — reprit l'homme du pavillon, — prendre quare hommes avec toi et faire une patrouille dans le jardin. Il y ta ici quelqu'un d'étranger...

— De suite, mon lieutenant, — répondit le soldat.

La fenêtre se referma.

Hector avait entendu cette conversation. Il ne comprenait plus rien à ce qui se passait. Une seconde fois, ses soupçons lui parurent insensés ; cependant il ne pouvait deviner le rôle que jouait en ce moment sa cousine.

Il sortit du jardin après en avoir refermé la porte.

La berline était arrivée. Les roues enveloppées de paille avaient roulé silencieusement sur le pavé et les chevaux retenus par une main habile piaffaient sans bruit.

— Eh bien ! mon neveu, — fit une voix qui sortait de la voiture ?

— Je crois, mon oncle, — répondit Hector, — que nos peines sont perdues. Ma cousine ne veut pas nous suivre où elle n'est plus dans cette maison.

— Palsambleu ! — dit le baron, — ce que vous me dites là

est étonnant. Qu'elle ne soit plus là, c'est bien! Mais qu'elle refuse de nous suivre, c'est différent.

— Gagnons vivement la campagne, — ajouta le vicomte. — Je crois qu'il n'est pas prudent de rester plus longtemps ici.

On entendit les éperons des chasseurs qui sonnaient dans le jardin.

— Partons, — répondit le baron.

La voiture descendit la rue du Fort, entra dans celle des Murs et vint déboucher dans le faubourg.

Là, un ivrogne qui sortait tout titubant d'un café, passa auprès de la voiture.

— Holà! — s'écria-t-il, — en appelant deux ou trois de ses camarades attardés comme lui, n'est-ce pas le commissaire qui disparaît de cette façon? Il faut faire perquisition dans cette voiture.

— Tiens! — fit un autre buveur dont la langue était plus épaisse encore que celle du premier. — C'est le jour des voitures. Pendant qu'on se rossait tantôt, il en est passé une par ici, avec une fort jolie femme dedans.

Hector entendit cette parole:

— Arrêtez, — dit-il au postillon.

La voiture s'arrêta: elle fut bientôt cernée par les quatre ivrognes.

— Vous voyez, mes amis, — dit le vicomte, — que nous n'avons rien de commun avec le citoyen Jacques Menjot.

— Messieurs de Saint-Brice, — s'écria l'un des bourgeois.

— Précisément. Vous disiez, mon ami, qu'une voiture avait passé ici ce matin?

— Oui! monsieur; j'ai regardé dans l'intérieur; il y avait une dame fort jolie, une petite fille qui ressemble à un ange, plus un gros homme, carré, trapu, énorme, avec une figure affreuse; si c'est le mari de cette dame, je la plains; il a plutôt l'air d'un brigand que d'un honnête homme.

— Qui donc conduisait la voiture?

— Un autre individu à barbe rousse, qui a l'air aussi gueux que celui qui était dans la voiture. Je les ai tous vus, parce que la petite fille avait levé le rideau pour regarder dans la rue. Même le gros homme lui a frappé sur les doigts en lui faisant une menace que je n'ai pas entendue.

— Et la voiture s'est dirigée?...

— Comme la vôtre, du côté de Besançon.

— Merci de ce renseignement, mes amis, — dit le vicomte.

Le baron, que sa générosité aristocratique n'abandonnait jamais, fouilla dans sa poche et tirant un double louis il le mit dans la main de l'un de ces hommes.

— Voilà pour boire à notre santé, — dit-il ; — et nous sommes encore vos obligés.

L'ivrogne regarda la pièce :

— Un double louis ! — dit-il

Et donnant à sa voix toute l'extension dont elle était susceptible :

— Vive le roi ! — s'écria-t-il, — vivent messieurs de Saint-Brice !

Et pendant que la voiture s'éloignait, les bourgeois rentrèrent au café.

Le vicomte était rayonnant.

— C'est ma cousine, — dit-il, — nous la retrouverons !

— Je l'espère, — fit le baron.

— Postillon, — dit Hector au conducteur ; — où est votre premier relais ?

— A la Maison-Neuve ; — fut-il répondu.

— Dans combien de temps serez-vous arrivé là ?

— Il me faut deux heures.

— Y a-t-il des chevaux frais à la Maison-Neuve ?

— Je le crois !

— Eh bien ! brûlez la route. Si vous crevez vos chevaux je vous les paye ; et si nous arrivons dans une heure et demie, je vous donne deux louis.

Le postillon fit claquer son fouet, enfonça ses éperons dans le ventre du porteur et partit comme une flèche.

Au bout d'une heure, la berline entra avec fracas dans la cour du maître de poste.

Ce fonctionnaire apparut sur le seuil de la porte, une lanterne à la main :

— Les citoyens ne couchent pas ici ? — demanda-t-il.

— Non ! — répondit Hector ; — avez-vous des chevaux frais ?

— Ah ! mon Dieu ; je veux dire ah ! mon Être-Suprême ! il ne m'en reste plus qu'un. Il y a cinq heures, un délégué du commissaire de Vesoul m'a pris les deux meilleurs.

Le vicomte poussa une exclamation de colère.

— Si vous pouvez vous contenter de celui-là, vous en trouverez d'autres à Rioz ; il y en a toujours.

Hector se retourna vers le postillon :

— Vos chevaux peuvent-ils nous conduire jusqu'à Rioz?

— Impossible, monsieur ; vous voyez comme ils fument ; ils sont sur pied depuis ce matin ; mais avec un seul cheval frais, je m'engage à vous conduire à Rioz dans une heure et demie.

— Eh bien ! attelez vivement !

Un robuste percheron, plus semblable à un cheval de labour qu'à un cheval de trait, fut attelé à la berline qui s'ébranla de nouveau et partit à fond de train. Le pauvre animal n'avait jamais été enlevé de cette façon. Sous les morsures de l'éperon, il hennissait de douleur et bondissait comme un jaguar piqué par un serpent.

La route était mauvaise.

A chaque détour qu'elle faisait, les voyageurs croyaient rouler dans des fondrières ou des ravins. Les lueurs rougeâtres des deux lanternes suspendues aux angles de la voiture éclairaient de tons fauves la berline et le percheron. Celui-ci, avec sa longue crinière blanche qui se hérissait et ondoyait, ressemblait au pâle cheval de l'Apocalypse. Le postillon, inondé par la lumière qui se concentrait sur lui, avait l'air d'un démon rouge monté sur un hyppogriffe.

On arriva à Rioz dans le délai annoncé par le conducteur.

Là, on trouva des chevaux frais et l'on poursuivit le chemin avec la même rapidité infernale.

Personne n'apparaissait sur la route.

En passant dans les villages, on n'entendait que le bruit du fléau des batteurs en grange qui, en Franche-Comté, se lèvent à deux heures du matin et continuent leur rude travail jusqu'au soir, après un repos de quelques instants pris au milieu du jour.

Une bande de nuages blanchâtres rayait l'horizon noir lorsque la berline entra dans le village de Voray.

Là, les voyageurs entendirent un bruit de marteaux retentissant sur l'enclume : le feu d'une forge frappa les yeux du postillon.

Il descendit et s'avança vers le maréchal.

— Veux-tu, citoyen, — lui demanda-t-il, — remettre trois clous au fer d'un de mes chevaux. Je crois qu'il va le perdre.

L'artisan grommela un blasphème.

— On ne peut pas dormir un instant tranquille, — dit-il, — depuis six heures du soir je travaille à raccommoder les deux roues du côté gauche d'une voiture qui s'est brisée hier soir en arrivant ici.

Hector qui écoutait ce colloque tressaillit.

— Trois clous, c'est bientôt posé, — fit observer le postillon.

— Allons, amène-moi le bidet. Je vais le ferrer de suite; mais sacredié ! il ne faudrait pas que le propriétaire de la voiture m'aperçut. C'est un rude compère. Il serait capable de m'étrangler.

Hector enveloppé de son manteau, entra dans la boutique.

— Est-il permis de se chauffer un peu, — dit-il, — citoyen, pendant que tu ferreras un de mes chevaux ?

— Oui, citoyen !

« Hum ! — continua-t-il après avoir examiné la figure fine et délicate du vicomte, — tu sens diablement l'aristocrate, citoyen ! Gare à toi, si mon hercule d'hier soir te voit !

Et se tournant vers le postillon, tout en achevant d'affiler ses clous :

— Figure-toi que cet individu-là soulève mon enclume d'une main et porte ma masse à bras tendu, avec huit fers à cheval sur le manche. Dans tous les hommes de mon art, qui sont cependant solides, il n'y a eu que saint Éloi et le maréchal de Saxe qui en eussent fait autant.

— Tudieu ! — fit le vicomte, — je voudrais bien voir un pareil homme.

— Je ne te conseille pas d'aller l'éveiller, citoyen, — ajouta l'artisan ; il loge ici à côté, à l'auberge de *la Pomme d'Or*...

— Il n'y a pas d'autre auberge dans le village ?

— Pardon ! Il y a *l'Écu d'Or*, tout au bout là-bas. C'est une auberge de rouliers. Le vin est cependant meilleur qu'à *la Pomme d'Or*.

Hector siffiota entre ses dents un air de chasse, comme si ce renseignement eût été pour lui à peu près insignifiant ; et il sortit de la boutique.

Il y rentra, le travail fini, pour payer le maréchal.

— Allons, mon brave, — lui dit-il, — je crois que vous pourrez bientôt aller dormir. Votre besogne est en bonne voie !...

— Ouiche ! — fit l'ouvrier ; — j'en ai encore pour une grande heure. Le citoyen ne pourra quitter Voray qu'à cinq heures du matin.

— Au revoir, — dit le vicomte. — Il est inutile de lui raconter que nous vous avons dérangé.

— Je m'en garderai bien.

La berline roula de nouveau.

Arrivé à l'extrémité du village. Hector dit au postillon d'entrer à l'auberge de *l'Écu d'Or*.

Le postillon regarda le vicomte avec stupéfaction.

— C'est bien ! — dit le jeune homme ; — j'ai changé d'avis: vous ne perdrez pas vos guides pour cela. Vous vous tiendrez prêt à partir au premier signal.

Le postillon obéit.

La berline fut retournée du côté de la route dans l'intérieur de la cour de l'auberge, tandis que le vicomte heurtait à la porte.

L'hôte vint recevoir les voyageurs, après dix minutes de pourparlers. Une grosse servante, qui semblait avoir peu dormi, et se frottait les yeux d'un air de mauvaise humeur, les conduisit dans une vaste chambre au premier étage.

— Préparez-nous à déjeûner, — dit le baron qui ne comprenait rien non plus à ce changement d'avis de son neveu.

Le garde-chasse, qui pendant tout le temps avait dormi comme un loir, sourit à la perspective d'un repas dont il sentait le besoin. Le lecteur n'a pas oublié que Joseph, d'après l'appréciation du vieux Saint-Brice, avait le palais aussi délicat que celui du roi.

— Nous aurons, en effet, le temps de déjeûner. Quant à vous. mon oncle, — dit Hector, — vous ferez bien de vous reposer.

— Eh ! palsambleu ! je n'ai jamais été malade. C'est l'émotion qui m'avait donné la fièvre. Si vous devez tenter quelque entreprise, je vous suivrai.

X

L'EMBUSCADE.

Pendant le déjeûner auquel prit part le garde-chasse, Hector expliqua son projet. Il ne souleva aucune objection.

— Je ne sais si je m'abuse, — ajouta le vicomte, — mais je crois connaître les deux drôles qui conduisent ma cousine je ne sais où. Dans tous les cas, ils ne la conduisent pas à la frontière, à moins que...

Les soupçons d'Hector lui revenaient avec une obstination dont il ne pouvait se défendre.

— Achevez votre pensée, mon neveu, — lui dit le baron.

— Eh bien ! je crains, je vous le répète, que ma cousine, en vue de sa fille, n'ait consenti à ce voyage.

L'accent du baron devint sévère.

— Hector, — répondit-il, — vous n'êtes donc pas de notre famille? Est-ce que depuis Isaure de Saint-Brice qui poignarda

le comte d'Ague, son mari, parce qu'il voulait vendre sa ville au roi de France, les femmes de notre race n'ont pas donné mille preuves d'un courage que les hommes auraient de la peine à imiter? Non, monsieur! nous savons mourir, mais nous ne nous dégradons pas. Avez-vous lu la devise de votre blason? On dit que c'est du latin : *Potius mori quam fœderi.* Vous qui êtes savant, vous pouvez traduire.

— C'est vrai, — dit le garde-chasse, qui se mêlait à la conversation avec la familiarité des serviteurs anciens, — j'ai lu, en effet, ces quatre mots au-dessus du portail de notre chapelle, au manoir de Vallerois.

— Tu sais donc lire, Joseph ? — demanda le baron.

— Un peu, monsieur; le chapelain voulait faire de moi un homme instruit.

— Oui! Et il n'a réussi qu'à t'apprendre la gloutonnerie. Quant à vous, mon neveu, qu'il ne soit plus question de cela devant moi. Je vous jure sur ma tête grise que c'est contre son gré que madame d'Apremont est en compagnie de pareils scélérats. Et je ne jure que pour des choses dont j'ai la certitude.

— J'en suis convaincu, mon oncle ; dans ce cas, il ne faut pas perdre de temps. Je vais d'abord rôder quelques minutes autour de l'auberge et je viendrai vous rejoindre.

Hector sortit.

A la faveur de l'obscurité, il put faire le tour du village sans éveiller la moindre curiosité. Arrivé au point de l'Ognon, il vit une lanterne crasseuse qui se balançait au vent à une vingtaine de pieds du sol, et sur les vitres de laquelle on lisait ces mots: *A la Pomme d'Or.*

Il s'avança dans l'ombre que l'éclat de la lumière rendait plus intense hors de son cercle de réfraction. Il longea les murs, et il aperçut une faible clarté qui partait d'une fenêtre située au second étage.

Un bourdonnement de voix indistinctes arriva jusqu'à lui. Malheureusement il ne pouvait rien entendre de distinct. La fenêtre était close, et il ne pouvait y grimper comme à celle du pavillon.

L'impatience le gagnait.

Il entra dans la cour, dont l'accès n'était défendu que par une haie desséchée, trouée en maint endroit par les bestiaux.

Au fond de cette cour se trouvaient les écuries. Il s'avança jusque-là et trébucha en heurtant le pied d'une échelle dressée contre le grenier qui occupait le dessus de l'écurie.

C'était une bonne fortune.

Il porta l'échelle jusqu'au bas de la fenêtre, l'appliqua contre le mur et gravit silencieusement les degrés. Elle n'était pas assez longue ; aussi ne put-il apercevoir l'intérieur de la chambre ni les personnages qui s'y entretenaient.

Seulement le bruit des voix frappait son oreille d'une façon moins confuse. Il pouvait distinguer certains mots qu'il grava précieusement dans sa mémoire et qu'il put coordonner ensuite.

Le mot *Châtillon* revenait fréquemment. Il intriguait le vicomte.

— Est-ce à Châtillon qu'ils ont ordre de conduire ma cousine ? — se disait-il. — Évidemment ils n'en prennent pas le chemin.

Il écouta encore un instant.

— Une lieue, — disait une des voix ; ce n'est pas la peine d'emmener la voiture. Les bagages viendront nous retrouver.

— Mais, — répondait la seconde voix que le vicomte ne pouvait entendre distinctement... — un grand tour... en traversant les champs.

Un des interlocuteurs se leva, et le jeune homme entendit la fenêtre qui s'ouvrait. Il se tapit le long du mur, le cœur palpitant, et retenant sa respiration.

Un personnage qui n'était autre que le citoyen Baptiste, ex-guichetier de la prison de Vesoul, se pencha au-dehors, examinant l'état du ciel.

— Brumm !... — fit-il de sa voix sourde, pareille au bruit d'un verrou que l'on pousse ou d'une clé qui joue dans le pène d'une serrure rouillée. — Brumm ! La matinée est joliment fraîche ! La petite dame aurait les pieds un peu humides de faire une lieue et demie en marchant dans la neige.

— N'aie pas peur ! répondit l'autre individu, ces aristocrates ont le diable dans le ventre ; je ne m'y fie plus ! Tonnerre ! quels coups de poing !

— Moi ! j'ai été terrassé comme un veau qui reçoit un coup de massue.

— C'est égal ! je prendrais ma revanche avec plaisir. Si j'at-

trapais ce freluquet, il passerait un mauvais quart d'heure; mais il s'agit de l'attraper, et ce n'est pas possible. Autant vouloir serrer dans ses mains la flamme de cette chandelle.

— N'importe! Une femme, ce n'est pas fort comme un homme, et surtout la petite fille qui est mince comme une lame de couteau.

— Je te répète, Baptiste, que tout ce monde a le diable dans la cervelle et dans les muscles. As-tu vu comme la citoyenne t'a fait reculer quand tu as voulu la prendre par la taille pour la mettre en voiture.

— Pour cela c'est vrai; je n'ai jamais vu de *z'yeux* pareils. Mille dieux! c'était comme un éclair! ça m'a traversé.

— Eh bien! toute cette race-là est la même chose. Mon apprenti, quand il m'a envoyé le dernier coup de poing, avait des yeux qui brillaient dans la nuit du cachot comme ceux d'un chat; il les ouvrirait devant moi à cette heure-ci où l'on ne voit pas clair, que je les reconnaîtrais.

Le vicomte à cette déclaration ferma instinctivement les yeux.

— Ça n'empêche pas, poursuivit Baptiste, que ces quinquets-là nous serviraient bien dans ce moment-ci. Tiens! regarde! on n'y voit pas plus que dans un four.

— C'est vrai; je n'aperçois que le reflet de la lanterne de l'auberge.

— Moi non plus! quel silence!...

— Ah! j'entends quelque chose!

— Quoi?

— Le marteau de mon forgeron! Travaille-t-il celui-là!...

— Triste métier!

— C'est vrai; mais nous en faisons un qui n'est pas plus gai. J'ai envie de devenir honnête homme maintenant.

— Bah!

— C'est comme cela. Je me rouille. En devenant vieux, le diable se fait ermite.

— Je crois plutôt que les ermites se font diables.

— Tant que tu voudras. Mais si on me donnait six cents livres par an, il est certain que je ne recommencerais plus à voler; et comme je suis plus fort que trois Turcs, je me ferais bûcheron comme ce bonhomme qui n'a qu'une jambe, tu sais?

— Oui ! celui qui nous a indiqué hier soir le chemin pour aller à Vallerols.

— Et qui a failli nous faire égarer, en traversant son interminable forêt de Vellefaux.

— Nous avons tout de même trouvé l'ex-château.

— Heureusement que la citoyenne connaissait mieux les chemins que nous.

— Pourquoi as-tu voulu y aller ?

— Hein ! la citoyenne avait de l'argent caché, ce sera toujours pour nous.

— Ou pour le commissaire. J'étais d'avis qu'on l'emmenât tout de suite à destination ; cette existence-là m'ennuie ! Une fois rendu à Châtillon, j'abandonne le commerce, et je m'enfuis.

— Rappelle-toi, maître Lorchet, que tu es sous ma garde, et que j'ai ordre de te reconduire à Vesoul, la chose faite.

— Bah ! tu n'es pas un aristocrate. Moi je recommence à en être un ; après l'affaire, j'émigrerai.

Baptiste sourit.

— Voilà une belle position. On ne gagne rien à l'étranger à moins qu'on ne soit médecin ou professeur. Mais chut ! je crois qu'il y a quelque chose qui remue par ici...

— Où ?

— Là... dans le bas ! Maître Lorchet jeta un coup d'œil au-dessous de la fenêtre. Il poussa un cri rauque et recula subitement :

— J'ai vu des yeux comme les siens, murmura-t-il.

Hector descendit prestement de l'échelle, il la coucha au pied du mur ; puis il rentra dans le village. En passant devant la boutique du maréchal-ferrant, il vit celui-ci qui commençait à sommeiller devant le feu moins vif de sa forge.

— Sa besogne est terminée, pensa-t-il. Il est temps d'agir.

Il regagna l'auberge de *l'Écu d'Or*, et en payant la note de l'hôtelier il lui demanda s'il connaissait Châtillon.

— Parbleu, répondit l'aubergiste, c'est à une lieue d'ici. Vous verrez à gauche de la route une montagne presque à pic dont les flancs sont couverts de buissons et d'arbrisseaux, au-dessus se trouve Châtillon.

— Un village ?

— Non pas, un hameau, quelques maisons seulement ; et un

vieux château qui appartient aujourd'hui au gouvernement. Il y a un régisseur qui connaît intimement le commissaire de Vesoul et celui de Besançon.

Hector satisfait remonta dans sa chambre où il trouva son oncle qui devisait tranquillement avec le garde-chasse au sujet de l'excellence de leur déjeûner.

A la vue du comte, le baron se leva de son siége, et se mit à marcher dans la chambre en frappant du talon, comme pour montrer qu'il était prêt à subir les plus grandes fatigues.

— Partons, dit le jeune homme.

— Est-il besoin que nous soyons armés, demanda le vieillard ?

— Oui ! mon oncle, prenez vos pistolets. J'ai les miens, Joseph a sa carabine.

Le garde-chasse montra fièrement la gueule du canon de son fusil.

— Ça tue, fit-il sentencieusement.

Les trois hommes descendirent dans la cour. Le postillon qui n'avait pas encore reçu la gratification promise les attendait. Le baron qui tenait la bourse lui compta trois louis.

— De plus, mon ami, lui dit-il, si tu ne nous vois pas revenir d'ici à ce soir, tu prendras notre berline, elle t'appartiendra ; dans le cas où l'un de nous reviendrait, je suppose que tu seras à sa disposition.

— Toujours, monsieur le baron, dit le conducteur à voix basse, j'aime mieux les nobles que les républicains. Ceux-ci sont des ladres qui voudraient pouvoir rogner un sou.

— Et tu n'as pas tort, fit le vieillard. Si jamais les beaux jours reviennent, je me souviendrai de toi, et tu seras mon cocher.

Sur ce, ils se mirent en marche.

L'hôte avait indiqué au vicomte la direction du hameau de Châtillon. Il précéda son oncle et le garde-chasse. Après avoir suivi la route pendant quelque temps, ils traversèrent les champs dont la croûte molle et fragile s'enfonçait sous leurs pieds.

Le chemin se faisait ainsi très-lentement. Cependant aucun bruit ne leur indiquait qu'on les eût devancés. En outre, la route décrivait une foule de courbes qui tantôt s'éloignaient, tantôt se rapprochaient des aventuriers. Ils pouvaient donc, à

quelque distance près, s'assurer que personne ne la traversait.

Après trois quarts d'heure de marche, ils se trouvèrent à l'orifice d'un ravin profond, qui allait en déclinant jusqu'au pied d'une montagne dont la route longeait la base.

— Nous arrivons, — dit le vicomte.

— Palsambleu! — fit le vieillard, — quel beau site pour une embuscade. Arrêtons-nous au fond de ce ravin; en trois secondes nous pouvons être sur le chemin.

— Il vaut mieux, — objecta le garde-chasse, — nous tenir des deux côtés de la route.

— Joseph a raison, — dit le vicomte. — Nous ne manquerons pas la voiture.

— Je suis à vos ordres, mon neveu. Mais, de mon temps, quand on parlait encore des guerres de partisans en Franche-Comté, on se cachait dans les broussailles, et l'on apparaissait subitement sans que personne ait pu prévoir votre présence: c'était bien plus beau. En agissant comme vous le dites, on ressemble à de vulgaires brigands qui prennent leurs victimes entre deux feux.

— Je vous l'ai déjà dit dans la cabane du père Antoine, mon oncle: la fin justifie les moyens.

Le vieillard ne fit plus d'objection.

La petite troupe s'engagea dans le ravin, suivant une sorte de sentier tracé le long du versant de gauche, et qui aboutissait au centre de cette concavité naturelle du terrain. Là, le sol se relevait. Un autre sentier, plus praticable que le premier, montait en losange au sommet du versant méridional du ravin et se joignait à la route.

Arrivés à cet endroit, les trois hommes s'arrêtèrent.

Joseph alla se placer dans les broussailles qui servaient de bordure au chemin. Le vicomte et son tuteur restèrent au-dessus du ravin, assis sur des bornes à moitié enfouies dans la neige.

Il était cinq heures et demie à peu près.

Le jour ne paraissait pas encore. Les vagues bruissements de la solitude qui semblent décuplés par la présence des ténèbres, murmuraient au loin; on eût dit des voix plaintives qui se lamentaient dans l'obscurité.

La tête des arbres chargés de flocons de neige s'agitait comme celle des vieillards qui secouent leur chevelure blan-

che. Les buissons frissonnaient au souffle du vent du nord, pareils à de frileux fantômes enveloppés dans leur linceul.

Parfois, des voutes de neige enlevées par la bise roulaient autour des trois voyageurs, tantôt rasant la terre ainsi que de longs serpents tronçonnés, tantôt s'élevant dans l'air en forme de tourbillons gigantesques.

Des gouttes de pluie fine et serrée, comme de la neige fondue dans le ciel, se mêlant à ces flocons, rayaient de teintes grises le firmament sombre, tombaient avec un son mat sur la terre glissante, et s'écoulaient en petits ruisseaux sur les ruisseaux gelés.

A la gauche du garde-chasse, en face du vicomte et de son tuteur, le roc de Châtillon s'élevait droit, lisse, imposant, avec sa couronne d'arbres flétris et ses panaches d'herbes folles, que l'hiver ne peut faner, et dont la fauve verdeur contraste si vigoureusement avec les tons blancs de la terre.

Sur le sommet de ce mont brillaient quelques lumières semblables à des étoiles tombées d'un ciel d'automne. De rares éclats de voix humaines s'élevaient par intervalles dans ce silence, comme pour indiquer que la vie ne s'était pas retirée avec le jour.

Une mélancolie profonde, taciturne, enveloppait tout. Les mêmes sons se reproduisaient avec la même périodicité ; les mêmes craquements se faisaient entendre à des espaces égaux, dans la plaine, dans le ravin, dans les bois et sur la montagne.

Ce deuil de la nature s'étendit sur les trois hommes.

Le garde-chasse, dont l'organisation n'était pas précisément poétique, rêvait aux beaux jours passés en présence des sombres jours de l'avenir.

Le baron et son neveu récapitulaient tous leurs malheurs, toutes leurs chances futures, toutes leurs espérances, tous leurs souvenirs.

De funèbres idées se présentaient surtout à l'esprit du vieillard. Le mauvais temps l'impatientait. Tandis que la neige tombait, il se rappelait avec douleur la mort des deux rois qui, à quarante-quatre ans d'intervalle, étaient montés au ciel en prenant l'échafaud pour piédestal. Il se rappelait aussi la rixe récente, la mort de son vieil ami le baron de Bellevaux ; et il se prenait à secouer la tête comme un homme à

qui la vie est à charge, et qui ne soupire plus qu'après cette autre existence où l'on retrouve ses amis morts.

Tout à coup un bruit sourd gronda dans l'éloignement. Le claquement d'un fouet et le bruit des grelots se fit entendre.

— Attention! — fit le vicomte.

— Ce ne sont pas eux, — dit le garde-chasse, dont les sens étaient plus perfectionnés que ceux de ses maîtres, grâce à la grande habitude qu'il avait des forêts, — le bruit vient de Besançon.

Un instant après, en effet, un courrier, seul, monté sur un grand cheval blanc, passa sans les voir auprès des trois hommes.

— C'est quelque porteur de dépêches, — dit le baron.

Cependant, au bout de deux ou trois minutes, un nouveau bruit plus sourd, plus intense, se fit entendre.

Cette fois, Joseph arma sa carabine.

Bientôt la lueur d'une lanterne scintilla dans l'obscurité : parfois elle disparaissait dans les bas-fonds de la route, d'autres fois on l'apercevait de plus près.

Le cœur des trois hommes battit violemment.

Enfin la lumière se rapprocha de plus en plus.

La voiture apparut.

— C'est elle, — dit le vicomte.

En même temps un coup de feu retentit ; l'un des chevaux fit un bond terrible et tomba foudroyé.

— Tonnerre et sang ! — s'écria la voix de Baptiste...

Et il déchargea son pistolet au hasard, dans la direction du garde-chasse.

Aussitôt maître Lorchet s'élança de la voiture, le pistolet au poing, tandis qu'un cri de femme retentissait dans l'intérieur du véhicule.

XI

LA MORT D'UN JUSTE

Hector avait déjà saisi le second cheval par la bride, tandis que le vieillard et le garde-chasse s'élançaient à la portière.

D'un coup de crosse de fusil Joseph jeta par terre un des pistolets de Lorchet, puis, décrivant avec son arme un moulinet terrible, il tenta d'assommer Baptiste qui esquiva le coup et déchargea son second pistolet presque à bout portant sur le brave serviteur.

Celui-ci ne remua pas ; la balle avait passé sous son bras gauche sans l'atteindre.

Lorchet, n'ayant pas le temps de recharger son arme, s'en servit comme d'une massue. Il en asséna un coup formidable sur le front du vieillard, qui tomba tout étourdi, puis il se rua contre le vicomte qui venait de terrasser Baptiste.

Mais à la vue des yeux du jeune homme qui luisaient dans l'obscurité comme des charbons ardents, la peur s'empara de

nouveau de lui ; il battit en retraite derrière la voiture, en chancelant comme un homme ivre.

— Encore lui !... Toujours lui, — dit-il.

La terrible crosse de la carabine de Joseph venait d'envoyer devant Satan la vilaine âme de l'ex-guichetier.

— Arrête ! — s'écria le vicomte. — C'est assez.

Et, faisant le tour de la voiture, il se posa devant Lorchet qui semblait avoir pris racine dans le sol.

— Allons, — lui dit-il, — va ramasser l'homme que tu viens de renverser.

Et il entra dans le carrosse...

La petite Rose pleurait sur les genoux de sa mère. Celle-ci demeurait immobile.

— Elle est évanouie, — dit le vicomte. — Une lanterne, Joseph !

Le garde-chasse, après avoir aidé maître Lorchet, qui obéissait sans savoir pourquoi à l'injonction d'Hector, à placer le vieillard dans l'un des angles de la voiture, détacha l'une des lanternes et éclaira le visage de madame d'Apremont.

Ce visage était pâle comme si tout le sang se fût retiré des veines.

Hector frappa dans les mains de sa cousine, lui plaça une pelote de neige contre les tempes, tout fut inutile... Elle ne rouvrit pas les yeux.

— Voilà qui est étrange, murmura le vicomte.

Joseph qui était agenouillé pour ainsi dire devant la comtesse, se releva tout à coup, pâle comme elle, le visage décomposé. Il laissa la lanterne s'échapper de sa main.

— Eh bien ! qu'est-ce donc, demanda le jeune homme?

— Ah ! monsieur Hector, fit le garde-chasse, quel malheur! Je comprends tout.

— Quoi donc ?

— Regardez le corsage de madame la comtesse ; il est taché de sang ; la balle de ce scélérat m'a effleuré et elle a frappé votre cousine droit au cœur.

Rose poussa un cri déchirant et s'évanouit. Quant à Hector, une pâleur plus livide que celle de madame d'Apremont envahit son visage.

— Oh ! nous sommes maudits, s'écria-t-il.

Joseph s'arrachait les cheveux.

— C'est cependant moi qui suis la cause indirecte de sa mort, disait-il d'un ton navré.

Malgré sa douleur particulière, le vicomte fut obligé de consoler le garde-chasse qui croyait avoir manqué de dévouement à ses maîtres en ne recevant pas la balle du guichetier.

Mais le temps pressait: Rose fut placée auprès du vieillard qui venait de rouvrir les yeux.

Hector ne crut pas devoir lui raconter le dénouement terrible de ce drame ; il appela Lorchet :

— Tu as l'intention de devenir honnête homme, lui dit-il. Prends l'argent de madame d'Apremont, et hâte-toi de fuir! Je te pardonne à condition que tu enterreras décemment ton camarade.

Lorchet était cloué sur le sol ; il ne répondit rien ; ne fit pas un geste, pas un signe.

Le cadavre de la comtesse resta dans l'angle de la voiture où la mort avait frappé la noble femme ; on eût dit qu'elle sommeillait, et, en revenant de son évanouissement, Rose aurait pu croire qu'elle n'avait pas perdu sa mère.

— De quel côté nous dirigeons-nous? demanda Joseph qui remplaçait le postillon.

— Retournons à Voray, fit le jeune homme.

La pesante voiture du commissaire, traînée par un seul cheval, se remit en marche avec la lenteur d'un corbillard. Ce ne fut que vers neuf heures du matin qu'elle entra dans la cour de l'hôtel de *l'Écu-d'Or*.

L'apparition de ce nouveau véhicule ; la pâleur d'Hector, l'état de prostration dans lequel se trouvait le vieux Saint-Brice, intriguèrent très-fort l'hôtelier. Mais cette curiosité qui forme le fond du caractère de tous les aubergistes n'avait rien de malveillant.

Il demanda affectueusement au jeune homme ce qui leur était arrivé et s'il pouvait leur être bon à quelque chose.

Hector emmena l'hôte à l'écart et lui raconta tout.

— Maintenant, lui dit-il, veuillez me rendre un grand service ; si je puis un jour vous prouver ma reconnaissance mieux que par une mesquine offre pécuniaire, vous verrez que vous n'aurez pas obligé un ingrat.

— Je crois comprendre ; ce cadavre vous gêne.

— Oui! mais je veux qu'il soit inhumé en terre sainte et

dans un lieu que je pourrai reconnaître ; car, si la proscription qui nous frappe a un terme qui ne dépasse pas la limite de mon existence, la comtesse sera exhumée et son corps sera placé dans les caveaux de notre famille.

— Comptez sur moi, monsieur ; je ne suis pas comme mon concurrent de la *Pomme-d'Or* qui est un républicain enragé. Je connais un prêtre non assermenté caché dans le voisinage; il bénira la tombe de madame votre cousine et dira les prières des morts.

— Quand pourra-t-il venir?

— Cette nuit. Il vient presque toutes les nuits chercher des provisions dans mon établissement.

Jusqu'au moment habituel de l'arrivée du prêtre, Hector et Joseph veillèrent sans relâche autour du cadavre de la comtesse.

Le vieillard à qui son neveu avait fait la terrible confidence en l'enveloppant de toute sorte de précautions oratoires, cherchait à consoler la petite Rose qui redemandait sa mère à grands cris ; mais il était lui-même sous le poids d'un chagrin plus profond et qui devait durer autant que sa vie.

Cette douleur morale compliquée de la douleur physique que lui causait sa blessure l'avait tout à fait abattu. Il ne pouvait se tenir debout ; ses yeux voilés par un nuage ne distinguaient plus nettement les objets.

La période de la caducité venait d'arriver pour lui avec d'autant plus de puissance qu'elle se manifestait spontanément, sans être prévue.

Cependant, lorsque la nuit tomba, il put se traîner dans la chambre mortuaire; là, il attendit le prêtre en priant au pied de la bière grossière qu'un menuisier du village avait fabriquée à la hâte.

Vers dix heures, le prêtre arriva escorté par le garde-chasse qui venait de creuser une fosse dans un coin du jardin de l'auberge.

L'homme de Dieu récita les prières des morts; le corps de la comtesse fut descendu dans la terre.

Deux heures après, la berline conduite cette fois par un postillon se dirigeait vers la frontière suisse, emmenant loin du théâtre des évènements que nous venons de raconter le vieux baron, le vicomte, Rose d'Apremont et Joseph.

§

Trois jours après ces évènements, un grand nombre de soldats parcouraient les rues de Vesoul, toisant insolemment les bourgeois assis dans leurs boutiques, provoquant les femmes par des œillades les plus effrontées.

La ville était pour ainsi dire en état de siége.

Personne n'en pouvait sortir sans un permis du commissaire. Un poste militaire, établi à chaque coin de la ville, fouillait toutes les personnes qui entraient, arrêtait les suspects ou ceux qui paraissaient tels, se livrait à toutes les exactions d'une soldatesque brutale dans les cités prises d'assaut.

La terreur était à son comble.

Personne n'osait protester contre ces violences, car depuis la rixe du Palais-de-Justice chacun avait été désarmé, et l'on fusillait ou guillotinait tout homme qui se permettait même de passer auprès d'un soldat sans le saluer.

Ce jour-là, une certaine animation qui régnait parmi le peuple indiquait quelque chose d'extraordinaire.

En effet, un agent de police avait lu le matin une proclamation de Jacques Menjot, ainsi conçue :

« A dix heures du matin, l'ex-abbé Grégoire sera guillotiné pour crime de conspiration, sur la place du Tribunal. Nous invitons tous les citoyens à assister à cette exécution. On ne saurait rendre trop publique l'expiation des grands forfaits, et la Convention espère que cet exemple frappera d'une crainte salutaire ceux qui seraient disposés à tremper dans de nouveaux complots contre la tranquillité du Gouvernement. »

Cette invitation était un ordre.

Aussi les bourgeois crurent-ils devoir obéir, malgré leur légitime répugnance ; cependant, dans la crainte d'un guet-apens qui leur serait tendu par le commissaire, ils se réunirent en masse compacte, secrètement armés de pistolets de poche qui avaient échappé aux investigations de l'autorité, ou de cannes à épées qu'ils dissimulèrent le mieux possible sous leurs vêtements.

A neuf heures et demie ils se trouvèrent sur la place.

Les rues qui aboutissaient au Palais-de-Justice étaient pavoisées d'étendards fournis par la municipalité. Un double cordon de troupes se développait dans toute la longueur des rues.

Aux abords de la place, les moyens d'intimidation avaient été multipliés. Quatre canons s'accroupissaient aux quatre angles. Des artilleurs détachés d'une batterie de Besançon desservaient ces pièces.

Un escadron de cuirassiers stationnait dans la rue du Presbytère, tout prêt à venger sur le peuple, au premier signal, le meurtre de leurs camarades.

Cent vingt chasseurs à cheval étaient échelonnés sur la place du Grand-Puits, qui fait face au Palais-de-Justice, et dans la rue du Châtelet.

La gendarmerie occupait une position voisine de la fontaine dont nous avons parlé.

Les bourgeois se trouvaient ainsi cernés de trois côtés. Dans le cas d'une charge des troupes, ils n'avaient de chance de salut qu'en se jetant dans les maisons voisines; dont les portes restaient ouvertes par précaution.

Au centre de la place se dressait la guillotine avec ses deux poteaux rouges, sa lunette effrayante et le couperet suspendu entre les rainures des poteaux.

Derrière la hideuse machine, une estrade élevée attendait les représentants, le commissaire et les membres de la municipalité.

Ils arrivèrent à neuf heures et demie.

Depuis six heures du matin l'abbé Grégoire était prévenu du sort qui l'attendait.

Le saint homme avait dormi toute la nuit du sommeil du juste. Il ne manifesta aucune faiblesse en apprenant cette fatale nouvelle; son âme était prête à paraître devant Dieu.

Il se leva comme d'habitude, pria pendant un quart d'heure, et, s'adressant au greffier :

— Me sera-t-il permis de voir un prêtre? — demanda-t-il.

— Oui, citoyen, — répondit le sombre magistrat; — seulement c'est un prêtre assermenté.

— J'en aimerais mieux un autre, — répliqua l'abbé en souriant, — mais puisque cela est impossible, veuillez prier l'ecclésiastique dont vous me parlez de venir recevoir ma confession.

Quelques instants après, un homme jeune encore, vêtu de la soutane, entra dans la prison de l'abbé.

Grégoire l'examina d'un œil scrutateur, mais sans affectation.

Le nouveau venu avait le visage plein, mais légèrement jaunâtre; ses lèvres minces, perpétuellement agitées, semblaient toujours murmurer quelque prière; un cercle de bistre entourait deux yeux profondément enfoncés dans l'orbite et qui ne se fixaient jamais avec franchise sur les interlocuteurs.

Malgré cet extérieur peu sympathique, l'abbé lui parla affectueusement.

— Vous êtes bien jeune, mon frère, pour avoir pris sur vous de rompre avec la tradition catholique de dix-sept cents ans.

— J'ai agi suivant ma conscience, — répondit le visiteur; — mais nous n'avons pas le temps de discuter. Si vous voulez vous confesser, je suis prêt à vous entendre.

— Êtes-vous sûr qu'une absolution donnée par vous sera ratifiée dans le ciel?

Le jeune prêtre ne répondit pas.

— O mon frère, — continua Grégoire, — souvenez-vous des paroles d'un homme qui va mourir: Vous vous repentirez un jour d'avoir trahi votre serment religieux; vous reconnaîtrez dans quelle erreur vous êtes tombé! Dieu vous pardonnera peut-être; je l'en prierai moi-même en montant sur cet échafaud qui me rapprochera de lui; mais que de larmes vous vous seriez épargnées!...

— Mon père, — dit le prêtre devenu subitement le pénitent, — j'ai une mère que je nourris: elle serait morte de faim ou de douleur si j'avais émigré ou si j'étais dans votre situation. Voilà pourquoi j'ai renié mes premiers principes.

— Infortuné! — s'écria le saint vieillard, en levant les bras vers le ciel! — Dieu n'abandonne point ceux qui se sacrifient pour lui. Je sais que c'est une terrible épreuve qu'il vous infligeait. Vous n'avez pas été assez fort; vous ne vous êtes pas souvenu qu'avant la famille il y a Jésus-Christ; vous ne vous êtes pas rappelé l'exemple de l'Homme-Dieu! Mais il en est temps encore; rentrez en vous-même, que je puisse remettre le soin de mon âme entre des mains pures...

Le jeune prêtre s'agenouilla devant le vieillard:

— Absolvez-moi, mon père, — dit-il en sanglottant; — au-

jourd'hui même, je me dirigerai avec ma mère vers la frontière, et j'irai me confondre avec les pèlerins qui vont chercher leur pardon à Rome.

Grégoire embrassa son collègue et lui donna une absolution provisoire.

— Merci, — lui dit-il, — vous m'avez aplani mon dernier chemin. Comme Siméon, je puis retourner au Seigneur : *Nunc dimittis servum tuum Domine*. Merci encore une fois. Veuillez, maintenant, recevoir ma confession.

Le vieillard s'agenouilla à son tour. Il fit au jeune prêtre l'aveu sincère et humilié de ses fautes ; puis, quand l'absolution fut descendue sur cette vie sainte, il se leva rayonnant de joie, comme les martyrs des premiers temps du catholicisme.

Un coup sec, frappé à la porte du cachot, fit tressaillir le jeune prêtre et interrompit le pieux entretien commencé après la confession entre les deux disciples du Christ.

L'avocat qui s'était chargé de la défense de l'abbé entra dans la prison.

— Il est encore temps, — dit-il au vieillard. — Voulez-vous prêter le serment prescrit par la Convention ?

Grégoire haussa les épaules.

— Vous me connaissez bien peu, — dit-il. Ce n'est pas à l'heure de recevoir la palme que vous viendrez me décider à la rejeter. Non ! monsieur ! Il est inutile d'insister davantage.

— Du moins, — continua le défenseur, — veuillez me permettre de dire que vous avez prêté ce serment. Je charge ma conscience de ce mensonge...

— Dans votre profession, — fit l'abbé avec une intention légèrement railleuse, — un mensonge est de peu d'importance. Pour moi, qui touche de deux côtés à la tombe, par ma condamnation et par mon grand âge, je vois plus distinctement les choses. Tremper dans un mensonge constitue un péché ; et quel que soit le jour où je doive paraître devant le juge suprême, je veux être prêt à affronter sa justice.

— Vous êtes un saint homme, — dit l'avocat confondu ; — mais vous n'êtes pas un homme prudent.

Et il se retira avec le jeune prêtre, laissant l'abbé Grégoire seul avec le bourreau qui venait d'entrer.

La hideuse toilette se fit en silence. Grégoire disait son cha-

pelet pendant que les ciseaux d'acier, précurseurs du couperet, faisaient tomber sur ses épaules des flocons de cheveux blancs.

Lorsque le bourreau eût terminé sa besogne, Grégoire le remercia.

— Quelle heure est-il? — lui demanda le saint vieillard.

— Neuf heures, répondit l'exécuteur des hautes-œuvres.

— Il me reste encore une heure alors?

— Oui, citoyen!

— Je veux en profiter pour faire mes dernières dispositions.

Le bourreau lui fit donner du papier et de l'encre.

Grégoire rédigea avec la plus grande liberté d'esprit un testament, par lequel il léguait au jeune prêtre qui l'avait confessé tout ce qu'il pouvait posséder encore, c'est-à-dire ce qui avait échappé à la confiscation.

Dans ce document suprême il renouvelait ses déclarations, affirmait de nouveau qu'il allait mourir catholique et royaliste, et pardonnait à ses bourreaux, comme le roi-martyr.

Il émettait en outre le vœu que son corps fût inhumé dans le cimetière de Vesoul, priant ses juges, pour dernière faveur, de faire placer la plus humble croix sur sa tombe.

Ces préparatifs terminés, il se recueillit jusqu'au moment où l'heure funèbre s'envola de la tour comme un oiseau lugubre et retomba sur la terre en bourdonnant dix fois.

Alors il se leva, et, s'avançant vers le bourreau :

— Je suis prêt, — dit-il.

Les portes du cachot s'ouvrirent devant lui.

Quand il en eût dépassé le seuil :

— *Cursum consummavi*, — dit-il, — *et expecto misericordiam Dei*. Ma course est consommée; j'attends la miséricorde du Seigneur et la palme qu'il a réservée à ceux qui gardent sa foi!

XII

LA MORT D'UN MONSTRE

Le cortége se mit en marche.

Il était composé de l'abbé assermenté qui soutenait les pas du vieillard, du greffier, du bourreau et d'un piquet de gendarmerie.

Il descendit les degrés du perron, et se trouva face à face avec l'estrade et la guillotine.

A la vue de la machine révolutionnaire, Grégoire fit le signe de la croix.

Un silence profond régnait dans la foule. Les troupes chargées de maintenir l'ordre éprouvaient elles-mêmes ce vague sentiment d'angoisse et de compassion qui nous saisit à l'aspect d'un de nos semblables que l'on conduit à la mort.

Le costume même du condamné qu'on n'avait pas pris soin de lui enlever, ce vénérable costume du prêtre catholique

dont on n'était pas encore déshabitué à vénérer le caractère, contribuait à imprimer à cette exécution le cachet d'une solennité religieuse.

Quand le vieillard, après avoir fait le tour de la place fut arrivé au pied de l'échafaud, il embrassa de nouveau le prêtre:

— Allez, mon frère, — lui dit-il, — allez consoler votre mère; ce spectacle n'est pas fait pour vous: rappelez-vous quelquefois dans vos prières l'innocent que l'on va tuer.

Ce fut la seule récrimination du saint homme contre la barbarie de ses juges. Il monta d'un pas ferme les degrés de la machine fatale.

Une minute après sa tête tombait.

La foule s'écoula silencieusement. Les soldats se dispersèrent dans la ville; les bourgeois rentrèrent dans leurs maisons.

Cependant, un homme grossièrement vêtu, dont les habits étaient souillés de boue humide, avait erré pendant toute cette scène de deuil au milieu des groupes qui s'éloignaient instinctivement de lui.

Il portait sur son visage hideux les traces d'un violent bouleversement intérieur. La fatigue semblait aussi l'accabler. Deux fois il s'était assis sur une borne, deux fois une force irrésistible et mystérieuse l'avait poussé vers l'estrade occupée par Jacques Ménjot et les représentants.

— Défiez-vous, — se disaient les bourgeois entre eux: — c'est un espion du commissaire.

L'étranger avait pu entendre ces paroles. Il regarda les bourgeois en haussant les épaules et il reprit sa promenade saccadée autour de l'estrade.

Lorsque Jacques Menjot en fut descendu, il voulut se mêler à son cortége; mais les soldats le repoussèrent. — Il se résigna donc à suivre de loin l'horrible magistrat.

Celui-ci se dirigea vers l'Hôtel-de-Ville et après avoir paraphé le procès-verbal, que l'on devait envoyer à la Convention, de l'exécution de l'abbé Grégoire, il regagna son hôtel.

Embusqué au coin de la rue *Vendémiaire* dont on n'a pas cru devoir encore supprimer le nom, l'obstiné promeneur aperçut le commissaire et hâta le pas pour le rejoindre.

Menjot n'était alors escorté que par deux gendarmes. Il fut possible à l'étranger de l'approcher,

— Citoyen commissaire, — dit-il d'une voix creuse.

L'ex-greffier se retourna.

— Ah! c'est toi, maître Lorchet?

— Moi-même, citoyen.

— Je rentre chez moi, viens me trouver dans une heure.

Lorchet fit au magistrat un profond salut et se rendit au cabaret de la place du Palais-de-Justice pour y attendre le moment fixé par le commissaire.

Là, il ensevelit sa tête entre ses mains rudes et se prit à réfléchir. Ses réflexions l'absorbaient de telle façon que tout le monde aurait pu croire qu'il dormait d'un profond sommeil.

Cependant, lorsque l'heure sonna, l'ex-galérien se remit vivement sur pied, jeta sur le comptoir une pièce d'argent dont il ne réclama pas la monnaie et se rendit à la salle d'audience du commissaire.

Celui-ci arriva bientôt.

Ses grosses joues étaient rouges comme vermillon. La désinvolture de son costume indiquait que le spectacle du matin n'avait pu lui enlever ni l'appétit ni le désir de le satisfaire.

— Eh bien! — dit-il à Lorchet. — Ta mission a-t-elle réussi?

— Non!

— Comment non? Où est la citoyenne d'Apremont?

— Elle est morte.

Le commissaire crut que Lorchet était devenu fou. Plus il examinait le visage de l'ex-galérien, plus il s'ancrait dans cette idée. Nous avons dit que la figure du géant était toute bouleversée.

— Comment, morte?... — s'écria Jacques Menjot.

— Morte, je le répète, citoyen. C'est Baptiste qui l'a tuée d'un coup de pistolet.

— Et où est-il ce satané guichetier?

— Mort aussi.

— Baptiste?

— Oui! il a été assommé à coup de crosse de fusil par le garde-chasse de MM. de Saint-Brice.

Le commissaire fit un bond sur son siége.

— Tonnerre! — s'écria-t-il, — j'en aurai une indigestion Raconte-moi comment cela s'est passé.

— En arrivant près de Châtillon, nous avons été attaqués par le vieux baron, son neveu, et le garde-chasse.

— Et tu existes encore ? Alors tu as tué l'un de ces brigands ?

— Non !

— Pas un ?

— Pas un, ce sont eux, c'est le vicomte qui m'a laissé la vie quand il pouvait me tuer comme un chien.

— Lâche !

Les yeux de Lorchet eurent un éclair d'indignation.

— Je n'ai jamais été lâche, citoyen. Mais, je te l'ai déjà dit, quand on s'attaque à des êtres surnaturels on perd son temps lorsqu'on ne perd pas la vie, et le vicomte n'est pas un homme. Si tu avais vu ses yeux, citoyen...

Jacques Menjot poussa un éclat de rire faux, qui dissimulait mal toute sa haine et toute sa colère.

— Et tu viens probablement chercher le salaire de ta courageuse conduite ?

— Oui !

— Voilà un aplomb bien inqualifiable ! Je vais te payer comme tu le mérites.

Il tendit la main vers le cordon de la sonnette. Lorchet le retint en serrant sa main dans la sienne.

Le commissaire poussa un cri de douleur.

— Coquin !... — s'écria-t-il.

— Coquin, soit ! Mais n'oubliez pas que vous êtes en mon pouvoir. Si vous faites un geste, je vous assomme.

— Alors, parle, explique-toi.

— Je pourrais avoir beaucoup d'or et d'argent. J'en ai même ; mais c'est un dépôt auquel je ne toucherai point. Or, j'ai l'intention de devenir honnête homme ; pour cela, il me faut de l'argent afin de gagner la frontière. J'ai compté sur toi, citoyen, pour m'en donner.

— Et combien te faut-il ?

— Deux cents écus, — ce n'est pas trop.

Menjot respira ; mais il crut devoir faire une épouvantable grimace.

— Deux cents écus, — dit-il, — où les trouverai-je ?

— Où tu voudras mais il me les faut.

— Je ne puis les trouver tout de suite. J'ai besoin de quelques jours.

— Moi, je ne puis attendre. Du reste, si je te quittais, rien ne m'assure que tu me les donnerais plus tard...

— Ma parole !...

— Viande creuse !... Croirais-tu à la mienne ?

— Eh bien ! je vais les chercher.

— Je te suis.

Menjot conduisit Lorchet dans son cabinet. Il tira de son secrétaire deux sacs contenant chacun cent écus. L'ex-galérien les compta gravement, rendit les sacs au commissaire et enfouit les espèces dans ses poches.

— Es-tu content, maintenant ? — fit le commissaire.

— Pas encore.

— Que te faut-il de plus ?

— Parbleu ! un sauf-conduit signé de ta main et revêtu de ton cachet.

L'ex-greffier se résigna. En écrivant, sa main tremblait. Il méditait contre Lorchet de terribles projets de vengeance.

Celui-ci, accoudé sur le dossier du fauteuil, regardait le commissaire avec une expression indéfinissable. Lorsque le passeport fut dûment rédigé, il le prit, l'examina très-attentivement et le plaça dans une seconde poche.

— Est-ce tout ? demanda de nouveau le commissaire.

Lorchet se croisa les bras :

— Non ! — dit-il.

Jacques Menjot recula à l'aspect de la formidable expression qui se peignait sur la figure du géant.

— Que me voulez-vous donc ? — balbutia-t-il.

— T'étrangler, — répondit froidement Lorchet.

Un sanglot inarticulé déchira le gosier de l'infortuné commissaire. Il jeta les yeux autour de lui comme un homme qui se noie et qui cherche une branche à laquelle il puisse se raccrocher, ses genoux tremblaient ; ses dents claquaient. Il voulut parler. Un sifflement aigu sortit seul de sa bouche.

— Lequel de nous deux est le lâche, Jacques Menjot ? — fit le géant toujours calme et froid.

— Ce n'est pas sérieux ?... — put articuler Menjot.

— Rien n'est plus sérieux !

— A quoi un pareil crime vous servirait-il ?

— Me prends-tu pour un imbécile? Une fois en route, tu mettrais tes gendarmes à mes trousses et je ne tarderais pas à être repris.

— Je vous jure...

— Viande creuse, te dis-je ; mon parti est pris ; il est irrévocable ; on ne peut mieux commencer sa carrière d'honnête homme qu'en punissant un scélérat.

Un bruit de pas se fit entendre au dehors.

— Il n'y a plus de temps à perdre, — dit Lorchet.

Et il saisit le malheureux commissaire au collet.

— Grâce ! grâce ! — hurla Menjot.

— As-tu fait grâce à ce pauvre abbé qui est mort ce matin avec tant de résignation et de courage? As-tu fait grâce à ces bourgeois, à ces soldats qui ont été assassinés en ton nom? As-tu fait grâce à madame d'Apremont et à Baptiste?

Jacques Menjot râla.

— Oh! — continua Lorchet, — je serai vite absous de ce dernier crime. Du reste, j'en ai bien d'autres à me faire pardonner. Ce n'est point par les sentiments que l'on prend les gens de mon espèce.

Le commissaire ne comprit pas l'intention ironique de ces dernières paroles. Il eut une lueur d'espérance.

— Parlez! que voulez-vous? — dit-il. — Est-ce de l'or! je vous en donnerai.

Lorchet haussa les épaules.

— Mais tu prétendais tout à l'heure que tu n'avais pas deux cents écus.

Et sa main se serra comme un étau autour du cou de Jacques Menjot.

Celui-ci retrouva quelque énergie. Il parvint à s'arracher à la formidable étreinte du géant. Il courut à son secrétaire, au-dessus duquel était suspendue une paire de pistolets.

Mais Lorchet le prévint. Il lui saisit le bras avec une telle force que les os craquèrent.

Jacques Menjot poussa un hurlement épouvantable ; mais avant qu'il n'eût pu le réitérer, il tomba sur le parquet ; les deux mains de Lorchet pressées autour de son cou venaient de déterminer l'apoplexie foudroyante.

Une écume sanglante apparut sur les lèvres du commissaire; il avait cessé de vivre.

Lorchet eût la présence d'esprit de placer le cadavre de Jacques Menjot sur son siége, dans la situation d'un homme qui vient d'être frappé d'un coup de sang.

Cela fait, il courut dans la salle d'audience et agita violemment la sonnette.

L'huissier apparut.

— Envoyez chercher un médecin, — dit le géant, — le citoyen commissaire vient de se trouver mal.

En même temps, il descendit lui-même l'escalier, gagna la rue Basse et disparut.

Une demi-heure après, le médecin arriva. A la vue de Jacques Menjot assis sans vie devant son secrétaire, dans la position où l'avait laissé son meurtrier, il hocha la tête :

— Il était inutile de me faire venir, — dit-il, — cet homme est mort.

Le citoyen Gourdan entra à son tour dans le cabinet du défunt :

— De quoi est-il mort? — demanda-t-il.

— D'apoplexie foudroyante, — répondit l'homme de l'art.

— Très-bien, citoyen ; reste ici pour signer avec nous le procès-verbal de décès...

Pendant que Gourdan écrivait avec l'impassibilité la plus absolue, le médecin examina de plus près l'état du cadavre qu'il avait sous les yeux.

Il enleva le gilet et la cravate de Jacques Menjot ; mais, presque aussitôt, il remit la cravate.

— Êtes-vous prêt à signer? — fit le représentant.

Le docteur hésita un instant.

— Oui, — dit-il enfin.

Et il signa.

Mais, avant de s'en aller, il voulut assister à l'ensevelissement du commissaire. Deux hommes du peuple, choisis par le médecin lui-même, procédèrent à cette funèbre besogne. Le cadavre fut cousu dans un linceul; après quoi on le déposa sur un lit de parade.

Peu de personnes furent admises à le voir. Le docteur, après une courte absence, revint à l'hôtel et voulut veiller lui-même sur le corps.

Le lendemain, on conduisit le défunt à son dernier asile.

Dans cette circonstance, on déploya une pompe inusitée. Trois discours furent prononcés sur la tombe de l'ex-greffier. On loua ses vertus, son caractère aimable, ses talents, sa fermeté.

Gourdan lui-même, qui s'était montré si indifférent, eut, au cimetière, une larme parfaitement conformée qui tomba d'une façon toute pieuse sur la terre fraîchement remuée.

Telle est la force des choses. A deux jours d'intervalle un saint homme et un coquin venaient de passer par la porte de la mort. Un silence profond régna autour du cercueil de l'abbé Grégoire. Toutes les fleurs de la rhétorique humaine parfumèrent la tombe du citoyen Menjot.

Le peuple cependant sourit un peu de ces démonstrations hypocrites. Le médecin qui assistait aussi à l'enterrement écoutait tous ces discours d'un air ironique.

Le soir, les bourgeois qui se croyaient à tout jamais délivrés de la tyrannie de la Convention, osèrent mettre le pied dehors. Les anciens cercles se reformèrent. La façade des cafés s'illumina de nouveau.

C'est dans ces établissements que l'opinion publique se manifeste avec le plus de liberté.

Dans un café de la rue Basse, fréquenté uniquement par des bourgeois, quatre ou cinq personnes étaient réunies autour d'une table en marbre et savouraient la liqueur exotique chantée par Delille et fort appréciée par Voltaire.

Naturellement la mort subite du commissaire défrayait toutes les conversations.

— C'est singulier tout de même, — disait un gros bonhomme à face rubiconde, — il faut que je me mette au régime ; je suis prédisposé comme lui à l'apoplexie.

— Il est de fait que cette mort est bien étrange, — ajoutait un autre personnage. — C'est vraiment une punition de Dieu.

— C'est vrai, le coquin meurt juste le même jour que sa victime.

— Pauvre abbé Grégoire!

— S'il y a un paradis, il y est.

— En revanche, s'il y a un enfer, Jacques Menjot est bien sûr d'y griller pendant quelques éternités.

Un nouveau personnage apparut.

C'était le médecin. — Il s'assit à la même table que nos cinq

interlocuteurs; après avoir distribué à chacun d'eux une certaine quantité de poignées de mains.

— Sapristi! docteur, — dit le gros bonhomme, — je suis fort aise de vous voir. Que faut-il donc faire pour prévenir l'apoplexie?

— Et à quel propos me demandez-vous cela?

— Pardieu! à propos de cette mort subite qui nous occupe tous, celle du commissaire.

— Le commissaire n'est pas mort d'apoplexie, dit le médecin en baissant la voix.

Les cinq bourgeois firent un brusque haut-le-corps.

— Et de quoi donc est-il mort? Peut-être d'indigestion? on le disait fort gourmand.

Le médecin baissa la voix davantage :

— Il a été étranglé, — fit-il.

XIII

LE MOUCHOIR.

A deux lieues de Coblentz, en remontant le cours du Rhin, on voit au pied d'un monticule couronné de vignes une agglomération rurale sans importance géographique.

C'est le hameau d'Himmelberg.

Une vingtaine de maisons groupées les unes contre les autres, comme des cigognes frileuses, détachent du fond vert des arbres leurs toits jaunes et leurs murs blancs. En été, elles sont littéralement ensevelies dans un lac de verdure dont la partie orientale se baigne dans le fleuve, tandis que l'autre extrémité se prolonge à perte de vue sous les arceaux d'une forêt de sapins.

Les environs de Tours peuvent seuls donner une idée du charme agreste de ce paysage.

Un sentier coquet bordé de prunelliers et d'aubépines, co-

toie les berges du Rhin, décrit une foule de méandres capricieux, se tord comme un serpent grisâtre autour des champs de tabac et de houblon, et aboutit aux premières maisons d'Himmelberg.

Sur les flancs du monticule apparaissent trois ou quatre villas bâties par les compatriotes du prince de Metternich. Ce sont de larges édifices semblables à des habitations seigneuriales du moyen âge, mais uniformément blanchis à la chaux, avec ces tons de couleur monotone si chers aux blonds enfants de la Germanie.

Plus loin, toujours en suivant la rive du fleuve, et comme pour contraster avec ces constructions modernes, quelque burg démantelé étale sur le plateau d'une montagne ses ruines sombres, ses restes de murailles lézardées par les révolutions et le temps, drapées comme un mendiant pudique d'un manteau de mousse et de lierre, à travers lequel les couleuvres dressent par intervalles leur tête plate. La voix des siècles passés parle dans ces décombres. C'est là que les savants et les poètes ont retrouvé la vieille Allemagne avec ses chroniques, ses superstitions, ses souvenirs, ses légendes.

Himmelberg ressemble intérieurement à tous les villages de la Prusse Rhénane. Il n'a qu'une rue assez large, très-propre, garnie de rigoles pavées pour l'écoulement des eaux pluviales. Ce qui le distingue particulièrement, c'est qu'il possède une église au lieu d'un temple. La religion réformée n'a jamais pénétré que dans les communes manufacturières, elle s'arrête devant les centres purement agricoles. Pourquoi?...

Deux mois après les événements que nous avons racontés dans les premiers chapitres de cette histoire, le vieux baron de Saint-Brice, Rose d'Apremont et le garde-chasse, étaient établis dans une des villas dont nous venons de parler, et qui dominait le village.

Le personnel domestique s'était enrichi d'une grosse Allemande qu'on appelait Frédérique, qui faisait la cuisine, soignait la petite orpheline, et se chargeait des approvisionnements.

Joseph avait déposé momentanément sa carabine. Il remplissait les fonctions de concierge et de jardinier; mais parfois il s'absentait pendant quelques heures. Lorsqu'il revenait, le menu du baron était sûr de recevoir une augmentation impré-

vue qui consistait en lièvre, perdrix, bécasses, etc., selon la température ou la saison.

Le nouvel habitant ne recevait d'autres visites que celles de son propriétaire, un bon Allemand bien en ventre et bien en jarrets, lequel venait s'informer régulièrement chaque semaine de la santé du vieillard, de sa pupille et même du garde-chasse.

Ce digne homme acceptait sans se faire prier le dîner du baron; le lendemain, il lui rendait invariablement cette politesse dans sa maison d'Himmelberg. A la suite de ces repas périodiques, Joseph était obligé de remonter au château (c'est ainsi que l'on désignait la villa) chargé comme un mulet de paniers de vin du Rhin, de fruits et d'autres provisions que le généreux propriétaire offrait au baron.

Le vicomte était resté à Coblentz avec l'armée du prince de Condé dont il était aide-de-camp. Chaque fois que ses fonctions le lui permettaient, il accourait à Himmelberg, prenait en passant meinheer Brown, le propriétaire, et allait voir son oncle et sa cousine.

C'étaient alors de formidables banquets. M. Brown, qui malgré sa richesse se rappelait son ancien métier de tonnellier, mettait lui-même en perce ses plus vieilles futailles. Le vin coulait à flots, souvent le vieux baron retrouvait sa gaieté qui semblait perdue. Plus d'une fois, Joseph fut obligé de le véhiculer sur ses épaules jusqu'au château.

Un jour, M. Brown vint à la villa sans être attendu. Il paraissait tout joyeux.

— Bonjour, mon cher baron, — dit-il à M. de Saint-Brice, avec un accent que nous n'essaierons pas de qualifier; — je viens vous demander à dîner, et vous annoncer une bonne nouvelle.

— Vous êtes toujours le bienvenu, mon cher hôte.

Et appelant la cuisinière :

— Le couvert de M. Brown, — dit-il.

Pendant le repas, le propriétaire faisait au baron les signes les plus grotesques auxquels celui-ci ne comprenait absolument rien.

— Quel dommage que vous ne sachiez pas l'allemand! — se hasarda à dire enfin M. Brown.

— Et pourquoi cela?

— Je voudrais être seul avec vous pour vous l'expliquer.

Rose qui assistait au dîner se leva en faisant au Germain une petite moue de mauvaise humeur.

— Ne vous fâchez pas, mademoiselle, — fit le propriétaire; — je n'ai que quelques mots à dire à M. votre cousin.

La jeune fille sortit et alla jouer au jardin.

— Eh bien! quelle nouvelle? — demanda le baron qui avait deviné le stratagème de son hôte.

— Vous allez avoir un voisin, baron?

— Bah! Et quel homme est-ce?

— Oh! un grand seigneur; un homme de vieille maison, aimable, riche, spirituel...

— Et vous le nommez?

— Vous ne le connaissez pas; c'est un Hongrois, le comte Christian de Pern.

— Ah! et en quoi cette nouvelle peut-elle m'intéresser?

— Je ne vous ai pas tout dit. Ce gentilhomme a une fille charmante, fort bien élevée; et Rose est déjà en âge de recevoir d'autres leçons que celles d'un vieillard...

Le baron sourit, mais il tenait à ses vieilles idées.

— Bah! — dit-il, — Rose aura bientôt neuf ans; elle a le temps d'apprendre la coquetterie et les manières précieuses des petites maîtresses.

— Songez, baron, que Rose est destinée à recevoir un jour une grande fortune, si elle peut rentrer en possession des biens de sa mère. Le gouvernement actuel de la France n'a pas assez de gages d'existence pour durer longtemps. Il faut que votre pupille soit en état de se présenter dignement dans le monde. Tenez! moi qui vous parle, j'ai été obligé de commencer mon éducation à quarante ans; je ne savais absolument que manier la bisaïgue et le maillet.

— Oui, — fit M. de Saint-Brice, — vous m'avez dit que vous étiez issu du peuple; mais, à l'étranger, il n'y a pas de véritable noblesse. Je vous estime autant que j'estime le roi de Prusse.

M. Brown eut une bouffée d'orgueil et serra la main que lui présentait le baron.

— Croyez-moi donc, — continua-t-il, — il faut faire connaissance avec le comte de Pern. Je crois qu'il recevra beau-

7.

coup, ce sera pour vous une distraction, pour votre neveu un délassement, pour votre cousine une école.

— Où va donc demeurer ce M. de Pern?

— Dans la seconde de mes villas, celle qui est au-dessous du château que vous habitez.

— Est-ce qu'il y a aussi une Convention en Hongrie ?

— Non! mais le climat de ce pays est contraire à la santé de la fille du comte. Il vient passer un an ici.

— Il n'y a pas d'inconvénients à ce que nous entrions en relations... Et quand l'installation a-t-elle lieu?

— Elle est faite. — Depuis huit jours il est venu des domestiques en livrée qui ont tout organisé. On n'attend plus que la jeune fille.

— Eh bien! nous attendrons la visite du comte, nous!

Le galop d'un cheval retentit dans l'avenue qui conduisait au château. Rose se précipita dans la salle à manger.

— Voici mon cousin Hector, — s'écria-t-elle.

— Ah! tant mieux, — fit M. Brown, — il y a huit jours que nous ne l'avons vu!

C'était en effet le vicomte. Arrivé au pied du perron, il jeta la bride de son cheval aux mains de Joseph, courut embrasser son oncle et sa cousine, et serra la main de M. Brown.

— Vous arrivez à une belle heure, — lui dit le baron, — le dîner est dévoré; je ne comptais pas sur deux convives.

— Ne vous inquiétez pas, mon oncle, — répondit le vicomte, — j'ai un congé d'un mois.

— Un mois!... Quel bonheur!... — fit le tonnelier en élevant les bras vers le plafond. — J'en veux quinze jours.

— Je vous les promets.

M. Brown courut à la porte.

— Joseph, — dit-il au garde-chasse, — avez-vous le temps d'aller à Himmelberg?

Joseph venait de mettre à l'écurie le cheval du vicomte; après avoir recommandé le noble animal aux soins de Frédérique, qui cumulait aussi, il avait pris son fusil et se tenait prêt à partir.

— Oui, monsieur Brown, — dit-il, — j'y vais de ce pas.

— Eh bien, faites-moi le plaisir d'ordonner à ce fainéant de Gottlieb de préparer à dîner pour vingt personnes.

— Vingt personnes!... — fit le garde-chasse.

— Oui, nous serons peut-être cinq ou six, mais quand il y a pour vingt, il y a bien pour cinq, ou que le diable m'emporte !...

M. Brown ne se livrait à ce genre de blasphême que dans les moments d'émotion. Or, en ce moment, il était ému de joie.

Il rentra dans la salle à manger.

— Expliquez-moi donc, monsieur Hector, ce qui vous a valu ce congé miraculeux ? Le prince de Condé n'aime cependant pas beaucoup à se priver de ses meilleurs serviteurs.

— L'armée républicaine a reçu l'ordre de ne se tenir prête à marcher qu'au retour du printemps. Les hostilités ne commenceront qu'à cette époque.

— Et comment se porte monseigneur ? — demanda le baron.

— Comme son aïeul à Rocroy. C'est une race de héros ; et il n'y a pas de héros sans la santé.

— Dieu soit béni ! car si j'en crois certains bruits, l'armée éprouve chaque jour des pertes regrettables.

— Hélas ! mon oncle, ce n'est point le fer ni la maladie qui tuent ces hommes ! ils portent la mort en eux-mêmes.

— Je ne comprends pas.

— Je m'explique. Ils s'ennuient de leur inaction ; pour se distraire, ils jouent un jeu d'enfer, le pharaon...

— Le pharaon, on jouait déjà ce jeu-là, je crois, du temps des Hébreux...

Hector sourit de cette nouvelle bévue de son oncle.

— Non, — dit-il, — c'est un jeu moderne auquel on a donné un nom ancien. On le joue avec un jeu de cartes entier, en admettant un certain nombre de *pontes*, plus un banquier. Chacun met son enjeu sur une des cinquante-deux cartes. Le banquier en tire deux, d'un jeu pareil, une pour lui, à droite ; l'autre à gauche pour les joueurs ; celle-ci se nomme la *carte anglaise*. Il gagne tout l'argent placé sur la carte de droite et double l'argent placé sur la carte de gauche ; s'il amène deux cartes pareilles, il gagne la moitié des mises faites sur la carte arrivée au *doublet ;* s'il amène pour les joueurs la dernière carte du jeu, il est dispensé de doubler les mises placées sur cette carte...

— Tudieu ! mon neveu, il paraît que vous êtes un académiste !

— J'ai perdu dix pistoles à ce jeu, et je ne joue plus,

— Ceci, c'est de l'avarice, j'en perdais deux cents à la cour de Louis XV presque toutes les semaines, et cependant je n'avais pas la passion du jeu ; du reste, quand le roi gagnait, et il gagnait toujours, on nous rendait notre argent. Mais en quoi le pharaon peut-il influer sur la santé de ces honnêtes gentilshommes ?

— Quand ils ont tout perdu, ils se brûlent la cervelle. Cette monomanie du suicide fait les plus épouvantables ravages.

— Oh ! les Français !... — s'écria monsieur Brown, — voilà bien leur caractère !

— J'espère, mon neveu, que si vous perdiez vous ne vous porteriez pas à une semblable extrémité.

— Je vous dis que je ne joue pas ; d'ailleurs si j'étais las de la vie je trouverais bien le moyen de me faire tuer en duel.

— Je vous y engagerais, mon neveu, c'est moins déshonorant.

Pendant cette conversation, Rose, qui se tenait sur les genoux de son cousin, poussa un léger cri :

— Qu'est-ce que tu as donc à la main gauche ? — demanda-t-elle à Hector.

Celui-ci devint très-rouge.

— Ce n'est rien, — dit-il, — je me suis foulé le poignet en montant à cheval.

— Voyons, — fit l'ex-tonnelier, — je suis expert dans ces sortes de blessures ; je tiens à ce que vous soyez guéri pour que nous nous amusions convenablement ce mois-ci.

Hector enleva, avec une répugnance visible, le linge qui enveloppait son poignet. C'était un mouchoir brodé aux initiales E. P., surmontées d'une couronne de comte.

— Diable, — reprit l'obstiné M. Brown, — la personne qui vous a pansé n'est point une garde malade. Voilà un mouchoir bien élégant.

Hector rougit de nouveau, mais le mensonge lui répugnait. Pour faire cesser les questions qu'on aurait pu lui adresser, il crut devoir dire la vérité.

— Voici le fait. En sortant de Coblentz, mon cheval a épouvanté un quadrupède de son espèce qui traînait une voiture dans laquelle se trouvait une dame...

— Ah ! ah ! — fit l'ex-tonnelier, — nous y voilà !...

— Une dame... très-respectable. Ce quadrupède prit le mors

aux dents et emporta vers les berges du Rhin, qui sont hautes à cet endroit, le véhicule et les personnes qu'il contenait. Le conducteur ne put retenir son cheval; je lançai le mien au galop, et c'est en arrêtant l'animal emporté que je me suis foulé le poignet.

Le récit du vicomte était à peu près exact. Seulement il avait oublié de dire que cette dame respectable était une jeune fille de dix-huit ans, fort jolie, fort gracieuse, et qu'il n'y avait de respectable dans ce véhicule (si le mot est pris comme synonyme d'âgée), qu'une gouvernante qui touchait à la soixantaine.

Le tuteur se contenta de cette histoire, mais l'ex-tonnelier secoua la tête et se mit à bander de nouveau le bras du jeune homme avec une dextérité qui indiquait une certaine habitude.

Un des domestiques de M. Brown se présenta en ce moment au château.

— Monsieur, — dit-il en allemand à son maître, — mademoiselle de Pern est arrivée.

Hector tressaillit. Il avait appris l'allemand chez les jésuites de Besançon.

M. Brown crut devoir expliquer cette phrase au baron et à son neveu.

— C'est la fille du comte hongrois dont je vous ai parlé, monsieur le baron, — dit-il. — Dans quelques jours, le comte se présentera ici sûrement. Je lui ai déjà parlé de vous.

Et se tournant vers le jeune homme, il lui répéta à voix basse ce qu'il avait déjà dit à l'oncle.

— Maintenant, — ajouta-t-il, — s'il vous plaît de descendre chez moi, je suis à vos ordres. Je vous ai fait préparer à dîner, monsieur Hector.

Et le gros homme se mit en marche comme s'il eût été sûr d'être suivi. C'était déjà une habitude. Aussi le baron prit-il sa canne à pomme d'or, et, appuyé sur le bras de son neveu, il descendit les marches du perron.

Frédérique fut chargée de la petite Rose, dont la toilette n'était pas terminée. Rose ne sortait qu'après ses cousins, parce que la bonne avait, entre autres fonctions, celle de fer-

mer les portes et les fenêtres, chaque fois que les maîtres s'absentaient.

Chemin faisant, le baron se fit rendre compte par son neveu des événements politiques.

Le sentiment patriotique, que les esprits forts de notre temps raillent avec tant d'esprit et affublent de sobriquets si ingénieux, n'était point encore éteint dans le cœur de ces proscrits. Quoiqu'on eût dit, les émigrés ne cessèrent jamais d'être Français, ni de regretter la France.

Si la révolution, au lieu de bannir les nobles ou de les jeter chaque jour en pâture à l'échafaud, eût amnistié ceux qui n'étaient coupables que d'avoir de glorieux ancêtres, et eût fait appel aux descendants des Croisés, pas un ne fût resté sourd.

La noblesse a versé pendant quatorze cents ans son sang dans toutes nos batailles. Dans les périls communs, les grands feudataires de la couronne s'unissaient au roi qu'ils détestaient. Ils se seraient unis au peuple qu'ils dédaignaient à tort, mais pour lequel ils n'avaient eu que de la bienveillance.

Ce sentiment était si fort, que lorsque les soldats républicains gagnaient une bataille, c'était une véritable fête au camp des émigrés.

— A la bonne heure, — disait le comte de Clermont, — le peuple français fait voir qu'il vaut encore mieux que la noblesse étrangère.

C'est ce qui fait que les princes prussiens accusaient eux-mêmes les émigrés d'un intolérable orgueil.

Aussi, lorsque Napoléon eut rouvert aux anciennes familles les portes de la patrie, la vieille noblesse, celle qui n'avait point conservé les préjugés idolâtres de la légitimité d'alors, se rallia-t-elle à la gloire du général corse, et paya-t-elle du plus pur de son sang son admission dans les rangs de l'armée populaire.

Un Latour d'Auvergne fut le premier grenadier de l'Empire.

Le baron de Saint-Brice écoutait donc avec la plus grande attention les récits de son neveu.

Pendant ce temps on arriva au pied du monticule.

M. Brown prit le bras du baron.

— Voyez-vous, — dit-il en désignant la seconde villa que

l'on découvrait entièrement, — M. de Pern est en train de montrer à sa fille sa nouvelle habitation.

Le vieillard et le jeune homme jetèrent en même temps les yeux dans la direction de la maison de campagne.

Au sommet d'un escalier en pierre, adossé contre la muraille faisant face au jardin, un homme d'un certain âge tenait par la main une jeune femme très-pâle et vêtue de blanc.

Hector mit la main sur ses yeux comme un homme qui craint d'être ébloui.

XIV

AMOUR.

Les deux premières semaines du séjour d'Hector à Himmelberg ne furent marqués par aucun incident notable. Bien que sa blessure fût complètement guérie, il ne réalisait point les prévisions de gaieté que l'imagination joviale de M. Brown s'était plu à imaginer.

Celui-ci n'avait pu trouver moyen de griser qu'une seule fois le baron de Saint-Brice, que la présence de son neveu rendait très-réservé. Il s'étonnait du peu de succès de ses avances. Aussi se mettait-il à l'affût de toutes les nouvelles qui pouvaient faire plaisir à ses hôtes. Il se rendait chaque semaine à Coblentz, et rapportait des livres et des journaux français; mais ces distractions intellectuelles étaient bientôt écartées.

Une sombre mélancolie pâlissait le visage du vicomte. Il se

levait avec l'aurore, et, sous prétexte de chasser, il passait des journées entières à errer dans les bois et dans la campagne que trois dégels successifs avaient rendus presque inabordables.

Il rapportait rarement du gibier; mais personne n'osait l'interroger; M. Brown lui-même se sentait moins familier avec le jeune homme qu'il ne l'était avec le baron.

Cependant la santé d'Hector dépérissait. C'était une décomposition lente comme celle d'un aigle mis dans une cage, ou d'un homme à qui l'on retrancherait chaque jour, graduellement, une partie de l'air respirable.

Dans ses tournées, Joseph l'avait rencontré plusieurs fois, non loin de la villa du comte de Pern, assis sur un tronc d'arbre, les yeux fixés sur le jardin des Hongrois, avec une persistance singulière.

Le digne garde-chasse avait cru devoir garder le secret sur ces rencontres. Au château de Vallerois, il s'était habitué à voir des conspirateurs; aussi les mystérieuses allures de son jeune maître ne l'étonnaient pas. Il supposait que les abords de la seconde villa étaient un rendez-vous d'émigrés qui venaient, loin des bruits du camp, s'entretenir des destinées de la France.

Ce qui rendait cette supposition plus vraisemblable, c'est qu'il avait aperçu plusieurs fois Hector longer le mur du jardin, comme s'il eût craint d'être surpris, et disparaître brusquement à l'un des angles.

Cependant il se demandait parfois comment il se faisait qu'Hector se montrât toujours seul; et il penchait fort à croire que ses compagnons avaient, comme les corps glorieux, le don de l'invisibilité.

Le lecteur a déjà deviné que ce n'étaient pas les préoccupations politiques qui obsédaient ainsi l'âme du vicomte. Coblentz n'existait plus pour lui. Il oubliait le prince de Condé, la noblesse, le peuple, la Convention. Ce qui le conduisait ainsi près de la villa, c'était le souvenir de cette pâle fille qu'il avait entrevue deux fois aux bords du Rhin et sur l'escalier du jardin.

Son cœur fermé jusque-là s'était ouvert tout à coup. Il aimait avec toute la force d'un premier amour, toute la fougue de sa nature puissante et nerveuse. Et c'était un sentiment bizarre qu'il ne pouvait analyser, que cet amour éclos ainsi

aux pâles lueurs d'un jour d'hiver sous le ciel de l'exil. C'était à la fois de l'adoration et de la crainte. Il lui semblait que cette jeune fille n'avait rien de matériel; qu'une force occulte le poussait vers elle, comme ces mains étranges qui dans les rêves nous poussent aux abîmes. On veut se roidir, les genoux tremblent et cèdent. On veut crier; un poids vous oppresse la poitrine; un carcan de fer vous meurtrit le cou.

Si nous pouvons nous exprimer ainsi, l'amour d'Hector pour cette étrangère était du cauchemar. Il n'avait rien de commun avec les amours ordinaires qu'un désir immense, indéfini; mais ce désir lui-même avait plusieurs faces. Chaque jour il se modifiait. Hier, Hector aurait voulu avoir des ailes pour voltiger autour de celle qu'il aimait; ce matin, il se proposait de venir se tuer à ses pieds pour un baiser sur sa main.

Parfois la raison reprenait le dessus. Il s'approchait de la porte d'un air délibéré; mais là, un frisson le saisissait; il courait comme un fou se blottir derrière le mur, entre les branches basses de deux sapins qui ombrageaient un petit pavillon d'été.

C'est là que Joseph le perdait de vue.

Hector y restait pendant des heures entières, insensible à l'humidité, au froid, aux morsures de la bise; il réfléchissait à tout et à rien. Le moindre bruit le faisait tressaillir. Un caillou se déplaçait-il, il croyait que c'était sous le pied de sa bien-aimée. Il regardait comme s'il allait la voir; son cœur battait; elle n'apparaissait point.

— Allons, je suis fou! — disait-il.

Mais cinq minutes après, le même bruit ou un bruit analogue se faisait-il entendre, il levait de nouveau la tête et appuyait sa main sur son cœur.

Toutes ses courses jusqu'alors étaient restées infructueuses. Il n'avait pu revoir une seule fois l'ombre de cette robe blanche, dont la couleur contrastait d'une façon si vive avec la nuance sombre des vêtements d'hiver.

Malgré les promesses de M. Brown, le comte de Pern n'avait fait encore aucune visite à ses voisins. Le propriétaire s'était un jour présenté chez lui; une vieille domestique lui avait répondu que M. de Pern veillait au chevet de sa fille dont la santé était fort inquiétante. Force avait été au digne homme de se contenter de cela.

Un jour cependant, comme Hector était à son poste, une certaine animation dans la villa attira son attention. Il entendit le hennissement de deux chevaux qu'on atteiait, puis le grincement des portières, puis le bruit des roues qui faisaient crier le sable.

Une voiture sortit de la cour et se dirigea vers le village.

Hector hésita un instant. Le véhicule descendait la pente du monticule quand il se décida à le suivre. Comme un voleur qui fait bonne contenance pour ne pas se faire remarquer, il mit son fusil sous son bras et, sifflottant un air de chasse, il gagna la route, se proposant d'aller voir M. Brown.

Mais, arrivé à l'entrée du village, il s'arrêta. Son hésitation timide le reprit. Il crut que sa visite coïncidant avec celle du comte de Pern semblerait avoir été préméditée, car il jugeait avec bon sens que M. de Pern se rendait chez le propriétaire.

Néanmoins, sa décision était prise; il rougit de sa faiblesse et se remit en marche, à pas lents, comme pour ménager une transaction entre l'évident désir qu'il avait de voir le comte et la timidité orgueilleuse qui le retenait.

Quand il fut devant la porte de l'ex-tonnelier, il eût une sorte de défaillance; la voiture était là sous la garde d'un cocher gigantesque, dont la face carrée et blême indiquait suffisamment l'origine hongroise.

Il recula instinctivement. Mais une voix joyeuse, suivie d'un petit cri de femme effarouchée, lui fit tourner la tête du côté de la maison.

— Eh! eh! monsieur Hector!...

Le jeune homme reconnut M. Brown, lequel était penché à la fenêtre de son salon dans l'attitude d'une cariatide monstrueuse. A cette invitation directe, il entra.

Le salon était une large chambre carrée, meublée avec une simplicité toute plébéienne, mais arrangé avec un certain goût. Les tentures, les fauteuils, le canapé étaient de même étoffe. Au milieu du plafond s'épanouissait une rosace sculptée au centre de laquelle était suspendu un lustre de prix. Un guéridon à pieds de tigre, recouvert d'un tapis de soie, se dressait à l'un des angles et était chargé de vases originaux empruntés aux excentricités les plus curieuses de l'art allemand.

M. de Pern et sa fille se trouvaient dans ce salon.

La figure du comte portait l'empreinte de longs jours de fa-

tigue et de deuil. Des rides profondes la sillonnaient en tous sens. Une cicatrice rougeâtre, partant de la bouche et se prolongeant jusqu'à l'oreille droite, donnait à cette physionomie naturellement sévère un caractère de rudesse sauvage. La douceur de deux yeux d'un bleu pâle tempérait un peu cette rigidité d'aspect; mais la première impression que l'on éprouvait en apercevant le comte ne lui était pas favorable. Si nous pouvons nous servir d'une locution employée aujourd'hui, il sentait son exotisme. C'était le Madgyar guerrier du temps de Corvin, ou le Hun réussi.

Mademoiselle Élisabeth de Pern n'avait aucun trait de son père, si ce n'est ce parfum d'exotisme répandu sur toute sa personne. Elle était grande, svelte, avec les épaules et les hanches bien développées. Son visage extrêmement pâle indiquait une nature frêle, tandis que ses bras ronds, dessinés en vigueur par une redingote demi-collante garnie de brandebourgs en soie noire, démentaient heureusement la promesse de son visage.

Mais c'était surtout ce visage que l'on remarquait. Les faiseurs de mélodrames souterrains auraient trouvé dans ces traits fins, purs, mais glacés en apparence, un caractère fatal. Le sang paraissait ne pas courir sous l'épiderme. Il semblait qu'elle n'avait pas de veines, mais seulement des muscles. Ce masque de marbre s'illuminait au feu de deux yeux étranges, d'une couleur et d'un éclat fauves, garnis de cils extrêmement longs et surmontés de deux sourcils d'un blond foncé, dessinés avec une rectitude géométrique.

Le front était large, intelligent : une couronne de cheveux très-épais et d'une teinte sombre surmontait cette tête royale, à laquelle il ne manquait qu'un peu moins de ressemblance avec celle d'une statue pour être un chef-d'œuvre.

Hector s'avança dans le salon, après avoir déposé son fusil entre les mains d'un domestique. Il était aussi pâle que la jeune fille, mais l'émotion donnait à ses yeux un éclat prodigieux.

Ce regard chercha tout d'abord celui d'Élisabeth, qui se leva sans affectation et prit par la main le vicomte abasourdi.

— Nous sommes déjà de vieilles connaissances, — dit-elle d'une voix timbrée comme une clochette d'or. — Veuillez me

permettre, monsieur, de vous présenter à mon père et recevoir mes remerciements...

— Mon père, — continua-t-elle en s'adressant au comte, — monsieur est le jeune homme qui m'a sauvé la vie, il y a quinze jours.

M. Brown compléta la présentation :

— M. le vicomte de Saint-Brice, — dit-il, — aide-de-camp du prince de Condé ; un gentilhomme, monsieur le comte, qui aurait sauvé le roi de France, si quelqu'un eût pu le sauver.

Le comte serra affectueusement la main d'Hector.

— Recevez aussi, monsieur, — lui dit-il en pur français, — mes félicitations et mes remerciements. M. Brown m'a souvent parlé de vous. N'eussent été la maladie de ma fille et mon indisposition personnelle, je serais allé déjà faire une visite au château. Du reste, je me propose d'y monter en sortant d'ici, avec M. Brown. Si vous voulez bien accepter une place dans ma voiture, nous ferons le voyage ensemble.

Hector ne savait quelle contenance tenir. Il ne répondait que par des signes de tête et des monosyllabes entrecoupés.

M. Brown le tira d'embarras :

— Notre cher vicomte est souffrant aussi depuis quinze jours, — dit-il. — Il a la fièvre ; voyez comme il est pâle !

— C'est vrai, — fit le jeune homme, — j'ai souffert beaucoup; mais aujourd'hui je vais mieux et j'espère pouvoir reprendre d'ici à quelques jours mon train de vie ordinaire.

Élisabeth prit la parole :

— Si ce train de vie, monsieur le vicomte, ne vous éloigne pas trop de votre habitation, nous osons supposer que vous ne passerez pas devant notre porte sans vous souvenir qu'à la villa vous serez le bienvenu...

Hector s'inclina :

— Ce sera pour moi, mademoiselle, un honneur et un bonheur !

Ces préliminaires terminés, la conversation se généralisa. On parla de la pluie, du beau temps, des avantages et des inconvénients de la campagne, des espérances des émigrés, etc...

Le comte, qui paraissait parfaitement au courant des choses politiques, demanda au jeune homme s'il espérait une restauration prochaine.

C'était rouvrir les plaies du Français et les faire saigner auprès des blessures de l'homme.

— Dieu tient nos destinées entre ses mains, — répondit-il d'un ton triste, — mais s'il nous est permis d'exprimer quelques-unes de nos prévisions, nous ne croyons pas que les baïonnettes de l'étranger puissent de sitôt nous escorter jusqu'à Paris. La France est plus forte que l'Europe. Sous Louis XV, elle a poussé très loin ses conquêtes; sous la République elle les poussera plus loin encore, voilà mon avis.

Le comte de Pern sourit.

— Toujours l'orgueil national! — dit-il. Du reste cela est bien. Jusqu'à l'âge où je suis, j'ai toujours pensé que les Hongrois étaient les premiers soldats du monde.

— Et maintenant?...

— Je crois que les Français les valent.

Hector salua le comte au nom de la patrie absente.

Puis la conversation changea de nouveau son cours. Mademoiselle de Pern annonça que, pendant le reste de l'hiver, son père qui avait besoin de distractions pour lui et pour elle, recevrait deux fois par semaine. Elle pria Hector d'amener avec lui, à ces réunions, le plus d'amis qu'il pourrait, et de vouloir bien être l'ordonnateur de ces petites fêtes.

Hector promit tout avec un plaisir inexprimable. Lorsqu'il monta en voiture, l'esprit et la santé lui étaient revenus avec la bonne humeur. Il enchanta le Hongrois qui, malgré son extérieur grave, était grand appréciateur de saillies. Élisabeth, de son côté, souriait avec abandon, découvrant à chacun de ses sourires une double rangée de dents éblouissantes.

M. Brown était aux anges.

Il élabora immédiatement un projet pour le lendemain.

— Palsambleu! — s'écriait-il, en reproduisant le juron habituel de son ami le baron de Saint-Brice, — je vous retrouve enfin, mon cher vicomte. Voyez-vous, il n'y a rien de pareil à la vue d'une jolie fille pour guérir les jolis garçons.

Hector rougit beaucoup et jeta un regard à la dérobée sur Élisabeth qui rougissait aussi.

— C'est pourquoi, — continua l'ex-tonnelier, — nous allons célébrer votre guérison. Demain, grande chasse au sanglier! En serez-vous, monsieur le comte?

— Avec le plus grand plaisir ; j'ai du reste, des équipages de chasse.

— Et vous, mademoiselle Élisabeth? — ajouta le bonhomme qui se familiarisait fort vite avec ses locataires.

— Moi aussi, — répondit la jeune fille avec une sorte de fierté, — je me sens beaucoup mieux, et mon père vous dira que je franchis une barrière aussi bien que n'importe quel cavalier.

— C'est vrai, — fit le comte.

— Quant à moi, — reprit M. Brown, — je ne ferai pas assaut d'équitation avec vous, mademoiselle! Lorsqu'on est bâti comme moi, on préfère la voiture au cheval.

Et le gros homme frappa sur sa poitrine, qui résonna comme un de ses tonneaux.

Quand on arriva au château, la connaissance était amplement faite. Hector aurait été d'une gaieté folle s'il n'eut pas remarqué que par intervalle Élisabeth tressaillait et le regardait tristement.

Il s'aperçut aussi que les yeux du comte ne se reposaient jamais sur son enfant. Ces deux particularités, insignifiantes en apparence, ne laissaient pas que de causer au jeune homme un serrement de cœur qu'il étouffait bien vite, mais qui revenait fréquemment.

Il était assis auprès de la jeune fille. Une fois, sa main toucha la sienne ; ce fut au tour d'Hector de tressaillir. Cette main, plus blanche que le marbre, était aussi froide que lui.

Cependant, il mit cette froideur sur le compte de la température ou de l'état de la convalescente, et il ne s'en inquiéta pas. Lorsqu'il se trouva sur le perron, il n'hésita même pas à prendre cette main pour aider la jeune fille à sortir de la voiture.

Le baron reçut M. et mademoiselle de Pern avec cette politesse un peu cérémonieuse des gens de cour, politesse qui d'ailleurs n'exclut pas la cordialité de l'accueil.

Le comte, qui semblait familiarisé avec cette étiquette aristocratique, se conduisit de la même façon, à la grande satisfaction de M. de Saint-Brice. Celui-ci, voyant qu'il avait affaire à un homme parfaitement élevé, plein de distinction, négligea la contrainte que lui imposait la raideur de son rôle.

— Soyez le bienvenu, monsieur, — lui dit-il ; — soyez aussi

la bienvenue, mademoiselle. Nous sommes de pauvres exilés à qui l'on a tout ravi; mais on ne nous a pas enlevé le droit de nous croire gentilshommes et d'agir comme tels. Veuillez donc oublier que nos malheurs nous ont rendus d'un abord un peu âpre, et vous considérer ici comme dans votre propre maison.

M. de Pern, ému de ces paroles solennelles à force d'être simples, tendit la main au baron.

— Chacun a ses malheurs, — dit-il. — Les plus terribles sont encore-là!

Et il appuya sa main sur son cœur, tandis qu'Elisabeth regardait son père avec une douleur naïve.

Cependant la conversation ne suivit pas longtemps cette pente lugubre. M. Brown, qui était le boute-en-train de toutes les parties de plaisir, — répéta au baron l'invitation qu'il avait adressée à M. de Pern et à sa fille.

— Nous dînerons au rond-point de la forêt, — ajouta le digne homme, — dans ma maison de chasse. Ce soir toutes les provisions y seront transportées, et mon cuisinier partira dès le matin.

— J'accepte, — dit le baron, — mais à une condition...

— Laquelle?

— C'est que vous promettez de ne pas me griser.

— Je vous le jure!...

Tous les membres de cette petite réunion rirent aux éclats de la gravité avec laquelle M. Brown fit ce serment. Seule, la petite Rose se taisait, faisant la moue dans un coin.

Mais si sa voix était muette, ses yeux n'étaient point fermés. Elle examinait avec une persistance extraordinaire la jeune Hongroise. Ses regards ne pouvaient se détacher du visage de l'étrangère. On eût dit que cette figure glacée produisait sur la petite fille l'effet d'une tête de Méduse.

Élisabeth la remarqua, et la prenant dans ses bras :

— La charmante enfant! — dit-elle.

— Oh! — fit Rose en s'échappant et les yeux toujours fixés sur mademoiselle de Pern, — vous êtes bien plus belle que moi, madame, et mon cousin vous aimera beaucoup.

Pour la troisième fois, une rougeur éclatante envahit le visage d'Hector.

— Palsambleu! — dit le baron, à qui le mot de *cousin* pouvait s'appliquer aussi; — certainement nous aimerons bien

mademoiselle, car elle doit être aussi bonne qu'elle est belle.

— Ce n'est pas de vous que je parle, — ajouta l'obstinée petite fille ; — c'est de mon cousin Hector.

— Hector, — reprit le baron, — pense comme moi à cet égard.

— Certainement, — fit le vicomte, qui aurait voulu être en ce moment bien loin du château.

Pas un muscle n'avait remué sur le visage de l'étrangère à cette brusque incartade de Rose ; seulement elle baissa les yeux, et sa pâleur augmenta encore.

Quant à M. de Pern, il paraissait ne s'être aperçu ni de la rougeur d'Hector, ni de la pâleur de sa fille.

On ne se sépara que fort tard, en promettant de se revoir le lendemain. En quittant le vicomte, M. Brown lui fit un geste de pédagogue qui corrige son élève.

— Cette respectable dame, — lui dit-il, — n'est déjà pas si... respectable !...

XV

Pierre Dubuisson.

Les jours se passaient. Le congé d'Hector touchait à sa fin. Plus ce terme approchait, plus le jeune homme sentait qu'il allait se faire autour de lui un vide immense.

Coblentz n'était pas loin d'Himmelberg ; mais quelle que fût la distance, elle lui paraissait trop longue.

Son amour avait fait des progrès. Admis presque dans l'intimité de la jeune fille, il n'avait pas tardé à reconnaître que, sous son apparence froide, elle cachait un cœur ardent, comme ces pyramides de neige qui réchauffaient dans nos guerres le corps de nos soldats blessés.

Il lui semblait aussi que cet amour, timide et discret comme tous les amours véritables, n'était pas indifférent à la belle étrangère. Parfois, au récit des malheurs qui avaient frappé sa famille, il voyait une larme poindre dans l'œil bleu d'Élisa-

beth ; mais il n'abusait point de ces marques de sensibilité, et jamais le moindre mot d'amour ne s'était échappé de ses lèvres.

Un nouvel hôte vivait alors dans la maison du baron. C'était un vieux capitaine républicain tombé naguère dans une embuscade d'émigrés, et qui avait été fait prisonnier par eux après des prodiges de valeur.

Ce capitaine avait été envoyé par la Convention pour révolutionner quelques villes suisses ; mais il s'était laissé surprendre à Neuf-Brisach, au passage du Rhin.

Il se nommait Pierre Dubuisson. Son éducation était peu soignée ; mais il avait trouvé grâce devant le baron, à cause de sa franchise et de la fermeté de ses convictions. Au bout de peu de jours, il était devenu l'ami d'Hector à qui le prince de Condé avait confié sa garde.

Dubuisson chassait avec fureur. Comme il tirait fort bien, le comte de Pern, sur la recommandation du vicomte, l'invitait à toutes ses chasses; il finit par l'inviter à toutes ses soirées.

Un matin, la veille du départ d'Hector pour le camp, Dubuisson alla frapper à sa porte.

— Bonjour, vicomte, — lui dit-il.

Et il s'assit sans façon sur un fauteuil auprès du lit du jeune homme.

Celui-ci, qui ne s'attendait point à une pareille visite, regarda son prisonnier avec étonnement.

— C'est demain que vous rentrez à Coblentz ? — ajouta Dubuisson.

— Oui ! — répondit Hector.

Le vieux soldat parut réfléchir pendant quelques instants, et levant sur le vicomte ses yeux fixes et brillants :

— Que prétendez-vous faire au milieu de toute cette *séquelle ?* — dit-il.

Hector eut un mouvement de colère.

— Qu'appelez-vous séquelle ? — demanda-t-il.

— Les émigrés, — fit simplement le capitaine.

— Diable ! mais vous oubliez que j'en fais partie.

— Je n'oublie rien ; seulement j'établis une distinction. Que l'on quitte son pays quand on y est persécuté, très-bien ; mais que l'on combatte contre lui, je dis que c'est une trahison et une lâcheté.

— Monsieur !...

— Expliquons-nous. Une poignée de coquins qui dirigent le gouvernement vous expulsent du territoire ; à qui devez-vous en vouloir ? Est-ce aux innocents, aux gens qui n'ont point trempé dans tous ces massacres ?

— Évidemment non !

— Alors pourquoi porter les armes contre nous, tandis que les étrangers nous pressent de tous côtés. Quelle différence y a-t-il entre eux et vous ? Est-ce que vous avez emporté la France sous votre soulier ? Elle est toujours de l'autre côté du Rhin ; de ce côté-ci, il y a des proscrits, honorables tant qu'ils conservent la neutralité dans nos guerres ; déshonorés quand ils servent contre leur pays. Le prince de Condé a renié ses aïeux, du moins il n'a pas encore eu, comme le général de Louis XIV, le remords de sa trahison ! Et je ne comprends pas que le vicomte de Saint-Brice, que j'estime pour sa loyauté et son courage, ait accepté des fonctions auprès de ce prince dont toute les qualités sont obscurcies en ce moment par la félonie.

Le capitaine s'était levé, et sa voix avait une intonation solennelle.

— Le jour, — continua-t-il, — où tous les Français unis marcheront sur Paris pour abattre la Convention, ce jour-là j'aurai le fusil sur le dos, et gare aux hommes de sang !... Mais, mille tonnerres du diable ! quand c'est la frontière que l'on cherche à entamer, quand c'est l'intégralité de notre territoire que l'on envahit, autre histoire !... Il ne s'agit plus d'une vingtaine de sacripants dignes des galères, mais de la France entière, mais de notre antique honneur, de notre nationalité ; et je tiens pour un lâche scélérat le Français qui se joint à nos ennemis !...

La figure d'Hector était bouleversée.

Le capitaine s'approcha de lui.

— Vous êtes jeune, — reprit-il ; — ne ternissez pas votre réputation. Dans le cas où vous ne voudriez pas suivre l'avis un peu brutal que je vous ai donné, vous ne sortirez d'ici que quand je serai mort. Nous changeons de rôle aujourd'hui. Vous avez une épée, j'ai la mienne, et je suis à votre disposition,

Sur ce, Dubuisson sortit majestueusement de la chambre d'Hector.

Un tumulte de sentiments confus s'agitait dans l'âme du jeune homme. La violence de son caractère fit d'abord explosion. Elle l'empêcha pour un instant de faire la moindre réflexion. Il sauta en bas de son lit, passa ses vêtements à la hâte, et plaçant son épée sous son bras il s'apprêta à descendre.

Mais son sang se calma. La démarche du capitaine lui apparut sous un autre point de vue. Il resta dans sa chambre, et, la tête dans les mains, il s'abandonna à de graves méditations.

Jusqu'alors sa conduite lui avait paru toute naturelle. Le roi, pour lui, c'était la patrie. Les rudes paroles de Dubuisson firent chanceler l'idole. Pour la première fois il songea que le pays doit être placé avant le monarque, comme Dieu avant le pays.

Mais il ne savait quel parti prendre. Il remuait en vain dans son cerveau un millier d'idées contradictoires; pas une ne lui semblait réalisable.

A l'heure du déjeuner, il se rendit comme d'habitude dans la salle à manger. Le baron de Saint-Brice était seul.

— Vous plaît-il de causer un instant, mon oncle? — lui demanda-t-il.

— Volontiers, — répondit le vieillard.

— Il m'est venu quelques scrupules au sujet de ma position actuelle. Je crois avoir accepté un peu à la légère les fonctions dont M. de Condé a bien voulu me charger.

— Et de quelle nature sont vos scrupules?

— De la nature la plus délicate. Nous servons d'auxiliaires aux étrangers, à ceux qui ont déclaré la guerre à la France. Si un combat a lieu entre nous et les républicains, je crains que ce ne soit une lutte fratricide.

— Comment, mon neveu, prétendez-vous que nous soyons du même sang que ces bandits en carmagnole, qui ont assassiné le roi?

— Ils sont Français.

— Nous aussi, je suppose; mais je n'aurais pas le moindre scrupule à tuer bel et bien le premier venu d'entre eux.

— Pourtant, mon oncle, les soldats sont innocents du crime de la Convention. M. Dubuisson, que vous estimez, désavoue

Coblentz présentait le spectacle le plus curieux.

On eût dit que la sérieuse cité germaine s'était transformée en ville italienne au temps du carnaval. Tous les costumes se coudoyaient dans les rues. Tous les idiômes se croisaient dans l'air.

Des marquis français bien frais, bien roses, bien poudrés, galonnés d'or et d'argent, se promenaient avec de grands officiers prussiens vêtus comme nos gardes forestiers.

Des cavaliers passaient et repassaient, les uns marchant au pas de l'amble, les autres galopant. C'étaient des ordonnances ou des courriers. A chaque coin de rues débouchaient des patrouilles françaises ou étrangères.

Ici une rixe de préséance s'élevait entre les soldats des diverses nations. Là, chacun fraternisait avec une ardeur qui eût donné beaucoup à réfléchir aux conventionnels qui prêchaient la fraternité.

Les cabarets et les tavernes étaient pleins. Sur une place, deux gentilshommes gascons amusaient la populace avec des tours d'escamoteurs, au grand scandale de quelques anciens seigneurs picards, qui ne laissaient pas que de les regarder avec une badauderie toute parisienne.

Plus loin, des jeunes gens faisaient audacieusement et en public, la cour à une grosse marchande de tabac dont la légèreté désespérait son mari, un volumineux Germain entouré d'un nuage de fumée provenant d'une pipe de géant.

Mais c'était auprès de l'hôtel Condé que la foule s'entassait plus particulièrement. Malgré la rigueur de la saison, des groupes nombreux stationnaient devant les portes. Les aides-de-camp circulaient d'un air affairé. Des bourgeois allemands, flanqués de leur famille, considéraient tous les mouvements des soldats émigrés avec cette curiosité flegmatique qui forme le fond du caractère teuton.

Des paysannes des environs, vêtues du splendide costume d'outre-Rhin, venaient recevoir là les œillades et les déclarations de ces *bedits Vransais*, qui réussissent également dans les conquêtes guerrières et dans les conquêtes amoureuses.

Lorsque Hector et Dubuisson arrivèrent devant l'hôtel, un mouvement s'opéra dans la foule. Trois ou quatre gentilshommes vinrent serrer la main du vicomte,

— Vous arrivez à temps, — lui dit-on. — Nous allons, ces jours-ci, brosser un peu les habits bleus.

Dubuisson, qui portait encore l'uniforme républicain, fit une grimace significative :

— Vous en auriez le droit, messieurs, — fit-il, — car ces habits-là sont encore pleins de la poussière de Valmy.

— Bravo le conventionnel !... C'est spirituellement répondu, — dirent quelques voix.

Nous savons déjà que les émigrés étaient très-chevaleresques. Une bonne réponse les désarmait et les faisait rire. C'était une nouvelle édition de la Fronde. Aussi, Dubuisson fut-il accueilli convenablement. Ce n'était plus un républicain, c'était un prisonnier.

Cependant, lorsque Hector eut raconté à quelques-uns de ses amis le but de son voyage, ceux-ci ne l'envisagèrent plus qu'avec une froideur défiante et s'éloignèrent peu à peu de lui.

Le vicomte regarda tristement Dubuisson comme pour lui dire :

— Voyez quelle est l'étendue de mon sacrifice !

Le capitaine ne sourcilla pas. Il posa la main sur son cœur :

— Quand on a pour soi, — dit-il, — le témoignage de sa conscience, on se moque de tout le reste. Croyez bien, mon ami, que parmi ces jeunes gens il y en a quelques-uns qui voudraient vous imiter et qui ne le font pas, par orgueil. Ils vous aimaient peut-être ; maintenant ils vous estiment. Allez chez le prince; je tiendrai les chevaux pendant ce temps-là.

Hector descendit de cheval et monta dans l'antichambre.

Une foule de seigneurs, courtisans du noble exilé, attendaient que la porte du salon de réception leur fût ouverte. Hector donna son nom à l'huissier et attendit son tour.

Mais à peine était-il assis, que le prince entr'ouvrit lui-même sa porte :

— Hé ! depuis quand faites-vous antichambre chez moi, Saint-Brice ? — lui demanda-t-il.

A la vue du prince, Hector sentit chanceler un instant sa résolution. Il entra chez M. de Condé, la tête basse, dans l'attitude d'un coupable qui va confesser un crime ou en solliciter le pardon.

— Eh bien ! — lui demanda le prince en fixant sur lui cet œil d'aigle qui distinguait tous les membres de sa famille; —

Il paraît que vous avez l'intention de quitter mon service?

— Malgré moi, monseigneur, — balbutia le jeune homme. — J'ai besoin du repos le plus absolu pour rétablir ma santé.

— Bah ! vous êtes jeune et vigoureux. L'heure de la retraite n'a pas encore sonné pour vous. Voyons, si je vous accordais encore un mois de congé, que diriez-vous?

— Je ne pourrais accepter cette prolongation limitée. Je ne sais à quelle époque je serai à même de reprendre mon service...

— Vous avez un médecin ?

— Non, monseigneur. Ma maladie est de celles que le temps et le repos peuvent seuls guérir.

Le prince se tut. Une expression singulière se peignait sur son visage. Il regardait Hector avec un œil à la fois plein de compassion et d'ironie.

— Voyons, vicomte, — lui dit-il enfin ; — le mensonge vous répugne, je le vois. Vous avez l'air d'une visitandine devant son abbesse. Soyez franc ; avant d'être votre général, ne suis-je pas votre ami ?

Il y avait dans la voix du prince tant d'affection paternelle, tant de franche mansuétude, qu'Hector s'agenouilla l'œil humide et baisa avec respect la main de M. de Condé.

Celui-ci le releva.

— Allons, — ajouta-t-il, — dites moi le vrai motif de votre retraite, mon enfant. — Peut-être n'envisageons-nous pas de la même façon les questions politiques du moment ; mais que ceci ne soit pas une cause d'inimitié entre nous. J'aime et j'estime votre famille. C'est la fine fleur de la Franche-Comté, qui est pourtant féconde. Parlez, mon ami.

Hector était résolu :

— Eh bien ! monseigneur, — dit-il ; — il me répugne de combattre mes frères. Je ne veux point blâmer ceux qui ont des convictions opposées aux miennes ; mais je ne puis non plus changer les miennes. Si vous ne voulez pas accepter ma démission, j'irai au combat sans armes ; je ne me défendrai pas et personne du moins ne pourra me reprocher une lâcheté.

— Oh ! — fit le prince devenu rêveur, — je m'en doutais. Non, mon ami, je ne refuserai pas votre démission ; et je voudrais pouvoir vous imiter. Mais vous connaîtrez un jour quelle est la force des circonstances, et à quel prix j'ai dû accepter

les fonctions de généralissime des troupes émigrées. Soyez plus heureux que votre prince, — adieu!

M. de Condé se leva et embrassa le vicomte confondu. Il s'attendait à des reproches, à des récriminations. Au lieu de cela, il ne trouvait que de la bonté, des souhaits, presque des félicitations.

Il baisa une seconde fois la main du prince et sortit.

Toutefois, dans l'antichambre son cœur se serra. Pas un de ses anciens compagnons d'armes ne l'avait salué. Chacun au contraire avait affecté de ne pas le reconnaître; ceux dont il n'avait pu éviter le regard le toisaient froidement.

En descendant le grand escalier, le mot *transfuge* frappa ses oreilles. Il se retourna l'œil brillant de colère; mais personne ne releva ce regard. Les gentilshommes du groupe duquel cette appellation était sortie causaient entre eux, comme s'ils n'eussent pas vu le vicomte.

Ce fut avec un plaisir infini qu'Hector rejoignit le capitaine. Celui-ci n'avait pas plus remué qu'un factionnaire, ce dieu Terme des âges modernes. Il subissait très-philosophiquement les investigations curieuses de la foule; et fumait une longue pipe avec toute la gravité d'un véritable Germain,

— Partons, — lui dit le vicomte encore ému; — ma démission est acceptée.

— Tant mieux, — répondit simplement Dubuisson.

Hector se remit en selle et les deux cavaliers traversèrent de nouveau la ville au petit pas.

Arrivés à la porte de Coblentz, ils entendirent le galop d'un cheval qui venait dans leur direction.

Ils s'arrêtèrent.

Un jeune homme vêtu en officier d'ordonnance les rejoignit :

— Monsieur le vicomte de Saint-Brice? — dit-il.

— C'est moi, — répondit Hector.

— Voilà une lettre pour vous de monseigneur le prince de Condé.

Hector la décacheta précipitamment : elle ne contenait que ces quelques mots signés et écrits par la main du prince lui-même.

« Je ne puis vous remercier de vos anciens services, monsieur le vicomte, qu'en vous accordant la liberté du capitaine

Dubuisson. Dites à ce brave soldat que si tous les républicains lui ressemblent, les étrangers n'entreront jamais en France. »

Hector passa cette lettre au capitaine qui selon son invariable habitude ne manifesta son contentement que d'une façon fort brève.

— C'est dommage! — murmura-t-il, en suivant le cours d'une pensée inexprimée; — ce prince est un brave homme.

— Et que vous proposez-vous de faire maintenant, — demanda le jeune homme?

— Je vais achever ma mission; et, si je ne suis pas mort dans un mois, je fais comme vous, je donne ma démission et je viens vous retrouver. J'ai une petite fortune, et des droits à ma retraite; puis ce pays-ci a de très-belles forêts.

XVI

L'INSULTE.

Le mercredi était jour de réception chez le comte de Pern. Hector avait écrit à quelques amis et les soirées de la villa devenaient assez fréquentées.

Le surlendemain de la visite du vicomte au prince de Condé, les salons de M. de Pern étaient brillamment illuminés. M. Brown avait dépeuplé sa serre pour orner l'escalier du jardin, et toute la journée, le soleil en montrant sa tête encore un peu pâle avait fait présager une assez nombreuse réunion.

Hector arriva le premier avec son oncle et Dubuisson qui venait faire ses adieux au comte. L'honnête capitaine partait le lendemain pour Zurich, MM. de Saint-Brice ne lui ayant pas permis de les quitter plus tôt.

Cependant l'heure à laquelle les invités remplissaient habituellement le salon était déjà passée et personne n'apparaissait.

Muni d'une lunette d'approche, M. de Pern examinait du

haut d'un petit belvédère la route de Coblentz; mais la route était déserte, et la nuit qui commençait à tomber ne permettait pas au comte de se maintenir longtemps à son poste d'observation.

— C'est fort singulier, — fit-il observer à Hector. — Je crois que quelque chose d'extraordinaire est arrivé. On s'attend peut-être à une attaque.

Un soupçon poignant bourrelait l'esprit du vicomte; il répondit évasivement.

En ce moment Élisabeth arriva sur le seuil du belvédère.

Elle était vêtue de son éternelle robe de laine blanche à jupe très-ample, retombant comme un peignoir jusque sur les pieds, contrairement à la mode adoptée alors et qui consistait en une robe courte et étroite garnie de dentelles à son extrémité et fort échancrée au corsage.

Cette robe était d'un tissu très-serré, mais d'une ténuité, d'une délicatesse invraisemblables. Une ceinture de soie noire attachée à l'aide d'une simple boucle en argent serrait la taille de la jeune fille. Ses épais cheveux disposés en couronne n'avaient pour tout ornement qu'un ruban de velours.

Cette mise si simple faisait ressortir avec vigueur la blanche carnation d'Élisabeth et les admirables proportions de son buste.

Elle tendit son front à son père qui l'effleura à peine et fit un gracieux salut au vicomte.

— Eh bien, messieurs, — dit-elle, — nos invités n'arrivent donc pas!

— Je crois, — répéta M. de Pern, — qu'il est survenu quelque chose d'extraordinaire au camp des émigrés. Il est fort désagréable d'attendre ainsi.

— Et pourquoi donc, mon père? Si ces messieurs ne viennent pas, nous passerons la soirée ensemble, presque en famille...

Hector remercia la jeune fille par un coup d'œil chargé de tout l'amour qu'il ressentait pour elle. Au fond du cœur, il aurait voulu voir fort loin tous ces beaux jeunes gens qui venaient deux fois par semaine papillonner autour de la belle Hongroise. Il n'est pas d'amour véritable sans un peu de jalousie; Hector était jaloux.

Hâtons-nous de dire, cependant, que comme ordonnateur

de ces soirées, il s'était bien gardé d'inviter au nom du comte de Pern ses amis les plus dangereux. Il avait choisi de préférence ceux qui avaient laissé leur cœur en France, et ceux dont l'âge ne lui faisait pas craindre une concurrence trop désastreuse.

Nos lecteurs savent, du reste, que dans tous les cas Hector n'avait pas à redouter les comparaisons; mais, posons encore un axiome, l'amour véritable a le privilége de rendre modeste la personne qui l'éprouve en enorgueillissant celle qui en est l'objet.

La dernière parole d'Élisabeth indiquait une préférence marquée en faveur d'Hector; et pourtant ce dernier aurait beaucoup donné pour que cette abstention n'eût lieu que dans quelque temps. Sa démission était trop récente; il craignait qu'elle ne fût la cause de ce retard des invités.

Le comte, sa fille et le jeune homme descendirent donc au salon où se trouvaient déjà le baron, Dubuisson et M. Brown. Par extraordinaire, celui-ci avait annoncé à ses hôtes la visite de madame Brown qui paraissait fort rarement en scène, et méritait à tous égards l'épitaphe romaine :

Lanam fecit; domo mansit.

La digne femme avait promis de se trouver à la villa, mais son mari ne comptait pas beaucoup sur cette promesse et était en train d'expliquer pourquoi.

— Voyez-vous, — disait-il à ses deux auditeurs, — j'ai épousé Cunégonde du temps que j'étais tonnelier. En devenant riche, j'ai senti le besoin d'apprendre quelque chose; mais elle, c'est absolument comme si j'avais pris un violon pour faire danser un muid de vin. Elle est restée ce qu'elle était. Seulement, depuis qu'elle a des domestiques, au lieu de s'occuper de ma cuisine, elle tricote. Si elle vit encore vingt ans, ce que je souhaite, elle aura confectionné assez de bas pour chausser toute la contrée. Je les lèguerai à tous les pauvres de ce pays-ci dans mon testament.

Rose entra dans ce moment. Ses préventions instinctives contre mademoiselle de Pern n'avaient pas résisté aux amabilités de la belle Hongroise. Elle la quittait rarement, et commençait à préférer sa société à celle de ses cousins. Elle cou-

rut auprès d'Élisabeth qui venait d'entrer aussi, et d'interrompre les récits de M. Brown.

— J'ai entendu les pas d'un cheval, — dit-elle, — c'est sans doute un de vos invités qui arrive.

M. de Pern, oubliant l'étiquette des maîtres de maison, courut à la porte. Une sorte de palefrenier, monté sur une grande jument noire, se tenait au pied du perron.

— Monsieur le comte de Pern? — dit-il.

— C'est moi, — répondit le Hongrois.

— Voilà une lettre qu'on m'a chargé de vous remettre.

Le comte prit la lettre. Avant qu'il ne l'eût décachetée, le cavalier avait tourné bride et se dirigeait vers Coblentz de toute la vitesse de sa monture.

M. de Pern, après avoir lu le contenu de cette lettre, revint au salon.

— Messieurs, — dit-il en agitant le papier, — nos invités s'excusent de ne plus pouvoir venir à mes soirées, leur service les retiendra désormais continuellement auprès du prince. Voici la missive.

M. de Pern lut à haute voix :

— « Monsieur, veuillez ne plus compter sur nous pour vos aimables soirées. Nous vous remercions de votre invitation, mais il ne nous est plus possible d'en profiter. Nous plaçons avant tout le dévouement à notre cause, et monseigneur le prince de Condé a constamment besoin de nos services. »

La lecture terminée, M. de Pern regarda ses auditeurs comme si ses yeux voulaient les interroger.

— Palsambleu! voilà qui est fort cavalier, — dit le baron. — De mon temps on s'excusait mieux, parce qu'on venait s'excuser soi-même; qu'en dites-vous, capitaine?

— Ma foi, je dis que M. le comte est bien débarrassé. Quand on remercie de cette façon, on n'est pas digne d'être reçu.

Hector se taisait; mais la jeune Hongroise, qui l'examinait à la dérobée, le vit pâlir soudainement et froisser avec une sourde rage le pommeau de son épée.

Elle crut devoir intervenir : la douleur d'Hector, douleur dont elle comprenait le véritable caractère, lui faisait à elle-même plus de peine encore qu'elle n'aurait voulu l'avouer.

— Bien qu'il soit peu convenable d'exprimer une pensée à cet égard, — fit-elle, — j'avoue que je suis tout à fait de l'a

vis de M. Dubuisson. D'ailleurs, mon père, c'est pour moi que vous donniez ces soirées, je n'y tiens plus. Nos amis du château, et cet excellent M. Brown, nous suffisent, et pour être moins nombreuses nos réunions seront désormais plus agréables.

Elle avait souligné le dernier mot de cette phrase à l'intention d'Hector; celui-ci la remercia par un nouveau coup d'œil qu'Élisabeth commençait à comprendre merveilleusement.

Mais l'âme du vicomte était blessée d'une manière profonde; il avait senti dans le style de cette lettre le dard d'une insolente allusion. Toutes les passions violentes dont il avait le germe se soulevaient, présageant une tempête prochaine.

Pendant toute la soirée il fut distrait. Il répondait par des monosyllabes aux questions qui lui étaient adressées.

Vers minuit, le baron se leva.

— Il est temps de remonter au château, — dit-il.

Hector et Dubuisson imitèrent le mouvement du vieillard.

Le comte se leva à son tour, et s'adressant au capitaine :

— Vous ne pouvez, — lui dit-il, — nous donner encore un jour?

— J'ai déjà trop tardé, — répondit le soldat; — aussi, dans quelques heures, j'aurai passé le Rhin.

— Encore un de nos fidèles qui nous abandonne, — murmura Élisabeth.

— Pas pour toujours, mademoiselle; du moins, je l'espère. J'ai déjà passé à travers bien des balles, pas une ne m'a touché d'une manière grave; je suppose qu'elles agiront toujours ainsi. C'est pourquoi, au lieu de vous dire adieu, je vous dis au revoir. Daignez recevoir aussi mes remerciements. Pauvre, prisonnier, j'ai trouvé au milieu de vous, non-seulement des amis, mais presque la France.

Et s'adressant plus particulièrement au comte :

— Avant deux mois, — dit-il, — l'armée républicaine sera ici; j'ose supposer que si vous voulez bien ouvrir votre salon à quelques-uns de ses officiers, ils vous feront oublier l'impolitesse de ceux de Coblentz.

Hector, royaliste dans le cœur, s'irrita de ces paroles.

— Capitaine, — dit-il, — il n'y a pas eu de la part des officiers de Coblentz l'impolitesse que vous supposez, — du moins ce n'est pas précisément à M. le comte de Pern que cette im-

politesse s'adresse, c'est à moi! Mais j'ai la mémoire longue, et tôt ou tard je me laverai de l'imputation implicitement contenue dans la lettre.

— Hector; — fit gravement le capitaine, qui n'avait jamais parlé au vicomte avec cette familiarité, — vous avez agi en homme d'honneur; ne vous en repentez point, ou ne faites pas voir, par une conduite trop audacieusement légère, que le témoignage de votre conscience ne vous suffit pas. Mon estime vaut celle du prince de Condé; car en matière d'honneur je ne le cède à personne; et M. de Pern vous dira lui-même qu'il considère votre démarche comme très-honorable.

— Sans doute, — dit le comte en serrant la main au jeune homme. — J'ai été soldat aussi, j'en porte les marques; et je vous dis, monsieur Hector, que vous avez bien agi.

Le vicomte parut convaincu de la nécessité de ne pas agir trop brusquement, mais intérieurement il se promettait de ne point négliger l'occasion de rendre à ses anciens amis l'insulte qu'il en avait reçue.

Les adieux terminés, les habitants du château regagnèrent leur logement. Hector resta encore une heure dans la chambre de Dubuisson; mais, au lieu d'aller se coucher, il redescendit la colline lorsque le capitaine eut manifesté l'intention de se reposer.

Sa tête était en feu. Les bonnes paroles d'Élisabeth, en atténuant la douleur que lui causait l'abandon de ses amis, avaient exalté son amour jusqu'à l'espérance.

— Elle m'aimera, — se disait-il; — mais qui lui dira que je l'aime? Oh! je n'oserai jamais. Lorsque je la vois, il me semble que ce n'est pas une femme. Parfois, le respect enchaîne ma voix, parfois, c'est la peur. Qu'elle est étrangement belle! Comme un diadème irait bien à sa tête, fût-ce le diadème de l'enfer!

Et après un instant de réflexion :

— Mais, je suis fou. Viendra-t-elle elle-même se jeter dans mes bras? Puis, qu'osé-je espérer? D'où vient-elle? Qui est-elle? Pourquoi ce perpétuel mystère? Ce père qui n'embrasse jamais son enfant? Cette fille qui agit avec toute la liberté d'une femme ou d'une mère? Je m'y perds!

Et, du fourreau de son épée, il frappait distraitement les buissons desséchés qui bordaient le chemin.

La nuit était claire et froide. La nature paraissait tressaillir par intervalle au passage des vents glacés; les étoiles ressemblaient à des losanges d'acier enchâssés dans une voûte d'étain, et le Rhin mugissait dans l'éloignement avec les foudroyantes intonations de la mer quand elle se brise contre les écueils.

Les pas du jeune homme l'avaient conduit naturellement auprès de la maison du comte. Il alla se placer au milieu des sapins, dans un lieu d'où l'on pouvait apercevoir les fenêtres de la villa.

Elles étaient éteintes comme des yeux sur qui s'appesantit le sommeil. Une seule, celle du belvédère, restait encore faiblement éclairée.

— Qui peut donc veiller là, à cette heure?—se demanda-t-il.

Et ses yeux ne pouvaient se détacher de cette pauvre étoile humaine, qui luisait en même temps que les étoiles du ciel.

Parfois cette lumière vacillait comme si elle eût été exposée à un courant d'air; parfois elle s'approchait ou s'éloignait des rideaux de la fenêtre; parfois encore une ombre se glissait entre les rayons et les vitres, interceptant ceux-là et se dessinant sur celles-ci.

Hector ne pouvait distinguer à qui appartenait cette ombre. Une curiosité inquiète l'aiguillonnait. Il voulait grimper sur le mur et s'approcher de la fenêtre; mais ce rôle d'espion qu'il avait joué deux fois, lorsque les circonstances le rendaient nécessaire, lui répugnait en ce moment.

Il fit le tour de la villa et revint à sa première place. La lumière brillait toujours. La même ombre se peignait sur les rideaux. Les mêmes mouvements avaient lieu dans le belvédère.

Tout à coup un faible bruit se fit entendre. La fenêtre s'ouvrit. Une tête de femme apparut. Le cœur d'Hector battit; il crut reconnaître Élisabeth, mais Élisabeth plus blanche que d'habitude et la tête couverte d'un voile noir.

— Que fait-elle? — murmura-t-il.

Et il appuya ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements.

L'apparition se pencha en dehors de la fenêtre, plongeant dans les ténèbres deux regards étranges et lumineux. Il sembla que le jardin se peuplait d'êtres et de lueurs fantastiques. Les arbres paraissaient chargés de phosphore; une procession de fantômes, couverts de longs suaires, erraient entre ces ar-

bres, se répondant par intervalle avec des voix creuses et lugubres. Des draperies blanches comme des tourbillons de neige flottaient et se tordaient au vent.

Hector crut qu'il était le jouet de quelque hallucination. Il se roidit contre cette fantasmagorie tumulaire, en appelant à son aide sa raison qui défaillait.

— C'est la réverbération de la lune contre les murailles, — se dit-il. — Ce sont les plaintes de la bise dans les branches sèches.

Il monta sur un tas de pierres adossées au mur occidental de la villa et parvint à se hisser sur le chaperon.

Les fantômes disparurent ou se modifièrent. Les clartés qu'il avait aperçues n'étaient plus que des rayons de lune tremblant dans les sapins : les suaires avaient fait place à des plantes à hautes tiges se balançant sous l'éclat des étoiles avec les ondulations que le vent leur imprimait.

Cependant Élisabeth était toujours à la fenêtre, les deux mains pressées contre son front pâle, les yeux fixes comme ceux d'une aveugle.

Le jeune homme se cramponnait au mur pour ne pas tomber.

Tout à coup la lampe s'éteignit. L'apparition avait abandonné la fenêtre. Hector se disposait à descendre et à se retirer; mais un nonveau bruit le retint. La porte qui communiquait de la villa au jardin venait de s'ouvrir.

Le comte de Pern et sa fille entraient dans la grande allée.

Ils se promenaient en silence comme deux fantômes échappés de la tombe. Le sable ne criait pas sous leurs pieds. A leur approche, le vent lui-même parut cesser de gémir.

On entendait la respiration du vicomte qui s'était dissimulé contre le chaperon, de manière à ne pas être vu, et à qui cette scène bizarre inspirait une sorte de terreur.

M. de Pern tenait sa fille par la main, et ils s'entretenaient tous deux à voix basse.

Quand ils passèrent au pied du mur, Hector surprit quelques mots de leur conversation. A ce qu'il put juger, il était fort question de lui. La jeune fille répétait souvent son nom; mais les paroles du père ne parvenaient pas très-distinctes à ses oreilles.

Il n'y avait plus rien là d'extraordinaire ; aussi les folles suppositions du jeune homme s'évanouirent-elles.

— Ils n'ont pas sommeil et ils se promènent, voilà tout, — pensa-t-il.

Et profitant du moment où le comte et sa fille lui tournaient le dos, il se laissa glisser au bas du mur et se retrouva sur pied.

Un bruit de pas résonna auprès de lui.

— Mille diables ! — fit une voix forte, mais dont la tonalité était réduite au diapazon de la prudence, — je vous trouve enfin, vicomte !

Hector tressaillit et mit la main sur la garde de son épée; mais à la vue de l'honnête visage du capitaine Dubuisson, que la lune éclairait en plein, il se remit.

— Vous ne dormez donc pas, capitaine? — demanda-t-il.

— Non ! je vous espionnais. Vous savez que c'est à peu près mon métier. Je suis ambassadeur.

— Expliquez-moi donc !...

— Pardieu ! c'est bien facile. En me quittant, vous avez négligé de fermer les portes des corridors, et je vous ai vu vous diriger de ce côté. Je vous ai suivi.

— Et dans quel but?

— J'ai pensé que vous alliez à Coblentz ; et comme vous auriez eu de la peine à trouver un témoin pour ce que vous avez envie de faire, je venais vous consacrer mes derniers instants; en êtes-vous fâché?

Hector sourit.

— Vous m'avez à peu près deviné, capitaine, — dit-il ; — cependant j'avais ajourné mes projets.

— Très-bien ! Alors remontons au château.

— Remontons!

— Puis-je savoir jusqu'à quelle époque vous avez ajourné ces projets ?

— J'attends l'occasion.

— Voulez-vous me faire une promesse?

— Volontiers; mais quelle est-elle?

— De ne pas aller à Coblentz jusqu'au moment de mon retour.

— Mais si vous ne revenez plus?

— Je reviendrai. Dans le cas contraire, si je ne suis pas ici

dans deux mois à partir d'aujourd'hui, vous ferez ce qu'il vous plaira.

— Alors je promets et j'inscris la date.

— 2 mai 1793.

— C'est cela. Le 2 juillet, ma promesse expire.

Hector et le capitaine regagnèrent le château; mais, comme la nuit était fort avancée, ils crurent devoir ne pas se coucher.

XVII

ÉLISABETH.

Malgré son insouciance apparente pour tout ce qui concernait sa fille, M. de Pern n'avait pas tardé à s'apercevoir de l'amour d'Hector pour elle.

Cette passion lui causait une peur mystérieuse.

Il résolut de sonder à cet égard les intentions de sa fille, et d'avoir avec elle une grave explication; mais il remettait chaque jour, se fiant sur son expérience pour découvrir par lui-même si Élisabeth répondait à l'amour du jeune homme.

Celle-ci n'avait point agi vis-à-vis d'Hector comme une femme qui aime ou qui craint d'aimer. Dès le jour de la présentation du vicomte elle l'avait traité familièrement, comme un ami, plutôt que comme un futur amant. Depuis, sa conduite, sa manière d'être n'avaient pas changé, ne s'étaient pas modifiées sensiblement.

Elle continuait à recevoir le jeune émigré comme elle eût reçu un frère. Elle s'attendrissait sur ses malheurs; mais lui

et elle n'avaient pas de secret commun. La confiance même de la Hongroise empêchait Hector de lui déclarer son amour. Il aurait voulu moins d'expansion fraternelle, plus d'embarras dans ses relations habituelles avec lui.

Vingt fois, pendant les conversations du soir, lorsque le comte faisait sa partie avec le baron ou l'honnête M. Brown, Hector s'était assis auprès de la jeune fille, et l'aveu qui lui brûlait les lèvres avait été prêt à s'en échapper; mais un franc sourire d'Élisabeth, une démonstration d'amicale confiance, arrêtait cet aveu.

Puis, plus les relations des deux familles devenaient fréquentes, plus le jeune homme remarquait de mystères autour de lui. Jamais M. de Pern ni sa fille n'avaient dit un mot de leur vie antérieure; toutes les questions d'Hector à ce sujet demeuraient sans réponse précise.

Un soir que M. de Pern, le baron et M. de Brown jouaient au *pharaon* avec deux de leurs voisins d'Himmelberg, invités pour faire nombre à ce jeu, Hector était assis devant l'âtre auprès d'Élisabeth qui tenait Rose sur ses genoux.

Comme la partie engagée était fort bruyante, les deux jeunes gens causaient sans être entendus des joueurs, ni même de la petite fille qui dormait la tête appuyée sur la poitrine de la Hongroise.

Jamais Hector n'avait été si heureux. Élisabeth parlait de ses jours d'autrefois avec toute la poésie des souvenirs de l'enfance et le jeune homme écoutait avec avidité, espérant que, dans la chaleur du récit, mademoiselle de Pern dirait quelques mots qui l'aideraient lui, Hector, à soulever un coin du rideau sous lequel se cachait le passé du comte.

Le groupe que formaient les deux jeunes gens et la petite Rose aurait été digne d'inspirer les pinceaux d'un grand artiste.

Hector, la tête penchée, dans l'attitude de l'attention, regardait Élisabeth avec ses deux grands yeux pleins d'étonnement et de sollicitude amoureuse. Élisabeth s'appuyait sur le dossier d'un fauteuil sculpté, et, les deux mains croisées sur la poitrine de Rose, elle parlait comme si elle eût eu devant elle un livre invisible pour les autres, ses yeux ne quittant pas l'un des angles du salon, et sa voix n'ayant pas d'inflexions variées.

— J'avais douze ans, — disait-elle, — le château que nous habitions était un sombre édifice, ruiné par les siècles, mais imposant encore. Marie-Thérèse l'avait donné à mon grand-père qui s'était bien battu pour elle. Derrière ce château, au pied de la montagne sur laquelle il était construit, on voyait un village qui nous appartenait tout entier. Nous pouvions alors lever six cents hommes pour la guerre. Aujourd'hui, des malheurs sans nombre ont frappé notre famille, et de l'ancienne race des Arpades, il ne reste plus que moi.

— Et de quelle nature sont ces malheurs? — demanda Hector. — Il en est que l'on peut réparer...

— Hélas! on ne peut réparer ceux-là. Ce n'est pas l'amoindrissement de notre fortune. Nous sommes encore deux fois millionnaires. Il n'y a en Hongrie que des gens très-riches et des gens très-pauvres.

— Oui! j'ai entendu dire qu'il n'existe dans le pays que très-peu d'industrie.

— Il n'y en a pas.

— Mais ces malheurs dont vous parlez!... — reprit Hector.

— Ne vous ai-je pas dit que j'étais seule. Une fatalité s'est appesantie sur nous. Trois de mes frères sont morts sans qu'on su comment. Ma sœur aînée a subi le même sort; peut-être dois-je le subir aussi, c'est pourquoi... mais pourquoi songer à cela?...

Élisabeth passa une de ses mains pâles sur son front de marbre comme pour chasser une idée sombre.

— Vous n'achevez pas votre pensée, Élisabeth, — fit le jeune homme à qui la familiarité du prénom était permise.

— A quoi bon!... C'est une pensée trop triste, et je ne veux pas aggraver votre tristesse en y mêlant la mienne.

— La tristesse s'amoindrit quand elle est partagée.

— Eh bien! donc, voilà cette pensée. Quels que puissent être un jour mes sentiments, je les refoulerai au fond de mon cœur, et personne n'aura à me reprocher son malheur; car tout ce que je touche se flétrit et meurt.

Hector frissonna.

— Oh! mon Dieu!... — murmura-t-il.

Élisabeth tourna vers lui ses yeux habituellement secs et pénétrants. Ils exprimaient la plus touchante compassion!

— Oh! vous m'avez compris, — murmura le jeune homme

qui avait deviné le sens de ce regard. — Mais promettez-moi de me donner une explication.

La jeune fille sourit amèrement.

— Quelle explication? — dit-elle. — J'ai vu des faits se passer; je n'en connais pas la cause.

— Eh bien! ces faits vous me les raconterez en détail, et cette cause, moi, je la trouverai.

Élisabeth secoua la tête.

— N'essayez pas de pénétrer ce mystère, mon ami, — dit-elle. — Nous avons une sincère affection pour vous; ne vous perdez pas. Un de mes frères a voulu déchirer le voile, il est mort. Il y a dans le cimetière de Steinmorn (c'est ainsi que se nomme notre village), quatre victimes qui ont donné leur sang pour l'expiation d'un crime inconnu. C'est Dieu qui frappe, ne vous révoltez pas contre Dieu!

La partie était terminée. M. Brown se leva, et se dirigeant vers le jeune homme, les mains pleines d'or :

— Voyez-vous, monsieur Hector, — lui dit-il, — la chance tourne; voilà la première fois que je gagne votre oncle et le comte : cent pistoles!...

— Diable! — fit le jeune homme, — il paraît que vous jouez gros jeu!

— Mais non! Un millier de livres ne constitue pas une somme; ce n'est pas tout à fait un terme de votre loyer, vicomte; aussi, je vous en donne quittance.

— Bah! si vous ne perdez pas demain ce que vous avez gagné aujourd'hui.

— Ah! c'est juste, — fit en souriant le propriétaire, — il faut de l'économie avant tout.

Et il fit disparaître gravement son or dans la poche de sa culotte.

— Est-il content! — fit le baron. — Et dire que demain il en dépensera le double pour nous recevoir.

— Ce qui n'empêche pas, baron, — dit le propriétaire, — que vous êtes un rude joûteur. Sans les fautes de M. le comte, qui paraissait fort distrait, j'aurais encore perdu.

Élisabeth jeta un coup d'œil d'interrogation à son père qui venait de se lever aussi.

— En effet, — balbutia le comte, — j'ai été distrait. Il me

semblait que ma blessure à la joue s'était rouverte, et en ce moment j'éprouve un violent mal de tête.

Le baron salua son hôte.

— Vous avez besoin de repos, — lui dit-il, — nous allons vous quitter. Hector viendra prendre de vos nouvelles demain matin, car je n'irai sans doute pas à la chasse.

Dès que les invités du comte se furent retirés, et que Rose, qui ne quittait plus mademoiselle de Pern, fut couchée dans le lit qui lui avait été préparé à la villa, M. de Pern monta dans sa chambre à coucher, faisant signe à sa fille de le suivre.

Le comte était pâle comme un mort, et, sur son visage, sa cicatrice apparaissait rouge comme un ruban trempé dans le sang.

— Asseyez-vous, Élisabeth, — dit-il de ce ton glacial qu'il prenait avec sa fille chaque fois qu'il se trouvait seul avec elle.

Élisabeth s'assit.

— Vous êtes bien souffrant, mon père? — lui demanda-t-elle.

— Non pas; c'est à vous que je dois adresser cette question.

Mademoiselle de Pern regarda son père avec étonnement.

— Je ne me suis jamais si bien portée, — répondit-elle.

— Vrai?

— Certainement, mon père. Quel intérêt aurais-je à vous cacher l'état de ma santé?

M. de Pern ébaucha un sourire qui dégénéra en une contraction funèbre.

— Donc, vous n'avez ressenti ce soir aucune douleur?

— Aucune, je vous le jure.

— Il me semble cependant que vous êtes plus pâle que d'habitude.

— Je ne sais; c'est l'effet de la transition de la chaleur au froid.

— Je vous engage à ne plus vous mettre à la fenêtre du belvédère, comme ces jours derniers; l'air de la nuit pourrait vous être nuisible.

— Je n'ouvrirai plus cette fenêtre, mon père.

— Vous ne m'avez pas expliqué pourquoi cette fantaisie vous était venue.

— C'est que vous ne m'en aviez pas demandé la raison.

— Voulez-vous me la donner aujourd'hui?

— Je craignais que vous ne fussiez indisposé.

— Et pourquoi cette appréhension ?

— J'avais entendu du bruit dans votre chambre.

— Vous étiez alors au belvédère, car votre chambre est assez éloignée de la mienne ?

— Oui, mon père.

— Et que faisiez-vous là ?

— Je rêvais. L'air de la nuit, pensais-je, pouvait chasser des idées noires qui m'étaient venues je ne sais trop à propos de quoi.

— Je le sais, moi !

Élisabeth rougit et baissa les yeux.

— Voyons, mon père ? — dit-elle.

— Vous songiez sans doute à ce jeune homme si mélancolique et si beau que l'on nomme Hector de Saint-Brice ?

— Vous savez ce que je vous ai dit à son égard, mon père.

— Oui ! vous avez fermé votre cœur à l'amour ; du moins vous me l'avez promis ; mais l'amour ne s'étouffe point comme un incendie, et il naît comme un incendie lui-même. — On ne sait jamais comment il vient, mais on sait où il va. Je crains donc que vous ne vous aperceviez trop tard...

— Hector ne m'a jamais rien dit, mon père !

— Il parlera, soyez-en sûre !

— Dans ce cas, vous m'avez dicté ma réponse, et il la connaît déjà, du moins en partie.

— Expliquez-vous ?

— Je lui ai donné à entendre que je ne pouvais appartenir à personne.

— Et ?...

— Il m'en a demandé la cause.

— Vous lui avez répondu ?...

— Qu'une fatalité pesait sur nous ; que mes frères et ma sœur avaient été victimes de cette fatalité...

— J'ai à peu près entendu. Il me semble même que vous avez prononcé le nom de Steinmorn ?....

— C'est vrai !...

— Vous avez commis une imprudence

— Ecoutez-moi, mon père ! Je commettrai toujours de ces imprudences tant que vous ne m'aurez pas dévoilé le mystère dont vous vous entourez. Je ne suis plus une enfant. Les mal-

heurs qui nous ont frappés ont mûri mon caractère. Je suis forte et prête à tout. Confiez-moi ce secret qui nous est si fatal; dites-moi ce que vous m'avez promis de me dire un jour.

Le comte se mit à parcourir sa chambre à grands pas. Une sueur froide coulait de son front.

— Ne me renouvelez plus une pareille demande, ma fille. Le jour où vous connaîtriez ce secret, il vous faudrait mourir!

— N'importe! confiez-le-moi... Au nom de ma mère que vous avez aimée.

Un éclat de rire funèbre retentit dans un coin de la chambre. La jeune fille tressaillit, et jeta les yeux sur son père.

— Il y a quelqu'un ici? — s'écria-t-elle.

— Non pas! — répondit le comte; — c'est moi qui viens de rire ainsi.

Et il essaya d'imiter le rire infernal. Puis s'arrêtant, les bras croisés, devant Élisabeth qui commençait à ne plus rien comprendre à ce qui se passait :

— Ne me parlez plus de votre mère, — dit-il. — Elle est morte! et son souvenir est éteint. Priez seulement pour elle!

— Mon père, — dit la jeune fille, en se levant droite et raide comme si elle eût obéi à l'impulsion d'une force surnaturelle, — je vous adjure de me dire si le nom de ma mère est respectable, ou si elle fut coupable de quelque faute. Je veux le savoir, entendez-vous; ou demain je vous quitte et vous n'entendrez plus parler de moi.

— Ma fille!...

— Oh! je suis décidée, mon père. Il y a quatre ans que je gémis, que je m'étiole, que je lutte en vain pour me débarrasser des liens mystérieux qui m'obsèdent, qui me chargent les mains et le cœur. Je ne vous demande pas votre secret; je ne demande que celui de ma mère, il m'appartient aussi bien qu'à vous. Répondez-moi donc! Ma mère fut-elle coupable?

— Non! répondit le comte d'une voix sourde.

— Avez-vous dit la vérité, mon père?

— Je n'ai jamais menti.

— C'est bien, alors! Je vous obéirai! Je suis prête à tout faire!

M. de Pern s'avança les bras ouverts comme pour embrasser sa fille; mais une puissance occulte l'arrêta.

—Que m'ordonnez-vous, mon père?—demanda la jeune fille.

Le comte prit dans ses mains les deux mains glacées d'Elisabeth.

— Dieu sait, mon enfant, — dit-il, — ce que je voudrais pouvoir faire pour toi. Je t'aime autant que je l'ai aimée, *elle;* mais patience! Agis comme tu l'entendras dans ta précoce sagesse et dans ta fermeté! Commande ici. Tout ce que j'ai est à toi. Tout ce que tu demanderas je te le donnerai. Je n'ai plus que toi, ma fille. Tu es à la fois mon Joseph et mon Benjamin. Console-moi par ta gaieté. Je n'aime pas à te voir ainsi triste, cherchant le mot d'une lugubre énigme que la mort nous a posée. Oublie, si tu le peux, le nom même de Steinhorn! attends des jours meilleurs; ils viendront! J'ai quinze émissaires qui parcourent en ce moment la Hongrie. Tu sauras pourquoi. Va, ma fille, espère et plains-moi!

Jamais M. de Pern n'avait été aussi expansif avec sa fille. Élisabeth voulut se jeter dans ses bras; son père la repoussa doucement.

—Ne voulez-vous donc pas m'embrasser, mon père? — fit-elle.

Deux grosses larmes coulèrent des yeux de M. de Pern.

— Je ne le puis, — répondit-il, — mon enfant. Et ne me demande pas pourquoi; c'est la plus terrible partie de mon secret.

Le comte se tut. Il cacha sa tête dans ses mains et se mit à sangloter. Après quelques minutes de silence, il releva la tête.

— Quelle heure est-il? — demanda-t-il à sa fille.

Celle-ci jeta les yeux sur la pendule qui était sur la cheminée, et murmura :

— Minuit moins un quart.

Le comte tressaillit.

— Il est temps de te reposer, ma fille, — retourne dans ta chambre. Demain, j'irai t'éveiller pour aller à la chasse.

— M. Brown ne nous attend-il pas?

— Si fait. C'est précisément pour une partie de chasse dans la forêt du Vieux-Burg.

— Hector y sera aussi, — pensa la jeune fille en se dirigeant vers sa chambre.

Dès qu'Élisabeth fut sortie, le comte qui l'avait accompagnée ferma toutes les portes à double tour, monta au belvédère dont il ferma également la porte, retourna dans sa chambre à coucher, et poussa un ressort caché derrière les tentures du lit.

Une autre petite porte s'ouvrit sans bruit; et M. de Pern entra dans un cabinet fort étroit et fort sombre, où la lumière

du jour ne pénétrait par aucune ouverture et qui était éclairé par une lampe de cuivre poli suspendue au plafond.

Une table couverte de papiers occupait le centre de ce cabinet. Sur cette table en vieux chêne sculpté se trouvait un encrier colossal, quadrangulaire, dont les quatre coins dorés représentaient des faces de gorgones.

Les tentures du cabinet étaient de couleur grise. On n'y voyait qu'un grand fauteuil pour tout meuble.

M. de Pern repoussa le ressort et se trouva seul.

Élisabeth n'avait pas suivi complètement l'avis de son père. Arrivée dans sa chambre, elle s'était couchée; mais le sommeil ne descendit pas sur ses yeux.

Bien qu'il fît très-froid, la jeune fille insensible à l'abaissement de la température laissait pendre dehors de sa couche un de ses bras blancs, ronds et polis comme le bras d'une statue; n'eussent été les battements de son sein qui soulevaient la couverture avec la précipitation de la fièvre, on aurait pu croire qu'elle était morte.

Elle réfléchissait.

D'abord, elle songea avec effroi à ce funèbre éclat de rire qu'elle avait entendu. Un frisson glacial lui serrait le cœur; mais les dernières paroles de son père, si pleines de tendresse et d'espérance, la rassurèrent graduellement.

Puis ses pensées prirent une autre direction.

Des soupirs fréquents s'échappaient de sa bouche; les battements de son sein devinrent plus précipités. Une légère rougeur couvrit ses lèvres et ses joues.

Dans un mouvement d'instinctive pudeur, elle éteignit la veilleuse qui brûlait auprès de son lit et cacha son bras sous la couverture.

Alors elle s'endormit rêvant qu'elle reposait sa tête sur la poitrine d'Hector et que celui-ci la regardait avec des yeux caressants.

Ce n'était point encore de l'amour; malgré la fermeté toute virile de son caractère, Élisabeth ne connaissait rien aux passions de cette nature; aussi ne repoussait-elle aucun des sentiments qu'elle éprouvait, comme un enfant qui se laisse aller à ses premières impressions.

Si elle avait promis d'être vis-à-vis d'Hector comme vis-à-vis d'un frère, c'est qu'elle ne pouvait se connaître elle-même;

Ces mots qu'elle avait prononcés: *quels que puissent être un jour mes sentiments, je les refoulerai au fond de mon cœur*, ne s'appliquaient qu'au mariage qu'elle n'aurait jamais voulu contracter, ne sachant pas quelle position serait la sienne devant son mari, mais ils ne s'appliquaient point à cette passion qui précède le mariage et qui vient comme les voleurs: *sicut latrones in tenebris.*

XVIII

L'APPARITION.

M. de Pern, — avons-nous dit, — restait seul dans son cabinet. Assis dans le grand fauteuil, il compulsait une volumineuse correspondance venue de tous les points de la Hongrie.

Quatre ou cinq lettres avaient déjà passé sous ses yeux.. Elles ne contenaient sans doute aucun renseignement important, car à peine les avait-il lues. Toutes les dépêches de cette nature tombaient de ses mains dans une cassette en fer qui renfermait déjà une liasse bien ficelée et bien cachetée d'autres papiers.

Il déplia une sixième lettre datée de Pesth.

Celle-ci lui parut plus satisfaisante, car il la parcourut deux fois, étudiant, pour ainsi dire, chaque phrase et chaque mot.

Elle était conçue ainsi :

« Il n'y a rien aux archives de la ville. Le secrétaire du bourgmestre n'a pas connaissance d'une mort arrivée il y a seize ans dans les circonstances que vous dites. Je me suis

rendu au cimetière. Le concierge connaît toutes les familles dont les membres défunts reposent sous sa garde. Il n'y a que deux tombes d'étrangers. Celle de M. de Montchenu, ambassadeur de France, et celle d'une dame italienne morte à l'hôtel du *Grand Hunyade*, il y a une dizaine d'années. La pierre est toute simple. Elle ne porte que ces deux mots: PAULA GENOVESINA. »

La lecture de cette lettre achevée, M. de Pern se mit à réfléchir profondément.

— Dix ans!... une Italienne!... morte dans un hôtel... murmurait-il en accentuant chaque syllabe d'un geste pareil à celui d'un professeur qui scande un hexamètre! — Ce ne peut être elle. Oh! qui me dévoilera ce mystère! Ma raison s'égare! Dois-je croire à ces prodiges que j'ai si longtemps raillés? La tombe n'est-elle pas le néant? Cependant, depuis seize ans qu'elle m'a maudit, tous les anathèmes sont tombés sur moi. Tous mes enfants sont morts, tous de la même façon formidable et cruelle! Oh! qui me dira si ma dernière fille, mon Élisabeth adorée, doit survivre? si la punition est finie? Oh! qui me le dira?

— Moi! — fit une voix qui partit tout à coup de l'un des angles du cabinet.

Le comte se retint aux bras de son fauteuil pour ne pas tomber. Il se retourna.

Une femme d'une haute taille, maigre comme un squelette, jeune encore, drapée dans un voile blanc qui ressemblait à un suaire, était debout contre la muraille.

— Encore toi, spectre!... — balbutia le comte.

— Toujours moi, Ferdinand; moi qui suis le remords de ta vie et la conscience de ton passé!

— Eh bien! que me veux-tu? Parle! Viens-tu demander à boire encore du sang?

— Pas cette nuit.

— Et quand donc? — fit le comte avec horreur.

— Quand j'aurai soif, — répondit le spectre en poussant un éclat de rire pareil à celui qui avait épouvanté la jeune fille.

— Et moi, — s'écria le comte, en se levant tout à coup et en bondissant sur le spectre, — j'ai soif du tien!

Il tenait dans sa main un poignard laissé sur la table du cabinet. Mais avant que son bras ne se fut étendu vers l'appari-

tion, il sentit ses genoux se dérober sous lui et il alla retomber sans force dans son fauteuil.

Un troisième éclat de rire strident comme le bruit d'une faulx retentit.

— Lâche!... — fit le spectre.

— Eh bien oui! je suis lâche, — répondit le comte qui se cramponnait à sa raison défaillante comme l'homme qui se noie se cramponne aux planches de son bateau brisé. — Oui! je suis lâche! Mais toi, qui es-tu? Que viens-tu m'annoncer?

— Ne m'as-tu pas appelée, Ferdinand?

— Moi!..

— Oui! puisque moi seule je peux t'expliquer ce que tu ne connaîtrais jamais sans moi.

— Est-tu prête à me l'expliquer?

— Interroge-moi.

— Tu répondras?

— Peut-être. Je ne veux pas de conditions, c'est à moi qu'il conviendrait d'en poser. Parle.

— Qui es-tu?

— Ta femme, tu le sais bien! Celle que tu as feint d'aimer et que tu as abandonnée pour une autre.

— Ne m'en as-tu pas assez puni?

— Peut-être! Obéis à mes ordres et je tiendrai ma promesse.

— Quoi! Tu ne veux donc pas que je fasse la moindre caresse à mon enfant, que je baise ses belles mains blanches, son front sous lequel jamais une pensée impure n'a germé?

— Je ne t'en empêche pas, mais le lendemain elle n'existerait plus.

— Pourquoi cette barbarie?

— Parce que je t'aime encore!...

M. de Pern fit un bond prodigieux!

— Tu m'aimes? — s'écria-t-il. — Oh! tu me l'as prouvé en me châtiant. Quel ennemi m'en aurait fait autant?

— Taisez-vous, Ferdinand de Pern, le bigame! N'est-ce pas vous qui avez été le plus cruel? Pendant que je vous attendais pour vous prodiguer mes caresses, pour être votre esclave, moi votre femme; vous vous mariiez en Russie, vous faisiez de moi une veuve de votre vivant, vous aimiez les enfants d'une autre femme et vous laissiez le mien mourir sans venir l'em-

brasser. Et cela dura vingt ans. Et chaque fois que vous rentriez dans la maison conjugale, c'était pour y prendre de l'argent et vous enfuir ensuite comme un voleur! Oh! je veux que ma mort ne vous fasse pas veuf!

Le comte était anéanti. A ces derniers mots il releva la tête.

— Pourquoi ne t'es-tu pas vengée sur moi seul? Ces enfants ne sont-ils pas innocents de mon crime? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait?

— Ils m'ont volé ton affection, ils l'ont volée à mon fils qui est mort comme moi!

— Comme toi!... — répéta le comte.

Malgré tout ce qu'il y avait d'étrange dans l'apparition de cette femme, M. de Pern ne voulait pas se résigner à croire qu'elle était morte et qu'il n'avait devant lui qu'un cadavre.

Il faisait appel à tout son courage, mais chaque fois qu'il voulait se lever de son fauteuil, le spectre riait d'un rire lugubre, comme s'il eût deviné et le projet du comte et son impuissance à le réaliser.

M. de Pern résolut donc d'ajourner l'exécution de son projet jusqu'au moment où il se serait habitué à ne plus trembler devant cette redoutable apparition.

Il continua en conséquence à interroger le fantôme.

— Oui! — dit-il! — Je sais que j'ai commis un crime et que ta vengeance m'a atteint en plein cœur; mais dis-le moi, cette vengeance doit-elle s'exercer encore sur quelqu'un?

— Pas en ce moment, si tu m'obéis.

— Et combien de temps me laisseras-tu encore en repos, démon?

— Je ne sais, j'attends.

— Qu'attends-tu?

— Je ne puis te le dire. Trouve-toi ici dans quinze jours, à la même heure.

— Tu me promets de ne rien tenter contre ma fille pendant ces quinze jours.

— Je te le promets, mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est que tu ne laisseras ta fille seule avec personne.

— Je le promets aussi.

Le spectre s'était rapproché insensiblement du comte. Tout

à coup il s'éloigna et reprit son poste dans l'encoignure de la muraille.

— Avant de te faire mes adieux, Ferdinand, — dit-il, — veux-tu que je te donne un conseil?

— Donne.

— Eh bien! ne te préoccupe pas de Paula Genovesina.

Le comte tressaillit et resta bouche béante.

En ce moment la lampe pâlit comme n'ayant plus d'huile. Il sembla à M. de Pern que deux ombres passaient devant lui; quand il se leva pour prendre la veilleuse qui brûlait dans sa chambre à coucher, un faible bruit se fit entendre.

Il revint vivement dans le cabinet; mais le fantôme avait disparu.

Une heure sonnait alors à l'horloge d'Himmelberg.

Après quelques minutes de prostration physique et morale, M. de Pern chassa les sombres idées qui l'assiégeaient.

— Quinze jours! — se dit-il. — Dans quinze jours on remue un empire. Ah! si j'avais quelqu'un pour me seconder! Mais qui peut lutter contre la mort? Allons! relisons encore ce vieux livre, peut-être y trouverai-je une idée. Moi qui ne voyais dans nos croyances populaires qu'une superstition ridicule, je suis forcé d'y croire aujourd'hui! Oh! stryges, vampires, est-il vrai que l'auteur de ce livre soit certain de votre existence? Allons!

Il se leva et ouvrit de nouveau la cassette dans laquelle il avait placé ses papiers; mais après avoir enlevé la liasse dont nous avons parlé, il ne trouva dessous, à la place du livre, qu'une peau de couleuvre desséchée.

Il pâlit : la serrure était intacte et rien ne paraissait avoir été forcé.

— Où suis-je? — se dit-il. — J'ai quitté tour à tour Steinmorn, mon château de la Drave et celui de Kaposvar pour échapper à ces mystérieuses investigations, et je les retrouve ici!... Mon Dieu!...

Et le malheureux comte s'arrachait les cheveux.

Puis, après un nouveau temps de silence et de réflexion.

— N'importe, — dit-il, — je lutterai jusqu'au bout.

Et il se mit à écrire la lettre suivante au sieur Hans Raab, homme d'affaires à Pesth.

« — Merci! le renseignement est bon. Informez-vous au-

près du propriétaire de l'hôtel du *Grand-Hunyade,* et répondez sans retard. Au vu de cette lettre, mon banquier juif de Bade, Isaac Lem, vous comptera deux cents pistoles... »

Il cacheta sa lettre et alla se mettre au lit, après avoir eu soin de serrer dans une ceinture qui ne le quittait jamais le billet qu'il venait d'écrire.

A six heures du matin, il était sur pied. Ses yeux battus annonçaient l'insomnie. Il se rendit dans la chambre de sa fille.

Celle-ci était déjà à la fenêtre.

Un de ces joyeux soleils d'avril dont les rayons tièdes succèdent au froid des premières nuits du printemps, brillait sur les arbres dépouillés, mais dont la sève commençait à fermenter sous l'écorce. Quelques-uns de ces oiseaux qui restent, malgré l'hiver, fidèle à nos climats, les moineaux-francs et les bouvreuils pépiaient et sifflaient. Les ruisselets tout joyeux d'être délivrés de leur prison de glace couraient avec un murmure semblable au cri lointain d'un chardonneret échappé d'une cage.

Elisabeth paraissait avoir fait comme la nature : elle renaissait au soleil. L'avril des amours printannières gazouillait dans son cœur comme une nichée de rossignols. Des filets de sang pur et rose circulaient sous l'épiderme transparente de ses joues.

— Comment vous portez-vous ce matin, mon père? — demanda-t-elle.

— J'ai toujours un peu de migraine ; mais le grand air la dissipera. Et vous, ma chère enfant ?

— Voyez, mon père. Je suis comme les fleurs ; il me faut du soleil.

— Et vous ressemblez en effet aux fleurs, ma bonne Elisabeth ; vous en avez toute la chaste fraîcheur. — Personne n'est encore arrivé ?

— Pardon ! M. Brown et M. Hector sont déjà dans la cour.

M. de Pern descendit.

La cour était littéralement encombrée de provisions que l'on était en train d'installer le mieux possible dans une de ces lourdes charrettes que nous appelons, on ne sait trop pourquoi *maleboroughs*, ou mieux encore, *malbrous.*

Le gros homme présidait à ces apprêts. Il allait et venait

avec toute la vélocité dont il était susceptible autour de la voiture, ressemblant dans ses rotations concentriques à une gigantesque toupie mise en mouvement au moyen de la vapeur.

Grâce aux excitations tudesques qu'il prodiguait à trois ou quatre lourdauds déguisés en piqueurs, la charrette ne tarda pas à être chargée, et à se diriger vers le rond-point de la forêt du burg.

— Maintenant, sommes-nous prêts? — s'écria M. Brown. — Est-ce que vous attendez encore quelqu'un, monsieur le comte? — ajouta-t-il en apercevant M. de Pern qui était déjà botté.

— Nos voisins d'Himmelberg ne sont pas encore venus?

— Je les ai amenés dans ma carriole, ils m'accompagneront. Ce ne sont pas des cavaliers comme vous, monsieur Hector, et comme mademoiselle Elisabeth.

Celle-ci descendit bientôt. Elle était vêtue d'une sorte de justaucorps blanc qui dessinait ses formes parfaites. Un petit chapeau à plumes, comme ceux du temps de Louis XIII, ombrageait son front d'albâtre et donnait à sa physionomie, habituellement sérieuse et même froide, un air de mutinerie ravissant.

Hector, qui ne l'avait jamais vue ainsi, était tout ébloui. Il baisa respectueusement la main que la jeune fille lui présentait, et voulut lui-même aller seller le cheval de la belle écuyère.

Tout cela demanda bien encore trois quarts d'heure. Ce ne fut que vers sept heures et demie que la cavalcade se mit en marche. Elle se composait du comte, d'Hector et d'Élisabeth, qui occupaient le centre. Le bonhomme Brown, avec ses deux voisins, ouvrait la marche dans une pesante voiture qui semblait receler autant de provisions que la charrette. Les piqueurs formaient, contre toutes les règles, l'arrière-garde de la petite troupe; mais le propriétaire avait pris sur lui d'envoyer depuis longtemps les équipages du comte, avec de vrais piqueurs, au lieu du rendez-vous.

Inutile de dire que Joseph, sa carabine sous le bras, marchait en voltigeur, tantôt sur les flancs, tantôt sur les derrières de la cavalcade.

On alla serrer la main en passant au baron qui, ce jour-là,

s'était constitué avec Frédéric le gardien de la petite Rose ; puis on se dirigea sans perdre de temps vers le burg.

Nous avons dit deux mots au sujet des burgs au commencement de ce volume. On arrivait à celui où nous allons conduire nos héros et nos lecteurs par un chemin assez large d'abord, mais qui allait se rétrécissant jusqu'au pied de la montagne au-dessus de laquelle se dressaient les ruines du burg.

Il n'était éloigné que d'une lieue, à vol d'oiseau, du château de M. de Saint-Brice ; mais, grâce aux détours qu'on était obligé de faire en suivant le chemin, il fallait au moins deux heures pour arriver à la base de la montagne.

Là, plus de sentier. La forêt commençait, sombre, profonde comme une forêt d'Amérique. Elle se prolongeait fort avant dans la plaine et grimpait jusqu'au point de la montagne où la végétation expirait pour faire place à un rocher à pic, droit et nu comme un mât de cocagne.

C'était au-dessus de ce cône de pierres que l'on voyait les ruines du burg, et que M. Brown, dans son inaltérable ingéniosité, avait placé le rond-point de la forêt.

Mais pour que les voitures ne fussent pas obligées de contourner toute la forêt, le digne personnage avait imaginé de faire pratiquer, à coups de hache, une trouée qui aboutissait à un petit pavillon de chasse situé immédiatement au-dessous du burg.

Ce fut donc sans grande fatigue que l'on put arriver jusque-là. Avant de se mettre en chasse, M. Brown exigea que l'on déjeunât d'abord, ce qui est dans tous les cas un préliminaire excellent.

Après quoi les meutes furent découplées, et les cavaliers se lancèrent dans la forêt à la suite des chiens et des piqueurs.

Au bout d'un quart d'heure, un sanglier avait été forcé et tué, et l'on courait un dix cors splendide, *détourné* le matin même par un des piqueurs.

Après maint *change*, maint *retour*, après avoir *percé* de toute la vitesse de ses jambes grêles et nerveuses, le pauvre animal se disposait à *faire tête* aux chasseurs, lorsque tout à coup le son d'une trompe arriva aux oreilles de la petite troupe.

Une bande de cavaliers lancés au galop passait à deux cents pieds des premiers, à la suite d'une nouvelle meute. Des cris de toute gamme retentissaient sous les arceaux de la forêt. Ja-

mais pareil tumulte n'avait grondé autour du burg silencieux depuis la mort du dieu Pan.

A la vue du cerf acculé par les chiens du comte, un des chasseurs étrangers, incapable de maîtriser son désir de tuer, mit l'animal en joue et... envoya une balle dans la tête de l'un des chiens.

Hector poussa son cheval dans les taillis au risque de se blesser, et se jetant dans le sentier suivi par le cavalier :

— Holà! — s'écria-t-il, — vous êtes non-seulement maladroit, mais vous êtes encore impoli!

Le cavalier qui n'avait pas pris le temps de s'assurer de la portée de son coup, s'arrêta à ces mots et se retourna d'un air furieux.

A la vue du jeune homme qui l'attendait, il poussa un cri.

— Ah! ah! — dit-il, — monsieur de Saint-Brice!

— Monsieur de Coigny! — fit à son tour Hector.

— Il paraît, — ajouta insolemment le cavalier, — que vous craignez moins le pelage d'un cerf que l'uniforme d'un républicain?

Hector rougit.

— Combien croyez-vous valoir de républicains, monsieur l'impertinent? — demanda-t-il, le sourcil froncé étrangement et d'une voix stridente de colère.

— Mais deux ou trois, — répondit superbement M. de Coigny.

— Eh bien, monsieur, quand vous voudrez je vous prouverai que j'en vaux six; amenez un de vos amis avec vous et venez me charger.

— Vous, monsieur! vous n'êtes plus gentilhomme; je ne croiserai pas l'épée avec vous.

Hector devint livide de rage.

— Devant elle! — pensa-t-il.

Car le comte et sa fille s'étaient rapprochés, tandis que les piqueurs sonnaient l'hallali.

Et il poussa de nouveau son cheval avec fureur vers M. de Coigny.

— Je vous forcerai bien à vous battre, — rugit-il.

Et il sangla d'un coup de cravache le visage du chasseur.

Celui-ci proféra une imprécation terrible, et tirant son

épée il bondit sur le jeune homme, aveuglé par la rage et le sang qui jaillissait de sa honteuse blessure.

— Essuyez votre sang! — lui dit Hector, en parant son premier coup d'épée, — et remettez-vous. Je vous attends. Je ne veux pas que les chances soient inégales.

XIX

L'EMBUSCADE.

Malgré sa fureur, M. de Coigny comprit l'excellence du conseil que lui donnait le vicomte. Il fit donc rétrograder son cheval, et tirant de sa poche un mouchoir de fine batiste délicatement brodé, il essuya son front ruisselant de sang et de sueur.

Après quoi il rajusta son chapeau, jeta son fusil devenu inutile, enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et se lança l'épée haute contre Hector.

Celui-ci l'attendait. Son cheval, arc-bouté puissamment sur ses jarrets, l'écume aux dents, la crinière dressée, les naseaux pleins de feu, se préparait à charger aussi.

On eût dit une passe d'armes des temps héroïques de Jean-le-Bon; il ne manquait que la lance, le héraut et les tribunes.

La monture de M. de Coigny arriva comme la foudre sur celle d'Hector, qui soutint vaillamment son choc. Puis au lieu

de faire prendre du champ à leurs chevaux ainsi que les paladins dans les tournois, il s'attaquèrent sans retard, tenant d'une main la bride et de l'autre l'épée.

A la seconde passe, chacun d'eux comprit qu'il avait affaire à un rude antagoniste. Cependant leur tactique n'était pas la même. M. de Coigny chargeait toujours, multipliant ses bottes avec la rapidité de la foudre et ce mépris d'une attaque que donnent les fièvres de colère.

Hector, au contraire, avait recouvré tout son sang-froid. Il se tenait sur la défensive, cherchant à user les forces de son adversaire et parant avec le même calme que s'il eût été dans une salle d'armes.

En même temps qu'il précipitait ses coups, M. de Coigny donnait, par ses invectives, un libre cours à sa fureur. Sa propre voix semblait l'exalter davantage encore; à chaque instant, toutefois, les spectateurs remarquaient qu'il s'affaiblissait, et l'issue du combat ne paraissait plus douteuse; ils tremblaient pour le moment où Hector se déciderait enfin à attaquer lui-même.

Mais le vicomte restait impassible. Plus son adversaire se déconcertait, plus il devenait calme. Il résolut de terminer la lutte d'une manière courtoise; aussi, grâce à un dégagement habile, au moment où M. de Coigny venait de lui porter un formidable coup droit qui avait été paré avec énergie, Hector lia le fer du chasseur et le fit sauter à dix pieds en l'air. La frêle lame en tombant se brisa.

— Votre vie est maintenant en mon pouvoir, — dit le vicomte toujours calme, — il ne tient qu'à moi de la prendre. — Etes-vous prêt à rétracter devant mademoiselle et ces messieurs ce que vous venez de dire.

— Je répète, monsieur de Saint-Brice, que vous êtes un transfuge, pour ne pas dire davantage. Rien ne pourra me faire changer d'avis. Vous pouvez m'assassiner.

Un moment la colère revint à Hector et monta comme un frisson jusqu'à ses lèvres qui tremblèrent et blémirent. Mais il se remit presqu'aussitôt.

— Monsieur de Coigny, — dit-il, — voulez-vous me permettre de vous donner une explication?

— Pourquoi? A quoi bon? Je sais qui vous êtes.

— Et moi aussi, monsieur, je sais qui vous êtes; voilà pour-

quoi, vous considérant comme un digne gentilhomme, je tiens à vous expliquer ma conduite. Vous savez, puisque vous me connaissez, que je ne suis pas un lâche?

— Il y a courage et courage; celui du soldat et celui du spadassin.

— Nous ne nous entendons pas, monsieur, — continua le vicomte qui frémissait. — Me prendriez-vous pour un spadassin?

— A peu près.

En ce moment un bruit se fit entendre dans le fourré; les branches s'agitèrent comme si elles eussent été agitées par un animal furieux, et Joseph apparut sur le sentier sa carabine à la main.

Il jeta un coup d'œil au vicomte, et s'avançant résolûment au-devant de M. de Coigny, il saisit la bride du cheval du gentilhomme.

— Monsieur, — lui dit-il, — si ce n'est pas vous qui êtes un lâche, vous retournerez auprès de M. le prince de Condé qui vient de tomber dans un parti de républicains. Allez vous faire tuer pour lui plutôt que pour une querelle folle, que vous avez ridiculement provoquée.

— M. de Condé! — s'écria le chasseur en oubliant ce que la dernière phrase du garde-chasse contenait d'insolent.

Et aussitôt il fit tourner la bride à son cheval et s'élança dans l'épaisseur de la forêt en jetant ces trois mots au vicomte :

— Nous nous retrouverons.

Hector restait abasourdi.

— Qu'est-ce que cela signifie? — demanda-t-il à Joseph.

— Ecoutez! — répondit le garde-chasse en étendant la main vers le nord.

— Tout le monde prêta l'oreille.

Le bruit d'une vive fusillade éclatait à la droite des chasseurs, dans la direction du vieux burg. A ce pétillement sinistre se joignaient les roulements d'un tambour, semblables au grondement lointain d'un tonnerre qui s'éteint.

Puis des clameurs s'élevaient, mugissant sous le dôme de la forêt, confuses comme des râles d'hommes mêlés à des hennissements de chevaux.

— Voyons! voyons! — s'écria Hector.

Et sans s'inquiéter s'il était suivi, il se précipita à fond de train dans la direction de ces clameurs. Elisabeth et son père, mus par un ardent sentiment de curiosité, suivirent le jeune homme de toute la vitesse de leurs chevaux, tandis que Joseph tirait au court en s'enfonçant dans les taillis.

Voici ce qui s'était passé.

La veille du jour où devait avoir lieu cette double chasse, M. de Condé, retiré au fond de son hôtel, insensible aux cajoleries de ses courtisans, s'abîmait dans un ennui profond.

Le noble généralissime ne recevait en effet aucune nouvelle de France ni des armées républicaines. Pas un de ses éclaireurs ne revenait. Ses espions avaient été sans doute arrêtés et fusillés.

Puis il réfléchissait à l'avenir.

Sa cinquante-septième année venait de sonner à l'horloge du temps. A moins d'un dérangement anormal dans l'ordre de la nature, il n'espérait plus pouvoir jouir par lui-même d'une existence qu'il cherchait à dorer le mieux possible pour les jours futurs.

Il avait bien un fils et un petit-fils, l'un âgé de trente-sept ans, l'autre de onze ans; mais, on ne sait trop pourquoi, il les traitait avec froideur, bien qu'il eût partagé son commandement avec Henri-Joseph de Bourbon, malheureux père du malheureux duc d'Enghien.

Donc, on pouvait d'autant moins distraire M. de Condé, que, indépendamment de ses soucis politiques, son ennui était moins déterminé. Il était en conséquence de fort mauvaise humeur.

Cette mauvaise humeur redoubla lorsqu'il entendit dans son antichambre de joyeux éclats de rire poussés par les gentilshommes de service.

— Allez voir ce qui se passe, — dit-il à son huissier d'un ton bref.

L'huissier rentra bientôt.

— Qu'est-ce? — demanda le prince.

— Oh! monseigneur, c'est un rustre qui veut absolument voir Votre Altesse et maltraiter vos gardes qui l'empêchent de passer.

M. de Condé se leva avec la prestesse d'un jeune homme

qui veut faire une farce, et il entre-bâilla la porte de l'antichambre.

Au milieu de cette pièce se tenait un paysan d'un certain âge, vêtu avec la recherche dominicale des campagnards allemands, portant d'une main un panier d'osier hermétiquement fermé, de l'autre, un énorme gourdin qu'il paraissait manier avec la plus grande facilité.

— Je vous dis, — répétait-il en agitant son bâton, — que pas un de vous n'est monseigneur le prince de Condé. Je le connais jarnidieu bien, puisque je sors de l'Artois dont je suis originaire comme sa noble et digne famille.

— Dites-nous, bonhomme, — répondit un des aides-de-camp, — ce que vous voulez à monseigneur?

— Ça ne vous regarde pas, vous autres; laissez-moi tranquille, ou bien je vais vous caresser les côtes à coups de bâton! Eh donc! il paraît qu'on ne peut plus parler librement aux gens. Et puis vous, mon petit monsieur, je crois bien que je vous reconnais. Il avait un chapeau tout comme le vôtre. Fi! des Français!...

— Qu'est-ce qu'il chante donc?

— Ah! je le sais bien, ce que je chante. Mais je veux parler à monseigneur. Il vous en cuira, je vous réponds, si vous m'en empêchez.

Le prince, qui s'amusait de cette scène étrange, ne put s'empêcher de rire bruyamment. Le paysan se retourna. A l'aspect de M. de Condé, qu'il paraissait en effet connaître, il ôta son chapeau et fit un salut grotesque à force d'être poli.

— Ah! c'est bien heureux que je vous trouve, mon prince, — dit-il. — Voici des perdrix que je vous apporte, et je viens en même temps vous demander justice.

Et le rustre tira de son panier deux paires de magnifiques perdrix.

— Ce sont de véritables bartavelles, — fit le prince émerveillé. — Les yeux rouges, la gorge et le cou blancs; c'est bien cela. Où avez-vous pris ce gibier?

— A deux lieues d'ici, auprès du burg d'Ilimmelberg. Oh! c'est là qu'il y a du daim, du cerf, du chevreuil, du sanglier!... Nous ne mangeons que de cela, nous autres!...

Le prince fit claquer sa langue contre son palais avec cette aspiration de gourmandise naturelle à tous les Bourbons.

— Très-bien! mon ami, — dit-il. — Tu vas porter cela à l'office et tu viendras me retrouver. Messieurs, je vous prie de ne plus vous opposer au passage de ce brave homme...

Les gentilshommes s'inclinèrent, et M. de Condé rentra dans son cabinet. Au bout de quelques minutes, le paysan était devant lui.

— Eh bien! mon brave, — fit le prince avec sa bonté toute familière, — de qui avez-vous à vous plaindre?

— De vous, monseigneur, — répondit effrontément le rustre.

— De moi... personnellement.

— Oh! pas personnellement; mais de messieurs vos officiers.

— Qu'avez-vous à leur reprocher?

— Ah! monseigneur, je suis un homme ruiné. Figurez-vous que j'avais une maison, toute petite, une coquille de noix; mais c'était toujours assez grand pour moi. Eh bien! vous verrez comme ils me l'ont démolie. Il y en avait un surtout qui avait un chapeau comme le monsieur qui est dans votre antichambre.

— Démolie!... mes officiers!... Et dans quel but?

— Ils étaient peut-être bien ivres.

— Mais ils ne m'ont point demandé de permission pour sortir. Je veux éclaircir cette affaire.

Le paysan jugea qu'il s'était avancé un peu loin.

— Oh! — dit-il, — je ne les reconnaîtrais pas, et je ne demande point qu'ils soient punis. Je désirerais seulement que l'on pût voir les dégâts qu'ils ont commis. On me rembourserait sans doute, car je ne suis qu'un pauvre homme.

Le prince allait répondre, lorsque l'huissier gratta à la porte.

— Entrez, — dit M. de Condé.

— Un courrier pour Votre Altesse, monseigneur, — dit l'introducteur.

— Qu'il vienne!...

Un homme tout poudreux entra dans le cabinet.

— Voilà, monseigneur, une lettre de votre agent de Strasbourg.

— Ah! — fit le prince avec un sourire de satisfaction.

— Et il lut à haute voix, sans s'inquiéter de la présence du courrier ni du paysan,

« — L'armée républicaine entre en campagne le 18 de ce mois : Votre Altesse a encore huit ou dix jours devant elle.

« La Vendée est en feu. Tout va bien. »

— Ah ! ah ! — dit le prince en se frottant les mains ; — le bal va commencer.

Et s'adressant à l'huissier :

— Communiquez cette dépêche à mes aides-de-camp, — dit-il.

Et il congédia le courrier d'un geste, en lui disant :

— Je vous donnerai ce soir une réponse.

Le paysan resta seul avec le prince. Si celui-ci eût été moins préoccupé, il aurait pu remarquer que la figure bêtement insignifiante du rustre avait pris une toute autre expression à l'annonce d'un courrier. Mais, dès que M. de Condé eût lu la lettre, le paysan avait repris son air habituel.

— Tu disais donc, — reprit le prince, — que ta maison n'est pas éloignée d'Himmelberg ?

— Elle ne l'était pas, monseigneur ; mais elle n'existe plus.

— Et il y a beaucoup de gibier dans les environs ?

— Ça en fourmille.

— Eh bien ! sois tranquille. Demain j'irai moi-même, et je te promets de te rendre pleine et entière justice.

Le paysan rayonnait.

— Oh ! je compte tout à fait sur monseigneur. Et puis là-bas, voyez-vous, vous tirerez plus de coups de fusil que vous ne pensez.

— Tant mieux, — fit le prince, qui se méprit complètement sur le sens de cette phrase. — En attendant, voici déjà un à-compte que je te donne.

Et allant à son secrétaire, il en tira deux rouleaux d'or qu'il remit entre les mains du rustre.

Celui-ci remercia avec effusion, mit les rouleaux dans sa poche et sortit de l'hôtel avec la majesté d'un chef de bureau qui vient d'être nommé directeur-général.

Arrivé dans la grande rue, il accéléra son pas, fit un assez long détour, entra dans une impasse, connue sous le nom d'Impasse de la Moselle, et en sortit au bout d'une demi-heure, monté sur un robuste cheval du Mecklembourg qu'il dirigea du côté de Himmelberg.

Après quelques instants de marche paisible sur la route

d'Himmelberg à Coblentz, le rustre se redressa. Il piqua son cheval qui partit au galop, abandonna le chemin, traversa rapidement les champs de houblon et suivit les berges du Rhin.

Là, le cavalier se retourna pour voir s'il n'était pas suivi.

N'apercevant personne dans la plaine, il tira de sa poitrine un petit sifflet d'argent pareil à celui des maîtres d'équipages. Un son aigu et prolongé se fit entendre.

Presqu'en même temps, un bateau partit de l'autre rive du Rhin et vint s'amarrer du côté où se trouvait le rustre.

Deux hommes le montaient.

— Eh bien! lieutenant, — demanda l'un d'eux en s'adressant au prétendu paysan; — l'affaire est-elle faite?

— Oui! — répliqua laconiquement l'officier. — Le prince de Condé m'a même donné cent louis d'arrhes sur sa future rançon.

Les trois hommes poussèrent ensemble un éclat de rire qui dut scandaliser les *naïades craintives* que Boileau faisait fuir avec tant de rapidité devant les aïeux des émigrés, au passage du Rhin par le roi Louis XIV.

Puis le bateau fut remis à flot, emportant sur l'autre rive du fleuve les trois personnages et le cheval.

Vers cinq heures du soir, les voyageurs arrivèrent sans accident à l'entrée d'un petit bois situé derrière une de ces montagnes coniques que l'on rencontre partout en descendant le Rhin, et dont le versant occidental baignait sa base dans les eaux du fleuve.

Ce bois paraissait illuminé de feux de Bengale. Des bourdonnements s'en échappaient pareils à ceux d'un millier de ruches d'abeilles. Les arbres dénudés se revêtaient de panaches de fumée qui flottaient au vent du soir comme ceux d'une armée de géants.

A l'apparition des trois hommes, une voix partit d'un fourré :

— Qui vive? — cria cette voix.

— Patriotes, — répondit le lieutenant.

Le factionnaire ne reconnut pas d'abord son supérieur sous le costume qui le déguisait; mais celui-ci ayant décliné son nom à cette sentinelle et à deux ou trois autres échelonnées le long d'un petit sentier qui conduisait dans l'intérieur du bois, pénétra sous le dôme des arbres.

A cent cinquante pas de la lisière, le terrain se déprimait, formant une sorte de ravin creusé en entonnoir et défendu de tous les côtés par des rochers couverts de mousse et d'arbustes sauvages.

Au fond de ce ravin, on voyait un feu énorme, et, à l'entour de ce brasier, une foule de soldats en uniforme bleu, occupés les uns à fourbir des armes en assez mauvais état, les autres à préparer leur repas du soir.

L'insouciance la plus française régnait dans ces groupes. Tout en s'adonnant aux travaux précités, ces hommes, qui devaient inscrire le nom de la patrie depuis le Caire et Moscou jusqu'aux colonnes d'Hercule, chantaient, dans ces défilés perdus, les plus joyeuses chansons du pays.

A l'aspect du lieutenant, un murmure de curiosité circula dans tous ces groupes, et les deux hommes qui l'accompagnaient durent s'arrêter auprès de leurs camarades.

Il entra seul dans la tente du capitaine qui commandait ce pauvre détachement, et, à un signe de celui-ci, il s'assit sur une caisse qui servait à la fois de table et de siége, et fit à son chef le récit de ce qui lui était arrivé.

— C'est bien, — dit le capitaine qui semblait méditer profondément; — je savais que tu n'avais rien à craindre de ce courrier.

Le lieutenant ouvrit de grands yeux.

— Tu n'as pas reconnu, — continua le capitaine, — le caporal Frémy.

— Ma foi! je crois qu'il ne m'a pas reconnu non plus.

— Le prince ne t'a point demandé comment il se faisait qu'étant Français tu habitasses la Prusse rhénane?

— Il ne m'a fait aucune question: les perdrix avaient levé tous ses doutes. L'arrivée de ton courrier acheva de le plonger dans la sécurité la plus profonde.

Le capitaine haussa les épaules d'un air de pitié.

— Leur cause est franchement perdue, — dit-il. — Moi qui ne suis que le fils du citoyen Dubuisson, je ne me serais pas laissé abuser par quatre bartavelles.

Et, prenant son subordonné par le bras, il alla faire avec lui la visite des troupes.

Arrivé au centre du ravin, Dubuisson réclama le silence.

— Soldats, — leur dit-il de sa voix rude et ferme, — que

tout le monde soit prêt au petit jour ; nous traverserons le Rhin à la nage s'il le faut, et nous irons nous embusquer au pied du vieux burg que l'on pourrait apercevoir d'ici s'il faisait plus jour. Qu'il n'y ait point de retardataires. La patrie n'aime pas plus les paresseux que les lâches.

Tous les hommes s'avancèrent d'un mouvement unanime, et, lançant leurs chapeaux en l'air :

— Vive la nation ! — s'écrièrent-ils; — vive le capitaine !

Hector et les personnes qui l'accompagnaient eurent bientôt dépassé l'angle de la forêt derrière lequel s'élevaient les bruits qu'on ne cessait d'entendre.

Là, le rocher au sommet duquel le burg était bâti, apparaissait dans toute sa sombre majesté. C'est à ses pieds que se ruait la bataille, qu'elle se tordait comme un serpent tronçonné dont les fragments cherchent à se rejoindre, qu'elle roulait dans des tourbillons de poussière humide soulevés par les piétinements des fantassins et des chevaux.

Le spectacle était à la fois horrible et sublime.

Une vingtaine de cavaliers armés de leurs épées et de fusils de chasse, s'adossaient contre les murs d'une petite maison toute ruinée, probablement celle dont le lieutenant avait parlé la veille au prince de Condé.

Courbés sur le cou de leur monture, ils attendaient avec la tranquillité sombre que donne le désespoir la seconde décharge des républicains.

Mais ceux-ci, supérieurs en nombre et entourant de toutes parts ce petit escadron de gentilshommes, ne semblaient pas disposés à faire usage de leurs cartouches.

Guidés par leur capitaine, qui s'exposait intrépidement au danger, ils marchaient à pas lents, la baïonnette croisée, rétrécissant à chaque pas le cercle de fer qui enfermait les émigrés.

Le prince comprit qu'ils étaient tous perdus.

— Attention !... — dit-il tout bas à ses officiers. — Nous n'avons plus qu'une chance de salut ; c'est de faire une trouée et de battre en retraite. Dans tous les cas, ne nous rendons point !...

— Jamais, — répondirent tout d'une voix les gentilshommes.

— Alors, imitez-moi !...

Le prince tira vivement ses deux pistolets des fontes de sa

selle et fit feu. Deux soldats bleus tombèrent morts ou blessés. Une trentaine de coups de feu suivirent cette première détonation.

Pendant la confusion que produisit cette décharge, les vingt et un cavaliers, — car M. de Coigny les avait rejoints, — lancèrent leurs chevaux au galop sur le régiment républicain.

Mais tout à coup une fusillade terrible les enveloppa d'un ouragan de flamme et de fer.

Pas un ne fut atteint grièvement. Mais tous les chevaux tombèrent mortellement blessés.

— Oh! par la mort-Dieu! — s'écria M. de Condé qui venait de se relever avec toute l'agilité d'un jeune homme, — il paraît qu'on veut nous prendre vivants. Allons! messieurs! rappelons-nous que nous sommes Français, et faisons d'autant mieux notre devoir que ces messieurs sont Français aussi.

Et l'épée à la main il se précipita sur la ligne ennemie.

Le capitaine Dubuisson arrêta ses soldats et s'adressant aux émigrés :

— Rendez-vous, — leur cria-t-il. — Je vous donne ma parole qu'il ne vous sera fait aucun mal.

Un éclat de rire répondit à cette proposition.

Alors le capitaine se retourna vers ses hommes :

— Chargez, — dit-il d'une voix brève!...

En un clin d'œil la distance qui séparait les deux troupes fut parcourue. Les épées et les baïonnettes se touchèrent. Une horrible mêlée corps à corps s'engagea.

Tout à coup, au milieu de la fumée, des cris, des cliquetis de fer, un centaure apparut.

Il ne portait pour ainsi dire pas d'armes, son épée restant au fourreau et son fusil se balançant inutile sur ses épaules.

Ce nouveau venu, sans s'inquiéter s'il renversait amis ou ennemis, républicains ou aristocrates, se jeta au centre des deux troupes, saisit d'une main un des combattants, de l'autre un homme déjà blessé et étendu sur le cadavre de sa monture; il les plaça tous deux sur son cheval et regagna la forêt avec toute la rapidité qu'il put donner à son coursier ainsi chargé.

Cette diversion avait été si brusque, si inattendue, que personne n'avait remarqué le visage du cavalier, à l'exception de Dubuisson qui avait poussé ce cri :

— Imprudent!...

Comme si cet inconnu eût été le *Deus ex machinâ* de l'escarmouche, les combattants s'arrêtèrent.

Hélas! les républicains n'avaient déjà plus affaire qu'à des cadavres ou à des hommes horriblement blessés. Dix-huit jeunes gens qui naguère étaient pleins de vie et d'avenir gisaient pêle-mêle sur un terrain sans nom, dans un amas de boue et de sable pétris avec du sang et des lambeaux de chair.

Tous ces visages décomposés respiraient encore la fureur qui les animait naguère. Tous ces yeux à moitié éteints se tournaient encore avec une expression de défi sur ces uniformes bleus qui commençaient à se tremper dans le sang des frères avant de se couvrir du sang des étrangers.

Ceux qui respiraient encore demandaient qu'on les achevât. L'un d'eux implorait par pitié la grâce d'avoir le visage tourné vers l'ouest pour voir, — disait-il, — la France en expirant. Celui-ci recommandait son âme à Dieu; celui-là mourait en plaisantant.

Après sa victoire, Dubuisson compta ses pertes à son tour. Vingt-cinq hommes étaient morts en criant vive la nation!..... Trois ou quatre seulement étaient blessés, mais d'une façon légère.

— Allons, — dit-il, — enterrons nos morts; car ce sont tous les nôtres.

Pendant que les républicains procédaient avec la religieuse vénération qu'inspire la mort, au creusement d'une fosse commune pour y enterrer leurs camarades et leurs ennemis, Hector, — tous nos lecteurs l'ont reconnu, — emportait son fardeau à travers la forêt du burg.

Arrivé au rond-point, c'est-à-dire au pavillon de chasse de M. Brown, il sauta de cheval, rendit la liberté à l'homme qui était à peu près valide et courut déposer le blessé sur un lit de parade qui servait de canapé aux chasseurs.

— Où avez-vous été atteint, monsieur de Coigny, demanda le jeune homme au cavalier blessé.

A la vue de son sauveur, celui-ci ferma les yeux et s'évanouit.

Pendant cet état d'évanouissement, Hector revint auprès du second cavalier et s'inclinant respectueusement devant lui :

— Daignerez-vous me pardonner, monseigneur, — dit-il, —



la manière un peu brusque dont je vous ai arraché des mains de ces diables bleus?

Le prince de Condé, appuyé sur le bras du comte de Pern, qui le voyant tout pâle lui avait offert ses services, tendit la main au vicomte :

— Vous avez cru bien agir, merci, — dit-il. — Mais une autre fois laissez-moi mourir. Sans avoir eu le génie du grand Condé mon aïeul, j'aurais eu du moins la mort de Turenne. C'est une gloire qui manque à notre famille.

— Vous devez être fatigué, monseigneur, — interrompit le jeune homme, — je vois que vous chancelez; seriez-vous blessé?

— Ma foi! je n'ai rien senti; mais je crois que je pourrais bien avoir reçu quelque égratignure à la jambe droite.

Joseph s'approcha respectueusement du prince.

— Monseigneur, — dit-il avec cette familiarité que les vieux serviteurs de ce temps prenaient avec les plus hauts personnages, — plaît-il à Votre Altesse que j'aille quérir un médecin? Il y en a précisément un sur le champ de bataille.

— Diable! — fit le prince, — est-ce que ces républicains seraient déjà organisés de la sorte? Peste! un chirurgien!...

— Non! monseigneur, c'est un médecin que je crois du pays.

— Va donc le chercher, mon ami; ne fut-ce que pour M. de Coigny qui est plus malade que moi.

— Pendant cette conversation, M. Brown avait erré comme une âme en peine autour des interlocuteurs. Le digne homme avait sans doute une idée qu'il n'osait exprimer. Enfin il parvint à attirer l'attention d'Hector qui le présenta au prince, lequel lui donna sa main à baiser.

Les grosses joues de l'ex-tonnelier étaient radieuses d'orgueil. Il avait baisé la main d'un Bourbon, d'un descendant du grand Condé. Cette faveur inespérée le grandit subitement. Aussi voulut-il élever plus haut ses prétentions.

— Quel honneur Votre Altesse a fait à un homme obscur comme moi, — dit-il, — de me permettre de lui baiser la main; mais, monseigneur, vous mettriez le comble à votre bonté si...

— Achevez votre pensée, mon ami, — dit le prince à qui la trahison du faux paysan n'avait pas enlevé sa bonté.

— C'est que, monseigneur, — balbutia le propriétaire en tournant son chapeau dans ses mains.

— Voyons! parlez?...

— Eh bien, monseigneur! Il n'y a rien qui ouvre l'appétit comme une bataille...

— Surtout, — répondit le prince, — comme une bataille que l'on perd...

— C'est vrai, — fit naïvement M. Brown, — quand on n'est pas à même de se gonfler d'orgueil, il faut se gonfler d'autre chose...

Hector regarda M. Brown avec des yeux effarés, tandis que le prince riait avec autant d'abandon que lui en permettait la perte récente de ses meilleurs officiers.

— Aurais-je dit quelque bêtise? — balbutia l'honnête Brown.

— Certainement, monseigneur n'est pas déshonoré pour avoir perdu une bataille, surtout contre des forces si supérieures en nombre...

— Voyons brisons là, mon ami; je vois que vous voulez m'inviter à déjeûner: comme il est probable que les républicains, me croyant fort loin, ne me poursuivront pas jusqu'ici, j'accepte.

M. Brown poussa un hourrah de triomphe qui aurait pu réveiller M. de Coigny de son évanouissement si le digne propriétaire n'en eût été séparé par plusieurs portes.

Malgré la présence du prince de Condé, ou peut-être à cause de sa présence, le repas fut silencieux, nous pourrions même dire triste, ce qui n'empêcha pas le généralissime des émigrés de manger avec un appétit bourbonnien.

Cependant, à la fin du repas, une souffrance aiguë le fit pâlir à plusieurs reprises:

— Je crois décidément, — dit-il, — que je suis blessé. Aidez-moi donc à me soulever, mon cher vicomte.

— *Mein Gott*, — murmurait M. Brown consterné; — si monseigneur pouvait supporter la voiture jusque chez moi!... Dire que je n'ai pas prévu le cas où j'aurais besoin de deux lits ici.

— Oh! un fauteuil me suffira, — fit le prince. — Conduisez-moi auprès de ce pauvre Coigny qui est plus maltraité que moi.

En ce moment Joseph revint amenant le médecin avec lui.

Ce médecin était un homme à peine âgé de vingt-cinq ans;

mais la ride profonde qui sillonnait verticalement son front, l'air de souffrance répandu sur tout son visage accusaient un âge plus avancé.

Il portait de longs cheveux noirs, sans poudre, contrairement à la mode de cette époque. Une fine moustache d'ébène estompait sa lèvre supérieure. Il était vêtu d'habits de couleur sombre, mais d'une coupe irréprochable, et qu'il portait avec une distinction parfaite.

A sa vue, M. de Pern tressaillit involontairement, et dut baisser les yeux sous le regard fixe et clair du jeune praticien.

Celui-ci s'avança gravement vers le comte.

— C'est vous, monsieur, — dit-il en français avec un léger accent méridional, — qui m'avez fait l'honneur de me demander?

Au son de cette voix M. de Pern tressaillit de nouveau et jeta les yeux sur Élisabeth qui depuis le retour d'Hector n'avait pas prononcé une parole. Elle était adossée à une fenêtre, se tournant à moitié vers les personnes qui se trouvaient dans la salle, à moitié vers le vieux burg qu'on pouvait apercevoir à travers les vitres.

Elle ne répondit point au coup d'œil de son père et parut ne pas avoir remarqué la présence de l'étranger.

M. de Condé s'adressa alors au médecin.

— C'est moi, monsieur, — dit-il, — qui vous ai fait demander, pour ce pauvre garçon d'abord.

Et il étendit la main vers le lit.

— Et pour vous ensuite, monseigneur, — ajouta le médecin en complétant la phrase de M. de Condé.

— Vous me connaissez donc, monsieur?

— J'ai eu occasion de voir quelquefois Votre Altesse dans les rues de Coblentz.

— Et comment savez-vous que j'ai besoin de vos services?

— Vous êtes pâle, monseigneur, et vous vous tenez assis dans l'attitude d'un homme qui aurait reçu une balle dans les chairs de la jambe.

— Diable! — fit le prince, — c'est de la sorcellerie toute pure!...

— Non, monseigneur, c'est de l'observation.

— Vous paraissez cependant bien jeune.

— J'ai cinq ans d'études expérimentales ; et je n'ai jamais mis le pied dans aucune école. Voilà pourquoi je suis peut-être moins ignorant que mes jeunes confrères.

— Donnez-nous immédiatement, monsieur, une preuve de votre science. Mon pauvre ami doit souffrir horriblement.

Le médecin s'avança vers le lit, tâta le pouls du blessé ; et après une auscultation de quelques secondes :

— Je vous réponds de M. de Coigny, monseigneur, — dit-il.

— Vous le connaissez aussi ?...

— De la même manière que je connais Votre Altesse, mademoiselle Elisabeth de Pern, M. le comte son père, M. le vicomte de Saint-Brice et M. Brown !...

Tous les spectateurs se regardèrent avec des yeux étonnés. Personne ne connaissait ce jeune homme.

— Par la mort-Dieu !... — fit le prince de Condé, — nous direz-vous au moins qui vous êtes ?

— Volontiers, monseigneur. Je suis le chevalier Orsini, chirurgien des armées de Sa Hautesse le sultan Sélim III.

M. Brown fit un bond de terreur.

— Un Turc !... — dit-il.

— Pas précisément, — fit le chevalier ; — je suis un Vénitien, au service de la Turquie. Mais veuillez me permettre de continuer ma consultation.

— Vous disiez, monsieur Orsini, — reprit le prince de Condé, — que vous répondiez de la vie de M. de Coigny.

— Je le dis encore. Il y a de graves contusions; mais, lorsque la fièvre sera passée, et il n'y en aura plus demain soir, ce sera l'affaire de huit ou dix jours pour que le blessé entre en convalescence.

— Eh bien ! à mon tour.

Le chevalier examina la blessure du prince, et lui mettant dans la main un morceau de plomb aplati qu'il venait de retirer de la jambe :

— Voyez, monseigneur, — dit-il ; — c'est une balle morte qui a frappé votre étrier et qui a ricoché mollement... Vous en serez quitte pour quelques jours de repos. Quant à M. de Coigny, il ne faut pas qu'il sorte d'ici avant mon ordre. Je viendrai le voir demain matin.

— N'y aurait-il pas d'indiscrétion, monsieur le chevalier, à vous demander où vous demeurez? — hasarda M. Brown.

— Oh! — répondit Orsini, — j'habite Coblentz depuis quelques jours, mais je suis venu herboriser dans ces forêts. Si vous avez besoin de moi, tirez un coup de fusil; dix minutes après je serai ici.

Sur ce, et avant que les spectateurs frappés d'étonnement eussent pu adresser le moindre remerciement à cet étrange médecin, il était sorti, laissant pour unique adieu un regard qui fit frissonner M. de Pern. Le comte se pencha à l'oreille de Joseph :

— Suivez cet homme, je vous prie, — lui dit-il. — Il y a dix louis pour vous si vous découvrez sa demeure.

Le garde-chasse sortit.

Mais il avait été précédé par Hector qui causait avec le médecin au pied de l'escalier du pavillon.

— Monsieur le chevalier, — avait dit le vicomte, — je vous serais très-reconnaissant de vouloir bien me dire comment il se fait que vous sachiez mon nom?

— C'est fort simple, — avait répondu le médecin d'un ton plein de bonhomie; — je vous ai vu un soir à Coblentz avec le capitaine Dubuisson; j'ai interrogé plusieurs personnes pour savoir qui vous étiez, on m'a répondu.

— Mais, monsieur, savez-vous comment on nomme dans mon pays le métier que vous faites, en interrogeant ainsi?

— Non.

— Eh bien! on l'appelle espionnage. Mais vous êtes Vénitien.

— Et comment, s'il vous plaît, appelle-t-on à Paris le métier que M. de Richelieu, par exemple, faisait à Vienne?

— Il était ambassadeur.

— Moi aussi, — fit le chevalier, — je suis ambassadeur.

— Vous?

— Oui, monsieur. Accrédité par Sa Hautesse auprès de la cour de Prusse; mais comme j'ai quelques affaires d'intérêt dans ce pays, j'y suis venu et j'y continue ce que vous appelez mon espionnage. Du reste, il n'a rien que de très-honnête. Vous avez pu voir que je ne suis pas un ennemi de l'humanité; je vous pardonne donc les paroles un peu sévères que vous venez de m'adresser...

— Comment?...

— Laissez-moi achever ma pensée.

— Achevez, monsieur.

— Et je vous prie de me pardonner si je me suis enquis de votre nom.

Hector ne savait ce qu'il devait répondre ; mais quand il eut trouvé sa réponse, le médecin avait tourné le dos. Il entrait d'un pas mesuré dans la forêt. Pendant quelques secondes Hector le suivit de l'œil; puis il le vit disparaître du côté opposé à celui du sentier qui conduisait au vieux burg.

Joseph s'était jeté à son tour dans la forêt et il suivait de loin l'ambassadeur du sultan.

Hector rentra dans le pavillon.

— Ma foi, mon cher vicomte, cet homme est diablement habile, — dit le prince; — mais c'est *diablement* qu'il faut dire, et je suis trop bon chrétien pour me remettre entre ses mains, si la voiture est prête à partir. J'enverrai ce soir le domestique de Coigny et un médecin de Coblentz.

Deux heures après, M. de Condé rentrait à Coblentz, où la nouvelle de sa défaite n'était point encore arrivée.

XX

LE DUEL.

L'appartement d'Élisabeth, où nous avons déjà conduit une fois le lecteur, était, ainsi que nous l'avons dit, placé presque immédiatement au-dessous du belvédère.

Malgré la recommandation de son père, la jeune fille montait aussi souvent qu'elle le pouvait à cet observatoire. Accoudée sur le rebord d'une fenêtre à lanterne, elle laissait son regard errer sur toute la campagne. A sa gauche, la route de Coblentz ; à sa droite, le château habité par MM. de Saint-Brice ; et, plus loin, dans les profondeurs d'un horizon dont le soleil n'avait pas encore dissipé les brumes, le sombre burg écroulé.

Plus d'une fois M. de Pern l'avait surprise dans le belvédère; mais il s'était contenté de lui faire observer que cette pièce, trop aérée, ne convenait point à son tempérament. La jeune fille avait secoué la tête, et elle continuait à s'isoler là une partie de la journée.

Dès qu'elle se trouvait seule, elle s'armait d'une lunette et

explorait de l'œil avec avidité le sentier qui conduisait au château. Si Hector apparaissait, elle s'empressait de descendre; quand il ne venait pas, elle restait pendant des heures entières pensive dans un fauteuil, et les yeux dirigés avec obstination vers la girouette de la villa voisine.

Car, depuis ce jour de bataille où Hector s'était montré si courageux et si grand, la pensée du beau jeune homme ne la quittait plus. Elle le voyait toujours, sublime de dévouement et de vigueur, affronter cent fois la mort pour sauver un ennemi; et, avec l'imagination, cette complice intelligente du cœur, elle se le représentait toujours plus grand encore qu'il n'était en réalité.

Quelques jours après la guérison de M. de Coigny, elle vit arriver celui-ci, accompagné d'un second cavalier enveloppé dans un ample manteau brun; puis, presqu'en même temps, elle aperçut Hector, accompagné également d'un cavalier, et descendant la rampe du monticule, comme s'il allait au-devant de M. de Coigny.

Cette rencontre singulière fit éprouver à la jeune fille un horrible serrement de cœur:

— Est-ce qu'ils se battraient? — se disait-elle. — Oh! ce serait impossible, ou ce M. de Coigny n'a pas de cœur!

Les quatre cavaliers se joignirent à l'angle du mur du jardin, précisément à l'endroit où se trouvait la porte de derrière.

Élisabeth laissa dans le belvédère la petite Rose, et descendit toute palpitante dans le jardin.

Les bosquets commençaient à se revêtir de primevères, et les sapins, projetant une ombre opaque sur cette partie du jardin, la jeune fille put arriver jusqu'à la porte sans être vue. Là, elle colla son oreille contre les panneaux et écouta.

M. de Coigny parlait:

— Je vous le répète, vicomte, — disait-il; — je sais que vous m'avez sauvé la vie ainsi qu'à M. de Condé; mais je ne vous l'avais pas demandé; aussi je ne vous en ai pas la moindre obligation. Cependant, puisque vous exigez une rétractation, je dirai que votre conduite, dans cette circonstance, a été celle d'un homme courageux.

— Ce n'est point ce que je demande, — répondit Hector. — Je sais ce que j'ai fait. Je vous avais prié simplement d'é-

couter l'explication que j'avais à vous donner au sujet de ma retraite, et, après cette explication, je vous aurais prié de rétracter l'épithète de *transfuge* que vous avez cru devoir m'appliquer.

Et le jeune homme donna à M. de Coigny les raisons qu'il avait déjà données à M. de Condé.

— Je crois que c'est concluant, — fit le capitaine Dubuisson, qui servait de second à Hector.

— Monsieur le républicain, — dit avec hauteur M. de Coigny, — ce n'est point à vous de conclure ; c'est à moi. Et je dis ceci : c'est que M. le vicomte de Saint-Brice a trop longtemps attendu pour donner sa démission. Comment! il a sollicité lui-même un emploi d'aide-de-camp auprès de Son Altesse, et, au moment où monseigneur va avoir besoin de toutes ses forces, il quitte le service !

— Je vous ai dit, monsieur de Coigny, que je ne voulais pas me battre contre des Français.

— Et c'est à l'instigation de monsieur, — continua l'émigré en montrant le capitaine, — que vous avez imaginé cela ! Qui sait si vous n'avez pas trempé vous-même dans le guet-apens que monsieur commandait !

— Monsieur de Coigny, — fit Hector avec un calme forcé, mais les dents serrées, — voilà une insulte que je n'attendais pas de vous ; elle est lâche et elle est stupide !...

— Corbleu ! vicomte, — s'écria Dubuisson hors de lui, — si vous ne vous battez pas avec M. de Coigny, ce sera mon affaire ! Et, s'il ne veut pas se battre avec moi, à cause de ses préjugés ridicules, je le roue de coups de plat d'épée.

M. de Coigny fit un geste de suprême mépris.

Alors, son second, qui n'avait point encore ouvert la bouche, s'avança entre eux :

— Que l'affaire se passe entre M. de Coigny et M. de Saint-Brice, — dit-il. — M. de Coigny a bien voulu me choisir pour être son témoin et donner, s'il y a lieu, mes soins au blessé. En cette première qualité, je crois qu'un duel seul peut terminer le différend ; car, si j'en juge avec l'œil de la physiologie, M. de Coigny déteste fort M. de Saint-Brice, et peut-être pour une autre cause que celle à propos de laquelle on est censé se battre...

— C'est bien, monsieur Orsini, — interrompit l'émigré ; — nous nous battrons ; il le faut.

— Ici ? — demanda Dubuisson.

— Et pourquoi pas ? — répondit M. de Coigny.

— Ici, si vous voulez, — dit Hector. — Mais que le sang versé retombe sur votre tête ; c'est vous qui l'aurez voulu.

Les deux adversaires mirent pied à terre et engagèrent la lutte.

— Un instant, — fit Dubuisson ; — changez d'épée, messieurs ; — c'est ainsi que cela se pratique dans ces sortes d'affaires..,

Le médecin pâlit horriblement.

— Et pourquoi changer d'épée ? — demanda-t-il. — Ne sont-elles pas de la même longueur ? Celle de monsieur le vicomte me paraît même la plus longue.

— Alors, — fit Hector, — comme je suis un peu plus grand que M. de Coigny, qu'il me donne son épée ; il y aura compensation.

Le médecin jeta à Dubuisson un foudroyant coup d'œil que le vieux soldat ne surprit pas.

L'échange se fit, et les deux fers s'engagèrent.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et Élisabeth, pâle comme un linge, apparut sur le seuil.

— Est-ce que vous oserez vous battre devant moi, messieurs ? — dit-elle.

Hector reprit son épée des mains de M. de Coigny, la remit au fourreau, et lui rendant la sienne :

— Tudieu ! monsieur, — dit-il, — vous pouvez m assassiner ; mais je ne me défendrai point.

— Ah ! tu ne te défendras point, misérable ! — hurla Coigny.

Et s'élançant sur Hector, il le frappa au visage.

Les deux fers brillèrent de nouveau.

— Tu vas mourir, — dit Hector ; — je t'ai deux fois donné la vie ; c'est toi qui te la reprends !

Et il se fendit à fond, porta à M. de Coigny un terrible coup droit qui le cloua comme une chauve-souris contre le mur du jardin.

M. de Coigny ne poussa pas un cri ; il tomba comme un arbre abattu sous la hache du bûcheron.

— Vous êtes blessé, vous aussi, vicomte, — dit le capitaine en regardant la manche d'Hector qui était fendue.

Hector retroussa cette manche.

— Ce n'est qu'une égratignure, — dit-il. — Je ne vois même pas de sang.

Le docteur se pencha sur le corps de M. de Coigny.

— Il est mort, — dit-il, — le fer lui a traversé le cœur.

Élisabeth était évanouie, mais, en tombant, elle avait fait un effort suprême de volonté ; elle s'était cramponnée au verrou de la porte, et elle se tenait pour ainsi dire agenouillée, les bras en croix, comme une vierge de la terre priant la Vierge du ciel.

Elle était si belle ainsi, que le médecin lui-même en parut frappé. Il s'approcha d'elle, la couvrant d'un regard dont il ne pouvait plus dissimuler l'ardeur, en la prenant entre ses bras, il la souleva comme il aurait fait d'un enfant.

— Que faites-vous donc? — s'écria Hector, à qui un flot de jalousie montait au cœur.

A cette voix vibrante, le regard lubrique s'éteignit dans les yeux de M. Orsini ; il remit la jeune fille entre les bras du capitaine.

— Ce n'est rien, — dit-il, — c'est un simple évanouissement qui ne durera pas plus d'une minute.

En effet, comme si la jeune fille eût attendu cet ordre de la science, elle rouvrit les yeux :

— Hector ! — dit-elle.

Et elle essaya de se remettre sur pied. Le jeune homme courut à elle et la soutenant dans ses bras :

— Oh ! — lui dit-il à l'oreille, — vous m'avez appelé ! Élisabeth ! je vous aime !... Je vous adore !..

Et son haleine brûlante effleura les cheveux de la jeune fille qui ferma les yeux d'un air languissant et s'évanouit de nouveau.

Le médecin qui, tout en s'occupant de replacer sur son cheval le cadavre de M. de Coigny, n'avait pas perdu de vue les mouvements d'Hector, remarqua l'espèce de baiser timide qu'il avait donné à la jeune fille. Un sourire funèbre se dessina sur ses lèvres minces.

Rose qui était descendue du belvédère apparut en ce moment sur le théâtre du combat, tenant par la main le comte de

Pern. A la vue de ce terrible spectacle, celui-ci comprit tout. Il appela un de ses valets qui répondait au nom de Christophe, lequel reporta chez elle la jeune fille évanouie ; — puis, jetant un coup d'œil sur le médecin :

— Je mets ma voiture à votre disposition, monsieur, — lui dit-il.

— Ma foi, monsieur, je l'accepte très-volontiers, — répondit Orsini, — je vous la ferai ramener ce soir.

Hector et Dubuisson entrèrent chez le comte. Le capitaine fit à M. de Pern le récit complet et détaillé de ce qui venait de se passer.

— C'était un brave jeune homme, — conclut l'honnête républicain qui ne se rappelait déjà plus l'insolence de M. de Coigny : — mais il a trouvé ce qu'il cherchait, et il n'est pas à plaindre.

Le comte était devenu rêveur :

— Ce ne sont pas les morts qu'on doit plaindre, ce sont ceux qui vivent ! — dit-il.

Cette simple phrase impliquait tout un passé de deuil, d'amertumes ; — le sourire qui l'accompagna promettait de son côté peu d'espoir dans l'avenir. Il était amer comme celui qui doit crisper la lèvre de ceux qui sont damnés éternellement.

Après un long silence que ses hôtes n'interrompirent point, M. de Pern s'adressa brusquement à Hector :

— Monsieur le vicomte, — lui dit-il, — avez-vous remarqué ce médecin ?

— Oui !

— Et vous, monsieur Dubuisson ?

— Moi aussi. Il est assez remarquable.

— Quelle physionomie lui trouvez-vous ?

— Ma foi, — répondit Hector, — je ne porte en moi-même de jugement que sur mes amis et mes ennemis. Ce Vénitien mâtiné de Turc et de Gascon m'est complètement indifférent.

— Moi, mon cher vicomte, — reprit Dubuisson — je suis un vieux soldat tout rempli de manies. J'ai, entr'autres, celle d'observer. J'examine tout le monde parce que chacun peut devenir un jour mon ami ou mon ennemi.

— Ah ! — fit M. de Pern, avec une inquiète curiosité. — Et vous avez étudié ce Vénitien.

— Oui ! Pendant tout le temps qu'a duré ce duel ; et l'au-

tre jour, sur le champ de bataille, je ne l'ai pas perdu de vue.

— Et il vous paraît ?

— Je suis de l'avis du prince de Condé. Vous vous souvenez des paroles que vous m'avez rapportées de lui ?

— Oui ! Il a dit qu'il le croyait très-lié avec le diable.

— En ma qualité de démolisseur d'autels, — fit en souriant le capitaine, — je vous avoue que je ne crois guère au diable, mais ce à quoi je ne crois pas du tout, c'est que maître Satan ait des fréquentations avec n'importe quel mortel. Si je suis de l'avis de M. de Condé, c'est que cet ambassadeur prétendu me produit l'effet d'une canaille fieffée. Pardonnez-moi cette expression; mais vous savez que je n'ai pas l'habitude de mâcher mes mots.

— A quel signe, capitaine, avez-vous remarqué plus particulièrement que le jeune homme en question mérite la qualification que vous lui donnez ?

— J'ai connu en Suisse un médecin fort célèbre, le docteur Lavater, qui, je crois, est à Paris en ce moment, et qui vous aurait deviné du premier coup, sur la tête de ce gaillard-là, la bosse de l'hypocrisie. Moi, j'ai reconnu ce vice à la proéminence des sourcils, à la fausseté des regards, enfin, à un je ne sais quoi qui dénote l'absence de toute franchise.

— C'est un peu vrai, — fit Hector ; — M. Orsini ne regarde pas franchement.

— Eh bien ! — dit le comte, — je pense absolument comme le capitaine. Tenez ! demandez à Joseph, qui passe sous nos fenêtres en ce moment, ce qu'il a vu le soir même du combat...

Et M. de Pern sonna.

Christophe parut.

— Fais venir ici le garde-chasse de M. le vicomte.

— Mademoiselle Élisabeth est-elle mieux ? — demanda le jeune homme au domestique.

— Oui, monsieur le vicomte. Sa femme de chambre l'a mise au lit après son évanouissement.

Christophe sortit, et presqu'aussitôt Joseph entra dans le salon.

— Vous n'avez donc pas raconté à M. Hector, — lui dit le comte, — la mission dont je vous avais chargé ?

— Non, monsieur le comte ; parce que je n'ai pas réussi.

— N'importe, dis-nous cela, — fit le jeune homme.

— M. le comte, ici présent, m'avait chargé de suivre le médecin : je l'ai suivi. D'abord il marcha lentement dans le sentier du burg ; puis il tourna brusquement à gauche... Ah ! si j'avais eu Minos !... Mais, bref, je continuai à le suivre sans être vu. Pendant au moins cinq minutes je l'aperçus courbé vers la terre, dans l'attitude d'un homme qui cherchait quelque chose...

— Il herborisait, — dit le vicomte...

— Je crois plutôt, — fit Dubuisson, — qu'il écoutait vos pas, Joseph.

— Je le crois aussi, car, au bout de ces cinq minutes, je le vis se relever lentement ; il ne tenait absolument rien dans ses mains. Ensuite, il s'enfonça dans la forêt comme s'il en connaissait parfaitement les détours. J'arrivai, en le suivant, jusqu'à un enfoncement. Là, il descendit, passa derrière deux ou trois arbres, et, crac !... il disparut comme s'il était entré dans le sol ou comme s'il se fût évanoui dans l'air.

— C'est singulier ! — dit le vicomte.

— Bah ! vous n'aurez pas bien examiné, Joseph, — fit le capitaine.

— Demandez à M. le vicomte, — répondit le garde-chasse en haussant les épaules, — s'il y avait dans toute la Franche-Comté un chasseur plus habile que moi pour suivre une piste. Mais ce diable d'homme a certainement quelque connivence avec les *esprits*, comme on les appelle chez nous.

— Je veux bien, Joseph, vous laisser toutes vos croyances, si naïves qu'elles soient; mais vous ne me persuaderez pas qu'un homme construit comme vous de chair et d'os puisse devenir tout à coup invisible. C'est contraire, non-seulement au bon sens, mais encore aux lois physiques.

— Vous êtes un esprit fort, — dit le comte avec la plus grande gravité ; — M. Hector est comme vous aussi. Eh bien ! un soir, je vous raconterai une histoire qui vous convaincra.

Dubuisson secoua la tête.

— Il y a de grands comédiens ; il n'y a ni revenants ni sorciers.

— Oui ; mais il y a des vampires ! — fit le comte en pâlissant.

— Ah ! — dit Hector. — J'ai entendu raconter en effet que cette croyance était généralement répandue en Hongrie.

— Elle est fondée, messieurs; et j'y crois aujourd'hui, bien que mon esprit s'obstine parfois à repousser ce qui me semble une superstition.

— Dans tous les cas, — dit le vicomte en se levant, — l'histoire sera la bienvenue.

— Viendrez-vous demain soir ?

— Nous viendrons. N'est-ce pas, capitaine ?

— Vous savez que tout mon temps est à moi maintenant. J'irai demain matin, avec Joseph, tuer une paire de bartavelles pour M. de Condé. Elles lui profiteront sans doute mieux que les premières; puis je vous consacrerai toute ma soirée.

— Votre retraite ne peut être liquidée à l'étranger, capitaine ?

— Non. Mais cette institution nouvelle (elle ne date que de 1790) est soumise à tant de vicissitudes, que *messieurs les citoyens* de la Convention m'ont promis douze mille livres une fois payées. J'irai les toucher à Strasbourg. Ainsi je deviens décidément votre voisin.

— Tant mieux ! — fit le comte en serrant la main à ses deux hôtes.

Et ils prirent congé de lui.

Chemin faisant, Hector, dont le bras était appuyé sur celui du capitaine, se plaignait de douleurs internes.

— C'est la fatigue, ce sont les émotions de cette journée, — lui dit le capitaine.

— Je ne crois pas. Cette égratignure que j'ai reçue aux bras me fait beaucoup souffrir.

— La fièvre ?...

— Je ne sais; mais je ressens des titillations comme si l'on m'enfonçait une foule d'aiguilles dans la plaie. Il me semble que cette partie du bras est un peu enflée.

— Bah ! — fit le capitaine. — Nous allons voir.

Arrivé au château, Dubuisson suivit Hector dans sa chambre et examina son bras.

Le sceptique capitaine fit une grimace de mauvais augure.

— Sacrebleu ! — dit-il, — cela n'a pas l'air d'une blessure ordinaire. Je n'y comprends rien.

Et, descendant le perron, il dit à Joseph de s'élancer sur

le premier cheval venu, et de courir à Coblentz chercher un médecin.

Pendant ce temps, il redescendit lui-même à la villa de M. de Pern.

Quatre heures sonnaient à l'église d'Himmelberg lorsqu'il arriva.

XXI

CONSULTATION.

Dubuisson n'entra pas tout d'abord dans la maison. Il se rendit sur le théâtre du duel pour chercher à recueillir quelques indices.

La trace des pas des chevaux était profondément imprimée dans le sol humide. Tout à côté il vit l'empreinte des pieds des combattants. Un des boutons de l'habit de M. de Coigny était tombé dans la lutte; il le ramassa.

Près de la porte du jardin, il trouva deux épées, celle du mort et celle du vicomte. Cette dernière, facilement reconnaissable au sang qui la couvrait encore, s'était rompue dans le corps du malheureux émigré; il n'en restait que la poignée et un tronçon d'un demi-pied de longueur.

Le capitaine attacha ces deux armes ensemble et les cacha sous son manteau, puis il se dirigea vers la villa.

M. de Pern vint à sa rencontre.

— Eh bien! je vous croyais parti? — lui dit-il.

— J'étais en effet parti, monsieur le comte, mais je suis re-

venu; ne m'avez-vous pas dit que ce médecin reviendrait ce soir?

— Peut-être. Il doit me renvoyer ma voiture; mais comme après tout c'est, à ce qu'il paraît, un homme fort savant, bien qu'il me soit aussi antipathique qu'à vous, je l'ai engagé à venir me voir.

— Ah!

— La santé de ma fille, mon cher monsieur Dubuisson...

Le capitaine secoua la tête.

— Si j'avais un enfant, — dit-il, — ce drôle ne la toucherait pas. Je suis en ce moment sur la piste de quelque chose, et j'ai, moi aussi, besoin de ce médecin. Un de vos domestiques l'a accompagné, monsieur le comte?

— Oui, Fritz.

— Il n'est pas encore de retour?

— Non. Mais il ne peut tarder à arriver. C'est lui qui ramènera sans doute le médecin.

— Eh bien! veuillez me permettre de l'attendre au jardin.

— Précisément Élisabeth a l'intention d'y descendre un instant...

Mais tout à coup une réflexion mystérieuse l'arrêta... Il compléta sa phrase autrement qu'il ne l'avait construite dans sa pensée :

— Élisabeth va descendre; nous causerons tous ensemble.

Dubuisson ne s'aperçut pas de cette réticence; il s'inclina devant le comte et se rendit au jardin, où il fut bientôt rejoint par le comte et sa fille.

Celle-ci était très-pâle; mais comme cette pâleur constituait à peu près son état normal, le capitaine ne s'informa de sa santé qu'à sa façon habituelle.

— Ah! capitaine, quelle journée! — dit-elle.

— Oui, mademoiselle; c'est fort triste chaque fois que l'on voit à votre âge du sang versé ou des pleurs répandus. C'est notre métier, à nous soldats, de les faire couler à la fois; mais Dieu devrait bien éloigner ce spectacle des yeux des femmes.

— Je fais une différence, monsieur Dubuisson, entre une bataille et un duel. L'autre jour, ce terrible choc de vos soldats contre ceux de M. de Condé était bien affreux, mais c'était grand; c'était presque beau. Un duel, au contraire, est presque un assassinat. On n'a ni l'enivrement du nombre, ni

l'applaudissement de ceux qui sont à vos côtés, ni l'espoir do venger ceux qui sont morts...

— Je suis de votre avis, mademoiselle; je livrerais ma tête au fer d'un bourreau pour le service de ma patrie; je ne mo battrais en duel que pour soutenir la cause d'un ami.

— Je le sais, capitaine ; je vous ai entendu ce matin.

— Vous m'avez entendu ?

— Oui, j'étais derrière la porte depuis le commencement do la dispute. M. de Coigny a mérité son sort.

— Je le crois. Ce n'est pas le fer du vicomte qui l'a tué; c'est sa propre obstination ; mais je le répète, c'était un courageux gentilhomme.

— Pourquoi donc, capitaine, ce médecin ne voulait-il pas que l'on échangeât les épées ?

Le capitaine fit un soubresaut; mais se remettant vivement :

— Il n'a fait que demander pourquoi je désirais qu'elles fussent échangées.

— Oh ! capitaine, je le voyais, moi; il était devenu tout pâle à la proposition que vous aviez faite.

— J'ai les deux épées, — pensa le capitaine; — nous verrons.

Et tout haut :

— Cet homme est un hypocrite, — dit-il ; — je serais bien désolé s'il venait à inspirer la moindre confiance à monsieur votre père.

— Vous savez ce que je vous ai dit, capitaine, — fit M. de Pern. — Ce n'est pas de la confiance, c'est un conseil que je lui demanderai : libre ensuite à moi de suivre ou non ce conseil...

— M. le chevalier Orsini, — dit en entrant Christophe qui remplissait les fonctions de l'huissier.

— Faites entrer.

Le médecin fit deux pas dans le salon, et soulevant son chapeau :

— Mademoiselle et messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer, — dit-il.

Et ses yeux se fixèrent tour à tour, avec la même expression investigatrice, sur M. et sur mademoiselle de Pern.

— Asseyez-vous, docteur, — lui dit le comte, — et donnez-nous quelques nouvelles de ce pauvre M. de Coigny.

— J'ai caché ce duel à M. de Condé. M. de Coigny a été tué à la chasse d'un coup d'épieu maladroit; voilà ce qui se dit à Coblentz. Le prince l'a sincèrement pleuré; et il m'a chargé, monsieur le comte, de vous témoigner sa reconnaissance pour la voiture que vous avez bien voulu mettre à ma disposition.

— Voilà une fin bien déplorable, — murmura le comte qui ne détournait pas les yeux de ceux du médecin.

— C'était inévitable pour l'un ou pour l'autre des deux adversaires. Leur haine ne datait pas de leur premier combat.

— Ah! il est assez étrange que le vicomte ne nous ait pas parlé de cette haine. Il avait au contraire invité M. de Coigny à mes soirées, et il paraissait au mieux avec ce malheureux jeune homme.

— Jalousie à propos de femme, monsieur le comte, — fit le docteur d'un air indifférent.

Élisabeth sentit comme une dent de vipère qui la mordait au cœur. Le médecin qui ne la perdait pas de vue s'aperçut qu'elle rougissait presque imperceptiblement et qu'elle déchirait avec ses ongles l'extrémité de sa guimpe de dentelles.

— Pauvre enfant, — continua-t-il, en laissant poindre une larme dans le coin de son œil sec. — J'ai vu la mort sous bien des aspects depuis cinq ans que je parcours les champs de bataille; c'est celle-ci qui m'a le plus impressionné. M. de Coigny avait le pressentiment de sa fin. Le matin même il me dit: détournez-vous un peu de ma fenêtre que je voie encore la lumière; demain peut-être je ne la verrai plus!...

La voix du chevalier était devenue harmonieuse et douce comme cette suave musique italienne qui fait pleurer les hommes les plus rudes. Dubuisson remarqua que le comte était sous le charme et qu'Élisabeth entraînée par son caractère poétique écoutait Orsini avec moins de répugnance.

— Sacrebleu! — dit-il, — M. de Coigny ne pleurnichait pas ainsi quand il est arrivé derrière le mur du jardin, et vous n'aviez pas non plus la larme à l'œil lorsque vous visitiez son cadavre, monsieur le docteur mystérieux!

— Je ne dois compte de mes impressions à personne, et dans le moment dont vous parlez, ce n'était point l'homme qui se penchait sur le corps de M. de Coigny, c'était le médecin.

Et se levant:

— Je ne croyais pas, — dit-il avec hauteur, — que quelqu'un

poussât l'esprit philosophique assez loin pour trouver exagérée la douleur qu'on éprouve au sujet d'un meurtre réel ; car ne le dissimulons point maintenant, c'est un meurtre et non pas un duel auquel nous avons assisté ce matin.

— Un meurtre ! — s'écria la jeune fille.

— Un meurtre ! — répéta M. de Pern.

— Expliquez-vous, monsieur Orsini, — dit sèchement le capitaine.

— Je cède à une prière, monsieur, jamais à un ordre !

— Monsieur ! j'ai le droit de vous demander cette explication. Le vicomte est mon ami et je ne crois pas qu'il soit capable d'un meurtre.

— Je suis sûr, monsieur, que c'en est un et j'en ai les preuves.

— Eh bien, moi, monsieur, j'ai les preuves du contraire.

— Monsieur et mademoiselle, veuillez m'écouter ; monsieur Dubuisson fera son profit, s'il le juge convenable, de ce que je vais vous dire. Voici ce que M. de Coigny a bien voulu me confier en me prenant pour témoin. « J'ai, — m'a-t-il dit, — trop d'obligations à M. de Saint-Brice, pour vouloir le tuer. Il m'a deux fois sauvé la vie. Mais je ne puis pas vivre l'ayant toujours sous mes yeux. Sa supériorité m'écrase ; je vois qu'il me sera impossible de m'acquitter vis-à-vis de lui de ma double dette. Donc, docteur, — a-t-il ajouté, — voulez-vous me faire une promesse ?

« — Laquelle ? — ai-je répondu.

« — Celle-ci. Je veux me faire tuer par M. de Saint-Brice. Me promettez-vous de ne pas vous y opposer ?

« — Je ne puis vous promettre cela.

« — Alors je vais me brûler la cervelle.

« — Et il prit un pistolet, l'arma, plaça le canon sur son front... — Je lui arrêtai la main :

« — C'est bien, — lui dis-je, — je promets !

« J'avais lu dans ses yeux que sa résolution était immuable ; aussi je ne crus pas devoir insister sur les raisons avec lesquelles je voulais combattre son affreux projet. Nous partîmes, et vous savez ce qui arriva.

— Voilà un beau récit, — fit l'incrédule capitaine, — mais je vous en prie, monsieur, voulez-vous me permettre de vous adresser quelques questions ?

— Volontiers.

— D'abord, pourquoi avez-vous fait des difficultés pour l'échange des épées?

— Je ne voulais pas, connaissant la résolution de M. de Coigny, que M. Hector dont j'avais mesuré l'épée de l'œil, eût le désavantage des armes.

— Eh ! monsieur d'où vous venait cette subite bienveillance à l'égard d'un homme que vous ne connaissiez point?

— C'était pure philantropie, monsieur! car je ne connaissais en vérité pas M. de Saint-Brice.

— Et si je vous disais que M. de Saint-Brice est blessé lui-même?

— Il n'y a là rien d'impossible. Ces messieurs se sont approchés tellement qu'un froissement a peut-être eu lieu.

— La manche du vicomte a été déchirée d'un coup d'épée, et il a eu le bras atteint.

— Permettez, j'ai examiné la chose dans tous ses détails; la manche de M. de Saint-Brice a été déchirée par un des boutons de M. de Coigny, le bouton a même été arraché.

— C'est vrai, — fit le capitaine abasourdi.

— Quant à la blessure, elle n'a pu être faite avec l'épée. J'ai vu la pointe de celle de M. de Coigny passer au-dessus de l'épaule du vicomte et tomber.

— J'ai cette épée.

— Veuillez donc en regarder la pointe. J'affirme que cette pointe est intacte, que l'on n'aperçoit pas à sa surface la moindre trace de sang.

Le capitaine vérifia le fait. L'épée de M. de Coigny était luisante comme si l'on venait de la fourbir. Une légère couche d'humidité, provenant de la fraîcheur du sol où elle était tombée, la couvrait uniformément.

— C'est encore vrai, — fit le capitaine de plus en plus surpris.

Le chevalier savoura un instant son triomphe, et s'adressant au comte :

— Je suis maintenant à vos ordres.

Le capitaine salua les trois personnes rassemblées dans le salon et sortit, tandis qu'Élisabeth sortait elle-même par une autre porte. Son père voulait la retenir; mais le médecin fit un geste.

— Sa présence est inutile, — dit-il à voix basse ; — je sais de quoi il est question.

— Bah ! — fit le comte.

— Oui ! je le sais; — vous voulez me demander un conseil relatif à la santé de votre fille.

— C'est en effet mon intention, monsieur le chevalier.

— Vous connaissez sans doute les symptômes du mal dont elle est menacée ? car si j'en juge physiologiquement, le mal ne s'est point encore déclaré.

— Non ; mais elle est sujette aux évanouissements.

— J'ai remarqué qu'elle est fort pâle, et je pourrais presque dès maintement caractériser sa maladie.

M. de Pern ouvrit de grands yeux.

Le médecin continua flegmatiquement.

— Elle a déjà beaucoup souffert dans sa vie, — dit-il ; — je parle au point de vue moral. Ce sont des rêves, des chimères peut-être qui la troublent. Elle a des aspirations inavouées vers quelque chose qui la fuit, qui lui échappe. Mais je remarque que je ne suis plus clair, et je m'explique. Elle cherche, en un mot, la solution d'un mystère quelconque.

— Oh ! — fit le comte, épouvanté de la perspicacité du chevalier.

— Cette tension continuelle de l'esprit la prédispose à la migraine, puis à une affection plus grave qui résulte de la dilatation des organes du cœur.

— Laquelle, monsieur ? Laquelle ?

— L'anévrisme interne.

— L'anévrisme !... — s'écria le comte.

— Oui, monsieur ! Mais rassurez-vous, mademoiselle Élisabeth est forte, et l'anévrisme est une affection toute passagère. Du reste, elle ne s'est point encore manifestée.

— Non ! à Dieu ne plaise !...

— Ce que je vais vous recommander, monsieur le comte, c'est simplement un traitement hygiénique. Il faut à votre fille un repos absolu, — plus d'émotions comme celle de ce matin, — un régime débilitant... puis...

— Puis ?...

— Permettez-moi de garder le silence sur la prescription la plus importante, mademoiselle Élisabeth est trop chaste...

— Je comprends, monsieur ; pas d'amour !...

— Pas d'amour, en effet! Un amour la tuerait.

Le comte ensevelit sa tête dans ses mains.

— Il n'est peut-être plus temps, — murmura-t-il.

Le médecin n'entendit pas cette phrase, ou feignit de ne pas l'entendre.

— Du reste, — continua-t-il, — c'est l'affaire d'un an pour que votre fille soit complètement hors de danger; et dans un an mademoiselle Élisabeth n'aura que vingt ans. Jusque-là, pas de mariage!

— Oh! certainement non!...

— Maintenant, monsieur le comte, je vais prendre congé de vous, peut-être pour quelque temps. Ce soir je me rends à Berlin. Si vous avez besoin de moi, ce que je ne souhaite pas, veuillez m'écrire à Coblentz, rue du Palais-Électoral. J'ai là un de mes domestiques.

M. de Pern reconduisit son hôte jusque sur le perron de la villa et rentra dans son cabinet.

Pendant ce temps Orsini, monté sur un petit cheval noir dont les jambes fines et la tête intelligente décelaient l'origine arabe, suivait la route d'Himmelberg à Coblentz.

Que se passait-il dans cette âme profonde? Nul n'aurait pu le deviner; mais à voir ces yeux qui roulaient dans leur orbite avec des lueurs fauves, à voir ce sourire diabolique soulevant les coins de deux lèvres minces comme une feuille de parchemin, on aurait cru que l'on avait devant soi Satan venant de remporter une victoire sur saint Michel.

Il chantonnait entre ses dents une barcarolle italienne dont le refrain, composé de mots sans suite, allait se perdre dans la crinière du coursier sur le col duquel le cavalier était courbé.

A mi-chemin de la ville, il rencontra Joseph qui conduisait une voiture dans laquelle se trouvait un gros homme, à figure rosée, irréprochablement vêtu de noir et cravaté de blanc.

— C'est sans doute un de mes confrères, — pensa le jeune homme.

Et il le salua en passant, avec une affectation d'exquise politesse.

Le gros homme lui rendit son salut assez légèrement.

Dès qu'il eut perdu de vue la voiture et qu'il se fut enseveli de plus en plus dans ces brumes qui descendent le soir

du firmament comme des fumées échappées de quelque planète supérieure à la nôtre, il se frotta les mains l'une contre l'autre :

— Va, prétentieux docteur ! — dit-il en souriant, — va ! je me connais en blessures !

Puis ses idées prirent un autre cours.

— Elle est bien belle ! — pensait-il. — Ce matin, lorsque je la tenais dans mes bras, il me semblait que j'allais m'évanouir comme elle. Quelle chevelure ! Quel corps à la fois souple et ferme ! comme ces yeux doivent enivrer quand ils vous regardent avec amour !

« Mais, — ajouta-t-il avec un soupir, — elle ne m'aimera peut-être jamais. J'ai vu dans son regard se peindre tout son cœur ! Elle aime ce Français ; elle n'a prononcé que le nom d'Hector en s'éveillant.

Et il poussa son cheval qui l'emportait avec la rapidité de la foudre. La route devenait de plus en plus sombre. On entendait gronder le Rhin qui, grossi par des pluies récentes, jetait sur ses berges de furieuses nappes d'écume et roulait avec la houle puissante de la mer aux heures de tempêtes.

— Non ! non ! — dit-il avec rage en secouant la bride de son cheval ; — non ! il ne sera pas dit que j'aurai été vaincu ! Dans quelques jours le vicomte n'existera plus. Puis j'ai un an devant moi ; un an !... c'est l'éternité pour l'amour !... Dans un mois elle aura oublié Hector !... Dans deux mois peut-être je serai aimé. Allons ! mon bon Iacoub ! vole ! fends l'air !...

Le cheval redoubla de vitesse. Déjà les églises de Coblentz dessinaient leurs flèches gothiques sur le ciel noir. Des points scintillants illuminaient l'obscurité.

Orsini arriva devant une des portes de la ville, ralentit l'allure de son cheval et s'introduisit dans un chemin de ronde qui allait aboutir à la rue du Palais-Électoral.

Là, il s'arrêta vis-à-vis d'une maison d'assez pauvre apparence. Il frappa deux fois dans ses mains ; une porte cochère s'ouvrit, et cheval et cavalier s'enfoncèrent dans une cour, comme une de ces fantastiques apparitions qui peuplent les vieilles ballades de la naïve Allemagne.

XXII

PAULA GENOVESINA.

Nous prions le lecteur de vouloir bien nous suivre dans le cabinet où s'était passée entre M. de Pern et le spectre de sa femme la scène que nous avons racontée.

Comme la première fois, le comte assis dans son fauteuil, compulsait sa correspondance; mais ce jour-là elle ne se composait que d'une seule dépêche, apportée par un courrier spécial et qui venait de Pesth. Elle était signée : — Hans Raab.

C'était une volumineuse liasse couverte de cette sèche écriture qui dénote l'homme d'affaires. Comme nos lecteurs ne sont pas habitués au style de ces sortes de gens, surtout lorsqu'il s'agit de questions en dehors de la sphère des intérêts, nous prenons la liberté de leur raconter nous-même les faits consignés dans cet écrit et d'éclaircir tout de suite le mystère que Hans Raab n'avait pu qu'entrevoir.

Incipio :

Dix ans avant les événements qui viennent de se passer, c'est-à-dire vers le commencement du mois de mai 1783, une

lourde voiture à panneaux peints en jaune comme les pataches modernes, et dépourvue de toutes armoiries, entra dans la ville hongroise de Pesth par une des portes septentrionales.

La grande cité, qui ne compte aujourd'hui pas moins de cinquante mille habitants, présentait alors le spectacle le plus attristant. Renversée presque de fond en comble en 1775 par une terrible inondation du Danube, elle n'avait pu se relever de ce désastre.

Le pont de bateaux qui la joint à la capitale de la Hongrie avait été rétabli, mais les rues populeuses qui aboutissaient à ce pont ne servaient plus de route aux piétons ou aux cavaliers que le plaisir ou l'intérêt appelaient d'une ville à l'autre.

Ces rues étaient pour ainsi dire devenues désertes. Une centaine de maisons écroulées jonchaient le sol de débris et servaient de repaire plutôt que d'habitation, à des familles de pêcheurs qui s'étaient établies sur ces ruines comme des champignons sur le tronc d'un chêne abattu.

De loin en loin cependant, la vie reparaissait : le commerce de la cité avait émigré vers les hauts quartiers. On y arrivait en traversant un dédale de couloirs formés entre les constructions nouvelles et qui n'étaient reliés entre eux par aucun alignement administratif.

Le postillon qui conduisait la voiture avançait lentement au milieu de tous ces décombres. A chaque instant il s'arrêtait pour se renseigner; mais soit qu'il parlât un idiôme étranger, soit que les personnes à qui il s'adressait ne connussent pas la ville mieux que lui, il n'avait reçu encore aucune réponse précise.

Il descendit donc de cheval, tout en maugréant, et ouvrant la portière de la voiture.

— Ces gens-là sont de vrais sauvages, madame, — dit-il en s'adressant en français à une femme enveloppée hermétiquement dans un manteau garni de fourrures, et qui tenait sur ses genoux un petit garçon de dix à douze ans, — je ne peux parvenir à me faire entendre.

— Je vous aiderai, — fit la dame en souriant.

Et s'adressant en pur madgyar au premier passant que la voiture rencontra :

— Où y a-t-il un hôtel, monsieur? — demanda-t-elle.

— Auprès du Jardin Botanique, madame, — lui fut-il répondu ; — la première rue à votre droite.

Elle traduisit cette phrase au cocher qui se remit en selle.

— Mille tonnerres ! — grommelait-il tout en éperonnant ses chevaux ; — avec cela qu'il y a de belles rues ! J'ai fait une bêtise en suivant jusqu'ici cette Italienne ! Gare la bombe si elle ne me paie pas convenablement ! Avec leurs vengeances, elles me font rire. A Paris, cela se passe autrement. Pour quinze livres j'ai jeté un petit vieux dans la Seine ; et ni vu ni connu ! Hue donc, maudites haridelles !...

Les chevaux aiguillonnés plus encore par les coups du farouche postillon que par la qualification mal sonnante qu'il venait de leur appliquer, prirent un trot assez vif et entrèrent avec fracas dans la rue indiquée.

— Halte, — fit la dame de la voiture en touchant du bout d'une élégante ombrelle, le coude du cocher. — Voici ce que nous cherchons.

Le postillon leva les yeux et aperçut une large plaque de fer-blanc grinçant sur sa tringle, et sur laquelle un pinceau naïf avait dessiné un guerrier.

— C'est l'hôtel du grand Hunyade, — dit la dame. — Entrez dans la cour.

L'aubergiste, à la vue de la voiture, était sorti de sa maison le bonnet à la main.

— Madame est étrangère ? — demanda-t-il dans la langue du pays.

— Non. Parlez-moi en madgyar.

— Très-bien, madame, j'en suis ravi ; mais j'aurai l'honneur de vous faire observer que je connais plusieurs langues.

— Savez-vous le français ? — demanda le cocher.

— Yes ! oui ! poco ! un petit ! — répondit l'hôte en mélangeant tous les idiômes.

— Ah ! très-bien, — fit le postillon en riant d'un gros rire. — Alors, faites dételer ; moi je meurs de faim, et les chevaux aussi.

L'étrangère et le petit garçon, qui paraissait être son fils, étaient descendus de voiture. La voyageuse s'approcha de l'aubergiste.

— Je suis un peu souffrante, — dit-elle ; — montrez-moi vos

chambres; je choisirai celle qui me conviendra le mieux.

— Ah! madame, nous en avons une bien belle; mais...

Et l'hôte se gratta l'oreille.

— Ne vous occupez pas du prix, — fit l'étrangère avec hauteur.

— Ce n'est pas précisément de cela qu'il s'agit; c'est que, comme madame est indisposée, je ne voudrais pas la mettre dans une chambre où il est mort quelqu'un.

— Comment!...

— Oui! Il est mort ici, il y a deux mois, M. de Montchenu, l'ambassadeur de France. Il était allé prendre les eaux aux thermes de Rakock, et il a voulu à toute force mourir ici, car il connait la réputation de mon établissement!...

L'étrangère sourit de l'orgueilleuse naïveté de l'hôte.

— Allons voir la chambre de M. de Montchenu, — dit-elle.

L'aubergiste la précéda lui-même, monta un escalier composé de quatre marches et entra dans une chambre ou plutôt dans un appartement situé à l'entresol, et dont la fenêtre faisant face à la porte donnait sur la rue, tandis que, d'une autre fenêtre éclairant un petit cabinet de toilette, on découvrait les eaux sombres du Danube.

L'étrangère jeta un coup d'œil circulaire autour de cette chambre, et satisfaite de son examen :

— Je la prends, — dit-elle.

— Est-ce pour longtemps? — demanda l'hôte.

— Un mois au moins.

L'hôte fit le prix qu'elle paya d'avance.

— Maintenant, — dit-elle, — faites monter mes malles, envoyez-moi à dîner et faites préparer le repas de mon cocher.

L'aubergiste sortit, promettant d'obéir promptement à ces trois ordres.

Bientôt, en effet, les malles furent apportées, et l'étrangère se trouva vis-à-vis de son fils en présence d'un repas qui devait faire oublier toute indisposition.

Pendant que l'opération essentielle du dîner s'accomplit, crayonnons un peu le portrait de nos personnages.

La voyageuse que le postillon avait appelée l'Italienne était une femme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, et qui avait dû être fort jolie, mais de cette beauté sombre qui

inspire les répulsions instinctives aussi bien que les amours ardents.

Deux ou trois rides longitudinales traversaient son front large et intelligent. D'épais sourcils, d'un noir presque bleu, surmontaient deux yeux petits, mais pleins de vivacité. Un nez droit et fin, des lèvres minces, mais bien dessinées, complétaient l'ensemble de ce visage qui prenait toutes les expressions avec une incroyable facilité.

Le petit garçon ressemblait beaucoup à sa mère; mais la dureté du regard maternel semblait s'être exagérée en passant dans les yeux de l'enfant; le nez se recourbait un peu plus, et les lèvres étaient plus minces encore.

Somme toute, il y avait sur ces deux physionomies un cachet incontestable de distinction.

Nous ne reproduirons pas le portrait du cocher, dont nous avons déjà esquissé la silhouette dans notre premier volume, et qui n'était autre chose que maître Lorchet, évadé pour la première fois des galères, et qui avait trouvé moyen de se mettre en Italie au service de l'étrangère.

Le digne scélérat avait dix ans de moins, le poignet encore plus solide, et l'idée bien arrêtée de ne devenir honnête homme que le plus tard possible.

Nous avons dit que nous profitions du moment de leur repas pour dessiner quelques-uns des principaux traits de nos personnages. Il est bon de dire que Lorchet mangeait aussi, et ce n'était pas lui qui se tirait le moins bien de cette besogne.

Assis dans une salle basse de l'hôtel, il savourait avec le plus religieux silence sa seconde bouteille de vin de Bude ; et, tout en dégustant l'excellent crû hongrois, il s'abandonnait à de pénibles réflexions.

— Décidément, — se disait-il, — je vais, si cela continue, me faire cordelier. Récapitulons. Voici bientôt six mois que je suis au service de cette estimable comtesse Paula Genovesina, ou Genovesinetta, et je n'ai retiré de mon service que des profits très-orthodoxes, à l'exception de cette relique ridicule que j'ai dérobée au petit... petit serpent qui sifflera bien un soir, si le diable lui prête vie. Mais je n'ai plus rien à boire. Il n'y a rien qui altère comme de converser avec un ivrogne; et je suis un ivrogne, hélas!... C'est un défaut que je me reproche.

Et maître Lorchet s'interrompit lui-même sans aucun respect, pour demander une nouvelle bouteille.

Lorsqu'il se fut convenablement lesté l'estomac, il reprit son monologue :

— Pendant ces six mois donc, j'ai bénéficié d'une trentaine d'écus ; car cette petite croix en rubis ne vaut pas davantage. Il me paraît, en conséquence, évident que je me rouille. Il ne faut pas te rouiller, mon excellent ami Lorchet : laisse aux métaux cette prérogative malséante !... Puisque te voici maintenant dans une cité parfaitement naïve, il convient que tu donnes à ces maniaques de magnats des leçons toutes françaises de charité. Le diable m'emporte, ou je trouverai bien quelqu'un à dévaliser ici, ne fût-ce que pour l'honneur du métier.

Et, frappant sur la table :

— Holà ! Casimir, Ladislas, Wladislas, Madislas !...

L'hôte apparut.

— Mathias ! — dit-il.

— Oh ! ça finit toujours en as. Voulez-vous prendre un verre et trinquer avec moi ? Pour un homme qui a logé un ambassadeur, c'est peu relevé de boire avec un cocher... Acceptez-vous, Ladislas ?

— Mathias ! Mathias Kalubersvalempar !

— Tonnerre !... voilà un nom magnifique ! Il est plus long que vos bouteilles ne sont hautes !... Apportez-en une .. du meilleur ! votre verre avec...

L'hôte qui comprenait en effet mieux le français qu'il ne le parlait, apporta les deux objets demandés et se plaça vis-à-vis de Lorchet.

Celui-ci versa à boire et vidant son verre d'un trait :

— Ça, causons, mon brave homme, — dit-il. — Votre ville a l'air singulièrement bouleversée. Est-ce que par hasard elle ne daterait que de ces jours derniers ?

— Ah ! monsieur ! c'est le Danube qui a fait cela.

— Le Danube, — fit Lorchet qui n'était pas fort en géographie, — et qu'est-ce que c'est que cela le Danube ?

L'hôtelier ouvrit de grands yeux.

— C'est le fleuve, — dit-il.

— Ah ! ah ! Il paraît qu'ils savent le français, les fleuves !...

Le vôtre s'est donné le mot avec la Seine et le Rhône pour faire des siennes.

— Oui! monsieur! C'était affreux! Ma pauvre femme en a pris une pleurésie et elle en est morte.

— Allons! Cela fait qu'il n'est si grand malheur dont il ne résulte un bien! Une femme de moins, voilà-t-il pas de quoi jeter les hauts cris!... et combien il y a-t-il de jours de cela?

— De jours?...

Et l'hôtelier calcula dans sa tête.

— A peu près trois mille jours, — dit-il enfin.

— Trois mille jours!... Et vous venez me parler de votre femme après trois mille jours?...

Et en lui-même :

— Je crois décidément qu'il y a quelque chose à faire ici.

Puis il ajouta à haute voix, après avoir eu soin de remplir de nouveau les verres :

— Votre ville est donc pauvre qu'on n'a pu, depuis neuf ans, la reconstruire?

— Oh! les magnats sont riches. Mais de l'autre côté du pont, on est encore plus riche. C'est là que réside le *Nandor-Ispan.*

— Qu'est-ce que c'est que cela le Nandor-Ispan? Est-ce encore une rivière?

— Non! c'est le vice-roi, le comte Palatin.

— Et il est très-riche, lui?

— Je crois bien.

— Oui! mais il garde ce qu'il a?

— Comme tout le monde; mais de ce côté-ci, il y a aussi beaucoup de richesses chez les particuliers, le gouverneur du Comitat, par exemple; puis le conseiller Narvan, puis le conseiller Kempef! Puis une foule d'autres.

— Ah! ah! Où demeurent-ils donc, ces dignes conseillers?

— Vis-à-vis l'un de l'autre, dans la rue à droite de celle-ci. Deux belles maisons, toutes neuves.

— Diable! mais dans une ville riche comme celle-ci alors, il doit y avoir bien des voleurs?

— Il y en a aussi, mais la police est sévère. Il y a au moins vingt agents qui rôdent nuit et jour dans les rues.

— Vingt agents, — fit Lorchet stupéfait, — mais ce n'est rien du tout, vingt agents; ils ne peuvent pas empêcher le moindre vol! Tudieu!... je vais enfouir dans la terre les som-

mes énormes dont je suis porteur. Je ne resterai pas huit jours ici, vingt agents !...

L'hôtelier crut qu'il avait dit une sottise et qu'il allait perdre une pratique d'autant meilleure que l'échantillon de consommation qu'elle venait de lui donner lui paraissait plus respectable.

— Rassurez-vous, monsieur, — dit-il, — et veuillez rassurer votre maîtresse... Les voleurs ne sont pas aussi nombreux qu'on veut bien le croire et il y a des troupes en garnison... et même beaucoup de troupes!

— Y a-t-il une banque ici?

— Non! mais il y en a une à Bude. C'est un juif du nom d'Isaac Lem qui la dirige; il est puissamment riche.

— Oh! ça m'est bien égal. Pourvu qu'il puisse nous donner de l'or contre du papier italien, c'est tout ce qu'il nous faut, à moi et à madame la comtesse.

— Gospode !... votre maîtresse est une comtesse !

— Pardieu !

— Il fallait donc me le dire. Je n'ai peut-être pas été assez respectueux avec elle. Je n'ai pas...

— Oui ! vous n'avez pas fait payer votre chambre assez cher, mais soyez tranquille, je dépenserai suffisamment moi-même pour que cela fasse compensation et que votre bénéfice se retrouve! Allons! encore une bouteille.

Le sieur Mathias... — nous n'osons plus nous-même inscrire son autre nom, — ne fit qu'un saut dans sa cuisine et un autre saut de sa cuisine à la cave. Il revint bientôt avec deux nouvelles bouteilles.

— Celle-ci est la mienne, — dit-il en montrant un vénérable cruchon couvert de tissus arachnides. — C'est du tokay!

— Du vrai?

— Vrai comme je m'appelle...

— Oh! je vous en supplie, monsieur *Calembredaine-à-part*, ne prononcez plus votre nom devant moi, il me ferait mourir...

— Bah! mourir...

— Oui ! mourir de rire.

— Je ne comprends pas.

— Ni moi non plus, mais ça ne fait rien. Voyons! au lieu de vous déchirer le gosier en tirant à rebrousse-poil de votre poi-

trine les épines de ce nom malencontreux, dites-moi un peu comment je trouverai moyen de passer ici mes journées sans trop m'ennuyer.

— Ah! mon Dieu! Il y a des bateaux de pêche et de promenade. J'en ai moi-même cinq que je loue pour un prix raisonnable.

— C'est déjà une idée. Mais y a-t-il ici un théâtre?

— Oui! seulement ça ne vous amuserait pas d'y aller... c'est un théâtre où l'on ne parle que latin. On y joue des pièces d'un M. Senèque...

— Je le connais, c'est un Parisien.

— Il y a aussi des pièces d'un nommé Plaute qui font pouffer de rire les grands seigneurs, les savants.

— Plaute, c'est un auteur du théâtre de la Foire. Connu! mais est-ce qu'il y va beaucoup de monde, au théâtre?

— Il est rempli tous les jours.

— Je veux dire du beau monde?...

— Il n'y va que du beau monde!

— Ah! très-bien! Alors je pourrai y aller sans me dégrader.

— Je crois bien. Mais est-ce que vous sauriez le latin?

— Parbleu! je ne sais que cela. *Dominus rosa homo Davidis supersunt misericordiam!...*

— Gospode! Et qu'est-ce que cela veut dire?

— Ça veut dire qu'un vrai Français n'est jamais embarrassé pour savoir ce qu'il veut savoir, et que je trouve votre vin délicieux.

— Belle langue, ma foi! Tout cela en si peu de mots!

Un valet entra comme l'hôtelier manifestait son étonnement.

— Monsieur, — dit-il, — la dame de la chambre n° 1 demande son postillon!

M. Mathias, etc... traduisit à Lorchet l'avertissement du domestique.

Lorchet vida gravement son verre, et se tournant vers le valet :

— Va dire à madame la comtesse que je suis à elle dans une minute, le temps de m'épousseter un peu.

Sur une nouvelle interpellation de l'hôte, le valet monta. Alors Lorchet se leva de table, brossa son chapeau avec son coude, distendit avec beaucoup d'abandon ses membres puissants, et d'un pied assez leste il monta l'escalier qui conduisait à l'appartement de la comtesse.

XXIII

ENTENTE CORDIALE.

La comtesse Paula était seule. Le petit garçon, fatigué d'une traite passablement longue, venait de se mettre au lit, aidé par une domestique de l'hôtel que Paula avait prise momentanément à son service en qualité de femme de chambre.

Le lit de l'enfant se trouvait dans une pièce contiguë à celle qu'occupait sa mère, et qui n'était séparée de celle-ci que par une simple porte vitrée garnie d'un rideau en mousseline blanche.

La comtesse était nonchalamment étendue sur un sofa à coussins de velours rose un peu fané, la tête appuyée sur sa main, les yeux nageant dans le vague. Ses pieds aristocratiques reposaient sur un petit tabouret de chêne recouvert d'une vieille tapisserie.

Au coup sec frappé par Lorchet, elle se releva à demi et prononça le mot : Entrez ! d'un air distrait.

Lorchet s'approcha de la comtesse, en se dandinant de l'air précieux d'un homme qui a étudié les belles manières auprès de messieurs les bas officiers de la marine royale.

— Asseyez-vous, Lorchet, — dit-elle en français.

Lorchet s'assit.

— Me voici à votre disposition, madame, — fit le géant avec un sourire gracieux.

— Très-bien ! Nous allons causer d'affaires sérieuses.

— Ah ! sérieuses, j'en suis !

— Oui, très-sérieuses. D'abord, maître Lorchet, je vais vous faire une confidence qui vous surprendra un peu.

— Voyons, madame ! j'aime beaucoup à être surpris... excepté toutefois en flagrant délit... *flagrante delicto*, comme disait je ne sais plus quel honnête avocat du roi...

— Qui s'entretenait sans doute de vous avec messieurs les juges.

— Sacrebleu ! — fit Lorchet en tressaillant. — Mais, pardon, madame ! cette confidence, s'il vous plaît ?

— Eh bien, ne vous l'ai-je pas faite ?

— Je ne comprends plus.

— Je voulais simplement vous dire, mon brave Lorchet, que je connais fort bien vos remarquables antécédents.

— Mes antécédents, — minauda l'ex-galérien avec une grimace des plus grotesques. — Ah ! madame, je suis un homme frappé par la fatalité. Veuillez du moins m'en rappeler quelques-uns pour savoir ceux que je pourrai invoquer, afin de trouver grâce devant vous.

— Voyons ! il est inutile de me donner un rôle dans une comédie de votre façon, monsieur Lorchet. Je sais que vous êtes un très-redoutable coquin, et je vous le dis.

— La qualification est un peu leste, madame ; mais je ne démens jamais le sexe auquel j'ai dû ma première maîtresse. Seulement, comment se fait-il que, me connaissant, vous ayez continué à me garder à votre service ?

— C'est précisément parce que j'ai besoin d'un homme comme vous.

— Alors, madame, j'espère que nous nous entendrons.

— Écoutez-moi, — dit la comtesse en baissant la voix.

— Je vous écoute, madame ; mais puisque vous vous croyez obligée de parler bas, permettez-moi de m'assurer que personne ne nous entend.

Lorchet se leva, et après avoir exploré le cabinet et la chambre à coucher de l'enfant, il reprit sa première position.

— Maintenant je suis tout oreilles, depuis les pieds jusqu'à la tête, — dit-il.

— Je vous ai déjà parlé d'une petite vengeance que j'ai à exercer; vous vous en souvenez?

— Oh! s'il s'agit d'étrangler quelqu'un vous avez bien fait de vous adresser à moi. J'ai deux mains qui valent mieux que deux épées.

— Je le sais.

— Est-ce que madame m'aurait déjà vu travailler?

— Non! mais j'ai entendu parler de vous.

— Sans doute à la cour...

— Oui! à la cour d'assises. Mais il n'est pas question de cela.

— Vous en étiez, madame, à cette petite vengeance... contre un mari jaloux, sans doute... Les Italiennes, vos compatriotes, ont toutes de ces sortes d'affaires à régler.

— Non, encore! les Italiennes se vengent elles-mêmes.

La comtesse, en disant ces mots, laissa flamboyer dans ses yeux une lueur qui effraya Lorchet lui-même.

— Mille dards, madame! ce n'est donc pas d'un mari qu'il s'agit?

— Non! j'ai bâti un plan dans ma tête depuis fort longtemps. Il est l'heure de l'exécuter. Voici en partie quel est ce plan. Il faut que tout le monde me croie morte... à l'exception de deux personnes....

— Ah! Et quelles sont ces personnes privilégiées?

— Mon fils d'abord, car il ne me quittera jamais.

— Et l'autre?

— L'autre sera vous si vous vous chargez de la mission que je vous confierai.

— Parlez, madame; je suis tout disposé à vous considérer comme n'étant déjà plus de ce monde.

— Il faut que vous fassiez en sorte que tout le monde croie à ma mort.

— Ma foi, madame, je ne vois pas trop de quelle façon?... A moins cependant que vous ne mouriez véritablement.

— C'est ce à quoi je me résoudrai le plus tard possible. Il faut trouver autre chose.

— Je suis avant tout homme d'exécution.

— Eh bien! je vais penser pour vous.

— Pensez, madame.

— Supposez un instant que je meure en réalité. Il y aura d'abord un médecin qui constatera ma mort.

— Je ne sais si cela se pratique ainsi dans ce pays.

— Oui. Puis un des scribes du Comitat viendra pour ainsi dire légaliser cette mort.

— Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Puis on m'enterrera et tout sera dit.

— Excepté s'il est vrai qu'il y ait quelqu'un qui fasse profession de guetter votre âme au sortir du corps; le diable, par exemple.

— Oh ! ce n'est pas de lui que je m'inquiète. Le diable est trop gentilhomme pour se permettre d'inquiéter une femme.

— Eh bien donc, tout est dit...

— Oui, maintenant, si au lieu de mon cadavre, c'était un autre qui fût placé dans mon lit...

— Ah ! je comprends!

— C'est bien heureux.

— Sur ma foi, madame, vous avez une féconde imagination, et à nous deux nous ferions de grandes choses. Vous seriez la tête, et moi je serais le bras.

Un sourire méprisant erra sur les lèvres de Paula ; mais elle voulait ménager Lorchet.

— Cette alliance offensive et défensive, — dit-elle, — pourra peut-être avoir lieu un jour. Mais en attendant, acceptez-vous ?

— Sans doute, madame; et dès ce soir...

— Écoutez encore ; je ne veux pas qu'il soit répandu de sang à cause de moi, vous entendez. Voyez dans les hôpitaux; mais pas de crime.

— Ceci, c'est autre chose, madame ; il me faudra plus de temps.

— Je ne suis pas pressée de passer au rang des morts. Du reste, je me repose complètement sur vous.

— Très-bien, madame. Comptez sur moi.

Et il exécuta un faux mouvement de sortie.

— Ah diable! — fit-il en se retournant comme s'il eût oublié quelque chose, — je me ravise.

— Quoi donc ?

— Et de l'argent !

— J'en ai autant qu'il vous en faudra.

Et, se levant du sofa, elle tira d'une valise plusieurs rouleaux d'or qu'elle étala sur un guéridon.

— Tenez, — dit-elle, — voilà cent pistoles pour vos premières dépenses, et en voilà cent autres pour que vous me rendiez le bijou que vous avez détaché du cou de mon fils.

Lorchet fit un soubresaut, mais presque aussitôt il se remit.

— Cent pistoles!... — dit-il avec une impudence rare, — ce n'est pas cher pour un amateur, cent pistoles; mais voilà votre relique; je vous la rends, parce que vous paraissez y tenir.

Et il s'apprêta une seconde fois à sortir. Mais il revint de nouveau.

— Quoi encore? — demanda la comtesse que ce manége commençait à impatienter.

— Une dernière chose, madame. — Ma famille était autrefois en relations d'affaires avec un certain banquier juif, du nom d'Isaac Lem; je crois que cet israélite a une maison à Bude.

— En quoi cela peut-il m'intéresser?

— On ne sait pas ce qui peut arriver, madame. J'ai envie de renouer connaissance avec lui.

— Et pour cela?

— Pour cela, je vous prierais de me dire si vous n'avez pas quelque lettre de change sur un banquier quelconque, j'irais l'escompter chez le sieur Lem, et de cette façon, j'aurais mon audience de cet honnête fripon.

Paula sourit et tira de sa valise une lettre de change d'une valeur assez importante.

— Êtes-vous content? — lui demanda-t-elle.

— Enchanté, madame. Vous agissez avec une rondeur qui me plaît infiniment. Il est vrai que depuis six mois vous ne vous étiez pas aperçue du parti que l'on pouvait tirer de moi; mais comme dit la sagesse des nations: mieux vaut tard que jamais.

Après cette magnifique période, débitée avec l'aplomb d'un maréchal de France offrant ses services à une reine, maître Lorchet sortit cette fois *pour tout de bon*, en décrivant des ronds de jambes qu'eût enviés le grand Vestris lui-même.

— Maintenant, — pensa-t-il lorsqu'il fut au bas de l'escalier, — il faut réfléchir à ce que nous allons faire. Cette ville

est bonne. Traînons les choses en longueur. Il sera toujours temps de trouver une femme disposée à passer de cette vie dans une autre. Essayons de mener de front les affaires de la comtesse et les nôtres.

Comme il s'adressait ces paroles pleines de bon sens, ses pieds le conduisirent, sans qu'il y prît garde, dans la salle à manger où il avait fait un si formidable déjeuner.

M. Mathias Calembredaine-à-part ronflait sur la table avec des intonations nasales qui ne manquaient pas de majesté.

Lorchet ne se fit aucun scrupule de l'éveiller.

— Gospode!... — grommela l'hôtelier; — il me semblait que la comtesse vous avait appelé?

— Il paraît que le temps ne vous a pas semblé long.

— Ma foi non!

— Apportez-moi une autre bouteille de ce tokay, il me semble délicieux.

L'hôte obéit.

Lorsqu'il fut de retour, Lorchet lui offrit un verre plein:

— C'est peut-être le dernier que nous buvons ensemble, — dit-il, — savourons le bien.

— Comment, le dernier?

— Sans doute, mon ami. Je ne redoute plus rien maintenant, et je vais reprendre mon rang.

— Est-ce que vous n'êtes pas postillon?

— Un homme qui sait le latin, le grec, l'indou, le marhatte, le péruvien, le chinois, le tamboul, le kourilien, le cambodge, etc... vous plaisantez!

— Qui êtes-vous donc, grand Dieu?

— Je suis le baron de Lorchet, ancien capitaine des galères de Sa Majesté très-chrétienne, Louis, quinzième du nom, roi de France et de Navarre.

L'hôte, ébloui, ôta son bonnet et s'inclina jusqu'à terre.

— Oh! c'est trop d'honneur que vous m'avez fait, monsieur le baron. Je suis désolé d'avoir heurté mon verre contre le vôtre.

— Bah! bah! les Français ne sont fiers qu'avec les Français. Ici, tous les hommes sont égaux. A ta santé, mon bonhomme!

Mathias répondit timidement:

— Je bois à la vôtre de tout mon cœur, monsieur le baron.

— Maintenant, mon ami, il faut que tu me rendes un service. Envoie un de tes domestiques chez le premier tailleur venu, pourvu que ce tailleur soit le premier de la ville, et qu'il lui dise de m'apporter plusieurs habillements complets : je choisirai.

— Diable ! — fit l'hôtelier. — Je crains, monsieur le baron, qu'il n'ait rien de prêt pour votre taille.

— Je ne suis pourtant pas extrêmement grand. Je n'ai guère qu'un pouce de plus que le tambour-major des Suisses.

— On essaiera, monsieur le baron.

Une demi-heure après, le tailleur arriva, muni d'une collection complète de vêtements.

Lorchet choisit les plus amples, et, bien que plusieurs coutures se fussent rompues du premier coup, il paya royalement le marchand, et, se mirant devant une glace :

— C'est pitoyable, — dit-il ; — mais il faut se contenter de cela. Comment me trouves-tu, maître Mathias ?

— Oh ! monsieur le baron, vous êtes superbe !

De fait, Lorchet avait l'air d'un maréchal-des-logis de carabiniers déguisé en *pékin*.

Son habit trop étroit, de couleur brune, dessinait son torse d'Hercule. Une culotte en peau de daim, serrée au genou à la mode hongroise, à l'aide d'une double courroie de cuir, découvrait une partie de son mollet cyclopéen, l'autre partie restant cachée dans de vastes bottes à entonnoir.

Il avait remplacé son tricorne par un haut bonnet de laine orné de glands de même étoffe. Un court manteau à collet rabattu, et garni de fourrures à la bordure, complétait son accoutrement.

Quand il eut bien constaté que tout cela lui allait à ravir, il pria l'hôte de lui mettre en lieu sûr cent cinquante pistoles, et, muni des cinquante autres et de sa lettre de change, il se hasarda dans les rues.

Hâtons-nous de dire que, dans la prévision d'une attaque, il avait glissé deux pistolets dans sa ceinture, et qu'il tenait à la main le plus respectable des gourdins que main d'homme eût taillés dans le chêne depuis le temps de Milon de Crotone.

Mais personne ne se souciait d'attaquer un gaillard de corpulence aussi imposante. Les enfants se permettaient à peine de le regarder de loin. Quant aux femmes, elles hasardaient de

ci de là des coups d'œil que l'avantageux scélérat n'attribuait pas à un sentiment hostile.

Il se promena pendant quelque temps sans direction fixe, dans le seul but de faire connaissance avec les rues et les monuments publics. Puis cette connaissance faite, il se demanda où il pourrait bien se rendre.

— Je n'irai pas tout d'abord chez ce juif, non! Il faut remettre la chose pour le moment où je serai sur le point de partir. Mais je n'ai jamais pu trouver une idée au milieu d'une rue. Si j'entrais dans un cabaret!...

Il avait découvert un but. Dès lors, toutes les autres préoccupations cessèrent. Il marcha droit devant lui, regardant à droite et à gauche pour voir si l'établissement demandé ne se présentait pas.

Mais il eut beau regarder les enseignes, interroger les passants qui, ne le comprenant pas et n'osant pas lui rire au nez, continuaient silencieusement leur chemin, il n'aperçut rien qui ressemblât à un cabaret.

Dépité, ennuyé, presque désespéré, il commençait à gronder comme un ours quand on le musèle pour la première fois.

— Chien de pays! — grommelait-il, tout en poursuivant la ligne droite avec une inflexibilité mathématique, — chien de pays. Allons! je vais entrer dans la première boutique venue. Est-ce ridicule de n'avoir personne avec qui causer!... Mille tonnerres!

Cependant, tout en maugréant, il avait, sans s'en apercevoir, dépassé les rues habitées; il se trouvait sur la rive gauche du Danube, à l'entrée d'un labyrinthe de décombres qui allait, en entrelaçant ses étroites allées, jusqu'au pont de bateaux.

De petites maisonnettes, ou plutôt des huttes de pêcheurs, se dressaient çà et là parmi ces ruines sur lesquelles la nuit qui allait bientôt venir commençait déjà à faire trembler des voiles d'ombres.

— Eh! voilà qui est assez curieux, — se dit l'aventurier. — Par le diable! cette rivière est plus large que la Seine et autant que le Rhin; mais ses quais sont bien misérables.

Et il s'achemina vers le fleuve.

Il resta là jusqu'à la nuit, assis sur un amas de cordages, regardant avec l'oisiveté du Parisien oisif, non pas l'eau cou-



ler, mais les pêcheurs lancer et retirer leurs filets, et les enfants, malgré la fraîcheur encore assez vive de la saison, plonger dans les eaux pour en retirer des cannes, des pierres et d'autres objets qu'ils remettaient contre quelque menue monnaie au flâneur qui s'amusait à ce jeu.

Maître Lorchet, qui n'avait rien de mieux à faire pour le moment, prenait un très-grand plaisir à ces évolutions. Chaque fois que les petits garçons lui rapportaient quelque chose, pour mieux entrer dans son nouveau rôle aristocratique il les gratifiait d'un salaire très-généreux.

Mais enfin la nuit tomba : le géant crut devoir battre en retraite, d'autant plus que le ciel, assez bleu pendant toute la journée, s'était assombri tout à coup et que de larges gouttes de pluie rayaient déjà les sombres profondeurs du firmament.

Il s'engagea de nouveau dans les décombres, mais, comme il n'était plus dirigé par la vue du Danube, il fit mille détours qui le rapprochaient toujours du fleuve plutôt que de l'en éloigner.

Tout à coup son pied heurta un corps mou étendu sur le sol. Un homme bondit devant lui. Il sentit l'haleine d'un autre homme lui effleurer le cou ; puis, un troisième personnage, caché derrière un amas de décombres, se dressa à son côté droit.

— Eh! eh! — fit le géant, — que diable me veulent ces drôles-là?

Et il recula vivement, décrivant avec son gourdin un moulinet qui lui tint avantageusement lieu de bouclier.

XXIV

VOLEUR VOLÉ

Nous avons laissé MONSIEUR LE BARON DE LORCHET dans une position qui eût semblé critique au baron de Trenck lui-même; mais l'estimable forçat ne s'épouvantait pas pour si peu. Du reste, comme nous le savons, il se faisait une assez piètre idée des voleurs hongrois.

Il lui vint même à cette occasion une idée qu'il résolut de mettre sans retard à exécution.

— Voyons, drôles! — s'écria-t-il, — qu'est-ce que vous me voulez?

Les voleurs, comme les diplomates et les aubergistes, sont obligés de connaître une foule de langues. Aussi cette parole s'échappait-elle à peine des lèvres de Lorchet, qu'un des assaillants dit en madgyar à l'un de ses compagnons :

— C'est un Français.

Et s'avançant à deux pas du géant qu'éclairait en ce moment le reflet d'une lanterne suspendue à une poutre dressée comme un mât de cocagne au milieu de ces décombres :

— *Le pourze ou le fie,* — dit-il avec ce délicieux accent tu-

desque dont le lecteur peut se faire une idée d'après notre manière de reproduire l'antique formule que nous avons soulignée.

— Diable! — fit Lorchet, — voilà au moins un gredin qui estropie un peu notre pauvre langue. — Écoutez, mon ami! vous vous adressez excessivement mal. Ma bourse et ma vie se tiennent d'une manière si étroite qu'on ne peut prendre celle-là sans me prendre celle-ci.

— Le pourze ou le fie, — répéta le brigand avec une intonation menaçante, tandis que ses deux complices se rapprochaient de plus en plus du Français.

Lorchet jeta sur ces deux hommes un coup d'œil à la fois ironique et scrutateur. Il s'aperçut que pour toute arme, l'un portait un bâton, l'autre un long couteau semblable au briquet de nos fantassins.

— Bien, — dit-il, — je vais vous donner ce qu'il vous faut.

Et il fit tournoyer sa massue, qui s'abattit comme la foudre sur le crâne du porteur de couteau.

Celui-ci tomba sans proférer la moindre parole, comme un bœuf, — *procumbit humibos.*

— A d'autres!... — s'écria Lorchet.

Il se retourna, avec la vélocité du tigre, vers le brigand armé d'un bâton, et d'un second coup de son gourdin il le renversa. Puis, jetant sa massue devenue à peu près inutile, il tira ses pistolets de sa ceinture et s'élança à la poursuite du troisième gredin qui cherchait à gagner le pont du Danube.

Mais le Hongrois, plus familier que Lorchet avec les détours de ces huttes en reconstruction, gagnait du terrain.

— Halte! — lui cria Lorchet qui ne crut pas devoir le poursuivre davantage. — Arrête-toi, ou je te casse les reins d'un coup de pistolet.

Le bandit ne voulut pas entendre; mais, pour éviter le sort dont il était menacé, il se courba de façon à ce que son échine ne dépassât point le niveau des pierres; et ainsi ployé il continua sa course.

Lorchet fit feu. La balle de son pistolet érailla la surface de l'une des pierres et siffla aux oreilles du bandit.

— Manqué! — s'écria celui-ci.

Et croyant que Lorchet n'avait qu'un pistolet, il se redressa

de toute sa hauteur, bondissant alors sur le sommet des décombres.

L'ex-galérien arma silencieusement son second pistolet. Le coup partit, et le bandit tomba en poussant un rugissement sourd.

En quelques enjambées, Lorchet fut auprès de lui. A son approche, le bandit voulut se relever; mais tous ses efforts furent inutiles. Il avait la cuisse droite brisée.

Lorchet le releva, et l'asseyant sur une pierre :

— C'est votre faute, mon ami, — lui dit-il avec une grande affectation de pitié; — et je pleurerais presque si j'avais la larme plus facile. Pourquoi diable aussi me fuir avec cette rapidité?

— Que foulez-fous? — demanda le bandit d'une voix que la rage et la douleur rendaient tremblante.

— Pardieu! — fit le colosse en rechargeant tranquillement ses pistolets, — je ne veux que ce que vous me vouliez tout à l'heure, la bourse ou la vie.

Le bandit poussa un cri douloureux.

— Si ch'avais te l'archent, — dit-il, — je ne folerais pas.

— Nous avons donc des sentiments vertueux, mon ami? Tant mieux, cela nous servira. Mais on n'est pas bien ici, voyez-vous. Voici l'orage qui arrive avec la rapidité de la maréchaussée quand elle poursuit un faux-monnayeur. Allons! debout!...

Le voleur fit un nouvel effort; mais cet effort n'aboutit qu'à lui faire sentir d'une manière plus aiguë la douleur de sa blessure. Il retomba.

— Je vois qu'il faut que je vous emporte. Vous avez sans doute un domicile?

Le bandit ne répondit que par un hurlement plaintif.

— Bon! — reprit Lorchet; — je vais alors vous porter chez un de mes bons amis, le gouverneur du comitat...

Le bandit fit un soubresaut de terreur.

— Le couferneur, — dit-il, — il me verait bentre!...

— Ah! il paraît que nous avons quelques peccadilles à nous reprocher. Bah! je serai indulgent si vous êtes sage. Voyons! conduisez-moi à votre logis.

— Che feux pien! Mais fous me borderez bas au couferneur?

— Nous verrons!

— Aie! aie!... Fous me vaites mal.

Lorchet avait en effet saisi le bandit, et il l'emportait sans trop de précaution.

— De quel côté faut-il me diriger? — demanda-t-il.

— Dout troit defant fous... Mais fous ne me gontuirez bas gez le couferneur.

— Nous verrons, vous dis-je.

— Aie! aie!...

Lorchet, chargé de son fardeau, retourna sur ses pas. En arrivant vers l'endroit où avait eu lieu la lutte que nous avons racontée, le géant déposa le bandit sur un amas de moellons.

— Voyons, — dit-il, — si ces gaillards-là sont morts ou simplement étourdis!

Il se pencha entre les décombres et aperçut, dans l'immobilité la plus complète, le corps de l'homme au coutelas. Son arme était étendue à son côté; les gouttes de pluie roulaient comme des perles lumineuses sur la surface de l'acier poli.

— Il a son compte, — murmura le colosse.

Et grâce à une vieille habitude de pillard, habitude qu'il avait contractée dans sa première jeunesse, parmi les soudards de l'armée du Hanovre, il tâta minutieusement les poches du vaincu.

Le résultat de cet examen se traduisit par un juron de désappointement.

— Une dizaine de rixdales!... — grommela-t-il. — Belle capture!... à peine quarante livres!... Décidément, si c'est là toute la fortune de ce coquin, il n'était pas fort!

Il n'engouffra pas moins dans une de ses vastes poches l'humble somme qu'il venait de trouver. Puis il se mit à la recherche de l'autre bandit.

Celui-ci n'était plus à la place où Lorchet l'avait laissé. Il s'était traîné jusque vers une hutte de pêcheurs construite à peu de distance du théâtre de la lutte; mais, en arrivant auprès de la porte, les forces lui avaient manqué; il s'était évanoui.

Lorchet ne crut pas devoir pousser plus loin ses investigations.

— Allons! — se dit-il, — cela m'apprendra à mieux distribuer mes coups une autre fois. Le scélérat a déguerpi.

Il retourna donc auprès du blessé; et, malgré les lamentations de celui-ci, il le chargea sur son dos comme un sac, ayant soin de le tenir par les deux poignets pour qu'il ne prît pas fantaisie au bandit de se porter à quelque extrémité à l'égard de son honnête vainqueur.

Lorsqu'ils furent hors des décombres, Lorchet s'adressa de nouveau au bandit :

— Par où faut-il passer, mon ami? — lui demanda-t-il.

— La bremière rue à troite, — répondit le blessé.

— Peste! cela m'éloigne singulièrement de mon hôtel; mais n'importe.

Et, tout en suivant l'indication du bandit, il s'adressait à lui-même quelques observations.

— Mille diables!... — se disait-il, — que va-t-on penser de moi, si l'on m'aperçoit dans cette situation digne d'un cheval du Perche. Moi! un baron! Sacredieu!... ce n'est pas honorable!...

Comme conséquence de ce raisonnement, il se mit à longer les maisons, cherchant particulièrement l'ombre que projetait l'auvent des toits qui sont, en Hongrie, généralement écrasés et en saillie, comme une paupière retombant sur un œil à demi éteint.

Mais cette précaution était à peu près inutile.

L'orage qui se préparait depuis une heure venait d'éclater dans toute sa violence; les volets craquaient avec fracas; le crépitement de la pluie faisait bruire les vitres qui retentissaient comme des cymbales.

— Sacredieu! — fit Lorchet, — on ne mettrait pas un archer du guet à la porte par un temps pareil. Tant mieux : personne ne me verra. Allons, quelle route me faut-il prendre maintenant?

— A troite engore, buis la bremière à cauche!

— Mais, mon ami, je crois que vous me menez chez le seigneur Satan, avec lequel vous devez être très-lié. J'avoue cependant que je ne tiens pas essentiellement à vous promener ainsi par toute la ville. J'ai bien envie de vous casser la tête contre quelque mur. Que pensez-vous de cela?

Le blessé poussa un gémissement inarticulé.

— Bon! vous pleurnichez maintenant. Ne craignez rien! Du reste, je ne pourrais plus me passer de vous. Vous me

tenez lieu de parapluie, et s'il tombe quelque cheminée par ce vent qui décornerait le mari le plus triomphalement coiffé, c'est vous qui la recevrez!

— Fous ne me ténoncerez bas? demanda une troisième fois le bandit.

— Il paraît que vous tenez à votre idée! Voyons! songez à autre chose. Examinez plutôt quel joli coupe-gorge que cette rue-ci, n'est-ce pas?

Lorchet venait d'entrer en effet dans une rue qui ne méritait pas même le nom de ruelle. C'était un passage fort étroit, resserré entre deux haies de maisons d'un aspect sinistre.

Évidemment, les vingt agents de police de la ville ne mettaient jamais le pied dans ce cul-de-sac affreux, à peine comparable aux plus infimes carrefours de la Vieille-Monnaie à Londres, car des râles, des blasphèmes, des cris orgiaques s'échappaient par bouffées de ces hideuses habitations, poussées comme des verrues au milieu de la paisible cité.

Des émanations, que le savant Fourcroy n'aurait pu classer dans ses cinq catégories d'odeurs, suintaient à travers les murailles, s'épandaient dans la ruelle, flottaient comme un brouillard qui porte la peste, divisant leurs miasmes en une foule de molécules fétides, qui vous prenaient tantôt à la gorge, tantôt au cœur.

L'impression générale qu'éprouva le géant réveilla sa défiance endormie.

— Voici, — dit-il, — un lieu bien propre à ces sortes d'embuscades que la loi qualifie justement de guet-apens. Je vous préviens donc que, si je remarque dans tout ceci quelque chose de louche, je ne dirai pas... de borgne, je vous écrase ni plus ni moins qu'un crapaud.

Et il serra les poignets du bandit de manière à lui prouver qu'il était homme à pouvoir mettre sa menace à exécution avec la plus grande facilité.

Celui-ci poussa un cri de douleur.

— Ne graignez rien; nous foici arrifés! c'est cette betite maison. Vrappez drois goups au folet!...

— Hum! — pensa le géant, — il appelle cela une maison. En France on n'en voudrait point pour loger les cochons.

Il frappa cependant les trois coups sacramentels.

La fenêtre s'ouvrit silencieusement, et une voix de vieille femme demanda en madgyar, qui était là.

— Grüber, — répondit le blessé.

La vieille femme qui avait parlé descendit avec une certaine vivacité et ouvrit la porte. Mais à la vue de Lorchet, elle poussa un grand cri et fit mine de battre en retraite. Déjà le géant avait mis son pied entre la porte et la pierre du seuil.

— Allons! la vieille, — dit-il, — laissez-nous passer, cordieu! ou vous allez nous faire tremper jusqu'aux os.

— *Nicht deusth!* — murmura la vieille.

— Fais-nous de la place, allons! — dit à son tour le blessé.

La vieille se détourna, et Lorchet put voir, aux lueurs d'une lampe crasseuse que tenait son introductrice, un escalier de quelques marches, sale, gluant, lequel aboutissait à une porte entr'ouverte.

— Passez devant, — dit-il à la vieille qui comprit son geste.

Elle monta, suivie des deux hommes, poussa la porte entr'ouverte et fit entrer Lorchet dans une chambre basse, enfumée, où l'on ne voyait qu'un poêle, un lit et quatre chaises en bois.

— Mordieu! — fit le géant, — les voleurs sont mieux logés que cela en France.

Il déposa le blessé sur le lit, et, sans faire plus d'attention à la vieille femme qui le considérait avec deux yeux étonnés et stupides, il amena une chaise auprès du lit, et s'étant assis:

— Arrivons au fait, — dit-il. — Vous vous doutez bien que ce n'est pas pour voir le visage renfrogné de cette guenon hors d'âge, que j'ai affronté la pluie, la chute d'un nombre incalculable de cheminées, de volets, etc..., et qu'en fin de compte je suis venu ici.

— Foyons!...

— D'abord, vous ne nierez pas, maître Grüber, car je crois que c'est le nom que votre auteur malavisé vous a donné, vous ne nierez pas, — dis-je, — que vous aviez à mon sujet les intentions les plus regrettables.

— Abrès? Aie! que che souvre!...

— Après!... après!... Croyez-vous donc que ce n'est rien de m'avoir ainsi attaqué avec des armes et des circonstances aggravantes... Moi, je trouve que c'est énorme!...

— Enfin! que foulez-vous de moi? Fous m'afez téjà gassé une gouisse!...

— Oh! mon ami, avec l'aide du bon Dieu, qui ne laisse jamais ses serviteurs dans la peine, il est probable que vous guérirez... Mais moi, si je vous avais laissé faire, je n'en aurais pas été quitte à si bon marché. Avouez-le.

— Beut-êdre!...

— Eh bien! je vais vous prouver que je ne suis pas un ogre! Je ne veux exiger de vous que deux choses.

— Lesquelles?

— Eh! vous êtes bien pressé! D'abord, avez-vous de l'argent?

— Aie! aie!...

— Vous n'avez pas l'imagination bien variée, mon ami. Je remarque que vous poussez souvent la même exclamation! Allons, répondez-moi, oui ou non!...

— Non, che n'en ai boint!...

— Alors, c'est fini! Je vais vous porter au gouverneur, qui me fera compter une bonne somme pour votre capture.

— Aie! aie!...

— Encore! Vous me faites damner avec vos répétitions! Allons! debout, mon drôle!

Lorchet fit mine de reprendre dans ses bras le bandit blessé; celui-ci s'agita comme un démon et parvint à s'échapper des mains du géant qui le tenait, du reste, d'une façon assez lâche.

— Égoutez, — dit-il, — égoutez!...

— Oui, j'éprouve en effet le besoin de m'égoutter!

— Égoutez, que je tis!...

— Allons, je vous écoute! Tâchez de ne plus mentir comme un juif que vous méritez d'être. Quel argent avez-vous?

— Pien beu! Gompien fous vaut-il?

— Écoutez à votre tour. J'avais dans ma poche, quand vous m'avez arrêté, et j'ai heureusement encore, un billet qui équivaut à cinq cents florins, ce qui fait, si je ne m'abuse, douze cents livres de mon pays. Puis j'ai en menue monnaie cinquante pistoles, ce qui fait encore cinq cents livres, en tout dix-sept cents livres! il est juste que vous me remboursiez la somme que vous aviez l'intention de me voler.

L'infortuné voleur faillit s'évanouir en entendant cette première condition.

— Mon Tieu ! meln Gott ! Tarteifle !... Gomment !... une bareille somme !...

— Mais, oui ! — fit impitoyablement Lorchet. — C'est même fort imprudent pour moi de m'être aventuré dans une semblable caverne !... Ah ! vous avez manqué un beau coup.

— Ah ! mon Tieu !...

— Bon ! vous invoquerez Dieu plus tard. Exécutez-vous.

— Mais je n'ai bas zinguante bistoles !...

— Bah ! un riche seigneur comme vous !... Ce n'est pas possible ! Vous me donneriez la plus infime opinion de vos talents !

— Quatre zents thalers !... Tarteifle !...

— A la bonne heure, je vois que vous savez calculer.

— Eh pien ! je me ruine ; mais je fous ovre, si fous foulez, zent bistoles ; c'est dout ce que ch'ai. Barole d'honneur !

— Ah ! ah ! votre parole d'honneur, mon ami ! Pour qui me prenez-vous? Est-ce que vous êtes gentilhomme? Allons ! je vous tiens quitte pour cent cinquante pistoles.

— Frai?...

— Vrai ! comme vous êtes un honnête homme !

Grüber poussa un gros soupir, et, tirant sur lui les rideaux de son lit, il fit jouer un ressort caché par la vieille tapisserie qui couvrait la muraille.

— Recardez maintenant, — dit-il, — ch'ai chuste la somme que vous demantez.

Lorchet jeta un coup d'œil investigateur dans le fond de cette armoire murale. Il vit deux sacs d'inégale hauteur, et suffisamment gonflés.

— Oh ! — fit-il avec toute l'incrédulité du disciple Thomas, — je vous parie quarante rixdales que l'armoire a un double fond !

— Oh ! che chure que non !...

— Mais, peu importe ! j'ai mes cent cinquante pistoles, je n'en réclame pas davantage. Maintenant, passons à la seconde condition ; c'est la plus importante.

XXV

MARCHÉ CONCLU.

Le bandit attendait avec la plus vive anxiété. Il n'osait même plus se plaindre, tant la circonstance lui paraissait solennelle.

— Tel que vous me voyez, — dit Lorchet, — j'appartiens à l'Académie de médecine de Paris. Les cures merveilleuses du docteur baron de Lorchet ont une réputation non moins merveilleuse. Vous en avez sans doute entendu parler ?

— Guelguevois, — murmura Grüber qui voulait amadouer son rançonneur.

— C'est en qualité de médecin que je voyage. J'étudie en ce moment les plus hautes questions anatomiques. En Italie, j'ai disséqué un moine, et j'ai découvert qu'il était mort d'indigestion. A Lubeck, j'ai disséqué un brasseur qui s'était mis le corps en cendre, à force d'avoir fumé. En Espagne, en France, en Suède, partout... j'ai disséqué des princes, des reines, des ambassadeurs, des prêtres, des danseuses, etc..., il n'y a qu'en Hongrie que je n'ai rien encore disséqué.

— Tarteifle ! — fit le bandit en roulant des yeux effarés, — est-ce que fous auriez l'indention te me tisséguer ?

— J'ai eu primitivement cette pensée ; il manque à ma collection un squelette de voleur : mais j'ai réfléchi...

— Ah ! fous afez pien vait te révlégir !

— Bien fait !... Ce n'est peut-être pas le mot : mais enfin, j'ai réfléchi. J'aurai toujours le temps de vous disséquer lorsque vous aurez été pendu.

Le bandit soupira lamentablement.

— Je tiens cependant à disséquer quelqu'un, — continua imperturbablement le colosse.

— Aïi ! fous y denez ?...

— Énormément. Et j'ai compté sur vous pour me fournir un sujet.

— Gu'est-ce que fous foudriez ?

— Un cadavre de femme.

Le bandit regarda du coin de l'œil la vieille femme qui lui servait de gouvernante.

— Oh ! — dit-il ; — che fois ce gue fous foulez. Crand Tieu ! Aïe !...

Lorchet, qui avait surpris le coup d'œil, ne put s'empêcher de pousser un homérique éclat de rire.

— Elle est trop vieille, — dit-il, — et trop laide.

Maître Grüber respira.

— Gue fous vaut-il donc ? — demanda-t-il.

— Mais un joli cadavre de trente-quatre à trente-six ans, bien vivant, si je puis appliquer à la mort cette qualification de l'existence.

— Une vemme plonde ?...

— Brune, si c'est possible. Dans le cas où elle serait blonde, ça ne ferait d'ailleurs absolument rien.

Il ajouta tout bas en se parlant à lui-même :

— Je lui teindrais les cheveux.

Le bandit méditait.

— C'est tiffizile à drouver, — murmura-t-il après un instant de silence.

— Bah ! vous avez un fleuve large comme une mer ; il n'est pas possible que dans un mois il ne se noie pas au moins une femme comme il m'en faut une, soit par chagrin d'amour, soit autrement.

— Ah ! oui... z'est une itée !... Nous ferrons ! Zi ch'édais kéri, ze serait pientôt arranché !

— Pour un homme comme vous, c'est l'affaire de quinze jours de repos. Si j'avais mes instruments, je vous poserais immédiatement un appareil. Mais vous avez sans doute un médecin ou un chirurgien dans votre bande ?

— Oui.

— Allons! très-bien ! Je reviens un peu de la mauvaise opinion que j'avais de vous. Dans un mois j'aurai mon cadavre.

— Si...

— Il n'y a pas de si... Dans le cas où je ne l'aurais pas, je saurais bien vous retrouver. Puis, vous pouvez y gagner quelque chose.

— Quoi tonc ?

— Je vous rendrais peut-être vos cent cinquante pistoles.

— Fraiment ?

— J'ai dit : peut-être.

— Fous aurez fotre gadafre!

— Bien. Savez-vous écrire en français ?

Le bandit était tout rasséréné.

— Foui, — dit-il. — Z'est moi gui suis galssier de dous les foleurs de Pude et de Besth.

— Il me le semblait bien. Je regrette de ne pas avoir exigé de vous mille pistoles.

Maître Grüber se mordit les lèvres de dépit d'avoir lancé cette phrase imprudente.

— Che foulais tire, — reprit-il, — gue c'est moi qui diens les livres te l'assoziazion, et bas davandage.

— Diable! des livres! Oh! véritablement, je vous ai calomnié dans mon esprit. Maintenant, je ne serais pas étonné qu'Isaac Lem lui-même fît partie de ce que vous appelez galamment votre association.

— Lem ! Le fieux Chuif!... Il ne vait que nous tonner deux zents ristales par an pour que nous n'embêchions bas ses regoufrements.

— Allons! très-bien. Puisque cela est ainsi, écrivez ce que je vais vous dicter :

Lorchet approcha la table du lit de Grüber, et, lui mettant à la main une plume dont le bec était plein d'encre, il lui dicta ce singulier marché.

— Écrivez, vous dis-je. « Je soussigné, Grüber... » Votre prénom ?

— Mathias.

— Il n'y a donc que des Mathias dans ce pays-ci... « Je sous signé, Grüber Mathias... » Avez-vous mis?

— Oui.

— Quelle est votre profession... avouable?

— Proganteur.

— Mettez donc... « brocanteur, m'engage à fournir, dans « un mois d'ici, au docteur baron de Lorchet, professeur d'a- « natomie comparée, au Jardin-du-Roi, à Paris, le cadavre, en « bon état, d'une femme de vingt-huit à trente-cinq ans, morte « par submersion. Faute de quoi, moi, Grüber, je compterai « audit baron de Lorchet, la somme de...

Grüber leva les yeux sur le colosse : mais celui-ci dictait avec toute la gravité d'un cadi. Il se contenta donc de pousser un soupir et il continua d'écrire...

« — La somme de deux cents rixdales, payables à vue du « présent, chez M. Isaac Lem, banquier à Bude. » Signez, maintenant, après avoir mis la date, toutefois!..

Grüber signa en soupirant de nouveau.

Lorchet prit gravement le papier, l'examina sous toutes ses faces, et, reconnaissant le timbre impérial autrichien, il ploya son acte et le mit dans sa poche. Après quoi il salua le bandit et la vieille femme avec une politesse toute française.

— A bientôt! — dit-il. — Faites-moi éclairer.

La vieille le précéda. Puis, quand elle eut vu le géant dans la rue, elle remonta précipitamment.

Grüber, laissé seul avac sa gouvernante, se livrait en ce moment aux transports d'une fureur doublée encore par la douleur de sa blessure. Il se roulait sur son lit comme un épileptique, mordant ses couvertures, déchirant sa poitrine avec ses ongles.

— Appelle vivement le chirurgien et quatre hommes, — s'écria-t-il. — Peters est dans la maison en face, et les autres jouent aux dés chez la mère Stevens! cours!...

Pendant ce temps, Lorchet sortait de la rue. Malgré l'obscurité et la tempête, il avait eu soin de graver dans sa mémoire plusieurs particularités à l'aide desquelles il pouvait facilement reconnaître la maison de son débiteur. Muni de ces renseignements acquis *de visu*, il regagna son logement d'un pas rapide.

Dix heures sonnaient comme il posait le pied sur le seuil de l'hôtel du grand Hunyade. L'hôte le reçut avec les marques de la vénération la plus profonde.

— Monsieur le baron doit être fatigué, — dit-il.

— Un peu, en effet; mais j'ai surtout faim. Servez-moi n'importe quoi ; un quartier de chevreuil, un gigot de mouton, quelques côtelettes et deux bouteilles de vin de Bude.

L'hôte obéit avec une prestesse merveilleuse.

Tout en faisant disparaître les mets qui lui étaient servis et qu'il dévorait avec une gloutonnerie fort peu baroniale, Lorchet interrogea Mathias Kalusbergvalempar.

— Madame la comtesse est-elle couchée? — demanda-t-il.

— Non, monsieur, — répondit l'hôte. — Elle a reçu une visite.

— Ah ! — fit Lorchet étonné. — Et comment est-elle faite, ette visite?

— C'est un homme qui répond au nom de Christophe. Il était tout crotté quand il est arrivé.

— A quelle classe de la société appartient cet homme crotté?

— Autant que j'ai pu en juger par son extérieur, c'est un ouvrier ou un paysan.

— Alors, je ne le connais pas.

Et l'ex-galérien fit un geste de souverain mépris. Puis, après un moment de pause, pendant lequel on n'entendit que le bruit harmonieux des fourchettes et des assiettes :

— Il y a-t-il longtemps que ce croquant est là-haut? — dit Lorchet la bouche à moitié pleine.

— Une heure et demie à peu près.

— Veuillez dire à madame la comtesse, que le baron de Lorchet désire avoir quelques minutes d'entretien avec elle.

L'hôte salua profondément. Il rentra bientôt, rapportant la réponse de Paula.

— Madame vous attend, — dit-il.

La comtesse était encore dans la situation où nous l'avons laissée, c'est-à-dire sur le sofa et les pieds posés sur son tabouret. Une sorte de paysan tudesque, yeux bleus, cheveux roux, visage couleur de briques, se tenait respectueusement à distance, assis sur une chaise de paille d'Italie.

Redisons la conversation qui venait d'avoir lieu entre ces deux personnages :

Christophe avait été introduit immédiatement chez la comtesse, qui l'attendait. Elle lui fit signe de s'asseoir.

— Eh bien! lui dit-elle, — entrant brusquement en matière, — tu viens de Kaposvar, mon bon Christophe?

— Oui, madame la comtesse, j'ai reçu votre message à temps et, comme vous voyez, je me suis hâté.

— Raconte-moi un peu ce qui se passe là-bas.

— Chacun vous croit morte depuis six ans. Le comte seul sait que vous existiez encore il y a trois ans. Un de ses émissaires prétend vous avoir vue à Gênes à cette époque; mais pour concilier toutes les hypothèses il ajoute que vous étiez à l'agonie.

— De sorte que depuis trois ans, M. de Pern a cessé de me faire poursuivre?

— Oui, madame; mais au lieu de vous chercher, on cherche votre tombeau.

— Ah! très-bien! Il paraît que M. de Pern est parfaitement croyant, pour ne pas dire crédule. Comment s'est-il trouvé de la dernière visite que mon ombre a eu l'honneur de lui faire?

— Il est resté huit jours sans sortir.

— Bien! plus tard l'ombre ne se contentera pas que d'apparaître; elle agira : patience.

Un coup d'œil chargé de haine de la comtesse, fit jaillir des yeux de Christophe un éclair pareil.

— Tu le détestes donc bien aussi, Christophe? — demanda Paula.

— Oui, — répondit le messager d'une voix sourde. — Mes ancêtres étaient magnats, leur descendant est devenu esclave. Je me contentais, n'ayant pas de pain, d'en trouver dans la servilité; mais on aurait dû songer à ce que j'étais, et ne pas me faire knouter un jour en public par deux autres esclaves, pour une faute qui n'en était pas une, et avec une barbarie toute moscovite.

— Je me souviens de cette histoire.

— Moi aussi, madame. Je me souviens aussi que c'est votre main qui a pansé mes blessures. J'avais sur le dos six blessures dans chacune desquelles on aurait pu cacher un serpent. Il me faut pour cela six existences; je les aurai, madame!

Malgré la hauteur de ses haines, la comtesse sentit qu'elles

n'étaient pas au niveau de celles de Christophe ; aussi ne put-elle réprimer un tressaillement.

— M'obéirez-vous, mon ami? — lui dit-elle, de sa voix la plus douce.

— Je vous l'ai promis, madame, tant que votre vengeance marchera dans la même voie que la mienne.

— Et si je voulais modifier ce plan de vengeance, pour la rendre encore plus terrible?

— Alors, madame, je m'agenouillerais devant vous comme devant la divinité.

— Eh bien, écoutez! Je ne prendrai pas comme vous six existences; mais je veux frapper le comte dans ce qu'il a de plus cher. Je veux qu'il souffre avec son âme plus encore qu'avec son corps. Il verra la mort s'abattre d'abord sur tous les enfants qu'il a eus de cette étrangère. Je fais à votre vengeance, Christophe, une part assez large; mais je veux qu'on ne touche pas à un seul cheveu de la tête du comte. Le tuer?... Y songez-vous? N'a-t-il pas bravé la mort sur les champs de tataille! Ce serait là une punition mesquine! Il faut qu'il soit comme un arbre qui voit tomber toutes ses branches l'une après l'autre, et qui dresse son tronc inébranlé et solitaire au milieu des débris de ses rejetons. Il faut que pendant la nuit un rire funèbre, qui sera comme l'écho de sa conscience, retentisse auprès de sa couche; que ses rêves soient troublés par d'horribles visions; qu'il meure enfin partiellement et que son agonie lente et terrible dure autant que sa vie. Me comprends-tu, mon bon Christophe?

Le Hongrois leva ses bras vers le plafond.

— Oui, — dit-il, — je vous comprends, madame. A votre tour, je dis que vous avez bien aimé M. de Pern.

— Hélas! peut-être l'aimé-je encore. La haine et l'amour se touchent en ce moment par les extrêmes. Allons! Il s'agit maintenant d'arrêter notre plan.

— J'écoute.

— J'ai déjà un projet. Je substitue un cadavre au mien et je le fais enterrer avec le nom que je porte aujourd'hui, dans le cimetière de Pesth.

— Pourquoi ne pas donner à ce cadavre votre vrai nom?

— Les recherches du comte seraient trop tôt couronnées de succès. Tu n'as donc pas compris mon projet?

— Comment?

— Je veux être pour lui un vampire; et me croyant tel, il fera ce que l'on fait en pareille occasion. Il ouvrira mon tombeau; et après avoir percé avec un pieu le cadavre qu'il y trouvera, il se croira délivré (1). Si après cela, je continuais mon rôle, il se douterait du drame que nous jouons et il porterait toutes ses recherches vers un seul but, celui de découvrir ma retraite et les moyens que nous emploierons pour que toute cette fantasmagorie mortuaire paraisse vraisemblable.

— Je saisis maintenant.

— Tandis que le nom de Paula Genovesina qu'il n'a jamais entendu prononcer n'éveillera en lui aucun soupçon jusqu'au moment où nous croirons devoir lui apprendre la vérité.

— Mais alors, ne trouvant aucun indice de votre mort, il n'y croira pas, et il vous fera rechercher.

— J'ai tout prévu en principe. Il faudrait supprimer d'une façon quelconque un des émissaires du comte, et écrire à M. de Pern, en imitant, s'il se peut, l'écriture et le seing de l'émissaire, une lettre dont je remettrai la minute à celui qui se chargera de cette besogne.

— Avez-vous déjà choisi quelqu'un?

— Non. Lorchet, ce galérien français que j'ai pris à mon service, s'en serait volontiers chargé; mais je ne veux pas qu'il ait ce secret-là. Pour de l'argent, on lui ferait tout dire.

— C'est bien, madame! Moi, je ne le trahirai pas, ce secret.

— Et tu supprimeras l'émissaire?

— Oui! d'une façon ou d'une autre, comme vous le dites.

— Surtout, pas de sang versé.

— Non! Je n'ai rien dans le cœur contre les agents du comte.

— Lorsque Lorchet aura fini la tâche que je lui ai donnée, il faudra aussi le faire disparaître. Est-ce qu'il connaît M. de Pern?

(1) Quand les Hongrois se doutent de l'existence d'un vampire, ils ouvrent le tombeau du mort réputé vampire, et ils percent le cadavre avec un pieu, ou ils le brûlent. Le vampire cesse alors d'exister.

(Méric Casaubon, *Traité de la Crédulité*, Londres, 2 vol. in-8°, 1668-80).

— Non, certainement.

— Alors tout va bien.

En ce moment l'hôte entra pour faire la commission de Lorchet. Dès qu'il fut sorti, Paula éteignit le regard brillant qui avait flamboyé dans ses yeux pendant toute la durée de cet entretien.

— Dois-je me retirer? — demanda Christophe.

— Non. Je tiens, — répondit la comtesse, — à ce que vous voyiez ce coquin. Tenez!... je l'entends monter.

Lorchet venait en effet de gravir l'escalier. Il se tenait debout, le bonnet à la main, dans l'attitude d'un visiteur respectueux, sur le seuil de la chambre.

— Approchez, maître fourbe, — lui dit la comtesse en français. — D'où vient que vous vous faites annoncer d'une façon si pompeuse? Auriez-vous retrouvé dans quelque taverne les parchemins de vos nobles aïeux?

Lorchet fit une grimace et un geste qui signifiaient:

— Peut-on parler devant ce rustre?

— Il n'entend pas le français, — répondit la comtesse à cette muette interrogation.

— Alors, madame, je vais vous expliquer...

— C'est inutile. Je vous appellerai désormais monsieur le baron.

— Madame, j'en serai excessivement flatté. Vous ajouterez aussi, si vous le voulez bien, que je suis un médecin de l'Académie de Paris.

— Oui! Votre métier d'assassin se rapproche un peu de la profession que vous voulez qu'on vous suppose; seulement, celle-ci vous garantit l'impunité. Que désirez-vous donc de moi?

— Précisément ce que vous m'offrez vous-même, madame, avec tant de grâce et d'esprit.

— On n'est pas plus galant, monsieur le docteur baron de Lorchet.

— Madame me permettra-t-elle d'entrer en fonctions en lui tâtant le pouls?

— Bah! Tâtez toujours.

Et Paula tendit au brigand un bras rond et blanc. Lorchet le prit délicatement entre ses mains d'orang-outang arrivé à

son plus haut degré de croissance ; et, secouant la tête à la façon des phlébotonisateurs de Molière :

— Madame est bien mal, — dit-il ; — dans un mois elle sera morte.

— Ah ! Est-ce bien vrai ?

— Madame en veut-elle la prédiction écrite ?

— Voyons!

Lorchet remit à la comtesse le billet souscrit par maître Grüber. Celle-ci ne put s'empêcher de sourire.

— Allons ! — dit-elle, — vous êtes, maître Lorchet, un bien précieux baron.

Et rendant le papier au brigand, elle le congédia.

Lorchet sortit comme il était entré, feignant le respect le plus profond, et sans daigner honorer Christophe du plus léger salut.

XXVI

LA POPULARITÉ DU BARON.

Lorchet résidait depuis quinze jours à Pesth. Malgré la popularité qui l'entourait, il se sentait mal à l'aise. Les caisses d'Isaac Lem étaient fermées d'une manière trop hermétique; les bourgeois, trop défiants ou trop pauvres, ne portaient dans leurs poches que des sommes insignifiantes.

Cette manière d'être inspirait au patriotique forçat les idées les plus sublimes au point de vue de la splendeur de son lointain pays. Il s'abandonnait pendant des journées entières à la poésie de ses souvenirs de France ; et les vins de maître Mathias ne pouvaient qu'imparfaitement chasser la nostalgie.

Nous venons de dire que Lorchet était populaire. Voici de quelle façon l'honnête homme s'était constitué l'amant de la popularité, cette grande impudique, comme l'appelle Auguste Barbier.

Le lendemain du jour où s'était signé le marché singulier contracté entre Grüber et Lorchet, celui-ci flânait mélancoli-

quement sur les bords du Danube, non loin de l'endroit où avait eu lieu sa lutte avec les voleurs.

Tout en rêvant à ses projets de négoce, il prêtait l'oreille aux conversations des promeneurs et des bateliers. Dans son ignorance de la langue du pays, langue dont il estropiait péniblement quelques mots, il s'approchait plus particulièrement des personnes bien mises ou des gens en uniforme, espérant qu'il entendrait de l'allemand ou du français.

Il s'avança à la poursuite des êtres humains de ces deux catégories jusqu'au milieu des démolitions. Là, près d'une hutte de pêcheurs, un certain nombre d'hommes étaient assemblés, discutant vivement, et cherchant à attirer sur un objet que l'on n'apercevait pas, l'attention d'un fonctionnaire autrichien vêtu d'un habit jaune, comme l'uniforme des postillons badois.

Ce personnage n'était autre que le chef de la police de Pesth. Il écoutait avec beaucoup d'attention les rapports qu'on lui faisait, et prenait de temps en temps des notes sur un carnet de poche.

Lorchet vint se mêler au groupe, et put entendre les propos suivants échangés en pure langue tudesque par le commissaire et trois ou quatre hommes du peuple qui tenaient dans leurs bras le cadavre d'un homme assommé.

— Voyons, — disait l'agent de police, — vous parlez tous à la fois comme des étudiants ivres dans une taverne d'Heidelberg. Dis-moi d'abord ce que tu sais, toi, Hans Liében, et jette-moi cet ignoble morceau de tabac qui stationne entre ta mâchoire supérieure et ta mâchoire inférieure.

— Moi, monsieur le commissaire, — répondit celui qu'on venait d'appeler Hans Liében et qui portait le costume de pêcheur; — je ne sais absolument rien. J'ai simplement trouvé, en passant ici ce matin, le corps de cet homme, et je me suis empressé de faire ma déclaration.

— Personne de vous, — reprit l'agent, — ne connaît l'homme qui est étendu là, et ne pourrait constater son identité?

— Ma foi, monsieur le commissaire, — répondit un des spectateurs, — si je ne m'abuse pas, il ressemble furieusement à ce coquin de Kircheim que l'on cherche depuis si longtemps.

— Mille diables! — fit le fonctionnaire en se frappant le front, — si c'était Kircheim, ce serait un fameux gueux de moins; et l'homme qui l'a ainsi accommodé mériterait une récompense civique.

— Il est de fait, — dit un pêcheur, — que celui qui l'a frappé n'y allait pas de main morte. Bonne sainte Thérèse! le beau coup de bâton!...

— Oui! il est tombé raide, sans perdre une goutte de sang; la cervelle a été retournée comme un sablier dans l'intérieur du crâne, et la mort a été presque instantanée.

— Oh! — fit un autre personnage, — je vous assure, monsieur le commissaire, que c'est bien Kircheim. Regardez s'il n'a pas sur le bras droit une profonde cicatrice. C'est moi qui ai eu l'honneur de la lui procurer un soir qu'il m'attaqua dans la rue Impériale. Je la reconnaîtrais entre toutes les cicatrices du monde, car le surlendemain de cette aventure, il me vit seul près de ma maison, et, retroussant son bras, il me montra sa blessure en me disant d'un air furieux : « Je veux t'en faire une pareille sur toutes les parties du corps. »

Le commissaire vérifia l'indication du bourgeois. Le bras du mort était en effet zébré d'une fente rougeâtre comme si on eût enlevé de ce bras une lanière de peau de quelques lignes de largeur.

— Eh! diable, oui! — cria-t-on de toutes parts. — C'est bien Kircheim, ce scélérat, ce pendard de Kircheim!...

— Qui m'a volé mes filets avec tout le poisson qui était dedans, la propre nuit de Pâques dernière. Et moi qui avais invité des amis à dîner : canaille!...

— A moi, — dit un bourgeois, — il m'a volé une superbe tabatière en or, et un œuf chronométrique que j'avais acheté à Nuremberg, chez l'horloger du burgraviat.

— Parbleu! voilà une belle perte! — fit un petit homme excessivement laid. — Ce drôle a eu l'audace de faire la cour à ma femme; et, sous prétexte de conserver d'elle un petit souvenir, il lui a dérobé tous ses bijoux, et même un magnifique peigne en argent que je lui avais donné le jour de notre mariage! N'est-ce pas exécrable?

— Je vote une mention honorable dans nos annales, — dit un conseiller du comitat, — à l'homme qui a frappé ce brigand.

Lorchet crut qu'il était temps de se faire connaître. Il écarta sans trop de respect la foule qui l'environnait, et, regardant le cadavre comme s'il n'eût fait que de l'apercevoir à l'instant :

— Eh ! mordieu ! — dit-il, — je reconnais ce croquant, à qui le diable doit préparer en ce moment une bonne petite place dans sa meilleure chaudière...

Le groupe se resserra autour du géant.

— Ah ! — fit le commissaire; — vous pouvez constater, monsieur, l'identité de ce défunt ?

— Mon Dieu! non. Je ne sais pas quel il est, attendu que je suis étranger. Mais, ce que je sais, c'est que celui qui l'a pareillement accommodé n'est pas loin d'ici.

— C'est donc vous ?

— Moi-même, — fit Lorchet avec modestie. — Ils étaient trois. Celui-ci est resté sur la place; un autre s'est enfui. Je crois que vous trouverez le troisième pas loin d'ici, car je lui ai coiffé la tête d'un bonnet de bouleau qu'il n'a pas reçu sans en conserver quelque chose.

En ce moment, comme si la voix de Lorchet eût été prophétique, deux hommes apparurent à l'angle de ces ruelles étroites formées par les maisons en démolition. Ils portaient sur leurs épaules le corps d'un individu presque en aussi mauvais état que maître Kircheim, et ils vinrent le déposer aux pieds de l'agent.

— Voilà, — dit l'un d'eux, — un malheureux que j'ai trouvé ce matin évanoui auprès de ma porte. Je crois qu'il n'est pas mort.

— Tant mieux ! — fit le commissaire. — Nous en obtiendrons peut-être quelques révélations.

Et se tournant avec la plus grande vénération du côté de Lorchet :

— Est-ce bien là, monsieur, l'adversaire dont vous nous avez parlé ?

— Certainement, — répondit Lorchet, — Je crois que le drôle ouvre les yeux : demandez-lui de me regarder ; peut-être se rappellera-t-il ma physionomie, bien qu'il ne l'ait vue que de nuit.

Mais on n'eut pas besoin de lui adresser cette invitation. La voix du géant l'avait fait tressaillir. Il ouvrit en effet les

yeux, et, reconnaissant le terrible étranger, il murmura un : « Je suis perdu ! » qui effaça de l'esprit des auditeurs l'ombre du moindre soupçon, s'ils en avaient conçu un seul au sujet de la véracité de Lorchet.

Ce fut donc au milieu d'une véritable ovation que l'ex-forçat regagna la rive du fleuve. Il était accompagné par le commissaire qui avait fait préalablement enlever le blessé. Derrière lui, plusieurs badauds, appartenant à diverses classes de la société, s'entretenaient du héros de cette journée, et le poursuivaient de leurs acclamations.

On arriva ainsi devant une maison d'humble apparence, unique édifice que le gouvernement eût cru devoir affecter à l'habitation du chef des agents.

Lorchet entra. Il fit sa déposition dans les plus minutieux détails, en ayant soin, toutefois, de ne pas parler de ses relations postérieures avec maître Grüber. Après quoi il rentra dans son hôtel.

Là, on lui apprit que le blessé venait de mourir pendant qu'on l'emportait à l'hôpital.

— C'est assez singulier, — fit l'ex-galérien en hochant la tête. — Je parierais ma baronie contre un verre d'hydromel ou de bière, que ce coquin d'agent de police n'est pas mal avec mon ami Grüber. Dans tous les cas, cela ne me fait absolument rien. Il y a le gouverneur. Si je n'ai pas mon cadavre, je dénonce en même temps l'agent de police et Grüber.

Sur cette assurance que le digne aventurier se donnait à lui-même, il put passer les quinze jours en question sans trop de crainte, mais aussi sans beaucoup d'amusement, ainsi que nous l'avons dit.

Au moment où nous le retrouvons, il s'occupe très-sérieusement de la récapitulation de ses *maigres* profits.

Assis dans sa chambre, devant une table chargée de bouteilles vides, il écrit d'une écriture démesurée et lisible pour lui seul le résumé de ses courses à travers la ville ; — il écrit, disons-nous, sur un large portefeuille ouvert devant lui, et à chaque paragraphe il s'arrête pour supputer le total général de ses recettes.

— Voyons ! — dit-il. — Le 7 du présent mois... Diable ! comment expliquerai-je décemment cela ? Je ne puis cependant inscrire à mon livre de caisse : « Le tant... du mois...

avoir volé tel objet. » Non! il faut effacer cet ignoble mot *voler*.

Et, après quelques minutes de profonde réflexion, il inscrivit sous la colonne des recettes :

« — Le 7 de ce mois, — avoir reçu d'un homme borgne, au théâtre, le *don involontaire* d'une lorgnette dorée, ci : 20 écus.

« — Le 8... id. — Trouvé par hasard, dans la poche d'un imbécile qui lisait les affiches, un mouchoir brodé, un petit couteau à lame d'argent et à manche ciselé, appelé vulgairement *coupe-fruit*, et une petite boîte contenant un portrait, le tout estimé dix écus, ci. 10 écus.

— Vingt et dix font trente. Trente écus! Très-bien! Le 9. je crois que je n'ai accepté aucun *don involontaire*. Tiens! cette expression me paraît élégante!.,. Le 9! Si pourtant! Ah! oui...

Et il inscrivit ?

« — Le 9 dudit mois, avoir débarrassé un ivrogne d'un superbe manteau garni de fourrures, manteau qui gênait horriblement son propriétaire, attendu que l'on est dans une saison tiède, et que, vu la teinte de son nez, l'ivrogne en question était menacé d'apoplexie, maladie qui se déclare plus particulièrement chez les personnes vivant dans une atmosphère chaude, ci. 45 livres.

« — Le 10. — Avoir acheté d'un joaillier, à crédit, avec cent ans de terme, sans intérêt, un ostensoir et un calice en or, objets sacrés que l'on ne doit pas exposer dans une boutique profane, et que je prétends pieusement vendre à quelque curé de mon pays; ci. 800 livres.

« — Le 11. — Découvert vingt bouteilles de tokay dans une cave appartenant au supérieur du collége des Piaristes. Comme je les ai bues moi-même, je ne les marque que pour mémoire, ci. 000

Après l'établissement de ce compte, Lorchet leva les yeux vers le ciel :

— Je crois que c'est tout, — dit-il. — Je mettrai maintenant tout le reste en bloc.

Et il inscrivit encore :

« — Les 12, 13, 15 et 18 dudit mois. — Une écritoire en ivoire provenant de la banque d'Isaac Lem; — une petite horloge de poche détachée de la monture d'un orfèvre; —

une épingle en or tombée accidentellement des cheveux d'une dame qui sortait du bal; — une canne à pomme d'argent dont j'ai cru devoir priver un misérable charlatan qui abusait de la crédulité publique; — une douzaine de clarinettes à touches d'argent enlevées de chez un marchand d'instruments de musique, lequel m'ennuyait avec ses essais et ses préludes chaque fois que je passais devant sa porte; — enfin la toque galonnée d'or d'un juge du comitat, lequel juge porte perruque et n'a par conséquent pas besoin de toque; en tout. . . . . 250 écus.
Ce qui fait, si je ne m'abuse, en total général 280 écus, plus 845 livres, autrement 1778 livres et demie.

Le résultat général de ce compte parut à Lorchet plus satisfaisant qu'il ne se l'était figuré d'abord; aussi donna-t-il une chaleureuse accolade à une dernière bouteille de l'excellent vin des révérends Piaristes.

Puis il élabora divers projets pour les quinze derniers jours qui le séparaient de l'échéance de son contrat avec Grüber. Il s'était procuré d'une façon indirecte des nouvelles du bandit; d'après les renseignements qu'il avait obtenus, il lui semblait évident que le caissier des voleurs de Pesth cherchait à prendre sa revanche. Aussi résolut-il de se tenir parfaitement sur ses gardes jusqu'à ce que le moment arrivât de frapper un grand coup. En conséquence, il quitta la ville et se rendit aux bains de Rakock où ses talents pouvaient rencontrer des subventionneurs, sinon des prosélytes.

Là, résidait depuis quelques jours un petit homme aux allures mystérieuses, répandant l'or à pleines mains et restant malgré ses apparences de richesse dans une solitude qui intriguait fort les oisifs attirés aux thermes hongrois par la réputation de leurs eaux encore moins que par le désir de trouver bonne compagnie et bonne chère.

Les bruits les plus singuliers couraient sur ce personnage. On ne l'entendait jamais parler; nul ne savait s'il écoutait. Il portait constamment sous le bras, d'un air très-affairé, un gigantesque portefeuille derrière lequel il disparaissait presque complètement. Les uns le croyaient artiste, les autres le disaient fou. Il pouvait être sans inconvénient l'un et l'autre.

Mais avec son infaillible coup d'œil de filou, Lorchet sut

bientôt à quoi s'en tenir sur le compte de ce petit homme. Il l'épia tout un jour et résuma dans un monologue fort bien conçu l'opinion qu'il s'en était formée.

— Voilà, — se dit-il, — un drôle qui n'a jamais manié beaucoup d'argent. Il en a dans ce moment à ne savoir qu'en faire. Il le jettera bêtement par les fenêtres. D'un autre côté, je ne lui trouve pas l'air d'un voleur. Il est poltron. Ce ridicule portefeuille qu'il charrie perpétuellement avec lui me prouve qu'il a la prétention de se faire passer pour un diplomate. C'est tout simplement un faiseur d'affaires clandestines, lequel se trouve chargé en ce moment d'une mission au-dessus de ses moyens.

Et l'honnête bandit qui avait deviné à peu près juste, ajouta mentalement :

— Il se pourrait faire que je réussisse à tirer quelques écus de ce monsieur. C'est une entreprise à tenter. Entrons en campagne.

Le soir même, les batteries de Lorchet étaient dressées.

Son costume ressemblait exactement à celui du petit homme. Il s'était procuré un portefeuille plus colossal encore que celui de ce dernier. Son maintien, ses allures étaient exactement copiés sur les siens. Sa taille seule le faisait distinguer de lui.

Ainsi vêtu, déguisé, accoutré, transformé, il ne pouvait manquer d'éveiller une curiosité aussi vive que celle qui entourait le petit homme.

Ce soir-là donc, et dès ce soir-là, les gens graves du cercle de Rakock se préoccupaient beaucoup du nouvel étranger. On se demandait mystérieusement quel drame ou quelle comédie s'échafaudait dans l'ombre entre ces deux personnages à la fois si ressemblants et si distincts. Chacun prévoyait une lutte prochaine. Lequel des deux portefeuilles devait l'emporter sur l'autre, voilà ce dont chacun parlait.

Le portefeuille de Lorchet était noir; celui de son sosie en réduction miniaturale était jaune. Avec la différence des couleurs, on s'attendait à une édition nouvelle de la guerre des cochers de Constantinople ou des deux roses d'Angleterre.

Les paris furent engagés à ce sujet entre un major hongrois qui était venu prendre les eaux à la suite d'une chute de cheval, et un astronome de Munich qui avait été frappé d'une

cécité momentanée en étudiant le passage d'une comète, laquelle s'était obstinée à ne pas paraître. Le major soutenait que Lorchet ferait partir le petit homme ; l'astronome prétendait le contraire.

Or, l'étonnement fut très-grand lorsque le lendemain on vit Yorck et Lancastre, c'est-à-dire Lorchet et Pigalli (ainsi se nommait le pygmée), se promener bras dessus bras dessous dans le parc des thermes.

Ils conversaient entre eux d'une façon très-intéressante, si l'on en jugeait par les gestes expressifs qui accompagnaient chacune de leurs phrases. Le petit homme surtout s'agitait avec une vivacité toute méridionale.

— Le mystère va se dévoiler, disaient les spectateurs. Que résultera-t-il de ceci ? Ces hommes se connaissent à n'en pas douter.

— Voyez, — criait le major, — comme le portefeuille noir est calme. Ce géant doit avoir été militaire. Il a le sang-froid d'un général. Il écoute avec calme, tandis que l'autre...

— L'autre, major, — répondait l'astronome, — l'autre est éloquent et persuasif. Regardez comme il gesticule avec le feu de la conviction.

— Nous verrons bien.

— Oui ! oui, nous verrons !

— Les cent florins sont toujours pariés ?

— Plus que jamais, major.

Pendant ce colloque, les deux promeneurs se rapprochaient.

— Oui, monsieur, — disait le petit homme. — J'ai entre les mains le sort de plus de cinq grandes familles, d'une surtout qui appartient à la plus haute aristocratie du pays.

— Ah ! — fit Lorchet, — moi je représente ici dix des plus grands seigneurs de la cour de France, et pour une affaire énorme qui rapportera d'immenses bénéfices.

— Vous avez dit immenses !...

— Et je le répète... Il ne s'agit de rien moins que de...

— De quoi ?...

— Ah diable ! vous êtes indiscret, mon très-cher collègue ?

— Non, je suis confiant. Je vous dirais bien quelque chose ; mais...

— Mais quoi ?

— Vous devenez indiscret à votre tour.

— Eh bien ! ne parlons plus de rien.

Et Lorchet fit mine de s'en aller.

— Oh ! eh ! — dit Pigalli, — vous êtes bien pressé ! corpo di Baccho ! Mais comment voulez-vous que je parle puisque vous voulez vous taire.

— Mes intérêts sont plus considérables que les vôtres.

— Peut-être !

— Il n'y a pas de peut-être. Du reste, comme l'affaire va prochainement se réaliser, je puis bien en parler.

— Ah ! — pensa le petit homme, — il y vient.

Lorchet devina cette pensée :

— Oui ! je peux en parler ; mais pas ici. Vous voyez tout ce monde ! Nous serions mieux ailleurs.

— Au salon ?

— Non. Dans votre appartement ou dans le mien.

— Allons dans le mien. Je vous montrerai comme c'est meublé. On a des tapissiers français ici !

— Oh ! la France, — fit l'ex-galérien avec un accent de sensibilité grotesque ! — Oh ! ma belle patrie ! Pays des hommes industrieux, je t'envoie ce baiser ! Allons ! montons chez vous, mon cher mousou Pigalli !

— Montons !

XXVII

PIGALLI.

M. Pigalli habitait un élégant appartement situé au premier étage de *l'Hôtel des Nations*. Comme il répandait l'or à ruisseaux, le maître de l'hôtel faisait tout ce qu'il pouvait pour se tenir au courant de ce Pactole. Il ne négligeait rien de ce qui pouvait satisfaire son nabab. Il avait même poussé la complaisance jusqu'à créer un emploi d'huissier à la porte de l'Italien.

Aussi, lorsque M. Pigalli remonta chez lui, suivi par Lorchet, l'huissier se confondit-il en politesses. Il précéda les deux personnages dans une antichambre attenant au salon, et, s'approchant discrètement de son maître :

— Monsieur, — lui dit-il, — je vous demande pardon de vous adresser la parole, mais les circonstances m'obligent à ouvrir la bouche sans attendre que vous vouliez bien m'en donner l'autorisation.

— Diable! — pensa Lorchet, qui mourait d'envie de rire, — voilà un début très-solennellement obséquieux!

— Que voulez-vous ? — demanda Pigalli en jetant sur le subalterne le coup d'œil hautain du parvenu.

— Je veux vous dire, monsieur, qu'un étranger est venu pour vous voir ce matin.

— Quelle espèce d'étranger ?

— Un domestique en livrée.

— Il désirait probablement m'offrir ses services. Que vous a-t-il dit ?

— Il m'a chargé de vous faire connaître qu'il était envoyé par M. le comte de Pern, un gentilhomme qui habite un château des environs de Kaposvar.

Pigalli rougit imperceptiblement.

— Bien ! — dit-il, — quand ce laquais reviendra, vous le ferez monter auprès de moi.

Le valet s'inclina comme un Parsi devant le soleil, et sortit de l'antichambre pendant que les deux hommes entraient dans le salon.

— Eh bien ! — demanda Pigalli dès qu'il eut fait voir à son prétendu collègue les merveilles de son ameublement, — Quelle affaire ?

Lorchet resta silencieux pendant quelques minutes, comme un homme qui éprouve le besoin de se recueillir.

— Engagez moi votre parole d'honneur que pas un mot de notre entretien ne sera répété par vous.

Pigalli fit un serment italien compliqué de tous ces splendides blasphèmes dont la langue du Tasse est si fertile.

— Vous me promettez aussi, — ajouta Lorchet, — de me livrer votre secret ?

— Sans doute.

— Non ! Je réfléchis : c'est inutile. Moi, je n'en ai pas besoin ; vous en ferez ce que vous voudrez. Mais votre physionomie me plaît beaucoup, et je veux vous donner une preuve gratuite de ma confiance avant que nous n'entrions en relations, ce qui pourra peut-être arriver un jour.

— Je le désire de tout mon cœur, monsieur. Vous avez l'air d'être le plus honnête homme que j'aie jamais connu.

Lorchet sourit comme sourit un affreux petit bossu quand une lorette lui dit qu'il est charmant.

— Eh bien ! — dit-il, — voici de quoi il s'agit...

— J'écoute.

— Vous connaissez sans doute cette partie des monts Krapacks qui va de la Moravie à la rive gauche du Danube, en décrivant un fer à cheval?

— Je la connais.

— Dans ces montagnes, monsieur, existent cinq mines d'or encore inexploitées!...

— Cinq mines d'or! — s'écria l'homme d'affaires en bondissant de son siége.

Lorchet garda pendant un instant le silence pour jouir de la surprise de Pigalli, puis il reprit:

— Oui, monsieur, cinq mines d'or!... et des plus riches. Je vais vous en donner une preuve immédiate. Regardez-moi ce lingot?

Il fit passer sous les yeux du petit homme un lingot provenant de la fonte de l'ostensoir qui avait fait l'objet d'un article de son compte de recettes. Pigalli examinait, avec une stupéfaction qu'il ne cherchait pas à dissimuler, le précieux métal.

— C'est magnifique! — dit-il en remettant à Lorchet le lingot tentateur. — Je ne croyais pas que l'on pût trouver une pareille finesse dans les mines hongroises, où l'on n'a rencontré jusqu'à présent, et d'une façon accidentelle, qu'une très-petite quantité d'or mêlé au tellure dans des filons de quartz.

— Ah! monsieur. Dans ces mines, il y a mille et mille blocs d'or pareils à celui-ci. Je ne m'étonnerais même pas d'en trouver qui fût déjà monnayé, tant il est riche et pur. Ça reluit, ça ruisselle, ça chatoie! A chaque coup de pioche on éventre la fortune d'un roi! Une livre de terre vaut cinq cents écus! Moi qui vous parle, j'ai palpé, j'ai touché, j'ai eu dans mes mains plus d'or qu'il n'en faudrait pour séduire les onze mille vierges et acheter toutes les houris de Mahomet!...

Il y avait dans les paroles de Lorchet cette éloquence métallique qui séduit mieux un auditoire que les plus belles harangues des Cicéron et des Berryer. Le petit homme sentit frémir en lui la passion du lucre. L'or lui venait à la bouche: il avait abominablement faim de ce métal, *auri sacra fames*. Le galérien aurait ainsi parlé pendant deux heures que M. Pigalli ne l'eût pas interrompu, excepté par le souffle de sa bouche qui devenait de plus en plus fiévreux.

Quand le brigand eut achevé, Pigalli l'écoutait encore,

comme on écoute les vibrations d'une cloche d'argent longtemps après que le battant est redevenu immobile.

Puis il se leva de nouveau, le front pâle, l'œil brillant.

— Oh! monsieur! — dit-il à Lorchet, — que faut-il faire pour entrer dans votre spéculation? J'ai des fonds disponibles. Je les mettrais bien volontiers au service de la compagnie qui se formera sans doute.

— Elle est déjà formée. Les seigneurs français que je représente, font, par mon intermédiaire, des démarches auprès de Sa Majesté autrichienne.

— Pourquoi donc n'êtes-vous pas à Vienne?

— J'en arrive. Mais je tiens à constater par moi-même que personne, en Hongrie, ne s'occupe de ces mines et ne fait les mêmes démarches que moi. N'est-ce pas prudent?

— Très-prudent. Mais enfin, indiquez-moi le moyen d'entrer dans cette société?

— D'abord, vous êtes intelligent; c'est l'essentiel. Dans ces sortes d'affaires il ne faut jamais hasarder d'autre capital que son travail. Je ne dis pas que vous n'ayez point de fonds disponibles; mais gardez-les : c'est aussi plus prudent.

Pigalli serra la grosse main de Lorchet.

— Je ne m'étais pas trompé à votre physionomie. Vous êtes bien l'honnête homme quintessencié.

— J'ai passé toute ma vie pour être honnête, — fit le forçat avec un aplomb cynique, — mais je commence à croire que l'honnêteté est une viande creuse, surtout en affaires. Si je vous ai parlé franchement, c'est, je vous le répète, parce que vous me plaisez infiniment.

— Vous croyez donc, mon cher monsieur, qu'on acceptera mon concours sans aucune objection?

— Je me charge de votre admission; mais il ne faut rien précipiter. Je suis obligé d'agir avec la plus grande réserve, car la concession de ces mines pourrait exciter la jalousie des magnats s'ils parvenaient à savoir prématurément que cette concession va être accordée à des Français.

— Je saisis. Mais que dois-je faire?

— Ah! tenez! Je me ravise. Si vous avez quelques fonds disponibles, comme vous me le dites, vous ne pourriez en faire meilleur usage que de les placer entre mes mains. Seulement,

ne hasardez pas un pfenning à moins que vous ne soyez parfaitement sûr d'obtenir de forts intérêts.

— Et comment aurai-je cette certitude?

— Je vous la donnerai quand je l'aurai moi-même; en d'autres termes, ne me fournissez absolument rien que lorsque je vous aurai fixé une époque.

— Merci! Rappelez-vous que je tiens à votre disposition quinze mille florins de 1753, réalisables quand je le voudrai.

— Quinze mille florins! — répéta Lorchet dont les yeux flamboyèrent; — cela fait, si je ne m'abuse, trente-six mille livres de France.

Puis, éteignant le regard qui venait de jaillir involontairement de ses yeux:

— C'est un joli denier, — dit-il, — pour toute autre entreprise; mais pour la nôtre c'est bien peu. Ce n'est point avec vos quinze mille florins que vous nous serez bien utile; c'est votre travail que nous vous demanderons. Sur ce, mon cher monsieur Pigalli, dormez sur les deux oreilles et ne vous inquiétez de rien. Je suis forcé de retourner à Pesth; mais voici mon adresse: vous pourrez m'écrire ou venir me voir. Dans ce dernier cas, vous serez le bien-venu.

Le forçat écrivit sur une feuille de papier qu'il remit à l'agent d'affaires son adresse avec le titre pompeux qu'il s'était donné, et, après avoir reçu les compliments les plus emphatiques du petit homme, il prit congé de lui.

Arrivé dans l'unique rue de Rakock, Lorchet donna un libre cours à sa joie.

— Tudieu! — dit-il, — voilà une excellente affaire. O mon étoile! je te bénis de m'avoir conduit jusqu'ici. Allons!... je ne regrette plus autant la France, cette ingrate patrie qui fait pendre chaque année, sans le moindre remords, un certain nombre de ses enfants!

Puis après un soupir:

— Hélas! c'est sans doute le sort qui m'est réservé! Un jour, mon ami Lorchet, toi qui jouis en ce moment d'une santé si robuste et d'un si formidable appétit, tu danseras à vingt pieds en l'air une sarabande désordonnée, suspendu à quelque poteau bien sombre, une cravate de chanvre autour du cou, toi cependant si chatouilleux dans cette partie du corps. Les bourgeois qui passeront par là diront, comme ce niais de com-

missaire en parlant du pauvre Kircheim : « Voilà un grand coquin de moins! »

Et après une pause :

Enfin, peu importe! Il faut que chacun meure, soit d'une façon, soit d'une autre. Il est probable que la pendaison n'est pas un trépas plus cruel que la pleurésie, l'apoplexie, la chute d'une tuile et un tas d'autres maladies et accidents qui vous tuent un homme, quelque vertueux qu'il soit. Eh bien! mon excellent ami, jouis de cette existence qui ne tient qu'à un fil ou à une corde! Enivre-toi, mon bien cher; dans l'ivresse on oublie qu'il y a des pauvres, des imbéciles et des honnêtes gens sur ce globe d'argile! Un jour peut-être tu trouveras un brave cœur de femme qui te comprendra et fera passer dans les flots de ta vie les flots de la sienne. On ne sait pas ce qui peut arriver! Allons, embrasse-moi, mon ami Lorchet!...

Pendant ce long et philosophique monologue, le bandit avait parcouru la petite ville dans presque toute sa grandeur, ne sachant pas précisément où il allait, et, d'ailleurs, s'inquiétant fort peu de son chemin.

Au détour de la rue, il aperçut Christophe qui faisait de grandes enjambées et se dirigeait du côté des Thermes. Lorchet se frappa le front.

— Voilà que j'avais oublié ce drôle! — se dit-il. — Que peut-il aller faire auprès de cet idiot de Pigalli? Je le découvrirai, mille dieux! Chacun joue ici une petite farce dont je suis un des acteurs. Il est juste que je sache parfaitement mon rôle!

Christophe passa auprès de lui sans paraître le remarquer. Dès qu'il se fut éloigné, Lorchet le suivit.

La nuit commençait à venir. Le bandit se dissimula le mieux qu'il put sous une porte cochère voisine de l'hôtel des Nations. Là, il attendit le retour de Christophe.

Celui-ci monta au premier étage. Le concierge l'introduisit auprès de M. Pigalli, qui s'attendait à cette visite.

— Que voulez-vous de moi? — demanda-t-il au valet, sans daigner lui offrir le moindre siége. — Parlez rapidement; mes moments sont extrêmement précieux.

— Monsieur, — dit le Hongrois, — j'arrive de Kaposvar aujourd'hui même. Je suis chargé par M. le comte de Pern de vous donner de nouvelles instructions.

— Vous à moi!... — s'écria le petit homme avec un accent



d'irritabilité méprisante. — M. de Pern me considère-t-il comme si peu de chose qu'il m'envoie un laquais?

— Monsieur, — répondit Christophe toujours impassible, — le comte de Pern a beaucoup de confiance en moi. La preuve, c'est qu'en me chargeant de vous transmettre ses instructions, il m'a donné de l'argent pour vous en faciliter l'exécution.

Et Christophe tira de sa poche un sac volumineux qu'il posa sur la cheminée.

Le petit homme, à la vue du sac, se radoucit considérablement.

— Eh bien, voyons! dites-moi brièvement ce qu'il désire, — murmura-t-il.

— Il faudrait, monsieur, que vous pussiez quitter le pays le plus promptement possible, et vous rendre en Danemark.

Cette simple phrase, prononcée avec les lentes intonations du langage germain, produisit sur M. Pigalli l'effet d'une pierre qui tombe sur une grenouille. Ses yeux s'ouvrirent démesurément. Il était pour ainsi dire aplati.

— Voilà, s'écria-t-il, — la plus singulière de toutes les idées! — M. de Pern est fou et vous aussi. Venir sérieusement me proposer d'aller en Danemark, au diable!... Vous n'y avez pas songé.

— Telles sont, monsieur, les volontés de mon maître.

— Eh bien, valet! tu iras dire à M. de Pern qu'il ne compte pas sur moi pour ce voyage. Je suis engagé dans deux ou trois affaires qui nécessitent ma présence en Hongrie.

Christophe étendit la main vers la cheminée et reprit le sac.

— Ma foi! — dit-il nonchalamment, — vous avez peut-être raison. C'est deux mille pistoles que gagne M. le comte. Avec cela, je ferais le tour du monde.

— Comment! — fit le petit homme, — il y a deux mille pistoles dans ce sac?

— Ni plus ni moins!... Réfléchissez encore, elles sont à vous si vous voulez...

Pigalli s'était levé. Il se promenait à grands pas dans son salon, une main dans sa poitrine, l'autre tortillant ses longs cheveux noirs. D'un côté, il se disait *qu'un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras.* Il avait sous les yeux le *tiens*, sous la forme d'un sac bien rond, bien ventru. Il lui semblait déjà qu'i

baignait ses doigts dans une cascade d'or. Pour cela, il n'avait qu'à dire : *Je veux*, et à étendre la main.

D'un autre côté, les promesses de Lorchet lui revenaient à l'esprit. Son imagination l'emportait sur les montagnes qui recélaient les mines, comme le diable emporta Jésus-Christ sur la montagne de Galilée pour lui faire voir tous les royaumes de la terre.

Une combinaison pouvait tout concilier.

— Combien de temps devrai-je rester en Danemark ? — demanda le petit homme.

— Jusqu'au moment où l'on vous écrira de revenir.

— C'est bien vague. Si je pouvais remplir en quelques mois la mission de M. le comte, j'irais.

— Il faudra pour la remplir au moins quelques années.

Pigalli jeta un dernier coup d'œil sur le sac, et sa morgue lui revint avec une résolution définitive.

— Non ! — dit-il, — c'est décidé. Je n'irai pas. Remportez votre sac, mon, ami, et dites au comte que mes relations avec lui sont rompues. Je ne tiens pas à exécuter les ordres ridicules d'un fou, qui cherche un trésor dans un tombeau. Dites-lui cela de ma part, et faites-moi le plaisir de me laisser seul.

— Encore une fois, réfléchissez, monsieur.

— Allez ! — dit Pigalli en montrant du doigt la porte au laquais.

Celui-ci salua imperturbablement l'Italien et sortit après avoir eu soin de faire sonner l'or contenu dans son sac.

Lorchet, lassé d'attendre le retour de Christophe, avait prétexté un oubli quelconque, et il s'était fait introduire par le concierge dans l'antichambre de l'Italien. Là, il s'était tapi contre la porte de communication. Pas un des derniers mots de la conversation ne lui avait échappé. Quand il eut entendu le congé donné à Christophe, il descendit rapidement l'escalier en jetant au portier ces simples mots :

— Je reviendrai demain.

Après quoi il alla reprendre son poste d'observation sous l'auvent de la porte cochère.

Lorsque Christophe fut descendu, Lorchet régla son pas sur le sien, et l'accostant au milieu de la rue :

— Eh ! eh ! mon ami, — lui dit-il en lui posant la main sur l'épaule et en employant le dialecte allemand, — que diable

faites-vous si tard dans les rues avec un pareil sac d'or sous le bras? Savez-vous que si l'on vous rencontrait ainsi dans mon charmant pays de France, il y a des gens qui ne se feraient aucun scrupule de vous aider à porter votre fardeau.

Christophe se retourna vers Lorchet, et lui posant sur la poitrine le canon d'un long pistolet :

— Voilà, — dit-il, — ce que je répondrais à ces gens-là.

— Ah! fichtre!... il paraît que l'on se met sur ses gardes, et l'on a raison. Voyons! où allez-vous donc en ce moment, excellent Christophe?

— Me coucher, — répondit le laquais.

— Voilà une belle réponse! — En parlant de la sorte, vous ne risquez pas de vous compromettre.

— La prudence est la mère de la sûreté.

— Superbe axiôme, mon ami. Mais, par trop de prudence, on arrive très-souvent à ne rien faire. Ainsi, en ce moment, je gagerais mon chapeau contre votre sac que vous êtes fort embarrassé...

Christophe jeta un coup d'œil curieux et défiant sur Lorchet, dont l'ombre croissante estompait le visage.

— Qui vous a raconté que je fusse embarrassé? — dit-il.

— Pardieu! c'est vous-même qui me l'avez raconté.

— Moi-même? Expliquez-vous!

— Ce n'est pas difficile. J'ai entendu toute la conversation que vous venez d'avoir avec mon ami Pigalli.

Le laquais fit un soubresaut qui échappa à Lorchet.

— Il est peu digne d'un gentilhomme comme vous, monsieur, — dit-il, — d'espionner les conversations...

— Ah! mon ami! je n'ai rien espionné; j'ai entendu, c'est bien différent. Puis, quand j'aurais espionné, quel mal y aurait-il, puisque je ne l'aurais fait que pour vous rendre service?

— Je ne comprends pas quel service vous pouvez me rendre?

— Bah! écoutez-moi, mon ami. Vous tenez à faire aller en Danemark ou ailleurs ce niais de Pigalli. Eh bien! si vous voulez me donner la somme que vous lui offriez, je me charge, foi de baron, d'expédier n'importe où votre Pigalli.

Christophe se voyant deviné jeta ses cartes sur la table.

— Si l'on vous donnait cette somme, — demanda-t-il, — comment supprimeriez-vous Pigalli?

— Ceci, c'est mon affaire.

— Il faudrait le savoir; c'est très-important.

— Oh! j'ai mille manières. Par exemple, je lui ferais faire une petite promenade en bateau et il pourrait arriver qu'il se noyât.

— Il ne faut pas commettre de meurtre, monsieur l'ex-galérien Lorchet.

— Ah! vous me connaissez. — Enchanté alors! Si vous aimez mieux autre manière... je puis ficeler Pigalli dans un ballot et l'envoyer à un de mes amis à Paris.

— Autre folie. Il faut que le coup le frappe, c'est-à-dire qu'il disparaisse sans qu'il lui soit possible de revenir avant un temps déterminé et sans que personne se doute que c'est par nous qu'il aura disparu.

— Ah! ah! je comprends. Eh bien, mon ami, me promettez-vous la somme en question, je me charge de l'affaire.

— Oui! à une condition; c'est que vous ne chercherez pas à savoir pourquoi vous le supprimez ainsi...

— Je le supprime, on me compte mon argent et voilà tout.

— Alors c'est entendu.

— Marché fait; c'est très-bien. Je vais dès maintenant m'occuper d'une combinaison ingénieuse pour me débarrasser de ce drôle qui vous gêne apparemment.

— Bonsoir, monsieur Lorchet.

— Oh! je vous reconduis jusqu'à votre hôtel. Maintenant que cet or est à peu près le mien, je tiens essentiellement à ce que personne ne le vole!

XXVIII

LE DÉJEUNER.

Lorchet demeurait toujours chez Mathias Kalusbergvalempar, à l'hôtel du *Grand-Hunyade*. Mais depuis qu'il était baron et que le niveau de ses fonds exécutait son ascension graduelle, l'ex-galérien réalisait l'effet contraire. En d'autres termes, il descendait d'étage en étage : du quatrième il était venu au premier et il aurait voulu sans doute s'établir au rez-de-chaussée; mais il se rappela fort heureusement que l'aristocratie ne doit pas se risquer plus bas que l'entresol.

Hâtons-nous de dire cependant qu'il avait pour les caves une prédilection très-marquée, mais c'était moins par amour du contenant que par amour du contenu.

Quoi qu'il en fût, Lorchet occupait, quelques jours après son voyage à Rakock, un fort bel appartement situé sur la rue et se composant (style d'agréé) de trois pièces carrées qui se poursuivaient.

C'est là qu'il donnait audience aux nombreuses connaissances qu'il avait faites; c'est là qu'il oubliait dans les délices d'une vie de sybarite la triste perspective d'un avenir dont l'horizon lui paraissait borné par une potence.

Un matin, comme il se levait, maître Mathias se fit annoncer et entra dans sa chambre à coucher.

— Monsieur le baron, — lui dit-il, — un de vos bons amis, M. Pigalli, désire avoir l'honneur de vous complimenter. Dois-je le laisser monter?

— Il est seul? — demanda Lorchet en se revêtant à la hâte d'une robe de chambre à grands ramages.

— Non, il a un domestique avec lui.

— Sont-ils venus en voiture?

— Ils sont venus à cheval. Le domestique porte une énorme valise.

— Bien! préparez-nous un déjeuner de Lucullus, quelque chose qui vous fasse honneur dans la postérité la plus reculée.

— Auriez-vous, monsieur le baron, l'extrême complaisance de m'indiquer à peu près ce que je dois faire. Vous êtes doué du goût le plus exquis pour tout ce qui concerne la cuisine.

— L'habitude des succulences, mon cher! Attendez donc, je vais vous faire la nomenclature de quelques mets que l'on mange agréablement à la cour de France. Vous nous les accommoderez, si c'est possible; autrement je laisse tout à votre discrétion.

— Je suis à vos ordres.

— Le cuisinier de M. de Soubise nous a donné un jour un plat de cervelles de petits oiseaux; c'était délicieux.

— On peut le faire, mais cela coûtera au moins quarante livres de votre pays.

Lorchet jeta sur l'hôte un regard de souverain mépris.

— Qui vous parle de ce que cela coûtera? — dit-il de sa voix semblable au bruit d'un tonnerre lointain. — Est-ce que j'ai l'habitude de semblables détails?

— Oh! monsieur le baron!...

— Chez le prince de Conti, j'ai dévoré un jour avec le plus vif plaisir un salmis de langues de petits enfants.

Mathias fit un haut-le-corps effroyable.

— Écoutez-moi, — reprit gravement Lorchet, — ceci était une barbarie; mais on peut nous donner à la place des langues de cochons de lait. Vingt suffiront.

— Cinquante livres au moins!...

— Peu importe, vous dis-je. Ensuite vous nous servirez un plat de cœurs de lièvres mis en civet avec du vin du Rhin et

pimentés avec des câpres comme pour la sauce blanche.

— Vous les aurez !

— Ensuite vous nous ferez rôtir un de ces excellents saumons-hucho que l'on trouve plus particulièrement dans votre fleuve.

— Il n'y en a pas beaucoup dans cette saison...

— Raison de plus pour nous en donner. S'ils foisonnaient, je n'en voudrais pas. Quant aux vins, mon cher, c'est l'essentiel. Indépendamment du vin de Tokai, qui est bon quoique trop liquoreux, il nous faudra des vins secs bien alcoolisés, comme le marsala, le constance rouge, le syracuse, le ténériffe, le schiras, etc... m'entendez-vous ?

— Vous aurez du malaga, du xérès et du roussillon.

— Bien ! J'aurais préféré du syracuse, qui est plus alcoolique ; mais, faute de Paris, on boit à Pesth. Allez. Dites à M. Pigalli que je l'attends.

Pendant ce colloque, Lorchet avait complété sa toilette. Une culotte de velours noir descendait jusqu'à son mollet colossal, emprisonné dans un bas de soie blanche. Au lieu de sa robe de chambre, il avait revêtu un long habit à broderies d'or. Il portait l'épée en verrouil, comme un véritable baron qu'il n'était pas.

En entrant, M. Pigalli fut frappé de la majesté de son ami. Dans ses beaux moments, avec sa carrure puissante, et comme dit un poète, avec

L'imposante laideur qui rendait presque beau
Le masque rocailleux du fauve Mirabeau,

maître Lorchet ressemblait à l'orateur de l'Assemblée constituante.

Il salua M. Pigalli avec une politesse grave, et lui présentant un siége :

— Vous allez, — dit-il, — me faire l'honneur de déjeuner avec moi. Il est neuf heures ; pourrez-vous attendre jusqu'à midi ?

— Très-volontiers, monsieur le baron. Mais vous savez que j'agis sans cérémonie.

— Oh ! je n'ai rien ajouté à mon menu habituel. Ne vous effrayez pourtant pas. Je me traite d'une façon convenable.

— A propos d'affaires, mon cher baron, où en sommes-nous? J'ai apporté mes trente-six mille livres.

— Ce n'était pas la peine de vous déranger pour cela; je les aurais fait prendre chez vous. Tenez: voilà un titre parfaitement en règle. Je n'ai mentionné sur le reçu que trente mille livres; vous en garderez six mille. C'est pour faire un compte rond. A moins que vous ne puissiez avancer ces six mille livres pour un premier paiement de l'ingénieur chargé des études préparatoires.

— Oh! certainement.

— Voilà votre titre.

M. Pigalli reçut dans ses mains un large parchemin décoré des cachets les plus fantastiques, des blasons les plus étranges, de meules, de morions, de casques de chevaliers, de couronnes, de lettres entrelacées. Lorchet avait sans doute pillé la boutique d'un graveur pour découvrir tout cela.

Au bas de ces cachets s'épanouissaient les signatures des plus hauts seigneurs de France. M. Pigalli ouvrait des yeux larges et ronds comme des écus; son cœur battait à se rompre. Il se voyait déjà au milieu d'une assemblée de princes et les traitant familièrement. L'idée d'une supercherie était bien loin de son esprit. Dieu lui-même fût venu pour le détromper, qu'il eût mis l'Être suprême à la porte.

L'heure du déjeuner arrivée, ce fut une autre stupéfaction. Jamais, dans ses rêves de bonheur gastronomique, il n'avait entrevu le quart des splendeurs de ce repas *sans façon*. Il se crut transporté à cette époque d'orgies immenses où le peuple romain regardait avec des yeux effarés les sénateurs dévorer dans un jour le prix de cinquante ans de conquêtes.

Le vin chantait et ruisselait dans des coupes dorées. Ces fumées âpres et ardentes, qui s'échappent des mets exquis, tourbillonnaient autour de son front en sueur, se condensaient en auréole. Il se saturait de cet air qui vous gonfle les tempes, qui vous ahurit, qui vous met dans le cœur et dans la poitrine toutes les défaillances de la volupté assouvie, tous les volcans de la passion qui s'allume.

Au milieu de cette atmosphère pleine de parfums, Lorchet se dressait comme une idole à l'heure du sacrifice. Il était plus imposant que jamais. Il mangeait et buvait avec une avidité sublime: Pantagruel l'eût envié.

Quand le septième service eut disparu, M. Pigalli poussa un profond soupir.

— C'est votre ordinaire, m'avez-vous dit, monsieur le baron? mais c'est effrayant savez-vous?

— Comment! effrayant?... Je regrette de ne pas mieux vous traiter. Que voulez-vous? Je ne pouvais prévoir votre visite. Je ne vous attendais que dans cinq ou six jours. Rien n'était préparé.

— Ah! corpo di Bacco!...

— A votre santé, monsieur Pigalli! Buvez de ce vin; c'est du xérès, et nous allons causer comme de bons amis, quand cette liqueur divine nous aura délié convenablement la langue.

— Ma langue est déjà très-déliée. J'éprouve le besoin de rire, de sauter, de folâtrer, de chanter!

— Eh! mon cher, ne vous gênez pas. Chantez tant que vous voudrez. J'aime beaucoup la musique, et Hans, mon secrétaire allemand, en raffole.

Lorchet sonna.

Un homme, qui n'était autre que le chef des agents de police de Pesth, entra vêtu d'une livrée bleue et la tête coiffée d'une énorme perruque qui dissimulait l'angulosité maladive de ses traits.

Il s'inclina devant le baron, d'une manière qui n'indiquait pas une grande habitude de ces sortes de démonstrations civiles.

— Hans, — lui dit Lorchet, — comme vous aimez beaucoup la musique, asseyez-vous auprès de nous; buvez et mangez. J'écarte aujourd'hui toute étiquette. En dégustant notre repas, vous écouterez M. Pigalli.

L'agent de police échangea avec Lorchet un coup d'œil d'intelligence et il se mit à manger avec les symptômes les plus visibles d'un violent appétit.

— Que voulez-vous que je chante, monsieur le baron? — demanda l'Italien, qui avait déjà toussé plusieurs fois par manière de prélude.

— Mais quelque chose de gai, si c'est possible.

— Voici le premier couplet d'une chanson un peu vieille, mais assez drôlette. Si la chanson vous plaît, je continuerai.

— Elle nous plaira sans doute.

— C'est une ballade dont tous les gondoliers de Venise savent l'air. Écoutez !

Et M. Pigalli se mit à chanter, avec une jolie voix de ténor, le couplet suivant :

Thérésa n'avait pas seize ans;
Elle était rose, elle était blanche ;
Ses cheveux noirs, doux et luisants,
Descendaient plus bas que sa hanche.
Mieux que Rosine ou que Marton,
Elle aurait su damner un moine.
Et même subjuguer, dit-on,
Le chaste cœur de saint Antoine !

— Bravo ! — s'écria Lorchet. — J'aime saint Antoine!... le compagnon de ce bienheureux me plaît beaucoup quand il est jeune et qu'on le met en broche sous le nom de cochon de lait. Continuez, mon cher Pigalli. Vous chantez comme feu Apollon. N'est-ce pas, Hans ?...

— C'est sublime ! — fit l'agent de police en buvant une large gorgée de vin de malaga.

L'Italien continua :

Elle était fille d'un pêcheur,
Et n'avait pour toute fortune
Que son bateau dans la lagune
Et ses seize ans et sa fraîcheur.
Le doge aurait fait, comme un clerge,
Brûler son pont du Rialto,
Pour trouver seule en son bateau,
Par un joli soir cette vierge !

Mais Thérésa voulait rester
Aussi pure que la madone.
Elle aimait à se répéter
Que la vertu vaut la couronne.
Propos tendres, coups d'œil brûlants,
Elle se disait : que m'importe!
Et laissait compter aux galants,
Tous les soirs, les clous de sa porte.

— Qu'est-elle devenue? hélas!
Fut elle constamment sévère?
— Allons, mon hôte, je suis las!
Versez-moi du vin dans mon verre! —
De cotillons et de corsets,
Le diable remplit sa chaudière!
Un jour que passaient les Français
Thérésa se fit vivandière!..

— Sacredieu! — fit le géant. — A la bonne heure; voilà une brave fille, qui aimait bien mes compatriotes! Décidément, vous chantez à ravir!... Vous mériteriez d'être né au Conservatoire que l'on vient de fonder à Paris.

— Oh! — répondit le petit homme en serrant contre son cœur le parchemin que Lorchet lui avait remis, — j'ai toujours eu pour vos compatriotes les plus grandes sympathies.

— Vous devez beaucoup, dans ce cas, vous ennuyer ici.

— Je m'ennuie d'autant plus que le gouvernement autrichien me déplaît souverainement. Pauvre Hongrie!

— Ah! vous vous occupez donc de politique, mon cher Pigalli!

— Un peu, dans mes moments perdus.

Lorchet et l'agent de police croisèrent un nouveau regard d'intelligence.

— Bon! — pensa le colosse; — mon gaillard s'enferre lui-même. Il n'y a plus qu'à le laisser mordre un peu plus longtemps à l'hameçon.

Il ajouta tout haut:

— Nous parlerons de cela dans un autre moment, mon cher. La politique est très-mal portée dans ce pays. On doit être défiant si l'on veut vivre longuement.

— Bah! — s'écria Pigalli que le vin et la chanson qu'il venait de dire rendaient très-communicatif, — je me moque des Autrichiens, et je voudrais tous les voir au diable! Vivent les Français! voilà des hommes et des noms! MM. de Condé, de Montmorency, de Gramont, de Croy, etc.! C'est là de la belle et bonne noblesse! Ne me parlez pas de tous vos grimauds de Viennois, descendants de l'Arminius barbare qui les valait tous, et d'Henri-le-Lion qui valait mieux qu'eux.

— Oh ! mon ami, — insinua Lorchet, — je ne puis vous en entendre dire davantage! Par pitié, taisez-vous !

— Je le veux bien, monsieur le baron ; mais ce que j'ai dit est l'expression de mes sentiments les plus sincères.

— Je n'en doute pas. Seulement il vaudrait beaucoup mieux nous chanter encore un air ; vous chantez si bien.

— A votre tour, baron !

— Volontiers !... mais je vous engage d'avance à boucher vos oreilles. Je chante comme on beugle. C'est un taureau qui, dans mon enfance, m'a donné les premières leçons de musique.

Et l'ex-galérien se mit à *gronder* ce chant bachique avec une intonation telle que maître Mathias put croire qu'un orage éclatait dans l'appartement de son locataire.

Hôtesse, apportez-nous du vin
Qui fasse chanter et qui grise.
Mon gosier est comme un ravin
Desséché par six mois de bise !
Que ce vin soit clair comme l'eau ;
Qu'il soit pur comme une émeraude,
Aussi rose que le bouleau,
Et plus vieux que le vieil Hérode !

Le vin est la sève de l'arbre ;
Sans vin, j'invoque l'hôpital,
J'ai l'air d'un bonhomme de marbre
Tout gelé sur son piédestal !
Le vin est chaud comme la braise,
Mais il rafraîchit les poumons ;
A table, lorsque l'on est treize,
C'est lui qui chasse les démons !

J'étouffe, ma très-chère hôtesse !
Tudieu ! donnez-nous donc du vin !
Donnez-nous ce philtre divin,
Qui clot le bec à la tristesse.
Le vin c'est la langue de feu,
Le rêve de couleur vermeille ;
C'est une larme du bon Dieu
Tombée au fond d'une bouteille !

Quand la mort, cette vieille infâme,
Viendra me prendre brusquement ;
Écoutez-moi bien, bonne femme,
Et retenez mon testament :
Je veux que sur ma pierre noire
On place un tonneau de vin blanc,
Pour que le gardien vienne y boire
Et s'en retourne en chancelant.

Comme Lorchet finissait le dernier couplet de sa chanson, l'agent de police disparut.

M. Pigalli, noyé dans une atmosphère de béatitude, croisait ses deux mains sur son ventre et levait les yeux vers le plafond comme pour y chercher la nouvelle étoile promise à ses destins.

— Allons, mon ami, — lui dit le géant, qui rompait brusquement le fil des rêveries du petit homme ; — il est temps que nous songions aux choses sérieuses.

— Oui, sérieuses, — balbutia Pigalli dont la langue devenait épaisse. — Que faut-il faire ?

— Retournez à Rakock. Vous attendrez de mes nouvelles ; j'espère être en mesure de vous en donner dans deux ou trois jours. Après ce délai, nous irons faire ensemble un voyage aux mines.

— Oh ! très-volontiers !...

— Eh bien ! partez tout de suite ! Je vous demande pardon de cette brusque séparation ; mais les affaires avant tout ; et j'en suis accablé en ce moment.

— Oh ! monsieur le baron ! j'ai déjà trop abusé de votre patience et de vos précieux instants.

— Non pas, mon cher monsieur Pigalli. Je n'ai jamais passé d'aussi délicieuse matinée qu'en votre compagnie, et j'espère que vous voudrez bien un autre jour accepter une part dans mon dîner de Spartiate. Je regrette uniquement de ne pas vous avoir mieux traité.

— Peste ! — fit le petit homme. — Voilà qui me déterminerait à me faire Spartiate, si cet honorable peuple se nourrissait ainsi.

Et il se leva de son siége tout en chancelant.

— Au revoir, monsieur le baron. Tenez, je compte beaucoup plus sur votre parole que sur un reçu de votre main. Je vous rends votre papier... Mais où diable est-il donc ?

Lorchet se pencha vivement vers la table.

— Vous l'aviez laissé tomber, — dit-il.

— Gardez-le !

— Pourquoi donc ?

— J'y tiens.

— Allons! par affection pour vous je veux bien le conserver ; mais quand vous en aurez besoin vous n'aurez qu'à me le demander : il est toujours à votre disposition.

— Entre gens comme nous, la parole suffit.

XXIX

TRAHISON.

Après avoir reçu des mains de M. Pigalli la précieuse valise et compté minutieusement les espèces qu'elle contenait, Lorchet salua poliment le petit homme et prit congé de lui dans les termes les plus affectueux.

Le bonheur de l'Italien était arrivé à ce point culminant qui donne le vertige. Il respirait l'orgueil. Tout ce qu'il voyait lui appartenait. Les hallucinations de la richesse lui faisaient voir toute chose comme au-dessous de lui.

Avec quelle morgue il considérait ces humbles monuments de la cité démolie ; ces quais retentissants comme des berges marines, mais dépourvus d'élégance et fréquentés seulement par des pauvres ; cette bibliothèque silencieuse où quelques savants venaient pâlir encore à cette époque sur le fatras alchimique des Raymond Lulle et des Richtausen !

Simples et bons docteurs ! comme Pigalli vous toisait ! Il avait trouvé, lui, le secret d'Albert Groot, d'Avicenne, d'Al-Farabi, de Giaber, de Roger Bacon, de Basile Valentin, d'Auréole Paracelse, de Georges Agricola, de Nicolas Flamel et de

tant d'autres chercheurs d'or qui, après de longues années de veilles, n'avaient découvert que leur impuissance !

L'or, il l'entrevoyait là-bas aux flancs de ces monts Carpathes dont quelques cimes s'élèvent à plus de neuf mille pieds dans le sombre azur d'un firmament septentrional. C'est là que le divin métal luisait solitaire et inconnu comme une lampe d'autel, jusqu'au jour où la main de l'ouvrier devait le faire sortir de son obscurité.

Toutes ces pensées et beaucoup d'autres encore se présentaient à l'esprit de l'Italien pendant qu'il se dirigeait vers la porte de Pesth qui s'ouvre sur le chemin de Rakock.

Bientôt les bruits de la cité s'éteignirent dans le lointain. Les flèches des clochers perdues au milieu du brouillard qui règne constamment sur le Danube s'effacèrent peu à peu. M. Pigalli se trouvait en pleine campagne avec de vieux arbres à droite et à gauche, et dans la perspective, devant lui, la silhouette de l'établissement des thermes.

Il marcha pendant quelques minutes encore.

Tout à coup, au détour de la route, il aperçut une sombre voiture escortée par quatre hommes dont l'uniforme était celui des gens de la police.

Le digne homme ne se croyait coupable d'aucun méfait ; aussi s'avança-t-il résolûment à la rencontre de la petite troupe. Arrivé auprès d'elle, il ôta son chapeau et se disposait à poursuivre son chemin lorsqu'un des agents vint à lui.

— Votre nom ? — lui demanda cet agent d'une voix que l'Italien crut avoir déjà entendue sans pouvoir se rappeler où.

Le petit homme salua de nouveau.

— Je crois, messieurs, que vous vous trompez, — dit-il.

— Votre nom ? — répéta la même voix d'un ton menaçant.

— Pigalli, Joseph, — répondit le petit homme.

— Alors, monsieur, — fit l'agent, — vous allez nous suivre ; c'est précisément vous que nous cherchons.

Cette arrestation à laquelle Pigalli était loin de s'attendre le dégrisa complètement.

— Comment, — s'écria-t-il, — vous me cherchez ? Et que diable ai-je donc fait ? Vous me paraissez tous fous ! Veuillez donc mieux examiner votre mandat d'arrêt. Il y a évidemment erreur.

— Je ne crois pas, monsieur, — répondit flegmatiquement

l'agent, — vous êtes bien le sieur Joseph Pigalli, âgé de trentehuit ans.

— Trente-sept ans et demi.

— Peu importe ! et natif de Spolette.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — fit le pauvre homme. — C'est bien de moi qu'il s'agit ; mais l'honnête magistrat qui me fait arrêter s'est trompé.

— Vous vous expliquerez vis-à-vis de lui.

— Ne pourriez-vous, dans tous les cas, me donner la moindre idée du sujet pour lequel on m'arrête ; j'avoue que je ne saurais le deviner...

— Il n'y a pas d'inconvénient à cela. Je vous préviens d'abord que depuis plus de quinze jours on examine toutes vos démarches. Elles ont paru suspectes, dès-lors on a cru devoir vous étudier de plus près et on a reconnu que vous étiez... comment dirai-je ?...

— Comment direz-vous ?... Corpo di Bacco ! on a dû reconnaître que je suis un honnête homme.

— C'est possible ; mais on croit que vous êtes un espion.

— Un espion ! — fit le petit homme dont les bras tombèrent, — un espion !... mais ceux qui ont dit cela sont des misérables.

— Ménagez vos termes, monsieur, cela pourrait aggraver votre situation, car c'est moi-même qui ai découvert vos trames !

— Mes trames !... mais, monsieur de la police, j'affirme par serment que vous rêvez tout éveillé ; que vous n'avez pas en ce moment la conscience de votre raison !... que...

— Vous devenez impertinent, monsieur.

— Impertinent ! comment dois-je donc vous qualifier vous-même ? Tudieu ! on arrête un innocent et on le taxe d'impertinence parce qu'il trouve singulier qu'on l'arrête. Voilà d'étranges raisonnements, monsieur ; laissez-moi passer mon chemin ou vous me ferez sortir de mon caractère.

L'agent de police sourit.

— De la rébellion, monsieur, — dit-il, — cela complique encore votre position déjà fâcheuse. Je serai obligé d'insérer cela dans mon procès-verbal. Du reste, si vous étiez innocent, vous ne vous opposeriez pas à l'exécution d'un mandat de justice, confiant dans la bonté de votre cause.

Cette dernière raison produisit quelque effet sur le petit homme.

— Puisqu'il en est ainsi, — dit-il, — je vous suis; mais on ne peut pas considérer ma protestation comme une circonstance aggravante, attendu qu'en principal, aucune accusation sérieuse ne peut être dirigée contre moi.

— Ah! mon cher monsieur, si vous me connaissiez ou plutôt si vous me reconnaissiez, vous changeriez de discours à l'instant même.

— Je ne m'explique pas quel rapport...

— Bien! bien! je vous dirai cela tout à l'heure. Tenez! voilà une voiture assez commode. Montez... vous vous fatiguerez moins.

En conséquence, l'agent poussa M. Pigalli dans le véhicule, s'installa auprès de lui, après avoir eu soin préalablement de placer deux pistolets à portée de sa main; puis il fit monter deux hommes sur le siége et les autres en laquais, et la voiture partit rapidement dans la direction de Pesth.

— Que voulez-vous donc me dire? — demanda Pigalli.

— Mon cher monsieur, il n'y a pas deux heures que j'étais avec vous.

— Comment avec moi? Voilà encore une nouvelle aberration. Je ne me rappelle nullement vous avoir jamais vu.

Et l'Italien se mit à examiner l'agent avec la plus grande attention. Soudain il se frappa le front.

— Hans! — s'écria-t-il sans pouvoir ajouter une seule parole.

— Hans lui-même, monsieur Pigalli, celui que vous avez enchanté avec votre voix délicieuse.

Un horrible soupçon traversa l'esprit du malheureux petit homme.

— Jésus-Dieu, — s'écria-t-il! — Est-ce que le baron m'aurait trompé?

— M. de Lorchet doit être arrêté comme vous en ce moment.

— Arrêté! Lui aussi! mais c'est donc une souricière que l'hôtel du grand Hunyade! Comment!... ce brave baron de Lorchet!... ce millionnaire! mon meilleur ami!

Pigalli s'arrachait les cheveux avec un désespoir tragicoburlesque.

Après quelques minutes consacrées à pousser un nombre infini de sanglots :

— Mais, monsieur Hans, — dit-il avec abattement, — vous n'êtes donc pas le domestique de M. Lorchet?

L'agent de police éclata de rire.

— Oh! que non pas, — dit-il. — J'étais chargé de le surveiller comme vous, et ce matin encore j'ai entendu de quelle façon vous traitiez ensemble le gouvernement autrichien.

— Je suis perdu, — murmura le pauvre homme, — perdu complètement!

— Non, pas tout à fait. — Vous serez simplement pendu; mais vous ne serez pas perdu!

Pigalli cacha sa tête dans ses mains. Il pleurait comme un enfant à qui l'on a promis une punition sévère.

— O mon Dieu! dit-il à l'agent de police, — si vous avez un cœur d'homme, écoutez-moi, monsieur, ne me laissez pas mourir ainsi à la fleur de mon âge.

— Et que diable voulez-vous que j'y fasse! je ne suis pas le maître.

— Vous pourriez cependant me rendre le plus grand de tous les services.

— Et lequel?

— Me laisser échapper.

— Bah! vous seriez repris demain.

— Oh non! je me cacherais si bien que nul ne pourrait me retrouver.

— Alors, c'est cette fois-là que vous seriez véritablement perdu.

— Comment?

— Dame! si on ne vous retrouve pas, apparemment vous serez perdu.

— Oh! vous n'avez pas d'entrailles, puisque vous pouvez plaisanter dans un pareil moment!...

— Au contraire, j'en ai beaucoup et je tiens à rencontrer une occasion de vous le prouver.

— Elle est toute prête, cette occasion...

— Je ne vous comprends pas.

— Laissez-moi m'échapper, vous dis-je, et ce qui m'appartient est à vous.

— Bah ! combien me donneriez-vous si je hasardais ma tête pour vous sauver?

— Oh ! mon cher monsieur, je vous donnerais ma vie.

— Votre vie, je n'en ai pas besoin. Si vous n'avez que ce cadeau-là à faire, conservez-le pour le bourreau de Pesth qui vous attend avec impatience.

Une idée était venue au petit homme.

— J'ai, — pensa-t-il, — trente-six mille livres déposées entre les mains de M. de Lorchet qui, grâce à son immense fortune se tirera toujours des mains de la justice. Avec cette somme et les bénéfices que l'on m'a promis je pourrai toujours vivre convenablement. Il me reste dix mille livres en portefeuille, si j'en offrais la moitié.

— Écoutez-moi, mon cher monsieur, dit-il d'un ton insinuant à l'agent de police, — Une partie de mes fonds sont placés entre les mains d'un banquier ; je ne puis les retirer sous aucun prétexte, attendu que ce banquier habite Spolette ; mais je pourrai me procurer cinq mille livres quand je le voudrai. Veuillez les accepter, mon cher monsieur et sauvez-moi. Vous aurez toutes mes bénédictions et celles de ma famille. N'est-ce pas que vous acceptez?

L'agent fit une grimace.

— Cinq mille livres, — dit-il, — c'est bien peu. Je ne veux pas pour une somme aussi minime affronter les juges de Pesth : n'en parlons donc plus.

Et se penchant à la portière :

— Plus vite ! plus vite ! — dit-il au postillon.

Pigalli retomba dans son désespoir. On allait arriver aux portes de la ville.

— Monsieur! mon bon monsieur Hans, — s'écria-t-il en gémissant, — faites arrêter la voiture, je vous en prie ! Tenez, je vous donnerai huit mille livres ; il ne m'en restera plus que deux mille, foi de chrétien !... Oh ! si vous saviez quelle reconnaissance je vous aurais ; comme je prierais pour vous ! Je vous aimerais autant que j'aime ma mère; ne m'auriez-vous pas donné la vie aussi? Au nom du ciel, laissez-vous toucher !...

L'agent de police parut ému de ces supplications. Il tira son mouchoir de sa poche et le passa sur ses yeux comme pour essuyer une larme qui s'obstinait à ne point paraître :

— Allons, vous m'avez vaincu, — dit-il, — dussé-je être

pendu à votre place, je veux vous sauver, mais c'est à une condition.

— Je l'accepte d'avance. Laquelle?

— C'est que vous m'obéirez en tout.

— Je vous le jure.

Hans se pencha de nouveau à la portière.

— Prenez le chemin de ronde, — dit-il au postillon, — et au galop.

La voiture passa donc auprès de la porte sans entrer. Elle passa par le chemin indiqué. Le bruit plus intense des roues et des sabots des chevaux prouvèrent à l'agent que son ordre avait été exécuté d'une façon rapide.

— Voici ce qu'il s'agit de faire, — dit-il, — quand je vous aurai mis en sûreté dans une maison que je connais à deux lieues de la ville, vous enverrez quelqu'un chercher votre argent à Rakock, et quand vous l'aurez reçu, vous prendrez la poste et vous irez vous réfugier en Russie. Rappelez-vous que la moindre tentative pour rentrer en Hongrie serait votre arrêt de mort. Prenez-y garde; je ne dois pas vous en dire davantage.

— Mais si, comme vous me l'avez dit, on me rattrapait le lendemain?

— J'ai tout prévu. Je donnerai de vous un signalement inexact et je dirigerai les poursuites du côté de la France.

— Si je me déguisais.

— C'est inutile. Ce serait même imprudent, puisque je vais donner un signalement inexact, il pourrait être considéré comme le vôtre si vous aviez un déguisement.

— Ah! c'est fort juste!... Oh! monsieur, combien je vous remercie! Jamais je ne pourrai m'acquitter de la dette que je contracte en ce moment vis-à-vis de vous.

— Bah! n'en parlons plus. Je la ferai passer à l'article profits et pertes.

— Permettez-moi du moins de vous embrasser.

— Je n'y vois aucun inconvénient.

Le petit homme se jeta au cou de l'agent de police et le baisa sur les deux joues avec une effusion digne d'un meilleur sort.

— Soyez tranquille, mon cher monsieur Hans, — ajouta-t-il,

— dans quelque temps peut-être je serai riche : je ne vous oublierai pas.

Pendant cette conversation, la voiture roulait toujours.

Elle parcourait un pays dont on se fait généralement une idée assez fausse. Malgré l'aspérité du climat, le sol de la Hongrie est dans les plaines non marécageuses d'une beauté et d'une fertilité inouïes.

De chaque côté des voyageurs, s'étendaient des champs bien cultivés entrecoupés de prairies dans lesquelles on élève des ânes, des mulets et du gros bétail. Parfois des lièvres agiles traversaient la route; des cerfs bramaient dans l'éloignement; le tintement des clochettes suspendues au cou des bœufs et des vaches se mêlait d'une façon harmonieuse au fracas des flots tourmentés du Danube qui roulait au fond du paysage avec des soubresauts lumineux comme ceux des lames océaniques quand elles se brisent contre les côtes de Bretagne.

On arriva vers trois heures de l'après-midi devant une maison d'assez honnête apparence, située au coin d'un petit bois semblable à une pépinière; cette maison était complètement isolée. Un grand mur l'entourait de toutes parts et formait le périmètre d'une vaste cour de ferme.

Un coup de sifflet de l'agent fit apparaître sur le seuil de la porte extérieure deux espèces de valets de charrue dont l'un prit la bride des chevaux tandis que l'autre s'empressait d'ouvrir la portière.

— Êtes-vous ici pour longtemps, monsieur Redel? — demanda ce dernier en s'effaçant pour laisser descendre l'agent et M. Pigalli.

— Non! — répondit l'homme de police, — je repartirai demain matin. Comment va notre blessé?

— Il marche parfaitement; mais il est encore un peu faible. M. Peters lui a défendu de faire longue traite avant huit jours.

— Et comment se trouve-t-il de ce repos forcé?

— Oh! il médite les plus ingénieux projets de vengeance contre cet hercule français qui l'a si mal accommodé.

— Bien! nous aviserons. En attendant, que Fritz se rende immédiatement à Rakock et revienne le plus tôt possible. Monsieur que voilà, — et il désignait Pigalli, — lui dira ce qu'il convient de faire.

L'italien déchira une feuille de son carnet et écrivit un mot à l'adresse du propriétaire de l'hôtel des Nations.

Quelques instants après, le personnage désigné sous le nom de Fritz, parut dans la cour, monté sur un robuste mulet hongrois. Il prit la lettre des mains de M. Pigalli et s'élança au grand trot dans la direction du village de Rakock.

Il revint au milieu de la nuit.

Comme on le comprend, M. Pigalli que les émotions de la journée agitaient encore, ne dormait pas. Au bruit que fit le domestique en rentrant, il sauta en bas d'un lit de fer qu'on lui avait préparé et il courut réveiller M. Redel qui dormait, lui, d'un bon et véritable sommeil.

— Voilà vos huit mille livres, — dit-il, en comptant à l'agent les espèces apportées par Fritz. — Si vous le pouvez, faites vendre mes meubles qui sont à l'hôtel des Nations et vous en conserverez le prix en souvenir du service que vous m'avez rendu. Voici ma procuration.

L'agent de police prit l'argent et le papier.

— Je vous conseille de fuir immédiatement, — lui dit-il. — Évitez autant que possible les grandes villes, et surtout ne revenez pas avant qu'on ne vous ait prévenu.

— Qui me préviendra?

— Moi-même!

— Oh! vous êtes mon ange sauveur. Je connais un personnage haut placé à Moscou; je vais chez lui. Il se nomme le comte Demitri. Vous pourrez m'écrire là.

— Je vous le promets. Allons, faites vite vos préparatifs.

Le petit homme se hâta de se vêtir. Il plaça ses deux mille livres dans une valise qu'il boucla avec le plus grand soin; puis il descendit aux écuries où Redel lui avait fait préparer un mauvais cheval pour lequel le pauvre Italien fut encore obligé de débourser deux cents livres.

Après quoi, il se mit en route, non sans avoir réitéré à l'agent de police ses protestations de dévouement et d'affection.

— Ma foi, — fit Redel, quand il eut vu le petit homme s'effacer de plus en plus dans la brume nocturne, — on aurait pu tuer ce drôle, et personne n'en aurait rien su; mais il vaut peut-être mieux qu'il vive. Il m'aime comme si je lui avais réellement sauvé la vie. Et dans ce monde rempli de vicissitudes on ne sait pas ce qui peut arriver.

En ce moment Fritz apparut sur le seuil de l'écurie.

— Est-ce que tu te remets en route? — lui demanda l'agent.

— Oui, maître, — répondit le valet en souriant d'une façon sinistre.

— Une expédition?...

— Oui! je rattrape ce petit homme au carrefour de la forêt de Liéberg, et je lui fais payer mon cheval.

— Ne t'en avise pas, — dit gravement Redel. — Je le prends sous ma protection.

Le bandit fit une effroyable grimace.

— Mais, maître, deux mille livres, savez-vous; c'est bon à prendre.

— Je t'en donnerai mille, et tu ne courras pas le risque d'attraper une fluxion de poitrine par cette nuit affreuse.

— Mille livres! J'accepte! Le petit homme l'échappe belle.

Fritz se retira en grommelant.

— Cette fois, — dit l'agent de police, — j'ai bien réellement sauvé la vie de ce pauvre innocent: maintenant songeons un peu à ce Français dont la conduite me semble passablement louche! Schwartz Tarteifle!... Voilà un homme contre lequel il fait bon lutter; cela se défend.

Et M. Redel remonta dans sa chambre tout en méditant contre Lorchet une vengeance bien assaisonnée.

XXX

BANQUE D'ÉCHANGE.

Disons comment Lorchet était parvenu à faire enlever le malheureux M. Pigalli.

Deux jours avant le dîner sardanapalesque dont nous avons indiqué le menu à nos lecteurs, l'ex-galérien flânait selon son habitude le long des berges du Danube en deçà du pont de bateaux qui joint Bude à Pesth.

— Mille diables! — se disait-il, — comment faire pour supprimer ce singulier petit bonhomme qui me gêne considérablement! Voler!... je volerai sans scrupule; mais assassiner, c'est différent! Les théologiens, les fortes têtes de la Sorbonne appelleraient cela un cas de conscience. Je suis fort embarrassé.

Or, lorsque maître Lorchet était embarrassé, son habituelle bonne humeur, un peu goguenarde, un peu ironique, faisait place à une irritabilité fort dangereuse pour la santé des gens qui le coudoyaient.

En ce moment, il se grattait l'oreille comme un tigre qui

fait sa toilette. Mais ce mouvement familier à beaucoup de personnes et qui est en lui-même passablement disgracieux, n'éveillait dans l'esprit du géant aucune idée réalisable.

Comme il retournait sur ses pas pour aller chercher dans son hôtel, au fond des bouteilles de M. Mathias, la solution du problème qui l'occupait, ou tout au moins une distraction, il aperçut un homme qui traversait le pont et dont la tournure ne lui était pas inconnue.

Il fit volte-face et suivit de loin ce nouveau personnage.

— Satan me casse les côtes, — dit-il, — si ce n'est pas ce coquin de Redel, le chef de la police de Pesth!... Où peut-il donc aller? Je crois que ce drôle se dirige du côté de la demeure de mon blessé!

En effet, après avoir fait le tour de deux ou trois maisons en ruines pour dépister les personnes qui auraient pu le suivre, Redel s'introduisit dans la rue qui conduisait à l'impasse que nous avons décrite.

Lorchet comprit cette manœuvre. Comme ses flâneries l'avaient entraîné dans tous les quartiers de la ville, il connaissait *ad unguem* les moindres carrefours. Aussi, prit-il une voie opposée, qui devait néanmoins le conduire dans la ruelle habitée par Grüber.

Arrivé à l'angle de cette ruelle, il se blottit dans l'enfoncement produit par un escalier en saillie. De là, il aperçut l'agent de police se diriger vers la sombre maison du bandit. Il remarqua également qu'une lourde carriole attelée de deux mulets stationnait devant la porte par laquelle il avait été introduit le soir de sa lutte avec les voleurs.

Après une demi-heure d'attente, pendant laquelle le géant ne remua pas plus qu'une monstrueuse cariatide, deux hommes qui en soutenaient un autre descendirent du domicile de Grüber. Ils déposèrent le malade dans la carriole; l'un d'eux monta sur le siége : l'autre se plaça dans l'intérieur de la voiture auprès du blessé, et les mulets partirent à pas lents, comme s'ils eussent conduit un défunt à son dernier asile.

L'idée vint à Lorchet de suivre le pesant véhicule; mais la réapparition du commissaire lui suggéra un autre projet.

Quand M. Redel passa devant lui, le colosse sortit de dessous son escalier et s'élançant vers le fonctionnaire :

— Tiens, — s'écria-t-il en jouant l'étonnement, — vous ici, monsieur Redel !

L'agent désappointé de ce qu'on le reconnaissait malgré tous les soins qu'il avait eus de s'envelopper le visage dans le collet d'un long manteau fourré, fit une moue de mauvaise humeur.

— Mes fonctions, monsieur, — répondit-il, — m'appellent dans tous les quartiers de la ville.

— Bah ! — reprit impitoyablement Lorchet ; — pourquoi ne pas avoir alors conservé votre splendide uniforme jaune qui vous va comme le plumage sur le dos d'un oiseau des Canaries ?

Le commissaire se fâcha sérieusement.

— Ce que je vais faire ne vous importe pas, — dit-il. — C'est à moi qu'il appartient au contraire de surveiller vos actions. Et je vous le dis ici, monsieur le baron, votre conduite me paraît excessivement tortueuse et je vous réponds que j'y mettrai bon ordre. Veuillez donc me laisser poursuivre mon chemin.

— Continuez, monsieur Redel ; continuez ! Mais tudieu ! nous verrons si je suis répréhensible pour avoir assommé deux voleurs et cassé la cuisse à un autre. Le gouverneur du comitat, chez qui je me rends à l'instant, jugera.

Rodel s'arrêta court.

— Est-ce une menace que vous me faites, monsieur ? — dit-il d'un ton cassant.

— Comme vous voudrez, monsieur, je n'ai pas l'habitude de mâcher mes mots ni de mettre un rideau sur mes pensées.

— Alors, monsieur, je ne vous crains pas ; et vous avez tout à craindre de moi.

— Peut-être !

— Comment peut-être ?

— Je songe que j'ai sur moi, dans mon portefeuille, une petite note que vous m'achèteriez bien cher.

— Vous ?

— Moi-même, monsieur le chef des vingt agents de police de l'incomparable cité de Pesth.

— Cette note, monsieur, ne peut m'être d'aucun intérêt. Laissez-moi donc passer mon chemin, je vous le répète.

Lorchet se détourna pour laisser le champ libre à M. Redel ;

mais celui-ci sentait probablement qu'il n'avait pas la conscience bien nette ; il ne fit aucun mouvement.

— Bon ! — pensa Lorchet, — me voilà maintenant sûr de mon affaire.

Il se rapprocha de l'agent.

— Écoutez-moi, monsieur Redel, — dit-il d'un ton insinuant, — la note dont je vous parle vous intéresse beaucoup plus que vous ne le pensez ! Voulez-vous que je vous dise ce qu'il en est.

— Parlez, monsieur, et soyez bref !

— Eh bien ! elle établit d'une façon irréfutable votre connivence avec un certain Grüber, brocanteur dans cette rue, lequel Grüber n'est autre chose que le chef des voleurs de Pesth, comme vous êtes vous-même le chef des agents de police de ladite ville.

Le commissaire devint tout pâle.

— Chut ! monsieur, — dit-il, — ne parlez pas si haut ! Quelques ridicules que soient vos accusations, il ne faut pas qu'on les entende; je vous engage donc à vous expliquer d'une manière plus discrète.

Lorchet tira de sa poche le traité de Grüber et montrant seulement la signature du bandit à l'agent :

— Reconnaissez-vous cette signature ? — demanda-t-il.

De pâle qu'il était, Redel devint livide :

— Qui vous dit, — murmura-t-il, — que le signataire de ce papier ne vous ait pas trompé, pour chercher à me perdre ? Est-ce sur le témoignage d'un pareil homme que vous devez vous baser ?

— Vous vous défendez, monsieur; donc vous avouez votre culpabilité.

L'agent de police sentit le sang lui remonter aux joues avec violence.

— Monsieur, — s'écria-t-il en perdant toute retenue ; — je ne sais ce que vous voulez dire ; dans tous les cas vous m'insultez et je dois me faire respecter.

En prenant un sifflet dans sa poche, il tira de cet instrument un son aigu, vibrant, dont les notes inattendues firent tressaillir Lorchet lui-même.

— Diable ! — dit le géant, — voilà qui me confirme encore, monsieur, dans la pensée que je viens d'exprimer. En France,

ce sont les brigands qui sifflent ainsi; la police se contente d'être sifflée.

— Rira bien qui rira le dernier, — fit le commissaire.

Aussitôt quatre hommes à figures sinistres apparurent dans la ruelle et vinrent se grouper autour des deux interlocuteurs.

Lorchet n'avait pas fait un seul geste.

— Renvoyez-moi vivement ces quatre pendards, — dit-il à voix basse, en se penchant à l'oreille de l'agent, ou je leur dis que vous avez assassiné leur camarade pour qu'il ne fît pas de révélation.

Redel tressaillit, mais se remettant aussitôt :

— Ils ne vous croiront pas, — répondit-il.

Et il se tourna vers les quatre hommes.

— Monsieur Redel, — insista Lorchet en retenant le commissaire par un pan de son manteau et en lui montrant la gueule d'un pistolet; — je me vois forcé de vous brûler la cervelle, si vous ne renvoyez pas ces brigands, vous dis-je.

Redel regarda l'arme qu'on lui présentait, puis les yeux impitoyables de Lorchet : il réfléchit que Lorchet était homme à le faire comme il le disait.

— Rendez-vous tout de suite chez la mère Stevens, — dit-il aux quatre figures patibulaires; — je vous donnerai mes ordres ultérieurement.

Les bandits s'éloignèrent aussitôt.

— Maintenant, monsieur, que désirez-vous encore de moi? — fit le commissaire.

— Vous êtes singulier, monsieur Redel, — répondit Lorchet. — Je voulais vous rendre un service et voilà comme vous agissez à mon égard; je ne sais à quoi tient que je ne vous brûle la cervelle, ainsi que je vous en ai menacé.

— Mais, monsieur le baron !...

— Vous êtes plus scélérat encore que Grüber, vous n'êtes pas digne de faire partie d'une bande d'honnêtes voleurs ou d'une horde de policiers! Est-ce que vous croyez qu'un homme comme moi craint vos vingt agents ou vos cinquante ou soixante voleurs. Appelez donc encore vos quatre escogriffes qui me suivent partout depuis quelques jours et vous verrez si c'est la force qui me manque pour les expédier en bloc ou en détail chez le vieux Satan. Vous êtes réellement un être curieusement malfaisant, monsieur Redel!...

A ce flux de paroles, plus dures les unes que les autres, l'agent de police ne savait que répondre; il ressemblait à un homme surpris par une averse et qui ne peut ouvrir son parapluie.

— Que me voulez-vous enfin? — balbutia-t-il.

— Je suis venu vous prévenir philanthropiquement que l'on se casse les dents à manger à deux râteliers; qu'en style religieux on ne peut servir Dieu et le diable, qu'un de vos chevaux tire à droite tandis que l'autre tire à gauche; il résulte de tout cela que vous aurez les gencives tout à fait dégarnies dans quelque temps, que vous serez damné, et que vous *verserez* à chaque instant sur la route de la vie.

— Je ne vous comprends pas.

— Ni moi non plus; mais parlons sérieusement.

— Je le veux bien.

— Vous savez, je vous le répète, que je puis vous perdre?

— Quand cela serait?

— Cela est.

— Après?

— Après?... Si, pouvant vous perdre, je ne vous perds pas, vous me devez naturellement de la reconnaissance?

— C'est certain.

— Mais comment cette reconnaissance doit-elle se manifester, vous ne l'ignorez sans doute pas?

— Par des services.

— Oui.

— C'est donc un service que vous voulez me demander?

— Pas autre chose. Mais entendons-nous : ce sera simplement entre nous un échange de services réciproques. En ne vous conduisant pas chez le gouverneur, qui vous priverait d'abord de votre emploi et vous ferait pendre ensuite, très-probablement, je vous rends un service véritable. Vous n'en doutez pas?

— C'est vrai.

— C'est que, voyez-vous, j'aime à établir correctement ma position vis-à-vis des personnes avec lesquelles j'entre en relations.

— Expliquez-moi quel service vous voulez que je vous rende?

— Voici : Il existe, de par le monde, un homme qui me

gêne beaucoup, attendu que nous exploitons tous les deux le même genre d'industrie.

— Pourrais-je savoir quelle est cette industrie?

— Je suis médecin, comme vous le savez sans doute. Je suis en quête des plus beaux sujets d'anatomie pour enrichir le Musée de Paris. Or, le personnage qui me gêne cherche absolument la même chose, sans être médecin toutefois, car il n'est que le commissionnaire d'un savant Italien, avec lequel j'ai eu bien des démêlés scientifiques.

— Que voudriez-vous que l'on fît de cet homme?

— Un concours de cent mille écus est ouvert à l'Académie de Paris. Cette somme doit être remise à celui qui fournira des squelettes de toutes les races humaines. Or, il ne me reste plus qu'un seul cadavre à me procurer, un cadavre hongrois. Or, si ce savant Italien ne trouve pas avant moi, c'est moi qui aurai le prix... Me comprenez-vous?...

— Très-bien, — fit l'agent de police qui trouvait cette histoire un peu étrange, mais qui n'osait faire aucune objection, d'autant plus qu'il connaissait le traité passé entre Grüber et Lorchet. — Seulement, — ajouta-t-il, — je ne vois pas de quelle façon je pourrai légalement faire disparaître le personnage qui vous gêne?

— Oh! légalement, j'y tiens. Il y aura même pour vous un bénéfice considérable si vous parvenez à exécuter d'une façon intelligente la mission dont je vous charge.

L'agent de police dressa l'oreille au mot de bénéfice.

— Bien!.. — dit Lorchet. — Je vois maintenant que vous me comprenez tout à fait.

— Oui. Mais vous oubliez deux choses essentielles : d'abord de me dire de quelle façon je pourrais supprimer légalement cet homme; ensuite quel serait ce bénéfice dont vous me parlez?

— Entre nous, mon cher monsieur Redel, je crois que vous tenez plus particulièrement à cette dernière question. Je vous remettrai donc deux mille écus de France le jour où M. Pigalli, c'est le nom de mon antagoniste, disparaîtra de la surface du pays.

— Il me vient une idée. Quel homme est-ce que ce M. Pigalli?

— Oh! vous aurez beau jeu avec lui. Il est bête comme une

cie, naïf comme un corbeau qui se laisse prendre à la première glu venue; poltron comme un lièvre. Il croira tout ce que vous pourrez lui dire.

— Et il faudrait le faire disparaître pour toujours?

— Pour toujours, si c'est possible. Autrement ça m'est à peu près égal. Dans un mois le concours aura lieu et je ne le craindrai plus.

— Il n'y a qu'un moyen de le mettre en défaut, ce serait de le faire parler politique, nous l'arrêterions pour n'importe quelle puissance, s'il en disait le moindre mal.

— Oh! c'est très-facile, je l'attends ces jours-ci à déjeuner; j'aurai soin de vous prévenir, et je me charge de lui faire dire devant vous tout ce qu'il faudra pour constituer un bel et bon délit.

— Très-bien! Maintenant la chose est entendue.

— Vous me promettez votre concours?

— Oui. Où faudra-t-il que nous expédiions cet homme?

— Où vous voudrez; n'importe où, pourvu que ce soit le plus loin possible.

— En Prusse?...

— Non, c'est trop près!

— En Russie, alors?

— Oui! Cela me va! Il faudrait même, si cela était possible; le déterminer à s'en aller en Sibérie.

— Oh! il ne reviendra pas de sitôt.

— Tant mieux. A ces jours-ci donc, mon cher monsieur Redel.

— A ces jours-ci.

L'agent de police salua Lorchet avec une excessive dignité et se sépara de lui. Il se dirigea vers le pont du Danube, tandis que Lorchet regagnait rapidement son hôtel.

— Il me reste à présent, — se dit-il, — à savoir si mon Grüber exécutera les clauses de son engagement? Il me doit bien deux cents rixdales pour le cas où il ne me procurerait pas mon cadavre; mais j'aime à supposer que la comtesse me donnera davantage, puisque son Christophe m'offre déjà dix mille livres pour supprimer le Pigalli. Allons, mon ami, voilà qu'il pleut de l'or de tous les points du ciel, tâche de rester sous la gouttière. Quand tu posséderas un magot convenable,

alors tu renonceras aux affaires et tu te feras moine si tu le veux.

Il terminait ce joli monologue, lorsqu'il arriva devant la porte de l'hôtel du *Grand Hunyade.*

Maître Mathias le reçut comme toujours avec les démonstrations de la politesse la plus exquise.

— Vous me paraissez essoufflé, monsieur le baron, — lui-dit-il. — Auriez-vous besoin de quelques rafraîchissements?

— Faites-moi servir simplement une bouteille de vin et qu'on me selle rapidement un cheval; je n'ai pas de temps à perdre.

— Oh! monsieur, est-ce que vous allez voyager?

— Oui.

— Pour longtemps?

— Je serai revenu ce soir, demain, après-demain, peut-être jamais. Voyons, qu'on se dépêche un peu.

Il avala en deux traits le vin qui lui était servi, puis il sortit dans la cour. Un fort bidet de Mecklembourg s'y trouvait tout harnaché; le géant l'enfourcha et s'élança au galop dans la direction de la porte septentrionale de la ville.

Il ne lui fut pas difficile de se mettre sur la piste de la carriole. Des enfants qu'il rencontra l'avaient vue passer depuis une heure à peine. Comme la terre était détrempée par une pluie récente, Lorchet se convainquit de la vérité des renseignements qu'on lui donnait. Le sol portait l'empreinte de deux roues assez larges : il remarqua également le fer des mulets profondément imprimé sur la boue humide qui couvrait le chemin.

A tout hasard, il suivit ces traces.

Après trois quarts d'heure de marche, il aperçut sur sa gauche une grande maison carrée dont la cheminée fumait, et qui ressemblait à une ferme. L'empreinte des roues cessait à partir du mur d'enceinte qui environnait de toutes parts la maison.

— Diable! — pensa Lorchet, — me serais-je trompé? Voilà une volière qui a l'air trop honnête pour un si vilain oiseau.

Il descendit de cheval.

— Informons-nous, toutefois, — ajouta-t-il mentalement. — Qui sait? J'ai bien vu des fieffés coquins habiter des palais.

Comme conséquence de ce raisonnement, il attacha son

cheval à un arbre de la route; puis, après avoir fait un léger détour entre les haies vives qui bordaient les environs de la ferme, il vint heurter à l'une des portes qui s'ouvrait sur la cour.

Une sorte de paysan, qui n'était autre que le bandit Fritz, et dont la tête disparaissait encapuchonnée dans un vieux mouchoir de laine tricolore, s'avança à la rencontre de l'étranger.

Lorchet ôta poliment son chapeau.

— Monsieur, — dit-il au brigand, — auriez-vous la complaisance de me dire si la voiture qui vient d'entrer ici est à vendre?

— Non, — répondit brusquement Fritz.

Et il ferma d'une façon peu courtoise la porte au nez de l'honnête visiteur.

— Tudieu !... — grommela Lorchet. — Ça ne m'étonne pas que ces voleurs réussissent si mal, ils ne connaissent rien aux belles manières. J'aurais du plaisir à donner à ce drôle une leçon de civilité.

Mais, comme l'ex-galérien savait ce qu'il voulait savoir, il ne crut pas devoir donner de suite à ce projet. Il revint donc à son cheval et reprit le chemin de Pesth.

Il était de retour à neuf heures du soir.

— Maintenant, — se dit-il en s'apprêtant à goûter le sommeil du juste, — mes batteries sont parfaitement dressées; il ne me reste plus qu'à dormir sur les deux oreilles. Bonsoir, mon excellent ami Lorchet.

XXXI

LE CANOT NOIR.

Dans les beaux jours de printemps, lorsque les premiers rayons du soleil de mai percent le rideau de brume qui enveloppe presque éternellement les plaines hongroises, les eaux des fleuves, du Danube en particulier, sont sillonnées par une quantité innombrable d'embarcations de toute nature, depuis le lourd bateau des pêcheurs jusqu'aux élégantes yoles des magnats.

Du pont de bateaux qui joint les deux villes, le coup d'œil est surtout ravissant. Une collection immense de petites voiles rondes ou carrées, blanches ou bariolées de diverses couleurs, voltigent l'une au-devant de l'autre comme un essaim d'oiseaux agiles qui joûteraient de vitesse et de grâce à dix ou douze pieds au-dessus des flots.

Pesth ressemble alors à Venise, moins l'éclat des costumes de l'Adriatique, moins la splendeur d'un ciel que les nuages n'osent ternir.

Il n'est pas rare, dans ces occasions, que l'inclémence ha-

bituelle du temps ne fournit pas souvent, de voir sur ces eaux de véritables luttes navales entre les amateurs et les bateliers de profession. A l'époque où se passe notre histoire, les vingt agents de police de la bonne cité de Pesth avaient fort à faire pour empêcher ces rixes; aussi, les personnes qui se hasardaient sur l'humide surface du fleuve avaient-elles soin de se réunir en troupes nombreuses pour échapper aux agressions des pêcheurs.

Quelques jours après la disparition de M. Pigalli, vers deux heures et demie du soir, malgré la fraîcheur encore très-sensible de l'atmosphère, les canotiers de Pesth et de Bude avaient profité d'une visite du soleil pour essayer leurs nouvelles embarcations.

C'était une véritable fête.

Les quais habituellement solitaires fourmillaient de spectateurs, retentissaient de cris; des estrades, construites à la hâte, ployaient sous le poids d'une foule bruyante qui ondulait aussi comme un fleuve humain.

Là, se pressaient de gros bourgeois, flanqués de leurs familles; quelques hommes du peuple, reconnaissables à leur houppelande de toile grise doublée de haillons. Des gamins, huchés sur des arbres ou des poutres, sur des murs en reconstruction ou sur le faîte du toit des maisons, jetaient leurs cris railleurs, gesticulaient comme des singes, lançaient des pierres au milieu du Danube, au risque d'éborgner les bateliers.

Lorchet se trouvait naturellement à la meilleure place. Bien qu'arrivé l'un des derniers sur les berges du fleuve, il s'était appliqué à lui-même la parole du Christ, et, grâce à la puissance de ses coudes, il avait pu parvenir à se placer parmi les premiers.

Maître Mathias, qui connaissait les moyens dont son hôte disposait pour écarter la foule, avait prié l'ex-galérien de le conduire avec lui. Aussi, le digne aubergiste, profitant des éclaircies que son formidable compagnon produisait dans la multitude, avait-il également trouvé un endroit très-commode aux côtés de Lorchet, d'où il pouvait assister, comme témoin oculaire, à toutes les péripéties des scènes qui se passaient sur le fleuve.

Quatre ou cinq embarcations attirèrent d'abord les yeux des curieux. Elles étaient montées par l'élite de la société de Pesth

et de Bude. Dans l'une d'elles se trouvait le gouverneur autrichien, vêtu en gondolier vénitien et accompagné de tous les officiers de sa maison habillés en Turcs et armés jusqu'aux dents.

Les autres, que cette barque-capitaine traînait pour ainsi dire à sa remorque, étaient pleines de magnats ralliés à la cause de l'Autriche. Le peuple les regardait d'un assez mauvais œil; mais ils comptaient autour d'eux assez de serfs armés pour empêcher toute sérieuse manifestation de ce sentiment d'hostilité populaire.

Un certain nombre de dames, parées avec la plus grande recherche, n'avaient pas craint de s'exposer aux périlleuses secousses d'une joûte sur l'eau. Elles se tenaient sur l'avant des embarcations avec la grâce des Parisiennes assises dans une loge des Italiens.

Ces canots, maniés par d'habiles bateliers, exécutaient les volte-face, les *paravirer* les plus audacieux. Tantôt ils s'élançaient en avant avec la rapidité d'une flèche, faisant bouillonner autour d'eux des écharpes d'eau verdâtre; tantôt ils tournoyaient sur eux-mêmes avec la rapidité d'une bouée danoise jetée au centre des entonnoirs de Maëlstrom.

C'était alors un fouillis de couleurs tour à tour éclatantes et sombres; un prisme lumineux baigné dans ses contours par l'ombre qui jaillissait du fleuve avec le développement des flots. A chaque instant, on croyait que le frêle esquif allait s'abîmer sous les vagues, irritées de ce qu'on les tourmentait; mais bientôt le cercle humide décrivait moins vite sa rotation; le bateau remontait sur la surface du gouffre, le Danube reprenait son niveau et l'embarcation se livrait à des évolutions nouvelles.

Malgré l'antipathie sourde dont nous venons de parler, de frénétiques applaudissements saluaient les joûteurs, chaque fois qu'ils venaient d'exécuter une manœuvre hardie, ou qu'après avoir creusé l'onde, un de ces petits navires surgissait, comme Adamastor, du sein des vagues bouleversées.

Pendant ces premiers exercices, un bateau tout noir, monté par dix rameurs barbouillés de suie, noirs comme des nègres ou des savoyards, était venu se placer silencieusement le long de l'une des berges. La curiosité publique, excitée un instant par cette apparition, était bientôt revenue vers les embarca-

tions aristocratiques, car le sombre canot conservait l'immobilité la plus parfaite.

Tout à coup, dix sifflements de reptiles, confondus dans un seul bruit aigu, perçant, horrible, jaillissent du bateau noir. Le dos des rameurs se courba; les avirons frappèrent l'eau : le mystérieux canot bondit sur le fleuve comme un monstre affamé à la poursuite de sa proie.

Les clameurs de la foule cessèrent comme par enchantement. Toutes les poitrines se serrèrent dans l'attente d'un événement étrange. Tous les yeux s'ouvrirent démesurément.

En quelques coups de rames, la sombre embarcation eut dépassé toutes les autres. Elle se tint alors immobile, battant, de ses avirons, l'onde qui jaillit autour d'elle avec la régularité d'un jet d'eau dirigé par le plus ingénieux mécanisme. On eût dit que les prétendus nègres s'étaient enveloppés dans un rideau transparent de gaze argentée, ou dans les étincelles d'un feu d'artifice de sulfure d'antimoine qui produit les flammes blanches.

Un tonnerre de bravos éclata sur les berges et roula comme le bruit d'un orage sur la surface élastique du Danube.

A l'aspect de ces nouveaux joûteurs, que personne ne pouvait reconnaître, les embarcations aristocratiques, pareilles à des oiseaux timides, avaient reployé leurs voiles et s'étaient groupées l'une contre l'autre.

C'était le mouvement qu'attendait sans doute le bateau noir.

Dès que les canots furent réunis, il quitta son immobilité et se mit à décrire un cercle autour d'eux avec une rapidité vertigineuse.

Dans la crainte d'une attaque, les magnats tirèrent silencieusement leurs sabres, déterminés à repousser par les armes toute tentative qui pouvait les rendre ridicules aux yeux de la populace.

Mais les rameurs nègres n'eurent pas l'air de s'apercevoir de cette attitude hostile. Ils continuèrent à tournoyer comme s'ils n'eussent plus été les maîtres de la marche de leur esquif.

A mesure que leur cercle se rapprochait de la petite flotte par des orbes concentriques, des nappes d'eau frémissantes, s'envolant de leur sillage comme des bandes de mouettes, s'é-

levaient entre eux et leurs adversaires, et retombaient dans les embarcations les plus voisines.

Plusieurs fois déjà la voix du gouverneur s'était fait entendre; mais soit que les clapotements des rames les eussent assourdis, soit qu'il y eût de leur part mauvaise volonté, ils continuaient avec une recrudescence de vélocité leurs rapides évolutions.

Soudain, un grand cri poussé par cinquante poitrines gronda dans le fleuve; les vagues rentrèrent dans leur lit, les paillettes d'eau s'éteignirent comme des étincelles, le canot noir avait chaviré entraînant avec lui une des embarcations.

Au même instant, une quarantaine de canots de pêcheurs, qui n'avaient pas cru devoir prendre part à cette joûte tragique, s'avancèrent au milieu du Danube pour chercher à sauver les naufragés.

Après un quart d'heure de recherches dans les flots, on était parvenu à retirer une quinzaine de personnes chez qui l'asphyxie ne s'était point encore déclarée; mais ce fut en vain que l'on sonda partout, on ne retrouva pas un seul des cadavres des dix rameurs noirs.

Le gouverneur ému de cet accident fit prendre terre immédiatement. Les magnats se comptèrent. Ils étaient au grand complet; mais tout à coup une dame s'évanouit :

— Ma sœur, — s'écria-t-elle, — ma sœur!...

Et elle perdit connaissance.

On s'empressa autour d'elle :

— C'est vrai, — dit un des joûteurs, — j'ai vu madame Review tomber dans le fleuve. Elle était à la proue du canot qui a chaviré.

— Maudits hommes noirs!...

— Ils ne l'ont certainement pas fait exprès.

— Le bon Dieu les a punis.

— C'étaient de vrais diables!... Avez-vous remarqué comme leurs yeux brillaient sous leurs paupières noires?

— Pardieu! ils ont entraîné la pauvre femme avec eux.

— D'autant plus que depuis son veuvage elle se conduisait assez mal. C'est une punition!

— Elle était un peu coquette.

— C'est vrai! Et médisante!...

— Pourquoi ne pas dire calomniatrice?... Je suis fâchée de

ce qui lui arrive; mais c'était une bien méchante langue.

— Je suis sûre qu'elle a eu la sottise de se cramponner au fond de l'eau à quelques herbages.

— Hein! madame Ritter, que va dire de cela ce pauvre Lienhart, son adorateur! comme il va se désoler, le digne garçon!

— Bah! demain il n'y pensera plus; et après-demain il dansera.

Cette charitable conversation avait lieu entre plusieurs dames et quelques magnats restés par curiosité sur les bords du Danube. Pendant qu'ils faisaient ainsi l'oraison funèbre de madame Review, sa sœur rouvrit les yeux :

— Ma sœur! — s'écria-t-elle encore, — l'a-t-on retrouvée? où est-elle? je veux la voir!...

Une des personnes qui avait traité la défunte avec le moins de respect s'approcha de la jeune femme :

— C'est un grand malheur, — dit-elle, — mais votre sœur est au ciel, s'il existe après cette vie un paradis pour les bonnes âmes.

La sœur de madame Review s'évanouit de nouveau.

Les recherches étaient restées en effet infructueuses. Maître Mathias Kalusbergvalempar qui ne brillait pas par la témérité s'était suspendu dès le début de cette lutte au bras du colosse qu'il considérait comme invincible. Grâce à cet appui dont il ne se dissimulait point la solidité, il avait osé dire son petit mot critique.

— C'est singulier! — fit-il en regardant Lorchet d'un air malin. — Ces nobles sont de fieffés poltrons d'avoir ainsi peur de dix particuliers dont la figure n'est pas précisément aussi blanche que le tablier de mon cuisinier. J'aurais coulé bas ce canot malencontreux, et tout aurait été fini.

— Bon Dieu! — riposta Lorchet, — que vous êtes un homme courageux, mon cher hôte!... Mais chacun ne vous ressemble pas. Et moi tout le premier je trouve que ces rameurs noirs sont des démons échappés de l'enfer. S'il vous plaît cependant de nous distinguer un peu dans cette circonstance nous n'avons qu'à nous précipiter dans le fleuve, si nous n'attrappons pas un rhume de cerveau, il est probable que nous gagnerons quelque médaille de sauvetage : Êtes-vous de mon avis?

— Entièrement, monsieur le baron, mais permettez-moi de vous faire une objection?...

— Faites, mon ami!

— J'ai mis mes habits du dimanche et, pour toutes les médailles possibles, je ne voudrais pas les mouiller; d'un autre côté il y a quelque chose qui m'empêche de me jeter tout nu dans le Danube.

— Et quoi donc?

— La pudeur, monsieur le baron. Quoique mes formes ne soient pas tout à fait disgracieuses, si j'en crois feu mon épouse...

— Qui s'entendait à ces sortes de choses...

— Oui! j'hésiterais à les montrer à la face d'une pareille multitude.

— Vous avez raison, mon cher hôte. Les formes d'un citoyen doivent être *murées* comme son existence privée; et votre décence n'infirme en rien votre courage.

— Oh! chacun sait que je suis courageux. Un jour, j'ai tué d'un coup de lardoire un chien enragé qui s'était introduit dans la cour de mon hôtel; je vous raconterai cela plus tard... Mais cette pauvre dame me fait pitié, j'ai presque envie de braver le préjugé.

— Quelle dame, d'abord? et quel préjugé ensuite?...

— La dame qui est tombée à l'eau tout à l'heure, et le préjugé que je veux braver est celui de la décence.

Lorchet ne put s'empêcher de rire.

— Allons, mon ami, — dit-il en frappant sur l'épaule de maître Mathias, — éloignons-nous de cette rive de malheur. Je ne veux pas avoir à gémir sur vous. Votre courage vous entraînerait sans doute à quelque regrettable extrémité. Et je veux que vous fassiez longtemps encore la cuisine du *Grand-Hunyade*.

— Vous êtes bien bon, monsieur. Aussi je pense comme vous; ma bravoure naturelle m'emporterait... Allons.

Maître Mathias se suspendit de nouveau au bras du géant. Ils traversèrent tous deux la foule qui commençait à s'éclaircir et rentrèrent à l'hôtel après avoir fait un assez long détour.

L'ex-galérien, qui avait ses vues, s'était introduit dans un dédale de petites rues au nombre desquelles figurait la ruelle récemment habitée par Grüber.

Arrivé dans celle-ci, il avait jeté un coup d'œil scrutateur autour de lui, mais rien ne lui parut sortir des allures ordinaires de ce cloaque d'immondices morales et physiques.

— Me serais-je trompé? — pensa-t-il.

Et il suivit docilement maître Mathias.

Devant la porte de l'hôtel un domestique attendait l'ex-forçat :

— Monsieur, — lui dit-il en lui remettant entre les mains un petit billet soigneusement scellé, — voici une lettre qu'on m'a chargé de vous remettre le plus tôt possible.

— Merci, mon ami, — fit le géant.

Il ajouta tout bas :

— Je crois maintenant que je ne me suis pas trompé!... Voyons!

Il monta précipitamment dans sa chambre; comme la nuit tombait, il alluma une petite lampe et il lut la lettre.

Voici ce qu'elle contenait :

« Trouvez-vous ce soir, à dix heures, avec la somme promise, sur le quai de gauche. Une barque vous attendra; vous aurez ce que vous avez demandé. »

Cette lettre n'était signée que des initiales M. et G. Mais Lorchet n'hésita pas. Il reconnaissait parfaitement l'écriture de Grüber.

— Ce coquin est donc revenu, — murmura-t-il.

Et il résuma brièvement les observations que lui suggérait la lecture de ce billet.

— Ne te dissimule point, malicieux Lorchet, — se dit-il, — que ces drôles t'en veulent à la mort. Ils ont donc élaboré contre toi une petite vengeance bien noire, bien ennuyeuse pour toi s'ils parvenaient à la consommer. Mais tu n'es pas aussi bête que beaucoup d'hommes réputés spirituels. A défaut d'autre qualité, tu possèdes au plus haut point l'instinct de la conservation. Or, faut-il aller à ce rendez-vous, ou faut-il ne pas y aller? Est-ce un guet-apens, ou n'en est-ce pas un? Réfléchissons.

Il approcha de nouveau le billet de sa lampe et il le relut pour la troisième fois.

« — La somme promise? » — murmura-t-il. — Je n'ai absolument promis à M. Grüber que de lui casser la tête ou de le conduire chez le gouverneur. Mais cette phrase est rassu-

rante. Ils veulent de l'argent, et voilà tout. Est-ce que ce drôle de commissaire aurait dans ce qui lui tient lieu d'âme quelques sentiments honnêtes? Est-ce qu'il aurait raconté à ses filous ma loyauté en affaires? C'est possible. J'irai donc à ce rendez-vous.

Il réfléchit de nouveau.

— Mais, — ajouta-t-il, — si ces gueux t'ont tendu un piége?.. Et tu dois le penser, mon bon Lorchet; car, si tu ne t'abuses pas, cette barque noire était montée par les amis de Grüber. Tu as pu reconnaître au milieu d'eux l'un des quatre escogriffes qui te suivent partout et qui t'ont plusieurs fois empêché d'accepter certains dons involontaires qui te plaisaient beaucoup, notamment la cravache dorée d'un officier autrichien, laquelle valait bien vingt pistoles. Si donc ces messieurs ont couru tantôt le risque de se noyer, ou du moins d'attraper un refroidissement, c'est qu'ils te détestent beaucoup et qu'ils veulent se débarrasser de toi. Eh! ce raisonnement, mon brave ami Lorchet, te paraît-il assez juste? Oui, sans doute; tu parles mieux que saint Jean-Bouche-d'Or!... N'importe! il faut quand même aller à ce rendez-vous. Mais tu prendras tes précautions...

Raffermi par ce monologue, — et le monologue lui était familier dans toutes les grandes occasions, — Lorchet monta chez la comtesse.

Celle-ci était seule. Son fils se promenait en ce moment sous la conduite de Christophe. Elle accueillit gracieusement l'ex-galérien.

— Quoi de nouveau, mon ami? — lui demanda-t-elle.

— Il y a, madame, que c'est cette nuit que vous devez mourir.

Paula tressaillit.

— Vous avez donc trouvé votre cadavre? — dit-elle.

— A peu près. Je l'aurai ce soir vers onze heures.

Malgré son grand empire sur elle-même, la comtesse ne pût s'empêcher de laisser la pâleur de l'émotion monter à son visage. Elle sentait tout l'odieux du rôle qu'elle allait jouer désormais et qu'elle avait déjà commencé au château de son mari. Ivre d'une vengeance inassouvie, elle n'aurait reculé devant aucun crime, quelque exécrable qu'il fût, mais devant ce funèbre sacrilége elle hésita un instant. Il lui semblait que ce

n'était plus des hommes qu'elle allait se venger, mais de Dieu même.

Cependant sa jalousie lui revint au cœur; elle se représenta son mari dans les bras d'une étrangère, et cette étrangère lui volant à elle les caresses légitimes d'un époux. Elle voyait son fils sacrifié pour les enfants d'une autre femme. La haine se redressa vivace et terrible dans son cœur broyé, comme une vipère sous les talons d'un passant.

— C'est bien, — dit-elle à Lorchet d'une voix vibrante, — ce soir tout sera prêt.

Christophe rentrait en ce moment avec le petit garçon.

Lorchet prit congé de Paula, et faisant un signe à Christophe :

— J'aurai besoin de vous dans quelques heures, — lui dit-il à voix basse. — Voulez-vous venir souper avec moi?

— Volontiers; à quelle heure soupez-vous?

— A sept heures.

— J'y serai.

L'ex-galérien retourna dans sa chambre. En attendant l'heure du souper, il fourbit une lourde épée à manche d'acier et nettoya ses pistolets.

XXXII

APPRÊTS.

Dès que Lorchet fut sorti, la comtesse et Christophe échangèrent un coup d'œil dont ils surent tous deux deviner la signification.

Par ce coup d'œil, Christophe demandait s'il fallait éloigner l'enfant, et Paula répondait de la même manière :

— Pas encore !...

Elle prit donc son fils sur ses genoux, le regarda tendrement, baisa ses longs cheveux noirs et ses yeux dont les rayons clairs et fermes dénotaient déjà un caractère énergique et méditatif.

— Es-tu fatigué, mon petit ange? — lui demanda-t-elle.

— Non, ma mère, — répondit l'enfant avec ce timbre de voix métallique qu'il tenait de la comtesse, et dont la vibration résonnait comme celle d'une horloge d'or.

— Vraiment, — reprit Paula. — Tu n'es donc pas allé loin avec Christophe?

— Nous sommes allés jusqu'à l'hospice. Tu sais, mère, que

c'est ma promenade favorite; j'aime voir le spectacle des douleurs humaines, car je veux être médecin et acquérir un grand nom en cherchant à les soulager.

— C'est un noble métier, mon enfant, quand le dévouement vous inspire.

— Oui. Et puis en apprenant à connaître ce qui guérit, on apprend aussi à connaître ce qui tue.

Paula tressaillit.

— Ne parle point ainsi, — dit-elle. — Est-ce que tu aurais déjà de la haine?

— Je t'aime bien, mère; que veux-tu que je te dise de plus?

— Il faut aimer tout le monde, mon enfant!

— Je n'aimerai jamais ceux qui voudraient nous faire du mal. Au contraire, je sens que je les détesterai beaucoup.

— Mais qui donc crois-tu qui veuille nous faire du mal? Est-ce qu'un pauvre enfant et une pauvre mère ont des ennemis?

— Je ne sais, mais au château, j'ai vu certain jour un épervier déchirer une tourterelle; j'ai conclu de là que l'innocence ne met pas toujours à l'abri de la méchanceté, et je ne veux pas être tourterelle.

— Tu preférerais être épervier?

— Non. Mais je voudrais ressembler à l'hirondelle qui se rit de l'épervier et ne devore pas les colombes.

Paula embrassa son enfant.

— Oui, mon ami, — dit-elle avec une effusion qu'on n'aurait pas attendue de cette nature absorbée par une seule passion, — oui, tu seras grand par l'intelligence et par la volonté; mais fais en sorte que ton cœur ne soit jamais fermé. Tu connaîtras peut-être les tourments de l'amour, mais puisses-tu ne pas connaître ceux de la haine! Ils sont terribles, mon fils; ils vous prennent tout entier; et, quand vous avez assouvi votre haine, le bonheur ne vous vient pas; c'est le remords qui succède à la haine. Allons! repose bien, dans quelques minutes j'irai t'éveiller. Va, mon enfant.

— Est-ce que nous nous remettons en voyage, ma mère?

— Oui.

— C'est bien! Et qui donc nous conduira, cette fois?

— Pourquoi cette question?

— Parce que ce Français me fait peur. Je crains toujours qu'il ne me tue quand il m'approche.

— Rassure-toi, ce ne sera pas lui.

— Tant mieux. Bonsoir, ma mère! bonsoir, mon bon ami Christophe!...

Christophe avait écouté toutes les paroles de l'enfant avec une stupéfaction impossible à décrire. Dès que la porte de la chambre du jeune vicomte fut refermée :

— Ce petit garçon-là, — dit-il à Paula, — ira plus loin que vous et moi dans la carrière du crime, si quelqu'un lui fait une injustice ou un affront.

— Je ne l'élève pourtant point dans les idées de haine. Mais je crois que s'il avait six ans de plus, j'aurais ma vengeance assurée.

— Plaise à Dieu, madame, qu'elle ne nous retombe pas à flots de sang sur la tête! Mais quelle que soit la fin de tout cela, il faut achever ce que nous avons commencé.

— Je l'entends bien ainsi. C'est ce soir même que nous mettons à exécution la première partie de notre projet.

— Le cadavre est trouvé?...

— Oui.

— Je m'en doutais. Ce Lorchet est un homme de parole.

— Il nous gênera beaucoup.

— Je vous ai dit, madame, que je me chargeais de lui. J'ai cent moyens de le perdre ou de le faire disparaître.

— Il ne faudra user que du dernier.

— J'essaierai, madame. En ce qui concerne votre départ, avez-vous résolu quelque chose?

— Il ne me faut qu'une barque et une voiture.

— Comment cela?

— La fenêtre de ma chambre à coucher s'ouvre sur le Danube; c'est par là que nous passerons, mon fils et moi, pour que nos hôtes ne s'aperçoivent de rien.

— Bien. Et qui vous attendra?

— Vous.

— Impossible!

— Pourquoi donc?

— Il faut que je veille sur Lorchet.

— Cela ne fait rien; vous me conduirez simplement au pre-

mier relais, et j'attendrai que vous en ayez fini avec le coquin en question.

— C'est une idée.

— Il faut maintenant vous occuper de la voiture.

— A quelle heure Lorchet sera-t-il de retour?

— Vers minuit.

— Bien.

Christophe sortit de la chambre et descendit aux cuisines de l'hôtel. Il prit pour la circonstance un visage tout bouleversé.

— Ah! mon Dieu! quel malheur! — dit-il à maître Mathias en sanglotant avec un rare accent de vérité; — ma pauvre maîtresse est bien mal!

L'hôte se composa également le visage :

— Vraiment, monsieur Christophe? — dit-il. — Quel dommage, une si belle et si généreuse dame!...

— Hélas! je crains bien qu'elle ne passe pas la nuit.

— Serait-ce possible?... Mais ne voit-elle pas de médecin?

— Le baron de Lorchet seulement. C'est même grâce à l'immense habileté de ce savant personnage qu'elle doit de ne pas encore être morte.

— Je la crois poitrinaire. Vraiment, quel dommage!... Vous me voyez tout à fait désolé, mon cher monsieur.

Et l'hôte, se retournant comme pour essuyer une larme, examinait si son rôti ne brûlait pas.

— Vous dites donc, — reprit-il, — qu'il n'y a pas d'espoir de la sauver?...

— J'en ai peur.

— Mais est-ce que M. le baron, qui est un bien brave homme, autant qu'un homme bien savant, ne lui prescrit aucun médicament?

— Pardon, mais il lui faudrait beaucoup d'exercice.

— Est-ce qu'elle ne peut pas en prendre?

— Elle a vendu sa voiture, qui était trop dure et trop lourde.

— Oh! si madame veut, je lui procurerai tout de suite un carrosse charmant qui appartenait à M. de Montchenu. Je serai très-coulant sur le prix.

— Il n'est peut-être plus temps.

— Bah! madame est encore jeune et forte. Je lui donne en-

core cinquante ans à vivre. Venez! et vous verrez comme cette voiture est délicieusement suspendue; elle est toute prête à rouler. Hier encore, le secrétaire du gouverneur s'en est servi. Il en est si content qu'il veut me faire nommer quelque chose dans la corporation des bourgeois.

— Oh! vous le méritez bien, rien qu'à cause de l'excellence de votre âme, mon bon monsieur Mathias!...

— Elle est montée sur deux paires de ressorts...

— Votre âme?...

— Non! la voiture!... des ressorts comme on n'en fait plus. Vous jugerez vous-même. C'est bien déplorable, qu'avec tant de qualités, elle soit menacée d'une catastrophe si terrible et si prochaine!

— Votre voiture?

— Non! votre excellente maîtresse, mon brave monsieur Christophe. Oh! je suis persuadé que je la vendrais tant que je voudrais à des princes.

— Ma maîtresse?...

— Non! ma voiture! Mais veuillez me suivre et vous verrez si je mens. Gospode!... pauvre dame!... c'est dommage. M. de Montchenu l'aimait beaucoup.

— La comtesse?

— Non! le carrosse.

Pendant qu'ils échangeaient ces quiproquos d'assez mauvais goût, mais qui indiquaient parfaitement la situation d'esprit de maître Mathias, partagé entre ces deux sentiments très-distincts, l'avidité d'un bénéfice et la politesse des condoléances, le digne hôtelier avait détaché d'un clou enfoncé dans le mur une vieille lanterne crasseuse qu'il alluma. Muni de ce lumignon, il s'introduisit dans la cour intérieure de son hôtel, précédant et éclairant Christophe.

Sous un hangar construit en bois, à l'extrémité de cette cour, se trouvait en effet une voiture; mais elle était loin de mériter les éloges intéressés de maître Mathias. La caisse décolorée se lézardait; les roues tremblaient sur leurs jantes; le cuir de la capote n'était plus bon qu'à faire des lanières pour attacher les mulets.

— Hein! — faisait le propriétaire de ce véhicule; — qu'en dites-vous, monsieur Christophe?

Celui-ci tourna autour du carrosse, et, reconnaissant qu'il

pouvait sans trop d'avaries courir encore pendant quelques jours :

— Je vous en donne deux cents livres, — dit-il.

Mathias rayonnait de bonheur.

— Il est à vous, — dit-il. — Je l'aurais vendu plus cher; mais, pour vous, je suis coulant.

— Pourrai-je l'essayer ce soir?

— Très-volontiers. J'ai deux chevaux que je mets à votre disposition.

— J'accepte; mais pas pour le moment. J'ai diverses courses à faire. Il faut que je voie encore un second médecin. Malgré la science du baron, il est bon d'avoir, pour corroborer le sien, le témoignage d'un autre homme de l'art. N'êtes-vous pas de mon avis?

— Entièrement.

— Vous prierez donc M. de Lorchet d'attendre un peu pour souper; car, comme il connaît mon dévouement pour madame la comtesse, il a daigné m'inviter, moi, pauvre serviteur, à partager son repas.

— Oh! c'est un homme pas fier. Tel que vous me voyez, j'ai déjeuné, dîné et soupé très-souvent avec lui. Aujourd'hui même, il m'a conduit avec lui aux joûtes sur l'eau. Si vous aviez vu comme on lui faisait place, comme il envoyait rouler sur leur dos les gens qui s'opposaient à son passage!... C'était vraiment superbe... Mais je vous parle de cela, tandis que la pauvre malade a peut-être besoin de votre assistance?

— C'est vrai! Je vais chez le médecin.

— Mangerez-vous du lièvre?

— Peu m'importe. Je crois que je ne ferai pas grand honneur à votre cuisine. Me voilà forcé à garder la chambre je ne sais pour combien de temps.

— Vous ne descendrez même point pour les repas?

— Pour les repas surtout. Mais, si vous voulez bien, faites-moi monter dans ma chambre un pâté et quelques bouteilles de vin de Bude. Après tout, on ne peut se laisser mourir de faim.

Lorchet entrait en ce moment. Il saisit au vol les dernières paroles de Christophe.

— Vous venez, — dit-il, — d'exprimer une idée essentiellement juste et d'une application pratique incontestablement

utile. En qualité de médecin, j'ordonne à mes malades le traitement le moins sévère, surtout dans les cas d'affliction morale, lequel cas existe dans l'espèce. Car, hélas! mon cher Mathias, Christophe ne vous a sans doute pas dit toute l'étendue de notre malheur.

— Je le connais!

— Mon Dieu! oui. Cette digne comtesse ne passera peut-être pas la nuit.

Maître Mathias crut devoir, pour faire plaisir à Lorchet, essuyer de nouveau une larme absente, et surveiller en réalité une seconde fois son rôti.

— Quelle heure est-il donc? — demanda le géant en feignant d'imposer silence à d'autres préoccupations plus graves.

— Six heures et demie, — répondit l'hôte.

Lorchet se tourna vers Christophe :

— Je vous attends toujours à sept heures, — dit-il à voix basse.

— Oui, monsieur le baron, — répondit le valet en s'inclinant très-bas.

Et il remonta dans l'appartement de la comtesse.

— Tout sera prêt, — lui dit-il. — Mais vous avez oublié une chose essentielle : c'est la lettre qui doit être envoyée à M. de Pern.

— Je ne l'ai point oubliée, — fit Paula.

En même temps, elle prit dans un portefeuille une feuille de papier ployée en quatre, et sur laquelle Christophe lut ce qui suit :

« Monsieur le comte,

« Après de minutieuses informations j'ai à peu près découvert la trace de la personne à laquelle vous vous intéressez.
« Je sais de source certaine qu'elle n'est point allée en Italie,
« comme on l'a prétendu, attendu qu'elle est morte depuis
« près de quatre ans. Je ne sais pas positivement où se trouve
« le lieu de sa sépulture; mais elle a été sûrement enterrée
« en Hongrie, sous le nom d'une Italienne.

« Voilà tous les renseignements que je puis vous donner.
« D'un autre côté, il me serait impossible de continuer plus
« longtemps à être votre mandataire. Ce n'est pas que je me

« sois trouvé mal de mes relations avec vous; mais ma position se dessine aujourd'hui plus nettement, et j'ai accepté « un haut emploi chez un diplomate prussien.

« Je regrette cette brusque séparation, mais je n'en resterai « pas moins, monsieur le comte, votre dévoué serviteur.

Signé : « J. PIGALLI. »

On avait ajouté en post-scriptum.

« Si vous voulez toutefois, à l'avenir, quelques détails plus « précis, veuillez écrire à l'un de mes amis, M. Reinhart, propriétaire à Pesth, hôtel du *Grand Hunyade.* »

La comtesse avait imité autant que possible l'écriture et le sceau du malheureux agent d'affaires. Le comte de Pern ne pouvait manquer de se laisser prendre à ce faux dont il ne saurait soupçonner le but, ni deviner dans quel intérêt il avait été fait.

Christophe prit le papier et le cacheta dans une enveloppe, se réservant de l'envoyer en temps et lieu à son adresse.

— Il ne me reste plus maintenant, — dit-il à la comtesse, — qu'à trouver une barque.

— Cela me paraît facile.

— Oui! mais comment sortirez-vous par cette fenêtre sans courir le risque de vous noyer? La fenêtre est élevée au moins à dix pieds au-dessus du fleuve.

Paula se leva tout indignée.

— Me prenez-vous donc pour une femmelette? — dit-elle avec un éclair dans les yeux. — Avec une corde, je descendrais en enfer pour y chercher ma vengeance. Quant à mon fils, il est leste et jeune, et vous le soutiendrez.

Christophe ne crut devoir faire aucune objection. Il descendit de nouveau, et s'adressant à maître Mathias, pendant que Lorchet faisait aux servantes une démonstration culinaire fort savante:

— Le médecin que désire madame demeure de l'autre côté du Danube. Est-il nécessaire de courir jusqu'au pont de bateaux pour aller le trouver chez lui?

— Mais oui, — répondit l'aubergiste ; — à moins que vous n'ayez des ailes.

— Un bateau ferait aussi bien l'affaire. J'ai envie d'en louer

un pour quelques jours, peut-être, hélas ! seulement pour cette nuit, car la pauvre femme est bien malade.

— Il n'y a pas d'inconvénients et cela sera plus court ; car à chaque instant on peut avoir besoin d'un médecin, et aller le chercher à trois quarts de lieues, c'est ennuyeux. Vous avez parfaitement raison.

— Et où pourrai-je trouver un bateau ?

— Chez le père Stevens, là-bas, au bout du quai. Il les loue très-bon marché. Si vous voulez, j'irai moi-même et je le ferai amarrer derrière chez moi.

— Je veux bien. Vous me rendrez même ainsi un très-grand service, ainsi qu'à ma pauvre maîtresse qui ne cesse de parler de vous en fort bons termes.

— Digne femme !... cela vous coûtera un écu de France par jour.

— Tenez ! voilà quatre écus ! Vous louerez le canot pour quatre jours.

Mathias sortit en dissimulant avec peine la joie qui débordait de son cœur.

— Ah ! Gospode ! Sainte Élisabeth, patronne de feu mon épouse !... Quelle chance j'ai eue qu'il me soit tombé de pareils voyageurs. C'est généreux comme des rois, ça paie rubis sur l'ongle !... Et ce baron !... grand Dieu ! voilà un homme ! j'ai gagné mille pistoles avec lui. S'il restait chez moi seulement deux ans, ma fortune serait faite. Quel brave gentilhomme, tonnerre !. .

Tout en poussant ces exclamations plus ou moins pittoresques, le respectable hôtelier arriva chez le père Stevens.

Le loueur de bateaux connaissait beaucoup maître Mathias, mais à la demande de celui-ci, le vieux marin fronça deux sourcils épais comme ceux de Jupiter.

— Qu'est-ce que vous voulez faire de ce canot ? dit-il.

— C'est pour un malade qui désire avoir plus fréquemment la visite de son médecin, — répondit Mathias.

— Vrai ?...

— Vrai comme vous êtes un honnête homme.

— Alors ! prenez le petit ; mais je ne peux pas vous le louer à moins de deux livres par jour.

Mathias se récria :

— Deux livres !... y pensez-vous ?

— C'est à prendre ou à laisser.

L'aubergiste réfléchit qu'il gagnait encore une livre par jour ; puisque peut-être on n'aurait plus besoin du bateau le lendemain.

— Je le prends, père Stevens, — dit-il, — mais vous devenez fièrement cher sur vos vieux jours, mon bonhomme.

Stevens fit une grimace ironique.

— Vous n'attendez pas la vieillesse pour cela ! — riposta-t-il. — Il y a longtemps que vous avez dit votre *mea culpâ* du péché d'avarice.

Mathias détourna sur un autre objet le cours d'une conversation qui menaçait de ne pas rester parlementaire.

— Écoutez, père Stevens, — dit-il, — voilà déjà deux livres que je vous donne pour la journée de demain. Si je vous ramène votre bateau demain soir à la même heure, nous sommes quittes.

— Oui ! — fit brusquement le batelier !

Et il tourna le dos à l'aubergiste.

Celui-ci descendit la berge du fleuve, sauta d'une façon assez leste dans la barque qui lui avait été désignée, et la laissa dériver jusque près de sa maison. Là, il l'amarra solidement à un anneau de fer scellé dans la muraille de clôture, presque immédiatement au-dessous de la fenêtre de la comtesse.

Cela fait, il rentra chez lui.

Christophe vint à son tour reconnaître le petit canot. Il s'assura de sa solidité, puis il alla se mettre à la table où maître Lorchet l'attendait avec impatience.

Le repas fut silencieux.

A huit heures et demie, Lorchet avait communiqué à Christophe le plan qu'il avait arrêté et qui fut adopté non sans peine par le Hongrois, puis les deux compagnons montèrent chacun dans sa chambre pour y terminer leurs préparatifs.

XXXIII

LE GUET-APENS MANQUÉ.

Neuf heures et demie venaient de sonner à des intervalles un peu irréguliers au clocher de toutes les églises de Bude et de Pesth. Les vibrations de l'airain roulaient dans les brumes du soir comme les lamentations étouffées d'une légion d'anges déchus.

Après une journée de soleil, le ciel s'était enveloppé d'ombres noires, pareil au visage d'un enfant qui pleure après avoir souri. Quelques rares étoiles, à peine lumineuses, surgissaient du fond triste du firmament, comme des larmes argentées sur une tenture mortuaire.

Parfois un vent âpre qui soufflait des monts Krapacks dépliait ces rideaux de nuages. Les profondeurs du ciel apparaissaient livides et violacées, semblables à des ravins creusés par le tonnerre. Les brouillards, roulés sur eux-mêmes, bordaient ces ravins célestes comme de gigantesques buissons flétris par les hivers.

Sous cet horizon lugubre, traversé çà et là par la pointe hardie de la flèche d'une église ou de la cîme d'un arbre frémis-

sant, les deux villes sœurs dormaient du même sommeil, tapies contre le sol ainsi que de gigantesques animaux fatigués, et laissant flotter autour de leurs maisons comme la respiration condensée de soixante mille poitrines humaines, les vapeurs et les fumées qui s'exhalent la nuit des grands centres habités

Au milieu de ces deux labyrinthes de constructions élégantes ou chétives, étranges ou communes, reliées entr'elles par un pont de bateaux semblable à un trait-d'union tracé par le doigt d'un Titan, quelques lumières retardataires, pâles comme celles du ciel, circulaient tristement ainsi que circulent dans nos villes, aux heures des révolutions, les torches des fossoyeurs qui cherchent des cadavres.

A ces lueurs sans nom que l'édilité n'entretenait point, les angles des maisons saillissaient comme des pans de murs solitaires au milieu d'une cité démolie. Quelques façades de boutiques que l'on fermait s'illuminaient d'un dernier rayon, comme des yeux sur lesquels la paupière va retomber.

Peu de personnes se montraient dans les rues. S'il passait un soldat, un bourgeois attardé, un ouvrier ivre sortant d'un cabaret, un mendiant cherchant un asile, le bruit de leurs pas retentissait sur le sol comme des coups de marteau ; il éveillait en sursaut l'avare couché sur son trésor, la femme adultère endormie entre les bras de son amant.

La voix du Danube couvrait toutes ces voix. On eût dit qu'il se plaignait d'avoir été tourmenté si cruellement pendant le jour par les rames des joûteurs. Ses vagues s'élevaient hautes et puissantes comme celles de la mer, mugissantes comme le *tumulte des grandes eaux*, seule comparaison que la Bible ait pu trouver pour exprimer un fracas imposant et solennel ; — *Sicut tumultus aquarum.*

A cette heure sinistre, où Dieu paraît si grand et sa créature si petite, deux hommes enveloppés de longs manteaux noirs garnis de fourrures et relevés à l'extrémité inférieure par le fourreau d'une longue et large épée erraient sur le quai de la rive droite du Danube, sur ce quai naguère si bruyant, maintenant si désert et silencieux.

Leurs chapeaux étaient rabattus sur leurs oreilles. L'un d'eux, et la taille de celui-là dépassait le niveau de la plus grande partie des statures humaines, tenait dans sa main gau-

che une lanterne dont les reflets éclairaient le sable grisâtre de la rive.

C'était Lorchet.

L'autre gardait ses bras cachés sous son manteau dont l'agrafe touchait presque ses lèvres. Il suivait machinalement son gigantesque compagnon, échangeant avec lui quelques rares paroles et frappant du pied comme pour se réchauffer.

C'était Christophe.

Tous deux manifestaient l'impatience la plus vive. A chaque instant Lorchet prêtait l'oreille comme s'il eût entendu sonner l'heure fixée par Grüber, ou comme si le bruit d'une rame fût arrivé jusqu'à lui.

Et ils recommençaient sur le quai leur taciturne promenade, Christophe grommelant comme un grognard français, Lorchet blasphémant comme un lansquenet germain.

— Est-ce que ces drôles se seraient moqués de nous? — disait-il en mordant sa moustache qu'il portait fort épaisse et fort rude. — Si cela est ainsi, qu'ils prennent garde! Je les ferai tous pendre avant qu'ils soient plus vieux de quinze jours.

Christophe n'exprimait pas son impatience d'une façon aussi visible ni aussi haute; il se contentait de pousser de temps en temps des soupirs qui ressemblaient fort à des malédictions.

Il cherchait cependant à calmer son irascible compagnon.

— Il n'est pas encore dix heures, — disait-il. — Ne vous découragez point.

— Dix heures!... La politesse exige qu'on soit au rendez-vous un quart d'heure avant l'heure fixée.

— Attendons!

— Mille diables!... je suis bien forcé d'attendre!... Mais vous rappelez-vous ce que je vous ai dit?

— Parfaitement. Toutefois, je regrette fort de m'être aventuré ainsi dans une entreprise d'autant plus dangereuse qu'on ne connaît pas la nature du danger qui nous menace.

— Bah! vous vous en tirerez toujours. Personne de ces coquins-là ne vous en veut, tandis que moi, c'est différent; j'en ai assommé deux et j'ai cassé la cuisse à un autre; ils ne me considèrent pas précisément comme leur ami.

— J'ai promis d'aller jusqu'au bout; j'irai.

— Ne craignez rien! Vous n'avez qu'à crier ce mot: *Jésus*!... et dans trois ou quatre enjambées je suis à vous.

— Je suppose bien que vous ne m'abandonnerez pas?...

— Foi de baron !...

— Allons, plus de baronie ici. Vous savez que je vous connais.

— Je l'oublie toujours. C'est si beau de jurer comme les nobles! Mais, foi de Lorchet! — et celle-là vaut bien l'autre, — je serai derrière vos talons, dussiez-vous aller rendre une visite aux saumons-hucho qui sont si bons dans la poêle de maître Mathias, et d'un si désagréable voisinage quand ils n'ont pas encore été pêchés!...

— Chut!... je crois avoir entendu quelque chose.

— N'oubliez rien!... dites que vous vous nommez Lorchet. Vous n'êtes pas tout à fait aussi grand que moi : mais la nuit tous les chats sont gris : puis il sera temps de détromper ces pendards s'ils osent se porter sur vous à quelque fâcheuse extrémité.

Christophe fit une grimace que Lorchet ne put apercevoir, et il se pencha sur le sol dans l'attitude de l'audition la plus recueillie.

— Je ne m'étais pas trompé, — dit-il en se redressant. — J'entends un bruit de rames... très-distinct même.

Lorchet prêta l'oreille à son tour.

— C'est vrai, — fit-il.

En effet, on entendait le sourd clapotement de l'eau battue par deux avirons.

— Prenez la lanterne, — dit l'ex-galérien. — Je vous suivrai.

En ce moment dix heures sonnèrent. Le sable de la berge cria sous les pas d'un homme. Lorchet se retira hors du centre lumineux éclairé par la lanterne de son compagnon, mais de manière à ne rien perdre de la conversation qui allait avoir lieu.

L'homme dont le pas venait de se faire entendre s'approcha de Christophe. Il était vêtu de la houppelande grise des pêcheurs; un bonnet de laine à haute forme le coiffait et laissait échapper une forêt de cheveux dont on ne pouvait préciser la couleur.

Christophe éleva sa lanterne au niveau du visage de l'étranger.

— Ce n'est pas Grüber, — pensa Lorchet.

Le pêcheur mit un de ses doigts sur la poitrine de Christophe.

— Votre nom ? — demanda-t-il.

— Lorchet.

— C'est bien. Vous avez lu le billet?

— Oui !

— Vous êtes prêt à me suivre ?

— Oui !

— Suivez-moi donc !

— Un instant ! Et vous, comment vous nommez-vous ?

— Stevens !

— Où me conduisez-vous ?

— Où vous trouverez ce que vous cherchez.

— Est-ce loin d'ici ?

— Non ! C'est la maison qui baigne ses fondations dans l'eau; là-bas, où vous voyez cette lumière.

— Peut-on y aller en suivant la rive ?

Le pêcheur réfléchit un instant.

— Oui, — dit-il avec une sorte d'hésitation. — Mais il vaut mieux monter dans mon bateau ; personne ne nous verra.

— Je tiens à faire le chemin par terre.

— Comme vous voudrez. Seulement ce que vous demandez sera déposé dans mon canot.

— Je le prendrai pour m'en retourner.

— Suivez donc le quai, et donnez-moi votre lanterne. Vous verrez où je m'arrêterai, car je suis obligé de conduire mon bateau jusqu'auprès de la maison.

— Allez ! je vous suis !

Le pêcheur, qui était un vieillard, à ce qu'en put juger Christophe, redescendit avec la lanterne le long du fleuve et regagna son bateau.

Christophe jeta les yeux autour de lui :

— Lorchet !... — dit-il à demi-voix.

Lorchet se rapprocha :

— J'ai tout entendu, — dit-il. — Je vous suis. Marchez !

Ce fut l'affaire de quelques minutes. Bien que la barque fût obligée de remonter le cours du fleuve qui est très-rapide à cet endroit, elle semblait obéir docilement à la main habile qui la conduisait. La lanterne, suspendue au milieu du mât,

brillait comme un phare. Elle s'arrêta devant la maison désignée par Stevens.

C'était une construction en pierres, mais basse, écrasée, comme si quelque Cyclope se fût assis sur les murs et les eût fait rentrer dans le sol. Elle n'avait qu'un étage ou plutôt qu'un rez-de-chaussée. S'il eût fait jour, on aurait pu voir au-dessus d'une porte cintrée une enseigne représentant grossièrement un intérieur de cabaret, avec cette légende affriolante : *Au rendez-vous des ivrognes.*

A cette heure, le silence profond qui régnait dans cette habitation démentait l'idée qu'on aurait pu s'en faire en lisant l'enseigne. La lampe elle-même, immobile comme si elle eût été posée dans un caveau funéraire, ressemblait à une étoile tombée du ciel sur la table du cabaret.

Le vieux pêcheur sauta lestement de sa barque et vint audevant du faux Lorchet.

— Êtes-vous là ? — dit-il.

— Oui ! — répondit Christophe.

Stevens n'en demanda pas davantage. Il marcha droit à la porte et frappa trois coups secs.

La porte s'ouvrit.

— C'est toi, père Stevens ? — fit une voix rauque que Lorchet, placé derrière l'angle obscur de la maison, reconnut aussitôt pour celle de Grüber.

— Oui ! — répondit le pêcheur.

— Amènes-tu l'homme ?

— Le voilà.

Grüber examina légèrement Christophe.

— Avez-vous mon écrit ? — demanda-t-il.

— Je l'ai, — fit le faux Lorchet.

— Et l'argent ?

— Quel argent ?

— Celui que vous m'avez promis.

— Je n'ai rien promis. Mais si vous ne me tendez point de piége, je vous en donnerai demain.

Un sourire livide passa sur les traits du bandit placé dans ce moment entre les rayons de la lampe et ceux de la lanterne.

— Ma foi, — pensa le Hongrois, — j'ai bien envie de crier *Jésus* ou de m'enfuir ; voilà une sinistre figure.

— Allons! — continua Grüber, — combien me donnerez-vous demain?

— Nous verrons! Je ne veux pas recevoir de conditions! C'est à moi d'en faire.

Un nouveau sourire plus terrible encore que le premier fit blémir les lèvres de Grüber.

— C'est bien, — dit-il, — vous êtes un homme têtu. Mais il faut en passer par ce que vous voulez! Entrez!...

Christophe hésita un instant. Il se retourna du côté du fleuve qui grondait sourdement à ses pieds comme un dogue impuissant. Il se retourna du côté de la grève sombre. La haute silhouette de l'ex-galérien se dessinait vaguement sur le fond noir de la rive.

— Allons! — pensa-t-il, — ce voleur français a encore certaines qualités. Cela lui portera peut-être bonheur. Ne lui cédons rien en bravoure; entrons.

Et Christophe, redressant sa taille pour paraître encore plus grand qu'il ne l'était naturellement, franchit le seuil de la porte.

Derrière lui, cette porte se ferma avec fracas. Il jeta les yeux dans cette direction; deux hommes étaient appuyés contre le chambranle et le regardaient en silence.

Deux autres hommes les bras croisés, dans la même attitude que les premiers, s'adossaient à la fenêtre; et sous une tapisserie qui frémissait le long de la muraille, quatre pieds chaussés de gros souliers en cuir de Russie dépassaient de quelques pouces.

— Décidément Lorchet avait raison, — dit-il. — Ceci est un guet-apens. Je suis un sot d'être venu me jeter dans la gueule du loup.

Il regarda de nouveau du côté de la fenêtre, l'ombre de Lorchet se balançait derrière les vitres mornes et crasseuses comme la tête d'un pin dans le miroir d'une onde trouble.

La pensée que le géant veillait le rassura.

Il détourna alors ses yeux de la fenêtre et les porta sur Grüber qui était entré le premier dans la chambre et qui marchait encore péniblement, malgré le bâton qui lui servait d'appui.

Stevens avait éteint sa lanterne; la lampe seule éclairait

d'un reflet timide et blafard cette scène qui procédait si mystérieusement.

Christophe put voir cependant Grüber étendre lentement la main et montrer sur une petite table privée de son trépied et posée sur le sol nu de la chambre un objet informe enveloppé dans un drap.

— Regarde cela, Lorchet, — dit-il sans daigner faire le moindre mouvement vers le personnage qu'il interpellait. — Sais-tu ce que c'est ?

— Non ! — répliqua sourdement Christophe.

— Enlève le drap, Hans, — dit solennellement Grüber en faisant signe à l'un des deux hommes postés près de la fenêtre.

Hans enleva le drap.

— Vois-tu maintenant? — continua le bandit.

Sur le plateau, un cadavre de jeune femme était étendu. Il était presque nu. L'asphyxie ne remontait pas encore assez loin pour qu'il fût complètement décomposé; aussi les veines seules étaient-elles plus bleuâtres que d'habitude. Une mousse rougeâtre flottait sur la bouche. A part ces deux signes de la mort, on eût pu croire que madame Review, — car c'était elle, — dormait d'un profond sommeil.

A cet aspect, Christophe ne put retenir un soupir d'émotion.

— Pauvre femme, — pensa-t-il, — c'est peut-être encore le résultat d'un crime de ces coquins ! Et elle ne leur a jamais rien fait !...

— As-tu vu ? — répéta le bandit, — en donnant à sa voix une intonation plus solennelle et en se retournant cette fois du côté de Christophe.

— J'ai vu ! — répondit le Hongrois à demi-voix.

— Ah ! — continua Grüber, — tu parlais plus haut il y a un mois !... La plaisanterie, le sarcasme, voltigeaient sur tes lèvres comme des oiseaux moqueurs. Eh bien ! Lorchet, ai-je tenu ma parole?

— Oui ! — fit Christophe.

— Donne-moi maintenant notre traité !

Le faux Lorchet tendit au brigand le papier que l'ex-galérien lui avait fait signer.

— Nous sommes quittes maintenant, — poursuivit Grüber. — Nous avons fait chacun une promesse et nous l'avons à peu près tenue; mais il en est une autre que j'ai faite, moi! et je

la tiendrai à mon tour. Tu veux avoir un cadavre, un squelette, tu l'auras, je te le promets. Écoute-moi bien, vil assassin de mes frères !...

— Diable, — fit Christophe à voix basse, — il est temps de montrer à ces bandits que je ne suis pas venu ici comme un étourneau !...

Et rejetant les deux pans de son manteau il chercha dans sa ceinture la crosse de ses pistolets, mais deux mains agiles, deux mains de filou devancèrent les siennes ; les deux pistolets et l'épée détachés de la ceinture roulèrent à l'autre bout de la chambre, et avant qu'il eût fait le moindre mouvement pour les reprendre, ils avaient été ramassés par les hommes cachés sous la tapisserie.

Une dizaine d'éclats de rire diaboliques retentirent aux oreilles de Christophe qui, malgré sa bravoure, commençait à se repentir sérieusement de son aventureuse échauffourée.

— Écoute-moi donc !... — continua le bandit, — tu nous as déclaré la guerre, tu as trouvé la défaite. Te voilà seul et sans armes devant ceux que tu as bravés et dont tu as médité la perte. Imbécile !... Tu croyais que Grüber le fin, Grüber le roi des voleurs de la Hongrie et de la Bohême, se laisserait commander et dépouiller par un homme qui met tout son esprit dans la vigueur de son bras et toute son intelligence dans le canon d'un pistolet. Imbécile !... tu t'es fié là-dessus et voilà que ces deux choses te font défaut. Tu n'as guère eu de prudence, ô prudent Lorchet !...

Et Grüber poussa un éclat de rire fiévreux, horrible, qui trouva un écho spontané et fidèle dans les hommes qui l'entouraient.

— Mais, — ajouta-t-il, — nous ne sommes pas ici pour te faire des discours, l'heure de notre vengeance a sonné et voici ce que nous avons résolu. Tu veux un cadavre, le voilà. Nous voulons que tu l'épouses, ce cadavre; que vous soyiez unis tous deux pour l'éternité !...

Un silence de mort suivit cette effrayante déclaration.

— Hein ? — conclut le bandit, — ma cuisse cassée sera-t-elle bien vengée ? La mort de deux de mes frères sera-t-elle bien payée ? Réponds, lâche, réponds donc !... Montre-nous ton visage que la pâleur de la crainte envahit. Fais voir à mes camarades comment est faite la face d'un poltron !...

Christophe ne sourcilla pas.

— Qu'on me lie ce misérable à ce cadavre, — s'écria Grüber éperdu de rage, — et qu'on les précipite tous deux dans le fleuve.

Deux des acolytes du bandit soulevèrent le cadavre entre leurs bras, tandis que quatre autres s'avançaient pour saisir Christophe.

— Eh ! eh ! un instant, messieurs, — fit le Hongrois en laissant tomber son manteau et en découvrant son visage ; — c'est vous qui êtes des imbéciles. Vous me prenez pour un nommé Lorchet et je ne le suis absolument pas.

Grüber s'avança à son tour vers le Hongrois.

— Tonnerre et sang ! — s'écria-t-il, — ce n'est pas lui !

Les bandits se regardaient entre eux avec une stupéfaction impossible à décrire.

— C'est toi qui mens, vieillard. Je vais t'en donner la preuve.

Et Christophe, étendant les mains vers la croisée, poussa le cri convenu :

— Jésus!...

Aussitôt les vitres se brisèrent et volèrent en éclats avec un fracas épouvantable. La détonation de deux pistolets se fit entendre : deux bandits tombèrent, et Lorchet apparut dans la chambre, l'épée nue, pareil au démon de la vengeance.

Christophe profita de la première impression de terreur pour désarmer un des bandits; mais il ne lui resta bientôt plus d'adversaires. L'apparition inattendue du géant les avait tellement épouvantés, qu'ils s'étaient enfuis l'un poussant l'autre, par une porte dérobée cachée derrière la tapisserie.

Grüber seul, retardé par sa fracture, n'avait pu suivre ses complices. Il se trouvait pour la seconde fois entre les mains du terrible aventurier. Dès que la fumée se fut un peu dissipée, le malheureux brigand put voir que tous ses hommes avaient lâché pied devant un seul homme.

Il se mordit les lèvres avec rage, et sa figure, habituellement livide, s'injecta de sang comme s'il eût été sous le coup d'une attaque d'apoplexie.

— Ah! ah! — fit le géant, en obligeant Grüber à décrire un certain nombre de pirouettes autour de son axe vertical, — il paraît que vous me conserviez, mon ami, une dent formidable; mais bah! nous ne sommes pas médecin pour rien, et nous savons arracher les dents.

Grüber demeura immobile, silencieux.

Pendant ce temps Christophe cherchait des yeux le père Stevens, mais le vieux pêcheur avait cru prudent de s'esquiver aussi.

— Comment allons-nous faire? — demanda-t-il à Lorchet en montrant le cadavre. — Il est évident que le bateau ne nous attend plus.

— Bon! — fit le géant, — ce drôle nous en trouvera un.

Et se tournant vers Grüber :

— Allons, suis-moi, maître scélérat, — lui dit-il.

Le bandit ne remua pas.

Lorchet le saisit par le collet de l'habit qu'il portait sous sa houppelande, et le força à marcher devant lui.

— Où trouverai-je la barque? — lui demanda-t-il.

— Elle est où Stevens l'a laissée, — répondit Grüber.

— Bien ! prends ce cadavre sur tes épaules et descends-le dans le bateau !

— Je ne puis.

Lorchet se tourna vers Christophe :

— Prenez-le, vous !... — dit-il, — je me charge de l'affaire de ce bandit.

— Non ! — répondit le Hongrois, — cela me répugne ! Je ne toucherais pas ce cadavre quand bien même il s'agirait de sauver ma vie...

— Alors je l'emporterai moi-même ; mais maintenez ce coquin jusqu'à ce que je sois revenu.

— Je vous réponds de lui.

Lorchet souleva le cadavre sur son épaule, et éclairé par la lanterne qu'il avait rallumée, il descendit le quai. La barque se balançait sur les flots. Il mit le pied sur la proue avec la plus grande précaution, déposa le cadavre dans la cabine, puis il inspecta minutieusement l'esquif.

Rien d'extraordinaire ne frappa ses yeux. Il allait regagner la maison lorsque son pied heurta contre une cheville dissimulée entre deux ais du plancher de la barque.

— Oh ! oh ! — dit-il, après avoir constaté la nature et le genre de cet obstacle ; — il paraît que rien n'a été négligé. On devait me faire couler bas, au cas où l'on n'aurait pas pu venir autrement à bout de moi !

Il rentra dans la cabine, prit un marteau et des clous, et assura la cheville de manière à ce qu'il fût impossible de l'ôter.

Puis il remonta sur le quai.

Pendant cette excursion de Lorchet, Grüber qui cette fois se voyait perdu sans ressources, avait fait tous ses efforts pour corrompre Christophe, mais le digne Hongrois tenait à sa parole. Plus les offres de Grüber s'élevaient, plus Christophe le serrait de près.

— Hein ! — fit Lorchet en rentrant, — qu'est-ce que ce drôle vous dit donc ?

— Il m'offre cinq mille rixdales, si je veux le laisser échapper.

Lorchet ouvrit de grands yeux.

— Donnez-les moi, Grüber, — lui dit-il, — et je m'engage à ne vous faire aucun mal.

— Vrai ?

— A une condition cependant; c'est que vous conduirez le bateau jusqu'à mon hôtel.

Un sourire de triomphe éclaira la sombre physionomie du bandit.

— J'accepte, — dit-il.

— Où trouverez-vous ces cinq mille rixdales?

— J'ai, dans mon portefeuille, cinq lettres de change de mille rixdales chacune du banquier Isaac Lem.

— Voyons!

Grüber fit passer les papiers entre les mains de Lorchet, qui, après les avoir examinés avec la plus grande attention, les enfouit gravement dans sa poche.

Et s'adressant à Christophe :

— Il y en a la moitié pour vous, — dit-il, — vous avez aujourd'hui fait acte de bonne camaraderie et de bravoure. J'aime les hommes comme vous.

— Merci, — fit simplement le Hongrois, — vous ne me devez rien; et je me ferais scrupule de rien accepter de vous.

Malgré son endurcissement, Lorchet rougit.

— Pourquoi cela ? — demanda-t-il.

— Vous le saurez plus tard.

— Est-ce par ce que vous avez appris sur mon compte ?...

— Non !

Et Christophe baissant la voix ajouta :

— Je ne sais pas lequel de nous deux vaut le mieux ; mais si je ne vous explique pas ce qui me force à ne rien accepter de vous, c'est que ce n'est pas mon secret.

— Vous dites que je le saurai ?

— Oui ! avant trois jours !

— J'attendrai alors.

Christophe sourit amèrement.

— Il est onze heures bientôt, monsieur Lorchet ! — dit-il.

— Je comprends. Allons, Grüber, mon ami, suivez-nous.

Grüber passa entre Christophe et Lorchet. Bien que sa cuisse fût imparfaitement guérie, il marchait assez rapidement, soit que l'émotion lui eût donné des forces, soit qu'une mystérieuse impulsion lui fît oublier sa douleur.

Il descendit dans le bateau, et sans avoir eu besoin qu'on

lui assignât sa place, il alla s'asseoir derrière la cabine, sur le banc du gouvernail. Christophe et Lorchet s'établirent entre la cabine et le bandit, afin de ne pas perdre ce dernier de vue.

— Bien! — pensa Grüber. — Tout le poids à l'arrière. Satan veut enfin sa proie! Il l'aura. Courage!...

Il saisit un aviron, et, d'un seul coup, la barque fut au milieu du fleuve.

C'était un spectacle à la fois terrible et sublime; un de ces tableaux qu'aurait affectionné la brosse du Martyns, le Byron de la peinture.

A la pâle clarté des étoiles dont les rayons brisés sur l'angle des toits sombres glissaient sur les quais, et faisaient trembler les ombres fantastiques dans les vagues, le Danube, gonflé comme le sein d'une Océanide, palpitait au vent. Ses flots bruns qui allaient et venaient, tantôt se suspendaient en écharpe aux berges solitaires, tantôt se creusaient en gouffres profonds.

Le bateau, la cabine, les trois hommes suivaient les ondulations du fleuve. L'ombre qui les baignait faisait ressortir leur silhouette sur la surface de l'eau. On eût dit l'embarcation stygienne du vieux Caron, ou la lugubre Théorie revenant de porter dans l'île de Crête le tribut du Minotaure.

La face livide de Grüber était illuminée par un sourire infernal.

Quand le bateau fut arrivé au milieu du fleuve, dans un endroit où les quais à pic ne permettent pas l'escalade aux hommes qui ne connaissent qu'imparfaitement les sinuosités des rives, le bandit se pencha en avant, laissant choir l'aviron dans les flots.

Il chercha la cheville, et, quand il l'eut trouvée :

— A mon tour, messieurs! — s'écria-t-il. — Je vous tiens; et je ne vous lâcherai point!

Et il fit un effort prodigieux pour arracher la cheville; mais elle résista.

Un formidable éclat de rire de Lorchet indiqua au bandit que toutes ses ruses étaient déjouées!

Il poussa un cri affreux, puis, imprimant à la barque un mouvement violent qu la rapprocha du bord, il essaya de s'é-

lancer dans le fleuve; mais la douleur de sa blessure le fit retomber inerte sur son banc.

— Je vais vous aider, — fit le géant.

Et il saisit Grüber par la ceinture.

— Pitié! — s'écria le brigand; — pitié!... N'avez-vous pas promis de ne me faire aucun mal?

— C'est vrai; mais mon indulgence ne portait que sur le guet-apens que tu nous avais préparé dans ta maison, et non point sur celui-ci.

— Pitié! — répéta Grüber d'un ton plus lamentable.

— Lorchet, je vous en prie, — dit Christophe; — laissez ce drôle aller au diable, et ne vous chargez pas la conscience d'un crime inutile.

— Inutile, non! car ce gaillard-là est homme à nous faire assassiner comme des chiens. Seulement, ne craignez rien. Il nage mieux que les poissons; il se retira toujours!

Lorchet savait bien qu'il ne se retirerait pas, car il venait de placer son pouce de fer sur la gorge du bandit, qui ne poussait plus que des râles étouffés.

— Finissons-en! — murmura sourdement le colosse.

Et donnant à ses bras qui tenaient le bandit un triple mouvement de gauche à droite, il lança Grüber dans les flots, à plus de dix pieds de la barque. Un cri rauque traversa l'espace; le fleuve s'entr'ouvrit; on entendit le bruit retentissant du corps qui tombait.

Tout était en effet fini.

— Aux rames, maintenant! — s'écria Lorchet.

— Débarquez-moi ici, — dit Christophe; — je vais prévenir la comtesse et la faire sortir... — Lorsque vous entendrez trois aboiements consécutifs semblables à celui-ci, vous viendrez avec votre barque au pied de la fenêtre de madame Genovesina.

Christophe imita l'aboiement du petit chien avec une telle perfection, que Lorchet regarda instinctivement autour de lui pour découvrir l'animal qui avait produit ce son.

— Est-ce entendu? — dit Christophe.

— Oui.

Lorchet prit le second aviron et il fit approcher la barque du bord. Christophe sauta légèrement sur le quai, tandis que

son compagnon amarrait le canot; il disparut dans l'ombre de la nuit.

Paula, debout à la fenêtre, attendait son fidèle serviteur. Le petit garçon, éveillé depuis une demi-heure, attendait aussi; ses yeux expressifs et intelligents, attachés sur ceux de sa mère, semblaient chercher le mot d'une énigme qu'on lui cachait.

Lorsque Christophe arriva, l'enfant alla se pendre à son cou.

— Pourquoi partons-nous à cette heure ? — lui demanda-t-il.

— Parce qu'on cherche votre mère pour lui faire du mal, — répondit le valet.

— Et qui donc la cherche?

— M. de Pern, — fit imprudemment Christophe, qui était fort distrait en ce moment.

— Je retiendrai ce nom, — dit l'enfant. — Voilà au moins cent fois qu'on me parle de cet homme, jamais on ne m'a dit pourquoi. Mais je deviendrai grand, et je le saurai!

Christophe s'approcha de la comtesse.

— La barque vous attend, — dit-il; — il est temps que vous descendiez. Lorchet pourrait s'impatienter.

— Regardez, — fit la comtesse en étendant la main vers la fenêtre.

Christophe suivit des yeux la direction de la main de Paula. Les draps du lit, roulés en corde, pendaient à la croisée. Il s'assura qu'ils étaient solidement attachés, et descendit dans la barque.

La comtesse lui passa d'abord une cassette, puis elle dit à son fils de se laisser glisser le long des draps.

Le petit garçon obéit avec empressement. En deux secondes, grâce à son agilité et à sa fermeté naturelle, il fut auprès de Christophe. Paula suivit le même chemin avec autant de bonheur.

On traversa le fleuve houleux; de l'autre côté, la voiture que Christophe avait dit avoir laissée chez le médecin, lorsqu'il était entré à l'hôtel, stationnait sur le quai; les deux chevaux attachés à un arbre se résignaient assez facilement à ce repos nocturne.

Paula et le petit garçon montèrent dans le carrosse. Avant de laisser repartir Christophe, la comtesse lui remit entre les mains une petite boîte.

— Vous donnerez cela à Lorchet, — lui dit-elle. — C'est un diamant qui vaut au moins cinq mille pistoles. Il en disposera comme il l'entendra; mais dites-lui bien qu'il ne s'avise pas de me rechercher, car ce serait courir à sa perte !

— Ne vous inquiétez pas, madame, j'ai mon projet sur Lorchet. Il ne vous retrouvera pas de sitôt.

Christophe laissa la barque amarrée à la rive opposée à celle où Lorchet avait amarré la sienne. Puis, il suivit le quai, traversa le pont de bateaux et vint près de l'endroit où il avait pris terre.

Il poussa les trois aboiements convenus.

— J'y suis, — répondit l'ex-galérien. — Voulez-vous remonter dans mon canot ?

— Sans doute.

— Vous avez changé d'avis, alors !

— Oui ! Approchez.

D'un bond Christophe se retrouva sur le bateau.

Les deux compagnons dérivèrent silencieusement du côté de l'hôtel. La barre du gouvernail suffisait pour les maintenir dans leur chemin ; ils arrivèrent ainsi à la fenêtre à laquelle pendaient encore les draps qui avaient servi à l'évasion de la comtesse.

— Tudieu ! — fit Lorchet, — je ne pourrai jamais monter là !

— C'est inutile, — dit Christophe. — Je vais passer par l'hôtel.

Il traversa en effet la cuisine où maître Mathias, assis sur un banc, sommeillait à demi.

— J'ai peut-être eu tort de ne pas faire descendre le petit garçon par la cuisine, — pensait Christophe; — mais bah ! comme il ne sait rien, on aurait pu le questionner, et tout notre mystère aurait été dévoilé !

— Eh bien ! quoi de nouveau ? — demanda l'aubergiste.

— Ah ! mon bon monsieur Mathias ! de plus mal en plus mal. Je viens d'emmener le fils de la comtesse pour qu'il ne voie pas mourir sa mère !

— Tiens ! je ne l'ai pas aperçu.

— Non ! je le tenais dans mon manteau, pour que ses sanglots ne fendissent pas l'âme des étrangers.

— Pauvre enfant!... Et où l'avez-vous conduit?

— Chez le gouverneur, qui se chargera de le faire conduire en Italie.

— Diable!

— Ou plutôt, c'est moi qui l'emmènerai, si cette pauvre dame vient à mourir.

— Il paraît qu'elle y compte aussi, car elle a réglé sa note aujourd'hui, et elle a renvoyé sa femme de chambre ce matin.

— Hélas!

— C'était une dame bien généreuse!...

Maître Mathias parlait de la comtesse comme si elle eût été déjà morte.

— Je vais, — continua Christophe, — lui dire que le médecin va venir. Je lui ai laissé la barque et j'ai loué deux rameurs.

Sans attendre la réponse de l'aubergiste, qui attendait le départ du valet pour sommeiller de nouveau, Christophe monta dans la chambre.

Lorchet avait attaché le cadavre dans les draps.

— L'enlèverez-vous bien tout seul? — dit-il à voix basse, dès qu'il eut vu la tête de Christophe à la fenêtre.

Celui-ci ne répondit pas. Il tira les draps à lui, et bientôt le corps qu'il contenait fut au niveau de la croisée.

— Maintenant, — dit Christophe, — laissez la barque dériver et venez.

Lorchet souhaita le bonsoir en passant à maître Mathias, et monta dans l'appartement de la comtesse.

— Vous savez mon préjugé, — lui dit Christophe. — Je ne veux pas toucher à ce cadavre. Placez-le vous-même sur le lit.

L'ex-galérien, qui n'était pas sensible, obéit à la demande de Christophe. Puis il arrangea les draps, les oreillers et la couverture, de sorte qu'on pouvait supposer que rien n'avait été changé dans l'ordre habituel de la chambre à coucher.

Dès que Christophe se fut assuré que tout était organisé pour le mieux :

— Écoutez-moi, — dit-il à Lorchet. — Vous savez ce qui vous reste à faire. Je suis obligé de m'absenter pour le reste de la nuit; je reviendrai demain matin. Si je ne revenais pas, ne vous inquiétez point de la dépense. Agissez le plus conve-

nablement possible. Voilà dans ce secrétaire plus d'argent qu'il ne vous en faut pour faire les choses d'une façon satisfaisante. Puis, comme madame la comtesse est contente de vos services, elle m'a chargé de vous remettre ce diamant qui vaut cinquante mille livres de votre pays.

— Tudieu — fit le géant tout ébloui, — je suis véritablement né sous une heureuse étoile! Me voilà riche comme Crésus. S'il m'était permis de rentrer en France, je me ferais fermier-général. Je ne changerais ainsi presque pas de métier. Mais verrai-je encore cette respectable dame?

— Non.

— Pas même pour la remercier?

— Non!

— Du diable si je comprends rien à tout cela! Cependant je ne suis pas aussi sot qu'un parvenu.

— Je vous engage à ne pas même chercher à comprendre.

— Tant pis! J'aime fort savoir toutes choses. La curiosité a toujours été ma passion. Mais je suis riche! Tudieu! quelles bombances!... Gare aux dames de Bude et de Pesth!

— Vous savez ce que l'on vous a recommandé?

— N'ayez pas peur. Je vais me désoler comme un veau à qui l'on aurait donné une volée de coups de fouet!

— Hélas! hélas! mon Dieu! — ajouta-t-il en se lamentant avec un profond accent de vérité. — Pauvre chère bonne dame qui est morte!...

Christophe sortit.

XXXV

CHRISTOPHE ET LORCHET.

Le lendemain matin, chacun connut la mort de la comtesse Paula; mais on la savait malade depuis quelque temps; personne ne fut étonné.

Le digne Mathias, qui se croyait passé maître en fait de convenances, arbora sur son bonnet un crêpe énorme. Il rendit même une visite à ses voisins pour les engager à se trouver au convoi funèbre de l'étrangère.

Quant aux formalités judiciaires, elles ne furent point embarrassantes... Lorchet passait généralement pour être un médecin fort distingué; aussi se contenta-t-on de son certificat, d'autant mieux que notre ancienne connaissance, M. Redel, était le seul fonctionnaire chargé de la constatation des décès.

Aucun incident notable ne se manifesta, soit pendant les funérailles, soit pendant les jours qui précédèrent et suivirent cette triste solennité. Seulement, comme le savetier de La Fontaine, Lorchet, en devenant riche, avait perdu toute sa gaieté; il regrettait presque d'être à la tête de six mille livres

de rentes; et il aurait volontiers restitué à M. Pigalli les trente-six mille livres qu'il lui avait extorquées.

Sous prétexte d'extirper son chagrin jusqu'aux dernières racines, l'ex-forçat s'occupait exclusivement à déguster les vins de maître Mathias. Jamais le sage aubergiste n'avait assisté à une pareille hécatombe de bouteilles sacrifiées à un seul homme.

Il avait l'habitude de résumer sa pensée par ces mots très-significatifs, au sujet du géant :

— Quand M. Lorchet ne boit pas, c'est qu'il a soif; et quand il a soif, il boit toujours.

On pouvait conclure de là que l'ex-galérien buvait continuellement. Un pareil régime devait le conduire tôt ou tard à l'abrutissement; aussi trois jours ne s'étaient point encore passés depuis l'enterrement de la comtesse apocryphe, que déjà Lorchet ne se ressemblait plus.

Son activité habituelle avait fait place au marasme le plus complet, à l'atonie la plus morne. Il ne sortait de table que pour se mettre au lit. A peine éveillé, il buvait de nouveau, de sorte que bientôt la cave de maître Mathias fut menacée d'une *viduité* parachevée.

Christophe, selon sa promesse, était revenu le lendemain de la substitution opérée par Lorchet et lui; mais il avait remis à plus tard l'exécution de son projet.

Pendant ce temps, il ne quittait presque pas Lorchet qui commençait à l'affectionner d'autant plus que le calme Hongrois pouvait seul lui tenir tête en face des brocs de maître Mathias.

Un matin cependant, Christophe résolut de se débarrasser définitivement de son dangereux complice. Il vint le trouver dans sa chambre, à un moment où l'ivresse n'avait pas encore eu le temps d'obscurcir tout à fait les facultés de l'ex-galérien.

Lorchet, assis sur son lit, était occupé à compter les bénéfices qu'il avait réalisés depuis son arrivée en Hongrie.

Il venait de constater que ces bénéfices pouvaient équivaloir à la somme de cent vingt mille livres, monnaie de France, y compris le diamant dont il ne s'était point encore séparé.

— Ah! vous voici, Christophe, — dit-il en apercevant le Hongrois. — Vous plaît-il de déjeuner tout de suite? Je viens de me trouver encore plus riche que je ne pensais. Je n'ai



dépensé que quatre mille écus depuis que je suis à Pesth, et je croyais en avoir dépensé le double.

— Je déjeunerai volontiers avec vous, — répondit Christophe; — mais auparavant, voulez-vous me permettre de vous faire un peu de morale?

— Eh! pourquoi pas, si cette morale est amusante? car vous ne sauriez vous imaginer combien je m'ennuie. Ah! mon cher Christophe! où est le temps où je déambulais de Paris à Besançon avec douze sous dans ma poche! Parole d'honneur!... j'étais presque heureux alors! Vous ne vous figurez pas le plaisir que j'éprouvais quand je pouvais voler un écu à un gros marchand de bœufs ou à quelque moine mendiant!...

Et Lorchet poussa un soupir au souvenir de sa jeunesse pour jamais évanouie.

— Mon cher, — lui dit Christophe, — au train que vous menez, il est facile de deviner qu'avant deux ans vous serez obligé de recommencer le même genre de vie, à moins que vous ne soyez pendu auparavant. Et à cette époque, c'est-à-dire dans deux ans, vous n'aurez plus ni les émotions, ni la gaieté, ni les ressources de la jeunesse.

— Bah! croyez-vous?

— J'en suis certain. Il faut garder une poire pour la soif; et m'est avis que vous ne garderez que la soif et pas de poire.

— Ma foi, économiser, c'est bon pour un tabellion ou un idiot, pour tous les deux en même temps, s'il y a quelque analogie entre eux; mais je ne suis ni un imbécile ni un notaire.

— Ah! mon cher, et la vieillesse!...

— Bah! on se brûle la cervelle, et la vieillesse a tort...

— Beau raisonnement!... Mais supposons que vous n'ayiez pas le courage de vous suicider, qu'en résulterait-il?

— Allons! allons! tournons le feuillet. Votre morale est lugubre comme un sermon sur l'enfer; il vaut mieux que nous déjeunions.

— Franchement, voyons! qu'avez-vous l'intention de devenir? Vous ne pouvez rester éternellement ici?

— Et qui donc m'en empêcherait?

— Vous-même, puisque vous vous ennuyez.

— Ah! c'est fichtre vrai! Oui! mais je ne m'amuserais dans aucun pays, excepté en France.

— Et pourquoi ne retournez-vous pas en France!

— Diable! j'y suis condamné à cinq ans de galères.

— C'est une raison; mais enfin, avec votre fortune et votre habileté, pous pouvez échapper à toutes les recherches.

Lorchet secoua la tête.

— La France est trop avancée, — dit-il. — On ne peut plus s'y cacher. Les agents de police sont plus nombreux que les voleurs. Nous ne sommes plus, mon cher, au beau temps de Cartouche où les honnêtes gens payaient sans mot dire une dîme aux filous. Le lieutenant criminel de Paris est un rusé coquin qui ne plaisante pas. Et nous n'avons plus de droit d'asile, même à Notre-Dame.

Christophe se prit à réfléchir.

La singulière organisation de Lorchet lui plaisait par son côté exceptionnel même. Il reconnaissait au brigand des qualités réelles. Lorchet lui paraissait susceptible d'attachement; il était brave, loyal; ses instincts de déprédation l'avaient aveuglé. Il volait avec la même conscience que s'il avait travaillé; et il remplissait avec fierté son ignoble métier.

Sous un autre point de vue, Christophe reculait devant l'idée de se fier complètement à Lorchet. Il voyait le géant sur la pente de sa ruine; — comme il le disait, il ne fallait à Lorchet que deux ans au plus pour dévorer tout ce qu'il possédait.

Après ce temps, il rechercherait sans doute Paula dont il connaissait la générosité, peut-être même M. de Pern trouverait-il le bandit, et pour une certaine somme lui ferait-il dire tout ce qu'il aurait appris.

Cette dernière pensée décida Christophe.

— Je vois, — dit-il au colosse, — que vous êtes inébranlable dans vos résolutions. Restez donc où il vous plaira; moi je vais bientôt retourner à mes anciennes occupations, mais dans un autre pays.

— Bah! vous partez!

— Oui! hélas! et croyez bien que j'éprouve le plus vif regret de vous quitter!

— Pourquoi me quitter alors?

— Il le faut.

— N'êtes-vous pas libre?

— Pas complètement. Je me suis engagé à servir la comtesse pendant dix ans; et où elle ira, je dois aller.

— Vous allez donc rejoindre la comtesse?

— Oui!

Christophe mentait. Le congé qu'il avait demandé à M. de Pern, son maître, expirait dans quelques jours et il se rendait à Kaposvar, mais il croyait imprudent de dire cela à Lorchet.

— Hélas! — fit celui-ci, — vous manquez, mon cher Christophe, la plus belle occasion du monde. En restant avec moi, nous aurions mené pendant quelques années joyeuse vie, car ce que j'ai vous appartient aussi : puis nous nous serions associés ensuite pour exploiter le pays hongrois.

— Comment l'entendez-vous?

— Pardieu! ne me comprenez-vous pas?

— J'avoue que non.

— Eh bien! dans ce pays on est généralement bête. Les voleurs sont encore plus stupides que ceux qui veulent bien se laisser voler. Nous, qui avons quelque intelligence, nous aurions profité des fautes de ces deux classes de citoyens; nous aurions dépouillé les voleurs et les volés.

Christophe ne put s'empêcher de sourire.

— Mon cher, — dit-il, — quelque fructueuse que puisse être cette association, je ne veux pas en faire partie, car tôt ou tard on se laisse prendre et... pendre. C'est un dénouement qui pour être prévu n'en est pas moins excessivement regrettable.

— Eh bien, ma foi! quand on est pendu, on est pendu, voilà tout!

— Peste!...

— C'est après tout la mort la plus douce.

— Je n'en disconviens pas; mais avec tous nos raisonnements, mon cher, l'heure s'écoule.

— C'est juste. Il est temps de déjeuner.

Les deux amis descendirent dans la salle à manger où maître Mathias, flanqué de deux domestiques, attendait majestueusement ses hôtes. Dès qu'ils furent à table, l'aubergiste se retira. C'était une habitude que lui avait fait prendre Lorchet qui désirait parfois être seul pour donner plus librement audience à ses pensées.

Le repas, silencieusement commencé, devint fort gai lorsque les excellents crûs de la cave de maître Mathias eurent déridé le front pensif du colosse dont la richesse chassait la bonne humeur.

— Voyons, — dit-il à Christophe, — que prétendez-vous faire aujourd'hui ?

— Rien ! je suis tout à vous.

— Proposez-moi quelque amusement; car j'ai maintenant l'imagination si paresseuse que je ne sais véritablement que faire pour tuer le temps avant qu'il ne me tue.

— Que pensez-vous d'une promenade à Rakock ?

— Tiens ! c'est une idée; mais nous y resterons quelques jours ?

— Je veux bien. J'aime autant Rakock que Pesth.

— C'est dit ! Partons.

— A pied ?

— Non ! Trouvez-moi une voiture; je suis très-lourd après dîner.

— C'est comme moi.

— Nous aurons besoin d'argent; je vais en prendre.

Lorchet monta dans sa chambre, tandis que Christophe tirait de sa poche un papier scellé du sceau du gouverneur et le lisait très-attentivement.

— Très-bien, — murmura-t-il; — c'est tout ce qu'il faut; ce commissaire est un homme précieux, et m'est avis qu'il a une dent contre mon ami Lorchet.

Il appela Mathias.

— Envoyez vite un de vos domestiques, — lui dit-il, — chez le nommé Reübler; il demeure rue de la Bibliothèque, au coin du palais de Justice, votre domestique lui dira de venir avec la voiture. Nous allons à Rakock.

L'hôte s'inclina et transmit l'ordre.

Après quelques instants, Lorchet descendit :

— J'ai ce qu'il me faut, — dit-il. — Vous ne vous imaginez pas comme je suis poltron maintenant. J'ai toujours peur qu'on ne me vole mon argent; aussi je le porte sans cesse avec moi. Si je savais où est ce malheureux Pigalli, je lui remettrais les trente-six mille livres que je lui ai volées, elles ne me profiteront pas.

— Bah ! vous avez donc des remords ?

— Quelquefois, mais ils sont vite passés.

— Allons ! à la santé de ces remords, mon brave Lorchet ! Comment trouvez-vous ce johannisberg ?

— Délicieux !

— C'est de la cave de la comtesse, — Mathias n'en a point de pareil. J'en ai conservé seulement deux flacons.

— Délicieux, vraiment !

Le bruit d'un fouet se fit entendre.

— Voici notre voiture, — dit Christophe.

— Eh bien ! en route ! — fit Lorchet. — Au revoir, maître Mathias, — ajouta-t-il en serrant la main de l'aubergiste. — Si nous mourons là-bas, je vous lègue pour ma part tout ce que je laisse dans ma chambre.

— Il faut espérer que vous ne trouverez pas la mort, monsieur le baron, là où les autres vont chercher la santé.

— Qui sait ? — fit le géant.

Christophe, que l'expression de ce pressentiment inquiétait, monta le premier dans la voiture et Lorchet suivit son exemple. L'ex-galérien ne put toutefois s'empêcher de faire observer à son compagnon, qu'on lui avait donné un véhicule bien lourd et bien singulier :

— Tudieu ! — dit-il, — ceci ressemble à la voiture qui conduit les condamnés à Brest et à Marseille (1).

L'inquiétude de Christophe redoubla :

— Vraiment, — dit-il, — eh bien ! c'est la mode dans ce pays-ci.

— Triste mode, — fit Lorchet qui n'accorda pas davantage son attention à la voiture et s'étendit sur les coussins.

— Diable ! il paraît que vous avez sommeil, — lui dit Christophe.

— Un peu, un peu ; c'est votre Johannisberg ! Délicieux ! délicieux !...

Et Lorchet bâilla à se démonter la mâchoire.

Bientôt ses yeux se fermèrent pesamment. Il s'endormit d'un sommeil profond comme la mort.

Quand il se réveilla, la voiture roulait toujours ; mais il était nuit noire. Il se frotta les yeux comme s'il eût été sous l'impression d'un rêve, puis il se rappela dans quelle situation il s'était endormi.

— Holà, Christophe, — dit-il, — est-ce que vous dormez aussi ?

(1) Ce sont les deux premiers bagnes français. Ils furent créés en 1748. Ceux de Lorient, Rochefort, Toulon et Cherbourg sont postérieurs. Quelques-uns de ces bagnes ont été supprimés, notamment celui de Lorient en 1830.

Pas de réponse.

Il étendit la main à côté de lui; pas de Christophe. Christophe avait disparu.

— Mille tonnerres!... — s'écria-t-il, — qu'est-ce que cela signifie! Holà! hé! postillon!... Du diable si ce coquin-là m'entend!... Holà! quelle est cette farce!... Christophe, tu me paieras cela!...

Il chercha en tâtonnant le bouton de la portière et le poussa; mais la portière était fermée!

Un hurlement de fureur éclata dans la poitrine du géant et lui déchira la gorge.

— Malédiction! où me conduit-on? Est-ce que Christophe m'aurait trahi? Sang Dieu!...

Et il appuya sa formidable épaule contre la portière, mais les parois intérieures, recouvertes d'une chemise d'étoffe, étaient doublées de fer; la cloison rendit un son mat et sourd, mais elle résista.

Lorchet ne se possédait plus.

De ses deux poings fermés, il battit les murs de sa prison mobile. Puis il s'arracha les cheveux, puis il se déchira la poitrine, puis il se roula sur le plancher de la caisse de la voiture.

Ses yeux étaient injectés de sang. Ses lèvres, qu'il mordait avec frénésie, laissaient échapper des sifflements pareils à ceux d'une vipère. Il se tordait dans l'obscurité, battant à coups de tête et à coups de pied l'armature du véhicule.

La voiture, impitoyable comme la barque du Temps, courait toujours. Le claquement du fouet du postillon se mêlait lugubrement au fracas des roues sonores, au retentissement du pied des chevaux.

Un instant Lorchet crut qu'il devenait fou, qu'il avait le cauchemar, qu'il rêvait un de ces rêves agités, effrayants, monstrueux, que produit l'ivresse. Mais jamais le forçat n'avait beaucoup vécu par l'imagination, aussi cette illusion ne fut-elle pas de longue durée.

Il comprit qu'on s'était joué de lui, — la honte d'une défaite se mêlait encore pour l'augmenter à sa rage et à son désespoir.

— Scélérat de Christophe, — s'écria-t-il, — c'est lui qui a fait tout cela. Lui en qui j'avais tant de confiance!... Lui à qui

j'ai pour ainsi dire sauvé la vie! Oh! que je sois libre un jour, misérable! Tu verras, je te mangerai le cœur!... Traître!...

Et Lorchet se livrait de nouveau aux frénétiques convulsions de son paroxysme de colère.

Tout à coup, il lui sembla que l'allure des chevaux se ralentissait, le claquement du fouet cessa.

Lorchet eut pour un instant la respiration plus libre.

— Peut-être vient-on me tirer d'ici, — se dit-il.

Et il attendit avec une inquiétude fiévreuse.

La voiture s'arrêta. Le prisonnier crut apercevoir une lumière qui s'avançait et dont les reflets passaient à travers un petit châssis vitré de quelques pouces de diamètre, placé au fond de la voiture.

Une sorte de guichet qu'il n'avait pu remarquer parce que les vitres de la portière étaient baissées quand il était entré avec Christophe dans le véhicule, — lesquelles vitres se trouvaient par parenthèse garnies extérieurement et intérieurement d'un revêtement de cuivre, — une sorte de guichet, disons-nous, s'ouvrit à la hauteur du visage de Lorchet et une voix brutale lui demanda s'il avait faim.

L'ex-galérien ne savait que répondre :

— Où suis-je ? — dit-il d'abord.

— Sur la route d'Autriche, — fit la voix, — au septième relais depuis Pesth.

Lorchet poussa un blasphème terrible, mais il brûlait de savoir ce qu'on prétendait faire de lui.

— Où me conduit-on? — ajouta-t-il.

— En France!...

— En France! Et pourquoi donc, et par quel ordre?

— Pourquoi? Ne le savez-vous pas? Pour vous réintégrer au bagne de Marseille. Et j'ai l'ordre écrit par le gouverneur du Comitat de Pesth de ne vous abandonner que lorsque vous serez entre les mains des autorités françaises.

Lorchet s'affaissa sur lui-même, et il tomba dans un état d'abattement et de torpeur qui succède habituellement aux émotions violentes et qui, dans ce cas, pouvait provenir aussi du narcotique que Christophe avait mis dans le vin de Johannisberg.

Il se redressa toutefois encore; mais ce fut seulement pour demander à l'homme du guichet qui il était.

— Je suis, — fut-il répondu, — l'agent de police Reübler, le même que vous auriez pu voir il y a quelques jours, sur le siége de la voiture qui enlevait l'italien Pigalli.

— Pauvre Pigalli, — fit Lorchet, — le voilà à peu près vengé!

Et l'ex-galérien s'étendit de nouveau sur le coussin et se rendormit, tandis que la voiture s'ébranlait pour repartir.

XXXVI

L'ÉGRATIGNURE D'HECTOR.

Maintenant que le lecteur sait par quelle suite d'intrigues la comtesse était parvenue à faire croire à sa mort, et que le mystère de ses apparitions est à peu près expliqué par la présence de Christophe, l'âme damnée de Paula, et le machiniste du drame qui se jouait entre les principaux personnages de cette histoire, revenons à la villa de M. de Pern, dans le cabinet où nous l'avons laissé, méditant sur la lettre qu'il venait de recevoir de M. Hans Raab, son agent d'affaires à Pesth.

Cette lettre, dictée entièrement par l'aubergiste du *Grand-Hunyade*, ne contenait absolument que ce que le bonhomme savait, c'est-à-dire qu'elle ne renfermait aucun détail précis au sujet des événements qui s'étaient passés. Le nom de Christophe n'y était pas mentionné une seule fois; en revanche, celui de Lorchet brillait presque à chaque phrase, enrichi d'une couronne d'épithètes louangeuses que la reconnaissance de maître Mathias décernait en toute occasion à la mémoire de son ancien hôte.

M. de Pern put donc savoir, en lisant cette lettre, que dans l'espace de moins d'un mois et demi, l'ex-galérien avait vidé un nombre incalculable de bouteilles; mais il n'était pas parlé de ses relations avec Grüber ni avec la comtesse.

Le signalement même de Paula avait été donné par Mathias d'une façon imparfaite. Il l'avait vue rarement, et l'esprit du brave aubergiste n'était point assez observateur pour retenir pendant dix ans les traits d'une physionomie.

En somme, cette lettre n'apprenait à M. de Pern rien de ce qui pouvait l'intéresser.

Cependant il la relut trois fois; il l'étudia dans ses moindres phrases et dans ses moindres mots. Il fit une liste de tous les noms qui s'y trouvaient mentionnés, résolu à tenter encore davantage pour pénétrer ce mystère qui entourait les prétendues dernières années de sa femme.

Chaque fois que cette idée lui revenait à l'esprit, chaque fois qu'il songeait à ce spectre funeste qui venait lui reprocher son passé et le frapper dans ce qu'il avait de plus cher, toutes ses résolutions raisonnables l'abandonnaient.

Tantôt il se disait que ses recherches étaient inutiles; que Dieu seul pouvait mettre un terme aux persécutions dont il était l'objet; tantôt il s'accusait d'une crédulité pusillanime; il repoussait toute idée d'intervention surnaturelle, mais comme il voyait tant de choses étranges dont il ne pouvait deviner la cause, ses terreurs mystérieuses venaient l'assaillir de nouveau.

Ainsi qu'un homme suspendu aux branches d'un arbre courbé sur un gouffre, et qui sent les branches ployer peu à peu et s'abaisser, et qui compte toutes les minutes qui le séparent encore d'une chute épouvantable, M. de Pern, poursuivi par des rêves horribles, lié dans un réseau d'inextricables trames, sentait que sa raison allait s'enfuir, qu'il allait tomber dans cet abîme qu'on nomme la folie.

Souvent déjà la pensée du suicide lui était venue à l'esprit; il tressaillait à l'aspect d'un pistolet ou d'une épée. Lors de la lutte des émigrés contre les soldats républicains du capitaine Dubuisson, il avait un instant voulu se jeter au plus fort de la mêlée, mais un ange du ciel l'attachait à la terre.

Toutes ses affections, toutes ses pensées, tous ses rêves se concentraient sur Élisabeth, sur sa fille, pauvre innocent oi-

seau enveloppé dans les mêmes filets que l'autour, douce fleur des prairies qui frissonnait au souffle de ces vents pestilentiels qui font croître l'euphorbe.

C'était la dernière enfant et c'était la plus chère. M. de Pern ne voulait pas la laisser seule au monde. Il s'était condamné, pour elle, à vivre; à vivre de cette vie de deuil, d'angoisses dont nous avons déjà vu quelques jours se dérouler devant nous.

Mais comme dans toutes les saintes affections il existe quelque bonheur pour celui qui aime, Élisabeth rendait à son père plus qu'il ne lui donnait. C'était elle qui raffermissait sa raison chancelante, qui dissipait de temps en temps ses chagrins profonds et impénétrables.

Bien des nuages cependant obscurcissaient le ciel domestique. Obéissant à l'ordre du spectre, M. de Pern n'osait être expansif vis-à-vis de sa fille; il craignait à chaque instant que deux yeux sans regard ne s'attachassent sur lui avec cette fixité que la mort donne à la prunelle des cadavres. Il savait que la vie de son enfant était subordonnée à l'exécution des prescriptions du fantôme, et il ne pouvait en douter, car la mort inattendue de sa seconde femme et de ses autres enfants lui attestait malheureusement trop la puissance de son ennemie.

Élisabeth ne pouvait rien comprendre à la conduite de son père; aussi se figurait-elle parfois que M. de Pern ne l'aimait pas.

Cette contrainte perpétuelle imposée à ses sentiments d'amour filial, contrainte qui datait depuis longtemps déjà, contribuait à donner à la jeune Hongroise cette pâleur étrange qui rendait sa beauté à la fois séduisante et terrible.

D'un autre côté, ce vêtement blanc qu'elle portait depuis son enfance, lui indiquait qu'il fallait renoncer à tous les amours de la terre.

A quoi donc servait à la pauvre enfant d'être riche et d'être belle, d'être aimante et d'être spirituelle? Elle aurait volontiers changé son sort contre celui de la dernière paysanne de la contrée. Celle-ci, du moins, pouvait aimer librement son père et son mari, tandis que la jeune comtesse voyait fuir ses jours sans espoir dans l'avenir, sans souvenir dans le passé, sans rêves dans le présent.

M. de Pern, seul dans le cabinet où nous l'avons laissé, réfléchissait à tout cela.

Tout à coup il fit un soubresaut de terreur.

— C'est aujourd'hui, — se dit-il, — que le fantôme doit revenir!... Je l'avais presque oublié. Que va-t-il me dire? Quelle nouvelle persécution veut-il me faire subir? Quelle nouveau malheur doit-il m'annoncer?

Le comte n'avait jamais été bien religieux, mais à ce moment suprême, prêt à se trouver face à face avec un être de l'autre monde, les souvenirs confus de sa piété d'enfance lui revinrent à la mémoire.

Il s'agenouilla sur le parquet. Une prière inarticulée, fervente comme la prière du juste qui va mourir, s'échappa de son cœur et monta vers le trône de Dieu.

Quand il se releva, la force d'en haut s'était abaissée sur lui.

— Oui! Seigneur, — dit-il, — s'il est vrai que tu possèdes le pouvoir de punir et de pardonner; si tu n'es pas ce destin aveugle et sourd qu'invoque le fataliste; si tu ne te crois pas trop haut dans la splendeur de ton infini, pour laisser tomber sur une créature chétive et mortelle les rayons de tes yeux; si tu es celui qui donne au passereau son aile rapide pour échapper aux serres de l'épervier; si la voix de ceux qui souffrent éveille un écho miséricordieux dans ton ciel invisible; Dieu tout-puissant, pasteur des hommes, père des heureux et des misérables, Dieu flagellateur et rémunérateur, daigne me regarder! Suis-je assez brisé? Suis-je assez humble? Suis-je assez prosterné? Les malheurs sont-ils tombés d'assez haut sur moi? Le fouet de ta colère n'est-il point las de me frapper? N'ai-je pas bu jusqu'au fond, jusqu'à la lie, cette coupe d'amertume que tant d'autres plus coupables que moi n'effleurent que du bout de leur lèvre? Si j'ai péché contre l'humanité et contre toi, ma punition n'a-t-elle pas été assez terrible?... Écoute mes plaintes! Dis à l'un de tes anges de verser dans son urne toutes les larmes que j'ai répandues, cette urne sera pleine. Qu'il la rapporte ensuite à tes pieds, et tu me pardonneras, Seigneur, car le repentir m'a lavé.

Un profond soupir s'échappa de la poitrine du comte.

— A ce soir, donc!... — dit-il; — à ce soir!...

Et il étendit la main dans la direction que prenait le fan-

tôme quand il arrivait, comme si ce fantôme eût pu l'entendre et le voir.

Puis il sortit du cabinet, ferma soigneusement la porte et descendit dans le salon.

La fenêtre de cette pièce s'ouvrait sur le jardin. Le comte s'appuya sur le rebord inférieur de la fenêtre. De là il pouvait découvrir la route qui conduisait au château ; les vignes d'Himmelberg, semblables à de lointains bataillons d'infanterie prussienne; la forêt qui couronnait le monticule au pied duquel Himmelberg est bâti ; puis, dans le fond du panorama, le vieux burg écroulé, dont les ruines grisâtres s'élevaient aux confins de l'horizon comme une borne colossale séparant le présent du passé.

L'honnête M. Brown venait en ce moment de faire une visite à M. de Saint-Brice. Il apparaissait dans le sentier du château, roulant sur ses grosses jambes courtes, comme un tonneau sur deux morceaux de bois. On eût dit qu'il ne marchait pas, mais qu'il glissait sur des roulettes.

Mais plus il avançait du côté de la villa, plus M. de Pern remarquait dans la démarche, dans les gestes, dans le maintien du gros homme quelque chose d'inusité.

Bientôt la voix de Christophe annonça que le digne personnage demandait l'autorisation de faire une halte chez son second locataire.

Il fut immédiatement introduit au salon.

Cette fois, on ne pouvait s'y méprendre. M. Brown, en effet, n'était pas dans son état normal. Ses yeux, bouffis comme s'ils avaient pleuré, roulaient lentement dans leur orbite ; des soupirs fréquents sortaient de la poitrine du brave homme.

— Seriez-vous souffrant, mon cher monsieur Brown ? — lui demanda le comte avec un intérêt réel.

— Ah ! bien oui !... — répondit le gros propriétaire. — Vous savez que je ne suis jamais malade! j'ai mangé ce matin une tranche de sanglier qui pesait au moins deux livres, et je n'ai jamais si bien digéré ! Ouf!...

Et M. Brown s'étendit lourdement dans un fauteuil.

— Cependant, — fit le comte, — je vous trouve l'air...

— Il y a de quoi, mon cher comte! C'est ce pauvre Hector qui m'a mis dans cet état! Vous voyez ! je ne suis pas une poule mouillée. J'ai aussi peu de sensibilité que le maillet dont

je me servais autrefois pour frapper sur les cercles de mes futailles; eh bien! tel que je suis, je viens de m'enfuir de chez MM. de Saint-Brice, parce que je ruisselais comme un véritable jet d'eau.

— Comment donc! Veuillez m'expliquer...

— Ah! tarteifle!... Vous ne savez donc pas?

— Mais, non!...

— Suis-je bête? Eh bien! ce pauvre Hector, on va lui couper le bras!...

— Lui couper le bras!... Est-ce possible?...

— Et le bras droit, qui plus est; un bras superbe, rond et poli comme celui de mademoiselle Élisabeth!... Pauvre garçon!... être gaucher et manchot toute sa vie!... n'est-ce pas affreux!... Oh! voyez-vous, à moi, les deux bras m'en sont tombés; c'est encore un degré de plus que d'être manchot!...

M. de Pern ne s'occupa point de ce qu'avait de comique la douleur de l'honnête Brown. Il aimait sincèrement le vicomte; aussi cette nouvelle, à laquelle il était loin de s'attendre, lui causa-t-elle une peine extrême.

— Quel accident lui est-il donc arrivé? — demanda-t-il.

— Parbleu! vous le savez bien. C'est une suite de son duel avec M. de Coigny.

— Quoi! cette égratignure?...

— Oui! Cette égratignure est une blessure terrible; son bras est déjà noir comme ma culotte, monsieur! et il est enflé comme un gros crapaud. Je vous le dis, c'est affreux!

Le comte réfléchissait profondément.

— Et qu'en pense le médecin? — ajouta-t-il.

— Rien de bon, monsieur le comte, puisqu'il a l'intention de lui couper le bras.

— Ce serait horrible!...

— C'est précisément ce que j'ai l'honneur de vous dire.

— Comment faire?

— Oh! il n'y a pas de remède!

— Vous avez vu la blessure?

— Oui.

— Quel aspect présente-t-elle?

— C'est, comme vous l'avez dit, une égratignure; la peau est à peine fendue; mais au lieu de cette ligne rougeâtre que l'on remarque dans ces sortes de cas, c'est couleur de bistre!...

— A l'orifice?...

— A l'orifice même.

— A-t-on conservé les épées qui ont servi au combat?

— Oui. M. Dubuisson en a fait analyser chimiquement les deux pointes; mais il n'y a rien.

— Rien! C'est extraordinaire. Et que dit M. Dubuisson?

— Il jure comme un païen; il est dans une colère dont rien n'approche!

— Vous voulez dire dans une tristesse que rien n'égale?

— Non! non! il est bien réellement en colère; à moins que ce ne soit une façon particulière à lui de manifester sa tristesse en grinçant les dents et en montrant le poing!

— Comment! il montre le poing et il grince les dents?...

— Oui; et il crie que s'il trouve le chevalier Orsini, il lui brisera les côtes comme il briserait une allumette.

— Et pourquoi donc en veut-il tant à M. Orsini!

— Je n'en sais rien. Il ne me l'a pas dit, et je n'ai pas cru devoir le lui demander. C'est un homme terrible que ce capitaine Dubuisson. Tudieu! comme dit M. de Saint-Brice l'oncle, je crois qu'il serait capable d'étrangler ce médecin italiano-turc! Quelle rage!

— Mon cher, si Dubuisson est en colère, c'est qu'il a un motif. Dubuisson est un homme sage, posé, réservé, plein de retenue et de prudence; je l'ai toujours jugé ainsi, et je suis persuadé maintenant que son motif doit être parfaitement plausible.

— Et c'est l'oncle qui est peiné!... C'est bien pis encore que M. Dubuisson! Il est assis auprès du lit de son neveu, pâle, tremblant, n'ouvrant pas plus la bouche qu'un bonhomme de marbre: c'est à fendre l'âme. Cette douleur muette est la plus grande de toutes les douleurs!

— C'est le vieil apophtegme latin: *magna tacent, parva loquuntur*. Les grandes douleurs se taisent, les petites parlent.

— Ce proverbe est bien vrai. Cependant la petite Rose qui est chez son oncle depuis hier ne cesse pas de gémir. Elle répète constamment qu'il faut aller chercher mademoiselle Élisabeth.

Un frisson d'inquiétude agita les tempes de M. de Pern. Il se leva brusquement de son siége.

— Est-ce que vous retournez chez vous ? — demanda-t-il à son propriétaire.

— Pourquoi cela ?

— Parce que si vous aviez eu l'intention de retourner au château, je vous y aurais accompagné.

— Oh ! très-volontiers, monsieur le comte ! mais je suis un peu fatigué, et je vous serais reconnaissant de prendre votre voiture.

— C'est ce que je compte faire.

— Mademoiselle Élisabeth nous accompagnera-t-elle ?

— Non ! c'est inutile, — balbutia le comte, — puis, je la crois un peu indisposée. Elle garde la chambre.

— Sait-elle ce qui est arrivé à M. Hector.

— Non ! et je désirerais qu'elle ne le sût qu'un peu plus tard.

— Ah ! ah ! fit naïvement le gros homme. Je comprends, cela l'épouvanterait, un mari manchot.

M. de Pern rougit.

— Pardon, — reprit M. Brown, — je dis un mari, parce que j'ose supposer qu'ils se conviennent mutuellement, et dès le premier jour de votre arrivée ici j'ai songé à leur mariage.

— Bah !

— Que diable voulez-vous ! Il est possible que je sois indiscret, mais j'aime ces deux jeunes gens comme s'ils étaient mes enfants. Que la grêle ravage toutes mes vignes, si je ne donnerais pas dix ans de la vie de ma femme pour les voir unis et heureux ensemble.

Le comte soupira :

— Nous avons encore le temps d'y songer, mon bon monsieur Brown, — dit-il, — d'autant plus qu'en ce moment le plus pressé est de sauver Hector, avant de songer à le marier.

Et M. de Pern tira la sonnette.

Christophe apparut.

— Qu'on attèle un cheval à mon tilbury ! — dit le comte.

— Est-ce pour une longue course ? — demanda le valet.

— Je vais jusqu'au château seulement.

— Oserais-je demander à monsieur le comte, — continua Christophe, — à quelle heure il sera de retour ?

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ferais préparer le repas pour cette heure.

— Voilà un serviteur modèle, — pensa M. Brown. — Christophe, mon ami, — ajouta-t-il en s'adressant au valet, — si jamais M. de Pern vous congédie, je vous prends à mon service.

— Je serai de retour à huit heures, — dit le comte.

Christophe sortit en s'inclinant très-bas devant M. Brown.

— Décidément ce garçon me plaît beaucoup, — murmura le gros homme.

— Oh ! — fit M. de Pern, — il m'est très-dévoué. — Voici trente-deux ans qu'il ne m'a pas quitté.

— Diable ! il vous a servi de bonne heure.

— Oui ! il est né sur mes terres ; son père était un seigneur qui a eu un caprice pour une de mes esclaves. Le drôle est parfois orgueilleux de cette noblesse illégitime ; aussi dans les premiers moments j'ai dû le faire corriger. Il paraît que ce système a réussi. Depuis lors je n'ai qu'à me louer de lui.

Christophe rentra.

— La voiture est prête, — dit-il.

Le comte et M. Brown se rendirent dans la cour où une légère voiture tout attelée les attendait en effet.

Christophe, debout sur le perron, les regarda monter en voiture, puis, lorsque le bruit des pas du cheval se fut éteint dans l'éloignement, il courut d'un pied rapide au belvédère, il ouvrit la fenêtre qui donnait du côté du vieux burg et il agita un petit rideau rouge.

A ce signal, un autre signal répondit sans doute ; car le Hongrois ploya tranquillement son drapeau qu'il replaça sur la tringle de la fenêtre. Après quoi il se frotta les mains, et descendit dans l'antichambre qui précédait l'appartement d'Élisabeth.

— Que fait-elle maintenant ? — se dit-il. — Je ne sais pour-

quoi je suis pris de sympathie pour cette pauvre fille. Elle est aussi malheureuse que son père ; et elle est innocente. Mais bah ! pourquoi cette sensibilité ? J'ai sur le dos six plaies qui sont cicatrisées, mais celle que les coups de fouet m'ont faite au cœur saigne encore !...

Et l'horrible valet cacha sa tête dans ses mains, réfléchissant à l'accomplissement de sa vengeance et récapitulant toutes les tortures qu'il avait déjà infligées au malheureux comte de Pern.

Élisabeth, de l'autre côté de la cloison, rêvait aussi ; mais des pensées d'amour emplissaient son âme. L'ange et le démon n'étaient séparés que par une porte.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

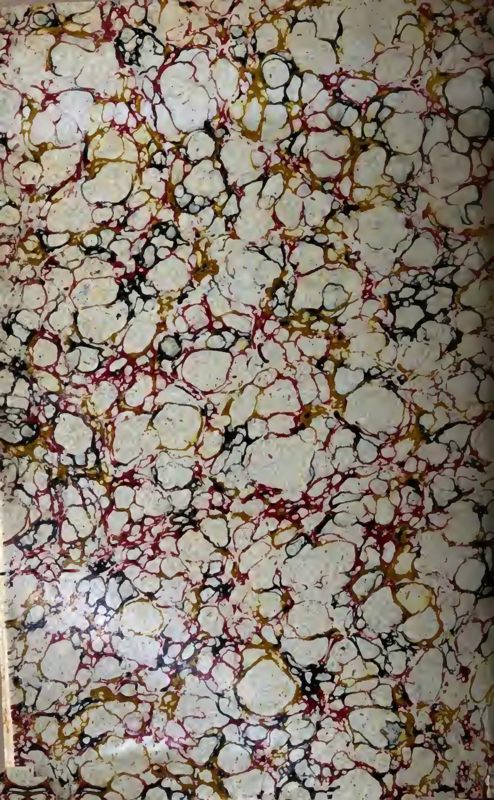
DU PREMIER VOLUME.

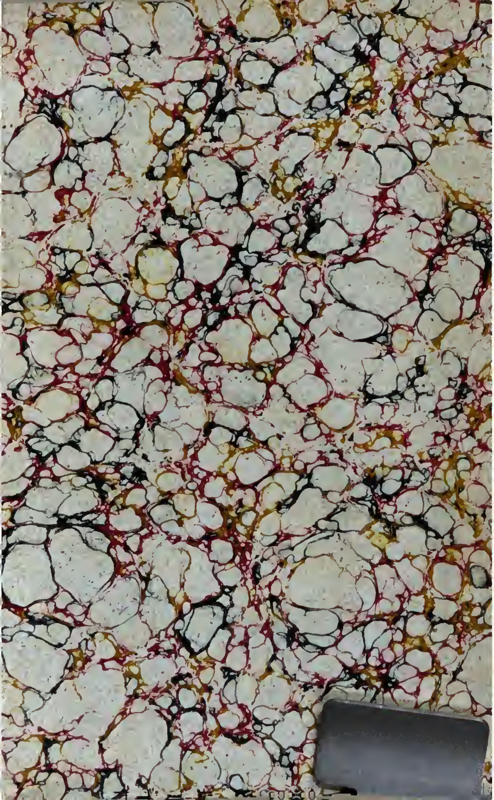
PREMIÈRE PARTIE

		Pages
Chapitres	I. Le commissaire de la Convention	1
—	II. La liste de proscription	14
—	III. Nuit d'hiver	23
—	IV. L'audience de Jacques Menjot	32
—	V. Le citoyen Lorchet	41
—	VI. La lutte	50
—	VII. Madame d'Apremont	59
—	VIII. Le tribunal révolutionnaire	68
—	IX. En poste	78
—	X. L'embuscade	87
—	XI. La mort du juste	96
—	XII. La mort d'un monstre	105
—	XIII. Le mouchoir	114
—	XIV. Amour	124
—	XV. Pierre Dubuisson	134
—	XVI. L'insulte	144
—	XVII. Élisabeth	154
—	XVIII. L'apparition	164
—	XIX. L'embuscade	174
—	XX. Le Duel	192
—	XXI. Consultation	202

Pages
Chapitres XXII. Paula Genovesina. 211
— XXIII. Entente cordiale. 220
— XXIV. Voleur volé. 229
— XXV. Marché conclu. 238
— XXVI. La popularité du baron. 248
— XXVII. Pigalli. 258
— XXVIII. Le déjeuner. 268
— XXIX. Trahison. 278
— XXX. Banque d'échange. 288
— XXXI. Le canot noir. 298
— XXXII. Apprêts. 308
— XXXIII. Le guet-apens manqué. 318
— XXXIV. Le cadavre. 328
— XXXV. Christophe et Lorchet. 338
— XXXVI. L'Égratignure d'Hector. 348

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.






BIB